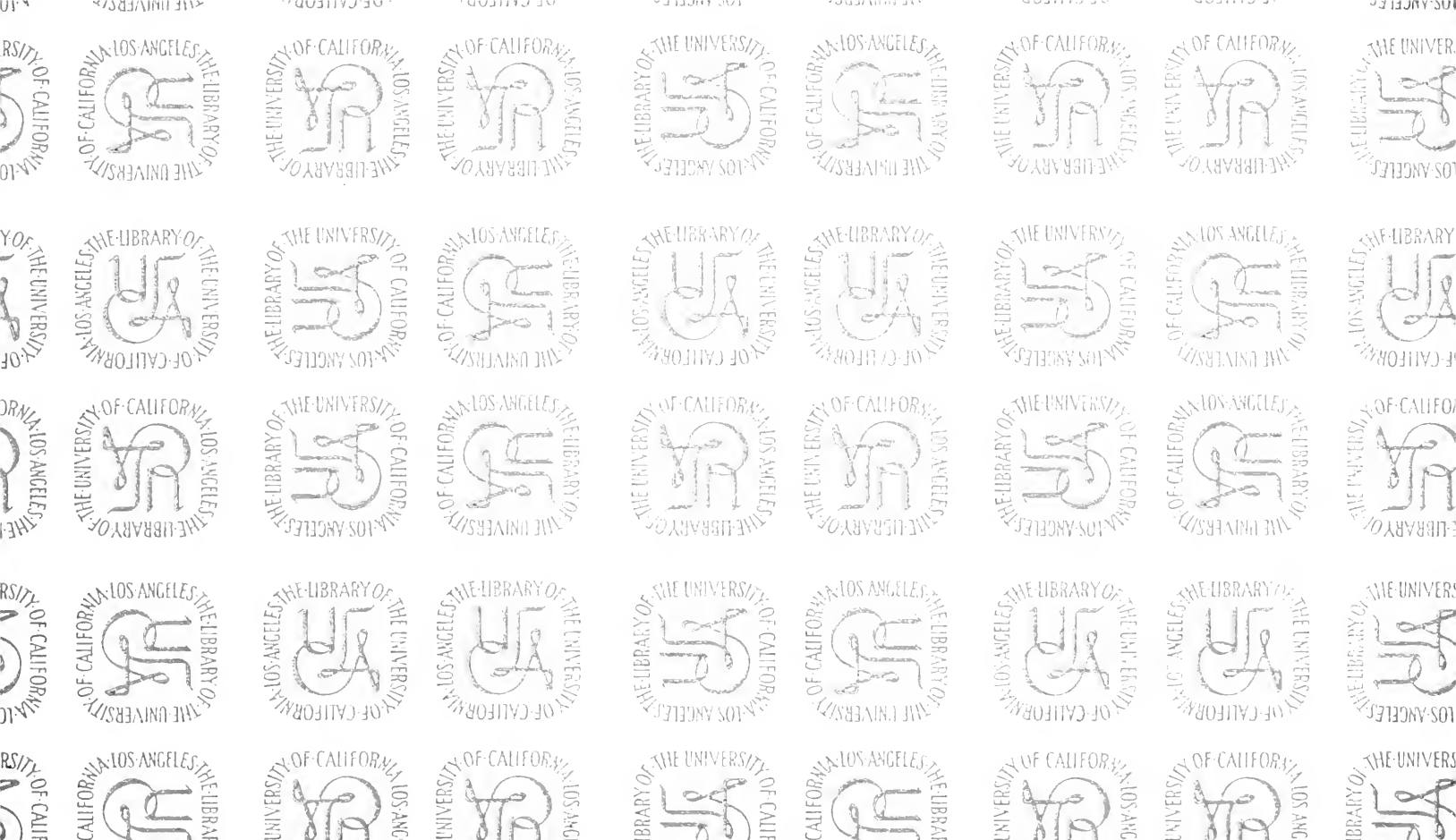
THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesgrecstoutesle00anci

DOSSIER A CONSULTER

POUR LA QUESTION D'ORIENT

LES GRECS

A TOUTES LES ÉPOQUES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A L'AFFAIRE DE MARATHON EN 1870

PAR

UN ANCIEN DIPLOMATE EN ORIENT

TROISIÈME ÉDITION

Prix : 6 francs

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 17 ET 19

1870

DF
757
G799
1970

LES GRECS

A TOUTES LES ÉPOQUES

INTRODUCTION.

Il existe un peuple chez qui le brigandage et la piraterie ont constamment alimenté la fortune privée et publique ; — où le travail n'a jamais cessé d'être méprisé ; — où les notions du juste et de l'injuste, du bien et du mal, n'ont à aucune époque exercé le moindre empire ni sur la conscience des gouvernants ni sur celle des gouvernés ; — où la force brutale a été honorée pardessus toutes choses ; — un peuple qui, à l'apogée de sa civilisation, comptait quarante esclaves pour un homme libre, ne respectait que les jeunes débauchés et les vieilles courtisanes, célébrait tous les ans des sacrifices humains, et provoquait tous les jours des milliers d'infanticides ; — à l'intérieur, étalant les mœurs les plus dépravées ou les plus féroces, continuellement déchiré par les guerres et les révolutions intestines, en révolte incessante contre

toutes les supériorités du talent, de la naissance ou de la richesse ; — à l'extérieur, en lutte perpétuelle avec ses voisins, tour à tour mercenaire et envahisseur sans autre mobile que le pillage. — Ce peuple, qui avait élevé des autels à toutes les turpitudes, n'excella que dans trois de ses vices dominants : l'*orgueil*, le *mensonge* et la *luxure* Il sut si bien les exploiter et les mettre en scène, qu'ils lui ont valu, pendant deux mille ans, la première place dans l'histoire.

Ce peuple, c'est le peuple grec.

Il semble que l'humanité, comme une mère affolée dont la prédilection s'attache à ses pires enfants. ait eu un faible tout particulier pour ces Grecs qui l'ont viciée plus profondément encore dans l'ordre social que dans l'ordre moral.

La société romaine fut la première coupable de cet engouement. Sans autre vertu que la vertu militaire, ignorante et farouche, elle considéra comme une sorte de perfection la dépravation grecque. — On sait à quoi la soldatesque et le milieu féminin dans lequel elle croupit emploient leurs loisirs : Messaline renchérit sur Lamia, Néron sur Démétrius, Héliogabale sur Alcibiade.

Les Barbares en eussent fait autant sans l'influence du christianisme. Au moyen âge, cependant, la dépravation classique s'infiltra dans les cloîtres ; elle offrait à l'imagination des reclus, en regard des austérités de la prière et de l'étude, un contraste d'autant plus séduisant qu'il était plus licencieux : être moine de fait, et vivre en idée comme les bandits du Péloponèse et de l'Attique, quelle

compensation! On peut concevoir l'empressement avec lequel les clercs passaient, de l'office où ils récitaient les psaumes, à la cellule où ils commentaient les manuscrits de la Grèce déjà refaits par les Romains. La Grèce, telle que ses commentateurs nous la présentent aujourd'hui, n'est que le roman de la société monastique, une sorte de contre-partie de la vie du cloître. A coup sûr, sans la rêverie des moines, elle nous apparaîtrait dans sa hideuse réalité, telle que l'ont vue les Romains et qu'elle se voyait elle-même : misérable, impudente, infâme et corrompue.

L'esprit moderne protesta, timidement d'abord, contre l'antiquité classique. On peut impunément attaquer nos croyances les plus vivaces ; les arbres dont les racines s'enfoncent profondément dans le sol empruntent une force nouvelle à résister aux tempêtes ; — mais nos engouements frémissent comme les feuilles au moindre vent. Les esprits qui se faisaient un décor du feuillage malsain de la littérature grecque formulèrent un *tolle* général contre les premières protestations.

« Respectez les Grecs ! criait-on de toutes parts ; c'est à eux que nous devons le pain, le foyer, l'habit, la langue, la politique, le livre, l'éloquence, la poésie, les arts, la philosophie, et jusqu'à la religion ! »

On en était arrivé à croire que Dieu lui-même n'aurait pu faire fleurir la civilisation moderne sans lui avoir préparé le sol fangeux du bourbier hellénique. Les radis roses et les jolies fleurs poussent, il est vrai, sur le fumier, mais jamais on ne les a vus germer sur un cloaque.

Depuis un siècle cependant l'humanité, si longtemps stagnante, s'est lassée de croupir dans les marécages classiques ; elle a pris un cours accéléré ; elle tend, comme les eaux vives, à se débarrasser des impuretés qui la souillent.

Voltaire, un des premiers, malgré les préjugés de son éducation, osa dire à d'illustres ignorants que :

La Grèce n'est pas ce qu'un vain peuple pense,

et son génie primesautier devança les découvertes de la science du XIX^e^ siècle. — « Monsieur, lui écrivait la tzarine « Catherine II, est-il vrai, comme Algarotti l'affirme, que « les Grecs aient tout inventé ? — Madame, répondit « Voltaire, Algarotti s'abuse ; les Grecs n'ont rien inventé. « Ils n'ont fait que perfectionner fort peu de chose et « fort tard (1). »

Cette réponse résume tout ce que nous savons aujourd'hui de la Grèce antique, et c'est ce que l'archéologie et la philologie s'offrent complaisamment à nous démontrer.

Quel que soit cependant l'ensemble des certitudes acquises, personne ne s'est encore avisé d'en faire constater l'unanimité. Si la science moderne réduit la Grèce antique à sa juste valeur, les savants, chacun en leur particulier, apportent à la divulgation de leurs découvertes les réserves les plus comiques et les plus ironiques.

(1) Voltaire, *Correspondance avec Catherine II.*

— Le philosophe, en établissant que la sagesse (purement doctrinale d'ailleurs) des Grecs est presque littéralement empruntée aux peuples qui les ont précédés, s'extasie devant leur habilité commerciale ; — l'économiste, en constatant l'incapacité des Grecs en industrie, en commerce et en finances, tire le chapeau devant leur génie scientifique ; — le mathématicien, en déplorant que les Grecs n'aient jamais connu l'algèbre, aient corrompu l'arithmétique qu'ils devaient aux Hindous, et la géométrie qu'ils tenaient des Égyptiens, déclare qu'aucun peuple n'a modelé de plus jolies statues ; — l'archéologue se demande par quelle perversion du sens esthétique les Grecs bariolaient leurs monuments et leurs œuvres d'art de couleurs dont nos fabricants de joujoux hésiteraient à se servir; mais il ne doute point qu'avec des goûts si naïfs, ils n'aient donné l'exemple de toutes les vertus domestiques et sociales ; — le législateur, à son tour, s'étonne qu'il ait pu exister sur le sol terrestre une race plus rebelle à la morale et aux lois, et il conclut que ce déréglement devait tenir à une débauche de poésie... — Ainsi des autres. — Et notez bien que ce ne sont pas des inconnus qui parlent ; ce sont les autorités les plus illustres et les plus accréditées de la science moderne.

Mais, avant d'aborder l'examen d'un dossier bourré de témoignages aussi formels que terribles, malgré leur bénignité, c'est aux sources classiques mêmes que nous allons puiser nos renseignements sur la Grèce antique. Nous verrons à quelles piteuses proportions cette nation tant prônée est ramenée par ses propres écrivains.

L'étude que nous consacrons à la Grèce antique comprend trois parties :

L'histoire ;
La philosophie, les beaux-arts et la religion ;
Les sciences et les lettres.

PREMIÈRE PARTIE

LA GRÈCE ANTIQUE

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE POLITIQUE ET MILITAIRE.

I

TEMPS HÉROIQUES.

Thucydide, le plus illustre et le plus accrédité des historiens grecs, commence ainsi son principal ouvrage :

« Les événements de l'époque antérieure à la guerre « du Péloponèse et ceux d'un âge plus reculé échap- « pent, par l'effet du temps, à une connaissance certaine. « Cependant, d'après des preuves qu'un examen attentif « recommande à ma confiance, *je crois qu'ils n'eurent de « grandeur véritable ni comme faits militaires* NI A AUCUN « AUTRE TITRE (1). »

Eh quoi! sans compter les expéditions de Bacchus, d'Hercule, de Jason, de Thésée, et d'autres dieux ou

(1) Thucydide, livre Ier, chapitre Ier, *Guerre du Péloponèse*.

demi-dieux, est-ce avec un mépris aussi insultant que Thucydide qualifie le siége de Troie, les guerres médiques : Salamine, Marathon, les Thermopyles? — Ne vous êtes-vous point dressées sur vos catafalques homériques, ombres pompeuses d'Agamemnon, roi des rois, du rapide et bouillant Achille, du sage et prolixe Nestor, du formidable Ajax et de l'astucieux Ulysse? — Et vous, héros presque contemporains de Thucydide : Miltiade, Thémistocle, Léonidas, n'allez-vous point, par l'exhibition de vos cadavres encore saignants, imposer silence à ce discoureur?

Thucydide paraît fort peu sensible à cette prosopopée ; il continue froidement, avec autant d'irrévérence pour les vivants que pour les morts :

« Depuis les temps les plus reculés, les Grecs et les « Barbares de l'Archipel se firent pirates, autant pour « s'enrichir que pour nourrir leurs pauvres. Fondant à « l'improviste sur des villes ouvertes composées de bour- « gades séparées, *ils les pillaient et tiraient de là* LEUR « PRINCIPALE SUBSISTANCE. Cette industrie, loin d'être « ignominieuse, était *un titre d'honneur*.

« ... Même sur terre, on se pillait réciproquement. *De « nos jours encore, plusieurs peuples de la Grèce continen- « tale, tels que les Locriens-Ozoles, les Acarnaniens et pres- « que tous leurs voisins, conservent ces anciennes mœurs.* « L'habitude qu'ils ont d'aller toujours armés est un reste « de l'ancien brigandage (1). »

Thucydide espérait-il voir la fin de ce singulier état de choses? — La guerre du Péloponèse, qu'il va décrire dans tous ses détails, n'est qu'une succession de pillages.

(1) Thucydide, livre 1er, chapitre v.

Mort au milieu de bandits, il peut ressusciter aujourd'hui sans perdre au change. Les Grecs du dix-neuvième siècle après Jésus-Christ sont les dignes descendants des Grecs du cinquième siècle avant Jésus-Christ. N'étaient les puissances occidentales qui viennent, par intervalles, leur imposer un chômage forcé, ils nous démontreraient que leur industrie nationale et traditionnelle est en progrès notable.

Mais Thucydide aurait eu mauvaise grâce à se formaliser. On lui a fait, bien à tort, un titre d'honneur de son silence. Il serait bien surpris aujourd'hui de la prétention de nos philhellènes, lorsqu'ils attribuent un sens moral à ses contemporains. Pour lui, les faits s'apprécient à la grandeur des efforts, à la somme des sacrifices et au résultat des bénéfices. A ce triple point de vue, la guerre de Troie lui semble une puérilité.

Il fait remarquer, en premier lieu, que cette guerre n'eut aucun des caractères d'une guerre *patriotique* (ce mot chez les historiens grecs signifie *intéressée*). Il s'agissait simplement d'une querelle de famille dans laquelle un homme tout-puissant engage ceux qui ont besoin ou peur de lui.

« Possesseur d'immenses richesses, dit-il, et maître « d'une marine plus considérable que celle des autres « princes, Agamemnon dut *à la crainte plutôt qu'à la « complaisance* de pouvoir rassembler l'expédition. »

Cette expédition d'ailleurs n'était pas aussi considérable qu'on aurait pu l'attendre du concours de la Grèce entière.

« C'était moins le manque d'hommes que le manque « d'argent qui produisit ce résultat. Faute d'approvisionnements, on n'amena qu'une armée médiocre, pro-

« portionnée aux ressources qu'on espérait trouver sur le « territoire ennemi. Arrivés devant Troie, et vainqueurs « dans un premier combat (autrement ils n'auraient pu « s'établir dans un camp retranché), les Grecs n'usèrent « pas même alors de la totalité de leurs forces. Mais la « nécessité de se procurer des vivres les contraignit de « cultiver la Chersonèse et de courir le pays. Leur dis- « persion permit aux Troyens de tenir tête à ceux qui se « succédaient autour de leurs murs, et d'endurer un « siége de dix années. Si, au contraire, les Grecs fussent « partis bien approvisionnes et que, sans recourir au « brigandage et à l'agriculture, ils eussent poussé la « guerre avec vigueur, nul doute qu'ils n'eussent em- « porte la ville, puisque, tout disséminés qu'ils étaient, « et n'ayant devant Troie qu'une partie de leur monde, « ils ne laissèrent pas de se maintenir. En l'assiégeant « avec plus de suite, ils l'auraient prise en moins de « temps et avec moins de difficulté.

« C'est ainsi que, faute d'argent, les entreprises anté- « rieures à cette expédition n'eurent qu'une faible impor- « tance, et que, *à juger par les faits, la guerre de Troie « elle-même, quoique plus célèbre comparativement, ne ré- « pond pas* à *sa renommée* et au langage des poëtes qui « nous l'ont transmise (2). »

Aucune interprétation ne donnera mieux que celle-ci l'intelligence de l'*Iliade*. En réalité, les faits consignés dans le poëme homérique se réduisent à une succession de duels où l'on s'injurie pendant une heure avant d'en venir aux coups, sans doute pour se donner du courage.

(1) Thucydide, livre Ier, chapitre IX.

(2) Le même, livre Ier, chapitre XI.

En dépit des corrections et des enjolivements des commentateurs, ce poëme présente un intérêt si médiocre que, malgré les artifices de la traduction, nos lecteurs les plus érudits n'oseraient affirmer qu'ils aient lu l'ouvrage d'un bout à l'autre.

L'Iliade paraît d'ailleurs n'être qu'un écho d'un poëme hindou dont nos philhellènes ont cherché à contester la priorité, le *Ramayâna*. Aujourd'hui que nous possédons les traductions de l'un et l'autre ouvrage, il est facile, pour tout philologue, de s'assurer que ce n'est pas aux Grecs qu'appartient l'invention de la poésie épique.

Nous aurons l'occasion de revenir avec plus de détails sur ce point.

II

GUERRES MÉDIQUES.

Thucydide se contente de présenter les guerres médiques comme insignifiantes, sans doute parce que ses contemporains savaient bien à quoi s'en tenir sur ce sujet.

Les admirateurs de la Grèce n'ont pas manqué toutefois de nous présenter cette période de l'histoire grecque comme la plus glorieuse. A les entendre, les rois de Perse auraient rassemblé des légions si nombreuses que la Grèce entière n'aurait pas suffi à les loger.

Le voyageur moderne qui mesure *de visu* les plaines de Marathon et la partie du golfe de Salamine où se livrèrent les batailles médiques, cherche à comprendre comment l'armée ou la flotte des rois de Perse aurait pu tenir dans des espaces aussi restreints sans empiler les combattants sur plusieurs étages et sans demeurer dans la plus complète immobilité. La moindre dilatation dans cette masse humaine eût fait éclater l'enceinte naturelle du champ de bataille. Il faut donc, sur la foi des plus simples notions de cubage, réduire considérablement le nombre des combattants.

En réalité, l'armée des Perses ne fut levée que dans deux satrapies les plus voisines de la Grèce, et composée presque entièrement de Grecs mercenaires. C'était une

guerre où les ennemis, de part et d'autre, agissaient en compères.

Les troupes de la Perse ne firent qu'un simulacre de combat. Nous savons qu'à Marathon, Miltiade avait, ostensiblement et de longue date, des intelligences avec les généraux de Darius. Il n'était lui-même qu'un ancien serviteur du roi des rois.

A Salamine, le plus beau fait d'armes accompli par les Perses fut celui de la reine d'une province grecque d'Asie, Artémise. Cette amazone imagina de couler bas un de ses propres vaisseaux au milieu de la bagarre, pour faire croire qu'elle avait combattu. C'est à ce propos que Xerxès se serait écrié : « Les hommes se sont conduits « comme des femmes, et les femmes comme des hom- « mes! » Mot assez joli en lui-même, mais qui, dans la circonstance, ne fait honneur ni aux Grecs, ni aux Perses, ni à celui qui l'a prononcé.

Il y a, sur ce fait historique, une étude fort intéressante et fort neuve pour les archéologues. Cette étude — nous la recommandons à nos modernes philhellènes — consisterait à rechercher quel fut en réalité le pouvoir des rois de Perse sur les satrapies grecques de l'Asie Mineure, et combien il y avait de mercenaires grecs dans les armées qui envahirent la Grèce.

Pour notre compte, et jusqu'à plus ample informé, nous croyons pouvoir affirmer que le roi des rois n'exerçait guère qu'un protectorat sur les satrapies du littoral asiatique; que les guerres médiques ne furent que des querelles de famille, et qu'enfin, si les rois de Perse y prirent part, ce fut plutôt comme spectateurs que comme acteurs. Ils n'étaient point fâchés, sans doute, de voir les Grecs s'entr'égorger les uns les autres. A Salamine,

Xerxès se fit apporter des coussins sur le haut de la colline la mieux aménagée pour dominer le champ de bataille, et put contempler à son aise cet agréable spectacle.

Il fut trompé dans son attente. Les Grecs d'Asie avaient intérêt à se laisser battre ; ils négociaient depuis longtemps, et étaient convenus à l'avance du rôle qu'ils joueraient dans cette comédie. On allait et on venait d'un camp à l'autre sans le moindre empêchement.

L'issue de la lutte démontre surabondamment l'entente secrète et la trahison. Les Grecs d'Europe, au lendemain de la victoire, stipulèrent que le roi des Perses serait tenu de respecter l'autonomie des peuples grecs de l'Asie Mineure, les seuls ennemis sérieux qu'ils aient eus en présence. Est-ce la magnanimité ou l'intérêt des Grecs d'Europe qui dicta cette capitulation ? Nul doute que nos philhellènes ne penchent pour la première affirmative ; malheureusement la suite des faits donne raison à la seconde. Les Lacédémoniens, qui avaient garanti le traité avec Xerxès (sans doute parce que les Athéniens s'étaient soustraits à leurs engagements dans la guerre contre Darius), protégèrent les Grecs d'Asie jusqu'au jour où quelques-uns de ceux-ci prirent parti contre eux dans la guerre du Péloponèse. A ce moment ils les sacrifièrent sans pitié aux rois de Perse, pour mieux écraser les Athéniens. La magnanimité, particulièrement en politique, ne fut jamais le faible des Grecs.

A défaut de la relation de Thucydide, il faut donc recourir à la romanesque histoire d'Hérodote, tissue de tant d'erreurs, de mensonges et de superstitions que tous les contemporains quelque peu érudits la flétrissaient hautement de leur mépris.

Le principal fait d'armes sur lequel les hellénisants de toutes les époques ont épuisé leur provision de fleurs de rhétorique est celui de Léonidas aux Thermopyles. Mais plus ils prétendent le célébrer, mieux ils en démontrent l'absurdité. Assurément si Léonidas, douze heures avant le combat alors que la retraite était possible et impérieuse, a dit : « Compagnons, mangeons et buvons en joie, « car ce soir nous souperons tous chez Pluton, » il faut avouer qu'il était un bien misérable général. A quoi servait la mort prévue des trois cents Spartiates? La vérité est que ce sacrifice ne fut point volontaire, puisque la petite troupe se vit complétement enveloppée par les barbares. Voltaire riait déjà de cette gausserie : « Au « moyen âge, dit-il, les cinquante Suisses de Morgate « (1315) firent mieux (1). »

Mais laissons la mort de Léonidas comme sujet d'amplification à nos écoliers de rhétorique. Ce héros fut le moins à plaindre de tous ceux qui combattirent les Perses. Miltiade périt misérablement dans un cachot, et Thémistocle dans l'exil. Telle fut la récompense de leurs services tant prônés.

(1) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. *Abraham*.

ÉTAT DE LA GRÈCE APRÈS LES GUERRES MÉDIQUES.

« Lorsque le barbare (Xerxès) eut été repoussé par les « forces combinées de la Grèce, ceux des Grecs qui « avaient secoué le joug des Perses et pris part à la lutte « ne tardèrent pas à se diviser entre Athènes et Lacédé- « mone, les deux États qui avaient déployé le plus de « forces, l'un sur mer, l'autre sur terre. Pendant quelque « temps, ces deux puissances marchèrent d'accord ; en- « suite elles se brouillèrent et, soutenues par leurs « alliés respectifs, elles en vinrent à des hostilités dé- « clarées. Dès lors, le reste des Grecs, au moindre diffé- « rend qui existait entre eux, venait se ranger dans l'un « ou l'autre parti. De cette façon, *tout l'intervalle* compris « entre les guerres médiques et la guerre du Péloponèse, « les Lacédémoniens et les Athéniens *le passèrent dans* « *une continuelle alternative de trêves et de combats*, soit « entre eux, soit avec les alliés qui les abandon- « naient (1). »

Il est d'usage de nous représenter la Grèce se levant comme un seul homme à l'approche des Perses. Thucy-

(1) Thucydide, *Guerre du Péloponèse*, livre I^er^.

dide affirme le contraire ; il déclare qu'Athènes et Sparte furent d'abord seules en cause. Toutes les autres villes avaient refusé de prendre part à la lutte; elles ne s'engagèrent dans l'action que quand elles se crurent assurées de participer au butin fait sur les Perses. Il serait bien superflu d'invoquer le ressort patriotique comme mobile de leur intervention : la cupidité seule les engagea dans une guerre qu'elles avaient, à l'origine, formellement réprouvée.

Nous voyons, par l'extrait qui précède, à quelle anarchie les Grecs s'abandonnaient après la victoire. On croirait voir une bande de voleurs se disputant le butin qu'ils ont conquis par une alliance momentanée.

A l'époque dont nous parlons, il existait dans plusieurs pays de l'ancien monde, et notamment dans l'Étrurie, un système de confédération assez ingénieux : toutes les villes qui entraient dans l'association politique y prenaient, chacune à tour de rôle et pendant un même laps de temps, le gouvernement de la chose commune. Ce système, appelé hégémonie, fut adopté par les Grecs à la suite des guerres médiques; mais, au lieu d'observer les conventions réciproques en usage dans les autres pays, chaque ville prétendit s'assurer exclusivement et à toujours le gouvernement du reste de la Grèce.

L'absence de sens moral et social était si complète qu'en dépit du nombre des compétitions aucune cité ne protesta. Dans cent villes à la fois, le plus beau titre de gloire fut d'aspirer ouvertement à la tyrannie du pays. Chaque république méprisait et détestait aussi ardemment ses voisines qu'aucune nation moderne peut détester celle qui s'empare de l'influence diplomatique dans l'équilibre européen.

De ce conflit d'égoïsmes politiques il résulta une lutte et une conflagration universelle dont Sparte et Athènes sortirent victorieuses, la première parce qu'elle ne laissait aucune prise à la cupidité grecque, la seconde parce qu'elle pouvait transporter et cacher toutes ses richesses dans les îles de l'Archipel. Ce fut une guerre de gueux où les plus pauvres et les plus malins, comme il arrive en pareil cas, demeurèrent seuls triomphants.

Au moment même où, par la force des choses, la paix devait être rendue à la Grèce, la guerre éclata plus vive que jamais. Il était non-seulement facile, mais naturel et logique, de partager l'hégémonie entre Sparte et Athènes. La première ne pouvait l'exercer que sur terre, la seconde que sur mer. Mais les vices qui rongeaient jusqu'au cœur chacune des deux républiques étouffèrent les conseils du bon sens le plus vulgaire.

Pour apprécier la guerre insensée qui porte le nom de guerre du Péloponèse, il est nécessaire d'examiner la constitution intérieure des deux villes qui l'occasionnèrent et la poursuivirent jusqu'à la dernière extrémité, sans souci de leur ruine commune et de celle de toute la Grèce.

IV

LA DÉMOCRATIE D'ATHÈNES.

« Athènes, dit M. Troplong, fut une démocratie in-
« constante, jalouse, tumultueuse, toujours tremblante
« pour son indépendance, toujours ombrageuse pour ses
« droits, qui, par crainte du pouvoir de quelques-uns,
« se perdit par ses assemblées générales ; *qui, par om-*
« *brage pour l'autorité du talent et de la sagesse, se livra*
« *aux mains des fous, des charlatans et des séditieux.* La
« démocratie athénienne aima mieux se déshonorer dans
« les excès de la démagogie que de se plier à un système
« de concorde (1). »

M. Troplong, un des hommes les plus érudits et les plus versés dans la connaissance de l'économie des sociétés classiques, n'a rien exagéré. Thucydide, avant lui, avait porté le même jugement, dans des termes plus concis et plus péremptoires :

« Si l'on disait simplement qu'ils (les Athéniens) sont
« nés *pour ne souffrir la tranquillité ni chez eux ni chez les*

(1) *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques*, année 1852.

« *autres hommes, on donnerait une* JUSTE IDÉE *de leur ca-*
« *ractère* (1). »

Xénophon nous retrace en quelques mots les principes de la politique athénienne :

Le point de départ du gouvernement populaire, tel qu'il est conçu à Athènes, étant admis, *il faut*, dit-il, *inquiéter et persécuter sans cesse tout homme de mérite*, DE PEUR QU'IL NE DEVIENNE LE NOYAU D'UNE ARISTOCRATIE. En conséquence, « un citoyen *borné, ignorant, à vues basses*, est « beaucoup plus digne de la confiance du peuple qu'un « citoyen *honnête, instruit, à vues nobles*, parce que ce « dernier peut avoir des intentions perfides (2). »

En vérité, si jamais il y eut perfidie dans le monde, ce sont les ignorants qui l'ont pratiquée. Ils apportent dans l'exploitation de leur égoïsme la même vanité et la même ingéniosité que les artistes mettent à exploiter leur réputation et leur talent.

On peut imaginer quelle guerre était faite à toute supériorité. Naissance, fortune, talent, tout ce qui distingue l'homme de mérite de la foule doit être proscrit. Les riches seuls payeront les impôts, feront les frais de la guerre, des fêtes et des sacrifices, quand les tributs des alliés et le butin provenant des expéditions seront insuffisants.

« Lorsque j'étais riche, dit l'Athénien Charmide, j'étais « obligé de faire ma cour aux calomniateurs; tous les « jours j'avais de nouveaux impôts à payer, et je n'avais « pas la liberté de sortir de la ville pour voyager. A pré- « sent que je suis pauvre, je ne suis plus menacé; je

(1) Thucydide, livre Ier, chapitre LXX.

(2) Xénophon, *République d'Athènes*, chapitre Ier.

« menace les autres ; je puis voyager ou rester à Athènes « si cela me plaît (1). »

Dans la querelle entre Cléon et Agoracrite, Aristophane fait dire à l'un d'eux : « Je te ferai passer pour riche, et « tu seras écrasé d'impôts (2). »

Le même auteur dit qu'il suffisait d'acheter de bons morceaux au marché ou de payer le poisson plus cher pour être soupçonné de viser à la tyrannie.

Mais, dira-t-on, si tout le monde était misérable à Athènes, ou feignait de l'être, comment s'expliquer l'empressement avec lequel les Athéniens se rendaient aux assemblées publiques et au tribunal ?

Ici se révèle un des traits les plus curieux de la paresse et du parasitisme athéniens.

Le citoyen d'Athènes vivait aux dépens du trésor public de quatre manières différentes :

« Il touchait trois oboles pour assister à l'assemblée ;

« Il en touchait autant comme juge ou plutôt comme juré.

« Il avait part aux victimes immolées dans les temples (3) ;

« Il recevait une prime pour chaque délation portée contre un de ses intimes, supérieur, égal ou inférieur. »

Ces quatre sources immorales de revenu constituaient le patrimoine le plus net de tout citoyen d'Athènes. Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de démontrer l'abus de ces moyens d'existence. — Mais où prélevait-on l'ar-

(1) Xénophon, *Le Banquet.*

(2) Aristophane, *Les Chevaliers.*

(3) Les Athéniens chômaient dans l'année plus de cent fêtes avec holocaustes de victimes. C'est ainsi que, de trois jours l'un, ils se procuraient, par décret et gratuitement, de la viande deux fois par semaine

gent nécessaire? — Sur les esclaves, seuls hommes qui exerçassent des professions industrielles, et sur les ennemis, les alliés ou les neutres, ce qui, pour les Grecs, a toujours été même chose. Nous l'avons dit déjà, il y avait à Athènes quarante esclaves pour un homme libre. Quant aux ennemis ou aux indifférents, ils composaient, nous ne dirons pas *le reste* des hommes, mais presque toute l'humanité.

Il y avait des jours de fête dans la cité; c'était quand ses enfants prodigues briguaient les charges de l'État. Est-il nécessaire de dire que ces jeunes ambitieux jetaient leur patrimoine à travers la foule des électeurs pour le reprendre plus tard, avec usure, dans le trésor public?

Ainsi l'assemblée se transformait parfois en champ de Cocagne. Cependant le tribunal public offrait des ressources sinon plus abondantes, au moins plus fréquentes. Jamais la Justice n'eut plus besoin de balances ou plutôt de trébuchets. On la vendait à l'encan, au plus offrant et dernier enchérisseur. « Il n'y a qu'un cri dans l'antiquité, « dit M. Troplong, sur la mauvaise justice des Athé- « niens (1). » Malheureusement les choses étaient arrangées de telle sorte que les alliés ne pouvaient se soustraire dans aucun cas à la juridiction de la métropole.

Y a-t-il malice ou naïveté chez Xénophon, quand cet oracle des moralistes grecs énumère les avantages de ce système? A l'entendre, il n'y a jamais eu de disposition plus habile en matière économique et politique : « D'a- « bord les citoyens se partagent les sommes avancées « par chacune des deux parties; ensuite ils peuvent y

(1) Xénophon, *République d'Athènes.*

« écraser leurs ennemis; enfin ils forcent les étrangers « qui veulent vider un différend de payer les droits de « douane et les frais de séjour (1). »

Et pour couronner le tout :

« N'est-il pas nécessaire, ajoute notre auteur, que les « tributaires aient constamment peur des citoyens d'A- « thènes, et soient réduits à la misère pour ne rien tenter « en faveur de leur indépendance (2)? »

Heureux gouvernement! « Votre empire, disait Péri- « clès aux Athéniens, est comme une tyrannie qui peut « paraître injuste mais qu'il est dangereux de laisser « aller (3). »

Et Cléon :

« La confiance et la sécurité des mœurs démocratiques « sont de mauvaises conditions pour commander aux « autres. Il vous faut prendre le caractère soupçonneux et « cruel des tyrans, puisque votre domination est une « tyrannie menacée par la mauvaise volonté et les com- « plots de vos sujets (4). »

Ces conseils étaient superflus; les Athéniens n'avaient pas d'entrailles. Ils riaient à gorge déployée des plaisanteries obscènes qu'Aristophane met dans la bouche d'un Mégarien à qui il fait vendre, au marché, ses deux petites filles pour deux cochons de lait (5). Jamais peste ou famine n'ont été aussi cruelles qu'Athènes le fut pour Mégare.

Ils se méprisaient eux-mêmes autant qu'ils haïssaient

(1) Xénophon, *République d'Athènes.*
(2) *Id.* *Ibid.*
(3) Thucydide, *Harangues de la Guerre du Péloponèse.*
(4) Le même, *ibidem.*
(5) Aristophane, *Les Acarnaniens.*

les autres. Leur plus grand plaisir était de traîner dans la boue le candidat qu'ils voulaient mettre à la tête de leur république. C'était un rude et écœurant travail que de briguer les suffrages des citoyens. Les aspirants semblaient plus attachés au rôle de bouffon qu'à celui d'homme d'État. Aristophane met en scène deux de ces candidats : « Peuple, cher peuple, s'écrie l'un, je te « donne ma tunique! — Peuple, cher peuple, dit l'autre, « prends mon manteau! — Peuple, voici de la viande! « — Peuple, voici du vin! — Peuple, quand tu voudras te « moucher, essuie tes doigts après mes cheveux! — Non! « non! essuie-les après les miens (1)! »

Et quel gâchis que ces fameuses assemblées politiques! « Il fallait ne pas laisser voir de dégoût pour un citoyen « sale et mal vêtu, sans quoi on était signalé comme « partisan de l'oligarchie (2). » Un jour qu'Alcibiade prononçait un discours, un oiseau qu'il tenait emprisonné dans sa tunique s'envola, et l'assemblée entière courut à sa poursuite (3). Un autre jour, Timon montait à la tribune pour annoncer qu'il allait abattre un de ses figuiers auquel bon nombre de ses concitoyens s'étaient pendus, et il engageait ceux qui voulaient suspendre leur dernier soupir aux mêmes branches à se hâter.

Ces assemblées n'eussent été que des bouffonneries indignes de l'histoire si elles n'avaient pas sanctionné les actes les plus sanglants, les plus iniques et les plus désastreux. Elles constituaient une succession systématique de coups d'État, généralement accompagnés d'exils,

(1) Aristophane, *Les Chevaliers*.
(2) Théophraste, *Les Caractères*.
(3) Plutarque, *Vie d'Alcibiade*.

de proscriptions, de décrets dont l'absurdité n'avait d'égale parfois qu'une férocité inouïe. Les idées du juste et de l'injuste en étaient bannies à ce point que « l'avis le « plus utile avait besoin d'un mensonge pour se faire « accepter (1). »

De lois, d'ailleurs, pas l'ombre. « Interrogé sur les « affaires réglées dans une assemblée générale, tout par- « ticulier est maître d'en rendre responsable un seul « homme, ou l'orateur, ou celui qui a sollicité les suf- « frages, et il peut dire : *J'étais absent. Telle décision ne « me plaît pas.* » Si le peuple juge à propos d'annuler les « traités, il trouve mille prétextes pour ne pas faire ce « qui ne lui plaît plus. Ses délibérations ont-elles des « suites funestes, il se plaint que quelques particuliers « ont tout gâté par le manège ou par l'intrigue, et, s'il en « résulte du bien, c'est lui qui a tout fait (2). »

La plus clémente des mesures que l'assemblée eût imaginées pour payer d'ingratitude les citoyens qui avaient rendu les plus éminents services à leur patrie, était l'*ostracisme* (mot à mot *décret d'huîtres*, parce que le vote s'inscrivait sur des coquilles d'huîtres). Cet ostracisme consistait en un bannissement pur et simple de dix années. Thémistocle, Aristide, Cimon, Alcibiade, furent condamnés à l'ostracisme. Faut-il rappeler la curieuse anecdote qui caractérisa l'ostracisme d'Aristide? Un citoyen s'adressa à celui-là même qu'il voulait bannir pour le prier d'inscrire le nom sur la coquille. « — Que t'a donc fait cet Aristide? lui demanda piteusement le

(1) Thucydide, livre III, chapitre XLIII.
(2) Xénophon, *République d'Athènes*, chapitre I^er^.

grand citoyen. — Rien, répondit l'autre, mais j'en ai assez de l'entendre appeler Aristide le juste. »

L'ostracisme ayant frappé les plus illustres citoyens, le peuple trouva que la punition devenait honorable. Il voulut la rendre infamante et y condamna un orateur de carrefour du nom d'Hyperbolus. Puis, décrétant qu'il venait de souiller un châtiment illustré par de glorieuses victimes, il raya l'ostracisme de son code pénal. Mal en arriva pour Phocion. Ce citoyen, d'humeur rêche, mais grand général, et honnête homme s'il en fut en Grèce, ayant été accusé devant l'assemblee par des calomniateurs, se vit condamné à mort sans qu'il lui eût été permis de prononcer un mot de défense. « Quelle iniquité! s'écria un ami. — *Je m'y attendais*, répondit Phocion, c'est le sort de tous les grands hommes d'Athènes. »

V

LE COMMUNISME DE SPARTE.

Thucydide nous apprend, renseignement presque dédaigné des historiens, que depuis sa fondation jusqu'à la guerre du Péloponèse, Sparte fut *plus travaillée par les dissensions qu'aucune autre ville qu'il connût*, quoiqu'elle fût gouvernée par d'excellentes lois et qu'elle eût échappé à la tyrannie (1).

Nous allons voir ce qu'étaient ces excellentes lois; quant à la tyrannie, il n'y avait pas grand mérite à s'y soustraire. Qui se fût avisé de vouloir régner sur des gens qui se faisaient gloire de leur misère, de leur ignorance, de leur mépris de tout travail, et par-dessus tout de leur férocité? Il fallait vraiment être né à Sparte, y avoir vécu fanatisé, abruti et affamé, pour trouver quelque bénéfice à monter sur le trône de Sparte.

Les Spartiates, s'ils furent courageux (car ils jouissent de cette réputation, que l'historien serait bien incapable de justifier), le furent à la façon des hommes à qui l'on a

(1) Thucydide, livre I[er], chapitre x.

fait la vie trop misérable. Peut-être cette famine qui fait sortir le loup du bois était-elle nécessaire aux Grecs quand on voulait leur mettre le cœur au ventre? Ce n'est pas nous qui nous permettons cette supposition ; c'est Aristophane qui la jette au nez de ses contemporains. La conclusion de sa comédie du *Plutus* est qu'on ne peut rien faire des Grecs s'ils ne sont talonnés par la nécessité (1).

Lycurgue (ce nom prédestiné signifie *loup en travail* ou, si l'on veut, *faiseur de loups*) « décréta donc la pauvreté, « proscrivit le luxe et hérissa de barrières la possibilité « d'acquérir. En revanche, il donna l'état de guerre pour « dédommagement à son peuple. Sparte fut moins une « ville qu'une caserne (2)... C'est ce qui faisait dire à « Périclès que la vertu des Spartiates faisait peur quand « elle ne faisait pas pis (3).

« Tout fut réglementé, tout fut mis en formule dans « l'existence du citoyen de Sparte, le lever et le coucher, « les repas et les exercices du corps. C'étaient là autant « de devoirs civiques qui s'accomplissaient à point « nommé, selon certains rites et avec l'exactitude des « camps. Il fallait marcher d'une certaine manière, tenir « ses mains cachées sous son manteau, garder le silence « et avoir les yeux fixés devant soi, sans tourner la « tête (4). Par la raison que l'État est intéressé à la vi- « gueur et à la beauté de la race, Lycurgue soumettait « à ses lois modératrices les rapports des époux dans les

(1) Aristophane, *Plutus*, dernière scène.

(2) Une caserne où il y avait des femmes, et quelles femmes!

(3) Thucydide, *Harangues de la Guerre du Péloponnèse.*

(4) On voit que les prétendues pratiques du jésuitisme ne sont pas de l'invention du catholicisme.

« premiers temps du mariage (1). Un mari avancé en « âge avait la faculté légale de se donner auprès de sa « femme, plus jeune que lui, un remplaçant distingué « par sa force et sa beauté. *Lorsqu'une femme était féconde,* « *on pouvait l'emprunter à son mari* pour donner à la patrie « des enfants d'une autre souche. Une mère donnait-elle « naissance à un fils contrefait, *on mettait à mort cette mal-* « *heureuse créature* qui ne promettait pas à l'État un soldat « vigoureux.

« Qui ne sait et la tyrannie minutieuse de l'éducation « donnée par l'État, et la substitution de l'autorité pu- « blique à l'autorité paternelle, et *le mépris pour la pu-* « *deur du sexe,* qu'on élevait aux plus pénibles exercices « du corps (2), et les rudes jeux des adolescents, et les « chasses commandées dans le but d'entretenir les forces « du corps, et les combats sanglants, acharnés, impi- « toyables, institués au sein même de la cité pour exercer « à la guerre la jeunesse, sans cesse exposée à s'a- « mollir?...

« Les repas se faisaient en commun, avec une sobriété « qui est restée célèbre, et *la quantité de nourriture y était* « *déterminée* comme s'il se fût agi d'un malade gouverné « par l'ordonnance du médecin...

« Il y régnait un cérémonial rigide. Puis les exercices « recommençaient, afin d'éviter les langueurs de la di- « gestion. *Chacun devait compte à l'État du poids de son* « *corps; tous les dix jours on subissait une inspection, et*

(1) Il était honteux d'être surpris avec sa femme, et l'on dressait les jeunes gens à guetter ces étranges scandales pour faire un charivari aux époux.

(2) Les jeunes filles luttaient nues avec les hommes nus dans les gymnases, où l'on ne pouvait se dispenser de s'exercer.

« *l'embonpoint, signe de paresse et de gourmandise, était* « *condamné à l'amende par les éphores.* »

Voilà le tableau, *fort adouci*, que M. Troplong (1) nous présente de la constitution de Sparte. Inutile d'ajouter qu'il s'étaye à chaque phrase de l'autorité d'un écrivain grec contemporain ; il a peur d'être accusé d'avoir ajouté quelque chose à la divulgation de tant d'énormités.

Pour nous qui n'avons pas de collègues de l'Académie à ménager, nous devons y ajouter quelques traits plus marqués et non moins authentiques. Les jeunes Spartiates étaient *dressés au vol* ET A L'HOMICIDE. Toute profession industrielle ou commerciale leur était interdite. Ne pouvant se marier jeunes, ils contractaient entre eux de honteuses unions *qui n'osent même pas s'avouer dans nos bagnes.*

Les jeunes filles, de peur d'être perpétuellement mises en réquisition pour donner des citoyens à l'État, s'ingéniaient à détruire en elles toutes les conditions favorables à la fécondité.

Enfin, ces *chasses* dont parle incidemment M. Troplong n'étaient autre chose que *des chasses à l'homme.* Tous les ans, à l'époque de la *cryptie* (mot à mot : époque de la *cachette*), les jeunes gens allaient se mettre en embuscade aux abords des villages où leurs serfs fécondaient la terre qu'ils auraient rougi de toucher du doigt. A la tombée de la nuit, ils égorgeaient, avec autant de précautions que s'il se fût agi d'un animal féroce, tous les êtres humains qu'ils rencontraient; prudents sans doute avec les forts et féroces avec les faibles. *C'étaient pourtant leurs pères et*

(1) Troplong, *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques* année 1852.

leurs mères nourriciers; sans eux ils n'eussent pas vécu un mois.

Parfois il y avait des battues générales et des massacres par milliers, quand on craignait que la population des serfs ne s'accrût en nombre inquiétant. Nos lecteurs verront encore, dans la relation de la guerre du Péloponèse, des atrocités qui renchérissent sur l'horreur de pareils crimes.

Le soudard législateur qui avait créé et mis en vigueur cette inqualifiable constitution s'avisa de vouloir la faire sanctionner par un oracle. Il eut toutefois la maladresse de s'adresser à la Pythie, qui n'était pas justiciable de son tribunal : « Lycurgue, dit-elle, croit avoir décrété le « désintéressement dans sa république; mais moi, je lui « prédis qu'elle périra par la cupidité. »

En effet, Lacédémone devint, dit M. Troplong « la « sangsue de la Grèce, par son ardeur à attirer à elle tout « l'argent soit des Grecs, soit des Barbares. Sous Péri- « clès, Athènes envoyait à Sparte une subvention an- « nuelle de soixante talents (1) pour soudoyer les hom- « mes les plus éminents en dignités, ce qui ne les empê- « chait pas de recevoir l'argent des Perses (2) quand « Athènes ni le reste de la Grèce n'en donnaient pas « assez. C'était là qu'avait abouti la belle défense de Ly- « curgue de posséder de l'or et de l'argent. Et comme il

(1) Le talent attique vaut cinq cent soixante livres de notre monnaie.

(2) Agésilas, que Plutarque donne comme type du Spartiate désintéressé, abandonna une expédition contre le roi de Perse, sous le prétexte qu'il « avait été repoussé, disait-il, *par trente mille archers* ». Ces archers n'étaient autre chose que des pièces d'or appelées *dariques*, sur lesquelles les rois de Perse avaient fait frapper l'image d'un tireur d'arc.

« arrive ordinairement que la guerre qui enrichit les uns « appauvrit les autres, l'inégalité des richesses s'éleva à « un degré tellement insupportable, par la cupidité et les « rapines de certains hommes corrompus, que des ré- « voltes éclatèrent pendant la seconde guerre de Mes- « sénie...

« On n'a qu'à lire la *Politique* d'Aristote et quelques « passages de la *République* de Platon, et l'on y verra le « tableau de la vénalité des éphores, de la corruption des « sénateurs, de la disproportion des biens, des déréglе- « ments et des mauvaises influences des femmes. »

Ainsi, au moment de la guerre du Péloponèse, la Grèce entière se trouvait partagée entre ces deux camps, rebuts de l'espèce humaine et expression la plus haute de son génie politique : Athènes et Sparte. Et les hommes intelligents mêlés à ce conflit se demandaient avec ter- reur quel joug ils allaient subir : — celui de la canaille de l'Agora — ou celui de la chiourme lacédémonienne.

VI

GUERRE DU PÉLOPONÈSE [1].

On s'était tant vanté de part et d'autre, que dans chaque camp on prétendait ne faire qu'une bouchée du camp voisin. Cependant on mit vingt ans avant de déclarer formellement la guerre, et lorsque cette déclaration fut faite, les deux armées manœuvrèrent de façon à ne jamais se rencontrer.

L'histoire offre peu d'exemples d'autant de lâcheté alliée à tant d'impudence, et s'il y a quelque trait plus extraordinaire encore, c'est le crédule enthousiasme des philhellènes de toutes les époques pour cette lamentable mystification.

Dès les premiers jours qui succédèrent aux guerres médiques, Athènes aspira ouvertement à la tyrannie du reste de la Grèce. Sous le prétexte de redresser ses murailles, elle élevait un système de fortifications qui lui permettait d'écraser l'Attique.

(1) Nous ne mentionnerons de cette guerre que les traits les plus saillants. Ceux qui voudront lire Thucydide seront édifiés sur la valeur et la morale des combattants.

Cette mesure était contraire aux lois de la confédération ; les Spartiates protestèrent. Thémistocle leur fut envoyé ; il nia avec la plus insigne effronterie les travaux entrepris. Il se démentit avec la même effronterie lorsque les travaux furent terminés. Ce Thémistocle était pourtant un des plus scrupuleux d'entre les Grecs ; il poussait la réserve jusqu'à n'oser lever la paupière sur les statues nues qui décoraient les rues et les places d'Athènes. Mais il professait comme tous ses concitoyens une double morale, l'une publique et sans pudeur, l'autre privée et malheureusement trop méconnue.

Sparte, cependant, toute jouée qu'elle fût, aima mieux accepter le fait accompli que de déclarer la guerre. Mais elle comptait sans Périclès. Le dictateur d'Athènes dépensa tant d'argent à élever des monuments et à soudoyer des traîtres, qu'il lui fallut précipiter Athènes dans une guerre sans merci pour n'être point tenu de rendre des comptes.

Périclès n'avait d'autre espoir que de se tirer, la comptabilité nette, de sa dispendieuse gestion. Il savait fort bien que

> Corsaires attaquant corsaires
> Sont loin de faire leurs affaires.

L'événement le prouva bien. Les gens d'Athènes, pendant qu'ils ravageaient avec leurs vaisseaux les côtes du Péloponèse, voyaient leurs campagnes dévastées par les gens de Sparte. Aussi valeureux les uns que les autres, ils se retiraient à l'apparition ou simplement sur l'annonce de l'approche d'un gros d'ennemis.

La véritable guerre du Péloponèse fut la guerre intestine, guerre de bandits et de pillards, hideuse, atroce,

implacable, qui livrait à feu, à sang et à sac toutes les villes grecques. Possesseurs et déshérités n'avaient jamais cessé de s'entr'égorger, mais, les circonstances aidant, les assassinats tournèrent aux massacres.

Il sembla qu'un délire de carnage se fût emparé de la Grèce entière. Pour se faire une idée des excès commis, il faut lire le troisième livre de Thucydide. Aucun peuple ne donna, dans tant de lieux habités et dans un si court intervalle, tant et de si monstrueux exemples de sauvagerie. « De toutes les horreurs commises en pareil cas, « dit Thucydide, il n'y en eut aucune qui ne fût com- « mise; il n'y en eut aucune qui ne fût surpassée (1). »

Mais revenons aux principaux adversaires. Désespérés de perdre d'un côté ce qu'ils pillaient de l'autre, ils se dédommagèrent sur les neutres.

On voit alors se produire des faits incroyables s'ils n'étaient certifiés avec un candide cynisme par les historiens grecs les plus illustres et les plus irréfragables.

Les Athéniens ont besoin de l'île d'Égine pour y établir un centre d'opérations. Les Éginètes, inoffensifs et étrangers au débat, sont plutôt leurs ennemis que leurs alliés. Il n'importe! on les expulse, jusqu'au dernier, de leur territoire (2).

Ils veulent traiter Mytilène de même; cette ville leur résiste; ils s'en emparent et décrètent que tous les Mytiléniens seront passés au fil de l'épée. Le dispositif de cet arrêt mérite d'être rapporté : « Les Mytiléniens, disait-il, « étaient d'autant plus coupables qu'ils étaient libres (3). » Heureusement quelques citoyens comprennent le danger

(1) Thucydide, livre III, chapitre LXXXI.
(2) Thucydide, livre II, chapitre XXVII.
(3) Thucydide, livre III, chapitre XXXVI

d'une mesure aussi révoltante; ils parviennent à faire modifier le décret, et le peuple se contente du massacre de mille prisonniers désarmés.

Délos, Scione et Mélos (1) subissent le même sort. Mais ce qu'il y a de plus révoltant, c'est que Scione et Mélos sont attaquées pendant une trêve, et que les adultes y sont, sans distinction, passés au fil de l'épée. Voici le curieux débat des députés de Mélos et des Athéniens :

« La question de droit ne se résout qu'à égalité de force et de contrainte : c'est le possible que font les plus forts et qu'acceptent les plus faibles, » dit Athènes aux Méliens en leur apportant son joug. Et bientôt les députés ajoutent : « Il est évident que la puissance humaine n'a jamais eu d'autre principe que la loi naturelle de la force. Cette loi, ce n'est pas nous qui l'avons faite ni qui en avons usé les premiers; nous l'avons trouvée existante, et elle vivra éternellement après nous : aussi nous en profitons, sachant bien que vous et d'autres vous feriez de même, si vous aviez notre puissance. » On ne peut être plus clair ni plus franc. C'est, du reste, un trait de caractère. Les Lacédémoniens n'étaient pas plus scrupuleux; mais cette sincérité et cette hardiesse dans l'injustice leur étaient inconnues. Il faut lire tout ce singulier dialogue des Athéniens et des Méliens, des oppresseurs et des victimes. Jamais on n'a plus cruellement raisonné la violence que ne font les Athéniens, jamais on n'a plus froidement ni plus résolûment détruit ce qui console et ce qui soutient, ce qui produit le courage et le dévouement : la foi dans le devoir, dans l'espérance, dans la Divinité. Qu'est-ce que l'honneur? La chimère des simples. L'espérance? L'appât et la ruine des faibles. La providence divine? Le recours des impuissants qui ne savent pas se suffire à eux-mêmes. Le sage s'accommode à l'intérêt du moment (2).

Passons maintenant aux Spartiates.

Ceux-ci ayant attaqué Platée, l'amenèrent à capitula-

(1) Thucydide, livre V, chapitre 1er.

(2) Jules Girard, *Étude sur Thucydide*. L'auteur de cette *Étude* paraît attribuer à un excès de réserve et d'impartialité ce qui n'est chez l'historien grec qu'une absence complète de la notion du juste et de l'injuste dans l'ordre politique.

tion après un long et pénible siége. Il avait été stipulé qu'un jugement seul pouvait entraîner la peine de mort contre quelques assiégés. A peine les Platéens se sont-ils rendus, que tous les hommes sont mis à mort et toutes les femmes réduites en servitude. La ville fut rasée jusqu'au sol (1).

Dans cette guerre, les soldats manquant à Sparte, on arma les ilotes. Un corps ainsi levé et composé de deux mille hommes rendit des services extraordinaires. Sous prétexte de les récompenser, on les appela à Sparte pour leur conférer le bénéfice de l'affranchissement. Pas un ne manqua à l'appel. Cette récompense leur était bien due; la plupart étalaient avec fierté les blessures qu'ils avaient reçues pour leur marâtre patrie. L'heure de la cérémonie venue, les Spartiates en armes se précipitent sur ces malheureux et les égorgent jusqu'au dernier. Les étrangers, spectateurs de cette boucherie, crurent d'abord qu'il y avait méprise; ils ne tardèrent pas à apprendre que les autorités elles-mêmes venaient de donner l'ordre du massacre. « Qu'ont-ils fait? leur demanda-t-on. — Rien, fut-il « répondu. Leur tort est de s'être montrés trop braves et « trop courageux. La raison d'État exige leur mort, car « ils pourraient employer leur bravoure à l'affranchisse- « ment de leurs frères. »

Voici qui met le comble à ces horreurs : l'absence des Spartiates en expédition ayant laissé la presque totalité des femmes en état de viduité, le gouvernement déclare un beau matin que toutes les femmes mariées, filles ou veuves, seront laissées à la discrétion des hommes et des jeunes gens présents dans la ville. De ce viol universel de

(1) Thucydide, livre III, chapitre LXVIII.

Sparte par elle-même naquit une fournée d'enfants que les soldats à leur retour ne voulurent point reconnaître. Ces parias, à peine arrivés à l'âge de puberté, furent exilés en masse dans la *grande Grèce*, c'est-à-dire dans l'Italie méridionale.

Il était écrit que dans cette guerre de scélérats le parti le plus fort succomberait par sa propre stupidité. Pendant que les braves Spartiates évoluaient à une distance notable des murailles d'Athènes, les braves Athéniens décrétaient qu'ils feraient la conquête de la Sicile, et envoyaient le plus net et le meilleur de leurs troupes périr misérablement dans cette expédition insensée. C'était d'ailleurs la conséquence du système adopté : fuir l'ennemi armé pour attaquer les neutres et les étrangers sans défense.

Pour couronner cette inqualifiable mesure, Athènes épuisa ses fureurs contre le dernier général de quelque valeur qui lui restait : Alcibiade fut condamné à mort. Échappant à la sentence, frémissant de colère, le proscrit passe à Lacédémone, séduit la femme du roi Agis, et indique à ses nouveaux hôtes les côtés faibles de la puissance athénienne. Grâce à ces indications, les Spartiates s'emparent des mines d'argent de leurs ennemis, se retranchent dans le bourg de Décélie, qui commandait le territoire de l'Attique, et se font des alliés de tous ceux que les Athéniens ont maltraités. La guerre, il est vrai, dura longtemps encore, parce que les Spartiates ne tardèrent pas à se défaire d'Alcibiade, qui fut rappelé par les Athéniens. Mais Athènes était incorrigible, car dans les États démagogiques comme dans les tempêtes maritimes, les flots se succèdent et se renouvellent sans cesse. Elle finit par tomber au pouvoir de Sparte.

Les Lacédémoniens, maîtres de la Grèce, tombèrent à leur tour dans une anarchie qui permit aux Thébains de leur enlever le pouvoir le lendemain même de leur triomphe. Mais Thèbes elle-même ne fit qu'apparaître au faîte de l'ordre politique de la Grèce. La mort de ses deux généraux, Pélopidas et Épaminondas, entraîna presque immédiatement sa ruine. A partir de ce moment jusqu'à la conquête macédonienne, l'historien s'épuise en efforts stériles, quand il veut établir la succession des titulaires de l'hégémonie grecque.

Les Macédoniens n'étaient ni Grecs ni avoués des Grecs. Il leur suffit pourtant de quelques troupes pour asservir le pays entier.

Depuis lors, jusqu'au XIX^e^ siècle de notre ère, les Grecs ont vécu dans la servitude, seul état qui leur convînt, puisque c'est le seul où ils cultivèrent leurs terres et vécurent à peu près en paix.

VII

CONQUÊTES D'ALEXANDRE.

Alexandre le Grand passe à la fois pour le plus renommé des héros grecs et le plus illustre des capitaines. En réalité, il ne fut ni Grec ni grand général. Ceci peut être considéré comme un paradoxe, et pourtant il n'est aucune assertion qui serre de plus près la réalité historique. Les Grecs de son temps, et même ceux qui lui survécurent pendant trois siècles, n'en jugèrent pas autrement que nous. Alexandre est un héros de roman qui fut intronisé dans l'histoire par les rhéteurs de l'empire romain, pour rabaisser la gloire des Lucullus, des Sylla et des Pompée.

Est-ce à dire que le héros macédonien n'étendit point sur l'Asie une domination victorieuse et passagère? — Le fait ne saurait être contesté. Mais s'il triompha, ce fut par des intrigues conduites de longue main, et sans le secours des véritables Grecs.

Nous avons déjà constaté qu'au temps des guerres médiques, l'Asie Mineure, presque entièrement peuplée de Grecs, faisait cause commune avec les Grecs d'Europe et fournissait à l'armée des rois de Perse les seuls soldats

capables de maintenir leur domination en Orient. La faiblesse militaire de l'empire de Perse était telle, que la plus mince troupe de guerriers disciplinés mettait le trône en péril.

L'expédition du jeune Cyrus, entre autres, jette une lumière bien vive sur la question qui nous occupe. Cet adolescent ambitieux avait conçu le projet de détrôner le Roi des rois, son aîné, sans prendre même conseil des sentiments du pays, et en enrôlant simplement une troupe de mercenaires grecs. L'événement prouva la justesse de ce calcul. Douze mille Grecs raccolés aux environs d'Éphèse traversèrent impunément la Lydie, la Phrygie, la Cilicie, la Mésopotamie, et allèrent, après un voyage de plus de quinze cents lieues, mettre, en un seul jour et d'un seul coup, en déroute l'armée entière du Roi des rois à Cunaxa, dans la Babylonie. Malheureusement le jeune Cyrus, s'étant trop aventuré, perdit la vie dans la bataille, et ses Grecs, épouvantés de leur propre victoire et de leur éloignement, ne songèrent plus qu'à battre en retraite.

Tout le monde connaît cette fameuse retraite dite des dix mille (ils n'avaient perdu que deux mille hommes pour effectuer la conquête de l'Asie). Cette retraite est encore plus surprenante que l'expédition même, puisque après avoir sillonné la Perse dans tous les sens, marchant au hasard, sans ressources, sans truchemans et même sans chefs, nos Grecs purent revenir dans leur pays natal. Assurément le spectacle d'une poignée d'hommes mal conduite et perdue au milieu d'un monde inconnu n'est point indigne de notre intérêt; mais il témoigne de la facilité avec laquelle on pouvait mener la guerre en Perse.

Si quelques milliers de Grecs, sans autre mobile que

celui d'une haute solde, mal équipés, conduits par un fou, avaient pu mettre le Roi des rois à deux doigts de sa perte, que devons-nous penser des conquêtes d'Alexandre? Fernand Cortès et Pizarre, dans le nouveau monde, ne firent ni moins ni mieux. Alexandre disposait d'un nombre de soldats bien autrement considérable, commandés par des généraux expérimentés; et il était assuré du concours des Grecs d'Asie, que son père, Philippe, avait depuis longtemps gagnés à sa cause.

Il suffit de suivre l'itinéraire d'Alexandre pour constater que cette grande expédition ne fut qu'une promenade. Après la bataille du Granique, dans laquelle les Grecs mercenaires du roi de Perse, seuls à redouter, firent à peine un simulacre de résistance, toutes les villes reçurent les Macédoniens comme des amis et des libérateurs impatiemment attendus. Il suffit qu'Alexandre apparût sur tout le littoral oriental de la Méditerranée pour triompher sans coup férir. L'Égypte elle-même se jeta entre ses bras. Tous ces pays si divers n'acclamaient au fond qu'une chose, leur indépendance; ils le firent bien voir quelques années après, se souciant aussi peu d'Alexandre, des Macédoniens et du reste des Grecs d'Europe que s'ils n'en eussent jamais eu connaissance.

Ainsi, ce qu'il y avait de plus net dans l'empire de la Perse s'était déjà détaché du gouvernement central lorsque Alexandre reprit sa pointe. Deux rencontres que toutes les enflures de la rhétorique n'élèveront jamais à la hauteur de batailles, achevèrent la conquête de l'Asie. En somme, cette merveilleuse campagne débute par un simulacre de combat, continue par une promenade et finit par une orgie.

Alexandre, mort d'indigestion juste à temps pour sa

gloire, laissait des héritiers; mais on ne s'en inquiéta guère. Son empire se trouva décomposé subitement en nationalités qui existaient bien avant la domination des Perses et qui se reconstituèrent avec des généraux macédoniens pour rois. Telle fut en réalité l'histoire de cette conquête d'Alexandre, dont les Grecs furent les premiers à rire, et dont ils s'approprièrent ensuite l'honneur quand ils virent que les Romains la prenaient au sérieux.

VIII

RÉSUMÉ.

Ainsi, de l'aveu même de ses écrivains, et d'après l'étude attentive des faits, l'histoire de la Grèce antique ne présente aucune importance, ni comme politique, ni comme stratégie, ni à aucun titre. Ce n'est pas même une histoire à refaire; c'est une histoire à faire, car on ne nous en a donné que le roman.

Depuis les guerres médiques jusqu'à la conquête macédonienne, il ne s'écoula guère plus d'un siècle. Là se borne la période de l'indépendance de la Grèce antique. Mais peut-on appeler période d'indépendance une période d'anarchie dont l'histoire n'offre que de rares exemples? A quel moment de ce court intervalle la nationalité grecque s'affirma-t-elle, ne fût-ce qu'un jour, avec unanimité? C'est ce qu'aucun historien sérieux ne s'avisera de rechercher. La Grèce, si l'on entend par là un peuple homogène, n'est qu'une chimère; elle n'a jamais existé.

Quels enseignements trouvons-nous dans cette histoire? L'amour de la patrie? Il n'y avait pas de patrie,

puisque chaque ville s'isolait des autres et se partageait elle-même en deux camps irréconciliables. — L'affirmation de la justice et du droit? Mais les Grecs n'ont jamais connu d'autre justice que l'intrigue et d'autre droit que la force brutale. — Le culte de la famille? Mais les fils étaient en lutte perpétuelle avec leurs pères, et les infanticides étaient ordonnés par la loi. — Le respect des femmes? Mais Sparte les faisait violer par leurs propres enfants. — Le sentiment de la fraternité humaine? Les mânes des alliés d'Athènes et des ilotes de Lacédémone répondront pour nous.

Il faut donc chercher ailleurs que dans l'histoire proprement dite les titres de la Grèce antique à l'admiration de la postérité.

CHAPITRE DEUXIÈME.

INFLUENCE DE LA GRÈCE

SUR LE DÉVELOPPEMENT MORAL DE L'HUMANITÉ.

I

SI LA PHILOSOPHIE GRECQUE EST ORIGINALE.

Il est admis de toute éternité dans le demi-monde des pédants, grâce sans doute aux *Tusculanes* de Cicéron et aux commentateurs de Platon et d'Aristote, que les Grecs ont créé et mis au monde tous les systèmes de philosophie. Cette opinion pouvait être soutenue, il y a un demi-siècle encore, avec une apparence de succès. Les seules objections qu'on y pouvait opposer consistaient dans la diversité des synthèses, dans leur absence complète d'originalité, dans leur obscurité, et surtout dans les contradictions dont elles fourmillent. Les quelques éclairs qui font le jour sur ce chaos jaillissent avec tant de bizarrerie et d'imprévu, qu'on ne pourrait s'expliquer par quels procédés les Grecs étaient parvenus à les reproduire. — Où donc était la méthode? où donc la filiation

des idées? où donc la plus légère trace du travail qui les avait amenées? — A ces questions, nos grécolâtres avaient une réponse toujours la même et toujours victorieuse · « *Les Grecs étaient les enfants gâtés de la nature; ils savaient tout sans avoir jamais rien appris.* L'INSPIRATION : *voilà le mot de l'énigme.* »

En contestant même que l'inspiration soit le résultat d'un effort patent ou latent, on est bien forcé d'admettre au moins qu'elle éclaire les foyers dans lesquels elle s'est allumée. Mais les Grecs paraissent insensibles à ces rayonnements de leur propre cervelle. Socrate, à l'agonie, professe les deux grandes doctrines de l'immortalité de l'âme et de l'unité de Dieu, et, séance tenante, il conclut en recommandant à ses disciples d'aller immoler un coq à Esculape.

Ce *coq d'Esculape* se trouve dans toutes les pages de la philosophie grecque. Rien qu'à les entendre lire, on dirait d'enfants qui répètent une leçon de morale transcendante entrecoupée de babillages et d'inepties. — Philosophie d'écoliers! murmuraient depuis longtemps quelques vieux érudits, plus perspicaces parce qu'ils savaient par eux-mêmes ce qu'il en coûte de précautions et de peines pour accoucher heureusement d'une élucubration métaphysique.

Bacon, à qui nous devons la régénération philosophique qui a préludé à tous les progrès de la science moderne, génie original, universel et profond autant que clairvoyant, osa le premier signaler que la cause de la stagnation de l'humanité résidait dans les traditions grecques. Son traité intitulé *Redargutio philosophiarum* est le plus sanglant réquisitoire qu'on ait jamais formulé contre la prétendue sagesse du monde hellénique. Depuis trois siècles, les

plus ardents défenseurs de cette sagesse se débattent sous le terrible coup qu'il lui a porté.

Voici en quels termes s'exprime cet homme illustre que la civilisation moderne considère comme son premier et principal fondateur :

« Le caractère des Grecs fut d'être, en tout temps, un « peuple brouillon et bavard, tempérament *essentiel-* « *lement opposé à la sagesse et à la vérité.* Ici je dois rap- « peler les paroles adressées par un grand prêtre égyptien « à l'un des plus grands hommes de la Grèce ; elles ont « été citées par tous les écrivains en renom dans cette « nation. *C'est avec une admirable justesse* que ce grand « prêtre les caractérise quand il dit : — « *Grecs, vous* « *serez toujours des enfants !* »

Et plus bas :

« Comment leur philosophie ne ressemblerait-elle pas « aux contes de l'enfance, quand *elle n'a su que babiller*, « sans avoir jamais rien pu trouver ni produire? Ne s'est- « elle pas toujours montrée *ridicule* dans ses discussions « et *misérable* dans ses œuvres ? »

Plus bas encore :

« Au lieu d'œuvres et de faits qui soient les dignes et « légitimes rejetons de la contemplation, on n'y trouvera « que des monstruosités étourdissantes et criardes, fa- « meuses par la foule d'intelligences qu'elles ont fait « échouer dans le gouffre de l'erreur. »

— Voilà qui est admissible pour les sophistes, objecte un contradicteur, mais Platon, mais Aristote?...

— Eh bien, réplique aussitôt Bacon, « je n'hésite pas à

« dire que *je place Aristote et Platon au nombre des so-*
« *phistes* (1). »

Il n'y avait là ni exaltation, ni boutade de jeune homme, ni défaut de prudence. Bacon était flegmatique et avait passé l'âge mûr quand il écrivait ces lignes ; il était lord et grand chancelier du trône d'Angleterre.

Ainsi, de l'appréciation du plus grand penseur de la Renaissance, de leur aveu même, il résultait dès lors que les Grecs n'étaient que des enfants. Mais où trouver les professeurs ?

Au XVIII^e^ siècle, l'archéologie répondit qu'ils étaient en Égypte et en Perse ; au XIX^e^, la philologie nous apprit qu'ils étaient dans l'extrême Orient, l'Égypte et la Perse ayant servi d'intermédiaires.

En effet, grattez la Grèce dans ses parties nobles, et vous retrouverez l'Inde et la Chine, ces aïeules immortelles de la civilisation moderne.

Dès les temps les plus reculés, la méthode philosophique a coulé la société hindoue dans son moule et lui a donné la solidité et la perpétuité du bronze. Les Grecs, trouvant l'œuvre toute façonnée, se l'approprièrent, et, plus encore par puérilité que pour déguiser leur larcin, la recouvrirent d'un badigeon qui lui donna l'apparence du plâtre. Ils passèrent ainsi pour avoir ébauché un monument que, plusieurs siècles auparavant, la philosophie orientale avait achevé de toutes pièces et assis sur une base inébranlable. Peu leur importait que l'œuvre fût profanée et jugée fragile, pourvu qu'on la leur attribuât. Malheureu-

(1) Toutes ces citations sont textuellement traduites du traité de Bacon, *Redargutio philosophiarum*. Le lecteur qui voudra recourir à cet ouvrage en trouvera bien d'autres, non moins énergiques et concluant invariablement dans le même sens.

sement, ils ne surent pas même lui donner une assise sur leur sol, et encore moins la mettre en lumière.

Le modèle d'ailleurs était tellement dépaysé, son caractère contrastait si étrangement avec ce qu'on veut bien appeler le génie grec, que les lettrés de Rome, du moyen âge et de la Renaissance s'évertuèrent en vain à lui trouver un jour convenable. Ils n'osaient même effleurer de leur souffle ce badigeon mystificateur qui dénaturait les contours, altérait les lignes, encroûtait dans un empâtement grossier la grâce naïve des détails et l'harmonie de l'ensemble. Nous serions encore dupes de cette supercherie si l'Inde ne s'était pas révélée, vivante et pénétrée des mêmes doctrines, après quarante siècles d'effacement.

Aujourd'hui, il n'est plus besoin d'érudition pour reconnaître dans la philosophie hindoue l'original si malheureusement défiguré par la philosophie grecque. Les œuvres des philosophes grecs traduites et retraduites, remaniées, émondées, commentées, revisées, sont, en dépit des efforts et de l'habileté patiente de leurs interprètes successifs, restées indigestes comme toutes les falsifications. Au contraire, les premières traductions, telles quelles, qui nous sont parvenues des doctrines philosophiques de l'extrême Orient, présentent une telle netteté d'idées, une telle sûreté de méthode, une telle profondeur, une telle spontanéité de vues, en un mot une telle saveur d'originalité, qu'il ne peut rester d'hésitation. Lisez les Védas, le Nyâya, le Sânkhya, et vous y reconnaîtrez au premier abord, dans une sorte d'éblouissement, les foyers de lumière dont quelques rayons égarés viennent jouer le rôle d'éclairs dans la philosophie grecque.

Tout ce qui relève du domaine philosophique, tous les problèmes relatifs à l'origine, à la mission et aux fins de

l'homme, l'étude des lois mystérieuses de la nature et de l'âme, les dogmes de l'immortalité de l'être et de l'unité de Dieu, toutes ces questions sont traitées dans leur ordre par les philosophes de l'Inde.

« Aucune de leurs écoles ne les a omises. La Grèce n'a « point été aussi prudente, et ses premiers pas sont loin « d'avoir été aussi sûrs. Même au plus beau temps de sa « puissance, la philosophie grecque a plus d'une fois été « moins clairvoyante. Notre philosophie moderne, dont « nous sommes si fiers, ne nous offrirait pas le spectacle « de tant de discipline et de sagesse (1). »

Ces conclusions tombées d'une bouche qui ne sait point mentir, même quand il s'agit de ménager les faiblesses d'hommes illustres et décorés d'une auréole académique, attestent assez que la fausse gloire des Grecs s'évanouit jusque dans ses derniers sanctuaires. Un demi-siècle d'études philologiques a renversé vingt-trois siècles d'imposture. Il a suffi aux Hindous de paraître pour que les Grecs fussent éclipsés. C'est ainsi que la splendeur du soleil éteint la vacillante lueur de toutes les lanternes.

Le cadre de cet ouvrage ne permet pas de signaler les nombreux et importants emprunts faits *presque textuellement* par les Grecs à la philosophie orientale; qu'il nous suffise d'avoir indiqué les sources. Les faits sont d'ailleurs tellement incontestables, que les philhellènes les plus acharnés n'ont pu soulever qu'une question d'antériorité.

Ritter et quelques professeurs allemands ont essayé d'établir que l'emprunt n'a pas été fait par les Grecs aux

(1) Barthélemy Saint-Hilaire, Le Sankhya, *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques.*

Hindous, mais par les Hindous aux Grecs. Une telle hypothèse est plus qu'audacieuse; elle témoigne de la grandeur du désastre et de la mauvaise foi des vaincus; elle met à néant toutes les traditions historiques que ceux-ci mêmes nous ont enseignées depuis plus de deux mille ans. En admettant même qu'elle arrive à prévaloir, elle sera tenue d'expliquer comment les Hindous, dans quelques années qui ont précédé notre ère, ont pu faire ce que les Romains, les Alexandrins, les Arabes, les moines du moyen âge et tous les érudits de la Renaissance ont vainement essayé pendant plus de vingt siècles.

II

DÉPRAVATION DES MŒURS.

Nous avons vu déjà quels sinistres reflets le flambeau de l'histoire fait jaillir sur l'immoralité des Grecs en politique. Il faut aussi jeter quelques lueurs discrètes sur leur morale privée. Le sujet est assez scabreux, car si

Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté,

le Grec la brave dans les mots, dans les conceptions et dans les actes.

La première impression qui frappe et trop souvent pénètre l'esprit des écoliers, quand ils abordent les ouvrages grecs, est assez difficile à définir et ne peut guère être comparée qu'à une sorte de défloration morale. Si expurgés que soient ces ouvrages, l'égoïsme effréné qui les a dictés et dont le souffle seul les vivifie, semble suinter à travers chaque mot, exhalant des miasmes dissolvants pour la famille et la société. Nos modernes ont beau fermer les volets sur ces mauvais lieux, il en sort toujours je ne sais quelles provocations aux passions et aux vices. Quelle mère chrétienne pourra lire sans rougir certaines biographies de Plutarque, et particulièrement celle de

Démétrius? Nous ne parlons ici que d'un moraliste dont les œuvres figurent dans toutes nos bibliothèques scolaires; que serait-ce des érotiques, comme les appellent messieurs du glossaire?

Vous chercherez en vain dans les écrivains grecs ces pensées qui font la noblesse de l'homme social : la commisération pour les faibles, la courtoisie pour les femmes, la déférence pour les vieillards, la retenue devant les enfants. Abîmés dans le culte de leur personnalité plus extatiquement que le Bouddha dans la contemplation de son nombril, ils en font sortir et dépendre le monde entier. Leur vanité est d'un cynisme qui va jusqu'à l'impudence.

Les Romains, tout grossiers qu'ils fussent, ont été les premiers frappés de l'effronterie des Grecs. Cicéron s'en plaint à chaque page, en dépit de son incurable engouement pour tout ce qui vient de l'Attique. « Mais, ajoute-t-il, ce sont les fils indignes de pères illustres. » C'était faire beaucoup d'honneur aux pères et beaucoup d'injure aux fils. Les uns ne valaient pas mieux que les autres.

Pillards et paillards, voilà ceux qui nous paraissent les moins mauvais. On ne peut s'expliquer par quelle perversion de jugement on a introduit l'étude de la littérature grecque dans l'enseignement officiel moderne, et par quelle inconséquence les générations qu'elle a perverties souffrent que les générations nouvelles continuent à se désaltérer à cette source empoisonnée. L'étude du latin suffit à toutes les exigences du développement intellectuel; et si quelques auteurs romains respirent encore trop la licence des mœurs grecques, il en est du moins (ce sont les meilleurs) dont on peut permettre le commerce aux jeunes intelligences. Le chantre de Lydie lui-

même est un ange de chasteté à côté de ses modèles grecs. Il confesse ses lâchetés et ses écarts, non pour s'en vanter, mais pour les flétrir. « Tout ce qui peut améliorer, « dit-il, je suis le premier à le reconnaître et à y applaudir. Comment se fait-il que je me laisse entraîner à ce « qu'il y a de pire (1)? » Quand le vice l'emporte, il cache sa défaite aux regards innocents, car « on doit garder la plus grande retenue devant l'enfant (2). »

Les Grecs n'ont aucun de ces scrupules. Pas un d'eux ne trouve mauvais que l'adolescent exerce le métier de nos courtisanes les plus décriées. Il semble même qu'on lui fasse honneur de trouver des amants alors même qu'il n'est pas en âge de rechercher une maîtresse.

Dans son célèbre dialogue du *Banquet*, Platon raconte en détail tous les procédés qu'Alcibiade mit en œuvre pour séduire la vertu de Socrate, et il admire comme une chose surnaturelle que Socrate ait résisté à ces honteuses provocations (3). Xénophon, dans la version qu'il donne du même sujet, représente ce même Socrate provoquant une union licencieuse entre deux adolescents et s'en délectant sans vergogne en compagnie de ses convives. « Voilà, dit-il, un spectacle vraiment émouvant, et non « point une convention fade et froide (4). » Si le divin Platon et le vertueux Xénophon laissent sans rougir tomber de leur plume de pareilles obscénités, que penser des autres ?

Pour tout esprit délicat qui jugera sans prévention les

(1) Horace : ..... *Video meliora, proboque;*
Deteriora sequor.
(2) Horace : *Maxima debetur puero reverentia.*
(3) Platon, *le Banquet*, les dernières pages.
(4) Xénophon, *le Banquet*, les dernières pages.

mœurs de la Grèce antique, il est évident que la morale, la vertu, la générosité, sont des questions d'élégance ; on s'en pare comme nos dandys se parent de leurs gants. Ainsi gantée des pieds à la tête, la Grèce paraît vertueuse; affaire de costumiers ou de commentateurs. Dégantez la poupée, il ne vous restera que la bête avec ses plus déplorables instincts et ses passions les plus hideuses.

III

LA FAMILLE.

La pudeur, nous l'avons vu, était inconnue à Sparte, où la femme n'était considérée que comme une machine à fabriquer des citoyens. A Athènes, on était descendu plus bas encore; on n'accordait de considération qu'aux vieilles courtisanes. La conversation du logis roulait sur les obscénités les plus révoltantes. Faut-il s'étonner que l'enfant se prostituât avant sa puberté, quand le vieillard, devenu impuissant, se faisait professeur de débauche et se traînait publiquement dans toutes les fanges.

Les filles, à cette école, n'étaient point restées au dépourvu. C'était en vain que les hommes prétendaient les tenir en chartre privée pour leurs jouissances. Les garçons avaient imaginé l'amour éphèbe; elles y répondirent par l'amour lesbien. Les femmes et les matrones savaient tirer parti des eunuques, et se livraient avec tant de furie à ces prétendus gardiens de leur vertu qu'il ne leur restait qu'un incurable dégoût à l'approche de leurs maris. L'homme mûr, épuisé de bonne heure par

les excès des voluptés contre nature, tombait jusqu'à la bestialité; et les poëtes divinisaient les accouplements de l'espèce humaine et de la brute.

La prostitution était, en réalité, l'état normal de la Grèce antique. Elle ne respectait rien, ni l'enfance, ni la vieillesse, ni la parité des sexes, ni les liens du sang, ni même la religion, car elle promenait ses attouchements impurs sur le ventre de Bacchus (1) et les jambes de Vénus (2). Son regard furtif allait caresser complaisamment la blancheur des formes secrètes de la reine de l'Olympe (3). Nous ne parlerons pas des dieux infâmes, dont le culte finit par l'emporter sur celui des dieux supérieurs et engendra de si monstrueuses dépravations dans l'empire romain.

Les Grecs auraient bien ri de la peine que nos familles prennent à former des enfants chastes, polis et réservés. Chez eux l'enfant du sexe féminin n'était qu'une marchandise dont on avait peine à se défaire, partant traitée sans soins et laissée sans culture. Cherchez dans toute la littérature un traité de l'éducation des filles! Les chevaux et les chiens y font l'objet de bien autres préoccupations. A quoi bon? il n'y avait pas de foyer domestique. On allait au gynécée comme nous allons dans des sociétés douteuses; celui qui aurait essayé d'y séjourner eût été conspué. Le célèbre amour platonique ne s'adressait même pas aux relations d'homme à femme; son principal

(1) Anacréon, *Ode à Bathylle.*

(2) Le surnom le plus accrédité de Vénus était celui de *Callipyge* (aux belles cuisses).

(3) Le surnom le plus accrédité de Junon était celui de *Leucolène* (aux blanches fesses). On peut consulter les légendes qui ont trait à l'érection de la Junon d'Argos.

but était d'élever et d'ennoblir les relations des hommes entre eux.

Quant à l'enfant mâle, on lui enseignait dès l'âge le plus tendre à mépriser sa mère. Le père trouvait plaisant qu'il fît preuve d'insolence jusqu'au jour où il se voyait méprisé à son tour. Mais femmes, filles, vieillards, garçons du même âge, encourageaient si vivement et de si grand cœur le jeune révolté que l'autorité paternelle s'effaçait d'elle-même par une abdication prudente et prématurée. Qui l'eût retenu d'ailleurs? Il pouvait bien rire de son père puisqu'on se riait des dieux. Dans les représentations obscènes où la population entière allait chômer les jours de fête, on apprenait à bafouer les traditions les plus accréditées de l'enseignement religieux. Aristophane pouvait impunément, devant toutes les familles d'Athènes, gouailler les foudres impuissantes du bonhomme Jupin et le trident de Neptune, interpeller Hébé comme une fille d'auberge, et revenir à tout propos sur la gloutonnerie et la stupidité d'Hercule (1). Avant lui déjà il ne restait aucune croyance religieuse. La peste d'Athènes le témoigne. La mort, loin d'exciter les citoyens à la vertu, les sollicita à donner libre carrière à tous les vices. Thucydide trace de cette épidémie un si déplorable tableau que le lecteur reste, en dernière analyse, bien plus consterné de la grandeur du mal moral que de celle du mal physique. Tous ces gens qui avaient vécu en bandits moururent en scélérats.

Trois mots paraissent complétement exclus du vocabulaire grec, dans le sens du moins que nous leur attachons aujourd'hui : *sincérité*, *conscience*, *charité*. La plus admi-

(1) Aristophane, *les Oiseaux*.

rée de toutes les vertus était la force brutale; la plus appréciée, le mensonge habile; la seule invoquée comme mobile, l'égoïsme. Socrate lui-même n'avait pas trouvé d'autre levier moral que le *connais-toi toi-même.*

Aussi l'éducation s'inspirait-elle de ces doctrines. Quand l'enfant n'avait pas les épaules assez larges et la poigne assez solide pour faire un athlète, on en faisait un sophiste. Quelle était, en effet, la suprême loi de la vie, sinon de satisfaire ses appétits par la violence ou par la ruse?

Les professeurs d'effronterie se payaient fort cher. Ils formaient d'ailleurs des élèves dignes d'eux et qui, joignant l'acquis à la nature, renchérissaient sur la malice de la race. — « Maintenant que j'ai fini mes études, dit « un fils à son père, je cède à l'envie de te rouer de « coups. Tiens! tiens! tiens!.. Pourquoi crier? Ne m'as- « tu pas mis en état de te prouver, par raisonnement « démonstratif, que je ne fais qu'accomplir un acte de « justice? D'abord tu m'as corrigé quand j'étais enfant, « et il faut que je te corrige à ton tour; ensuite tu es de- « venu trop débile pour être le maître, et il faut bien que « je fasse acte d'autorité (1). » Le père ne trouvait rien à répondre.

Gorgias de Léontinum, Prodicus, Polus, Protagoras d'Abdère, se firent un renom et une fortune extraordinaires en tenant cours public d'immoralité. Les élèves bien doués leur rendaient souvent avec usure la monnaie de leurs sophismes. — « J'en sais assez, dit un jour « Evalthus à Protagoras. — Paye-moi donc ainsi que « nous en sommes convenus, riposte le sophiste. — Te

(1) Aristophane, *les Guêpes.*

« payer? Nos conventions sont que je te payerai quand « j'aurai gagné ma première cause. Fais donc appel aux « juges; si je perds, il est évident que je ne te devrai rien; « si je gagne, qui me forcera d'exécuter ce que le juge- « ment m'aura interdit d'accomplir? »

A peine l'adolescent savait-il plaider le pour et le contre, qu'il s'ingérait effrontément dans toutes les affaires, prétendant non-seulement être seul à se guider, mais aussi seul à guider les autres (1). Son *moyen de parvenir* n'était pas celui de notre misérable Béroalde. S'il cherchait du succès par les femmes, c'était d'une manière indirecte; il fréquentait les courtisanes pour se dresser à leur art. Il savait alors se prostituer aux vieillards influents ou riches, prenant d'une main dans les coffres de la débauche et de l'autre jetant son patrimoine à la populace. Il savait qu'à jouer le rôle de prodigue et d'éphèbe, le peuple d'Athènes lui accorderait assez de crédit pour puiser un jour à pleines mains dans le trésor public. Les enfants, aux premières lueurs de leur raison, entrevoyaient d'un côté la popularité avide, de l'autre un déshonneur fructueux, et, comme fond du tableau, le gouvernement de la république. C'était là son seul milieu et sa véritable carrière. Né dans un mauvais lieu, couvé par tous les vices, il finissait presque toujours en bandit.

Les filles, n'ayant aucune de ces perspectives, se rabattaient sur la satisfaction de leurs vices secrets. « Elles « ont toujours été les mêmes, dit Aristophane, et l'on ne « saurait les accuser de versatilité. Toujours elles ont « aimé le vin pur; toujours elles ont trompé leurs amants

(1) Platon, *Alcibiade premier*.

« et leurs maris (1). » Honnêtes, elles se montraient insolentes et hargneuses; courtisanes, elles se faisaient pédantes. Les Romains nous citent l'exemple de quelques mères de famille attachées à leur devoir; les Grecs n'ont que des courtisanes à offrir à notre admiration... Et quelles courtisanes! Il paraît qu'en fait de beau sexe, la courtisane était ce que le terroir produisait de meilleur.

Si à Sparte le seul mérite de la femme était d'engrosser, à Athènes sa qualité la plus précieuse était d'être stérile; mais, à Sparte comme à Athènes, la maternité n'étant pas honorée, la plupart des femmes en avaient horreur. Les abandons d'enfants, les avortements, les infanticides, étaient si bien passés dans les mœurs, que les législateurs songèrent bien moins à les prévenir qu'à les régulariser. Aussi ces crimes se multipliaient-ils d'une manière effrayante dans la population libre. Dans la population bien autrement nombreuse des esclaves, ils étaient d'obligation. Nous avons vu quel cas on faisait, à Sparte, de la vie d'un ilote; à Athènes il était de principe qu'on se défît au plus tôt d'un enfant d'esclave, car il coûtait beaucoup plus à élever qu'il n'en coûtait d'acheter un esclave adulte. La majorité des enfants d'esclaves était donc fatalement vouée à la mort.

A ce compte, en admettant le chiffre, communément accepté, de quarante esclaves pour un homme libre, on se demande avec effroi à quel nombre il faut porter la quantité des infanticides annuels. C'est assurément être modéré que de l'évaluer, pour toute la Grèce, à un millier par jour.

(1) Aristophane, *Lysistrata*.

IV

LA SCULPTURE GRECQUE.
PRÉJUGÉS QUI EN CONSACRENT LA GLOIRE.

— Sur ce point, s'écriera-t-on, il n'y a rien à critiquer; les monuments sont là!

— Eh bien, qu'on les examine sans préjugés. Les proportions ne pèchent point, sans doute; mais la question est de savoir si ce sont les Grecs qui les ont trouvées. La beauté plastique est indéniable assurément, si l'on ne s'attache qu'à la satisfaction des appétits purement sensuels, et si l'on ne veut pas admettre que ces monuments aient été retouchés par des générations peu scrupuleuses en matière d'archéologie, polis par le temps et repétris, en quelque sorte, par les étreintes et le tact exercé du libertinage.

Nous verrons tout à l'heure que ces fameuses statues grecques, à leur première apparition sous le soleil, auraient non-seulement choqué, mais profondément blessé le goût de ceux qui les admirent aujourd'hui.

— Mais, au moins, les Grecs sont-ils les premiers qui aient amené les arts du dessin à une sorte de perfection?

Platon, qui se connaissait mieux en esthétique qu'en toute autre matière, répond à cette objection :

« Si l'on veut y prendre garde, dit-il, on trouvera chez « les Égyptiens des ouvrages de peinture et de sculpture « faits *depuis dix mille ans*, ce qui n'est pas pour ainsi « dire, mais à la lettre, *qui ne sont pas moins* beaux que « ceux d'aujourd'hui (1). »

Dix mille ans, c'est beaucoup, et nous inclinons à penser qu'il y a un zéro de trop dans l'évaluation de Platon, ou plutôt dans les copies de ses commentateurs. On sait aujourd'hui, de manière à n'en pas douter, que les beaux temps de l'art égyptien sont antérieurs de mille ans à l'époque des Phidias et des Praxitèle.

Pour bien apprécier la question technique, il faut d'abord apprécier la théorie des Grecs en matière d'esthétique. Ce même Platon, dont le témoignage sur ce point est irrécusable, a trouvé de la beauté véritable une définition assez heureuse, que les Romains voulurent plus tard réaliser, dans quelques statues, au pied de la lettre. « La beauté, dit-il, c'est l'âme qui se manifeste à travers « la matière comme la flamme à travers l'albâtre. » Mais ces paroles ne s'adressent qu'aux hommes de chair et d'os, et nullement aux statues de marbre et d'ivoire. Notre auteur savait trop bien qu'il n'y avait point d'âme sous ces formes de pierre ou de métal, et que si elles recélaient une flamme, ce n'était que la flamme de l'impureté.

Nous en avons vu assez sur les mœurs publiques et privées de la Grèce antique pour deviner quel était l'idéal auquel les artistes devaient donner une réalisation tan-

(1) Platon, *Des Lois*, livre II.

le comment et le pourquoi. Cette statuaire ressemble à la littérature issue du même génie : sous des apparences simples et naturelles, elle cache un monde de lubricités. Sa vogue empoisonne notre sens esthétique; elle fait pénétrer à la fois par l'œil et par le tact la débauche dans l'esprit du spectateur. Cet art était jugé d'ailleurs, à son origine même, par un des hommes les plus fameux de l'ancienne Grèce : — « Il ne faut pas regarder les statues « qui décorent nos places publiques, disait Thémistocle, « si l'on veut rester chaste! » Qu'eût-il dit cent ans plus tard, lorsque la statuaire grecque s'affirma dans toute sa honteuse perfection!

Mais il est temps de sortir des fanges de cette esthétique pour aborder les questions techniques. Les principales qualités que l'on attribue aux Grecs sont la pureté de la matière et la rectitude des proportions.

Eh bien! la première de ces qualités ne leur appartient pas plus que la seconde; celle-ci, ils la doivent à leurs maîtres; celle-là à leurs correcteurs.

A voir les reproductions en marbre et en bronze des statues grecques, on est involontairement frappé de la splendeur que l'homogénéité de la matière employée donne à l'ensemble de l'œuvre. L'uniformité de la teinte permet en effet à la lumière et aux ombres de s'accuser avec une netteté et une élégance extrêmes. N'était la vie, ce serait plus beau que le corps humain.

Hélas! il faut bien le reconnaître aujourd'hui, cette mise en scène si heureuse est un perfectionnement que les Grecs n'ont jamais imaginé, quoique depuis longtemps les Égyptiens la leur eussent enseignée. *Leurs statues étaient polychromes*, c'est-à-dire bariolées de différentes

couleurs ; elles visaient à l'effet que produisent les figures de cire dans les montres de boutique de nos parfumeurs. La galerie de Curtius eût été pour eux l'idéal des musées. Lorsque, pour la première fois, nos érudits s'avisèrent de ramener ces œuvres d'art à leur état originel, d'après les documents authentiques, le monde des arts demeura comme frappé de stupeur.

Afin d'apprécier l'amour des Grecs pour les statues polychromes, il suffit de restituer, avec M. Quatremère de Quincy(1), les œuvres traitées avec le plus de considération, conçues et exécutées avec le plus de talent et de ressources. Tels sont, en première ligne : le Jupiter Olympien, la Minerve du Parthénon, l'Apollon d'Amyclée, la Junon d'Argos, etc. Les deux premières ont été rangées par les historiens contemporains au nombre des sept merveilles du monde.

Ces statues étaient colossales et polychromes, et doublement choquantes, puisqu'elles étaient destinées à être regardées de près, dans un monument étroit et bas, dont leur tête touchait presque le faîte. Il y avait des conventions bien étranges pour leur exécution : les chairs y étaient figurées par des plaquettes d'ivoire habilement rapportées et soudées les unes aux autres ; la chevelure tranchait sur ces teintes molles par les teintes verdâtres du bronze si elle était noire, ou par l'éclat rougeâtre du cuivre si elle était blonde. Les habits étaient de métal agrémenté d'or et d'argent. Pour le Jupiter Olympien, la tunique était recouverte d'émaux diversement colorés ; l'Apollon d'Amyclée changeait de robes tous les ans, comme les belles dames des vitrines de coiffure ; la Mi-

(1) Quatremère de Quincy, *le Jupiter Olympien.*

qu'il se trouva tout à coup face à face avec une statue égyptienne antérieure de plusieurs siècles à la statuaire grecque. Cette statue portait des lignes qui désignaient les longueurs et les dimensions exactes des formes du corps humain. C'était, à n'en pas douter, la statue qui avait servi de modèle au *Doryphore* de Polyclète (1).

Ce *Doryphore* (porte-lance) était le canon, c'est-à-dire l'ensemble des règles sculpturales de Polyclète. C'était sur cette figure que l'artiste faisait vérifier à ses élèves les proportions du corps humain. Mais il n'avait fait que copier servilement la statue étalon rapportée d'Égypte par Téléclès et Théodore deux siècles auparavant.

Le canon égyptien ne présentait point les proportions vulgaires (2), mais les proportions esthétiques : celles qu'ils réservaient à la représentation du beau idéal, c'est-à-dire des formes de leurs dieux. Ils en diminuaient la sveltesse et l'élégance, quand ils voulaient représenter des hommes. Leur art d'ailleurs était pur de toute provocation aux vices honteux. Il ne reste donc aux Grecs que le seul mérite d'avoir comblé cette dernière lacune.

Voyez un peu combien nous sommes fascinés par le préjugé! Avant leur réhabilitation, ces pauvres statues égyptiennes n'arrêtaient aucun spectateur; on passait à côté d'elles en haussant les épaules. Aujourd'hui, elles nous apparaissent avec des caractères de beauté, de grandeur et de vérité que les Grecs n'ont jamais su comprendre.

(1) M. Charles Blanc, *Grammaire des arts du dessin.*

(2) La statue égyptienne donne la longueur du doigt médius comme unité de mesure. Cette unité est contenue sept fois dans le bras, dix fois dans la jambe, et dix-neuf fois dans toute la longueur du corps.

M. Charles Blanc vient confirmer ici les assertions de Platon :

« Nous possédons, dit-il, des spécimens de l'art égyp-
« tien qui datent de trois mille ans avant notre ère, et
« qui accusent un talent d'imitation prodigieux, *une ha-*
« *bileté qui nous surprend*, QUI NOUS CONFOND... Elles an-
« noncent une étude générale, il est vrai, mais attentive,
« de la vérité, une simplicité forte et naïve tout ensem-
« ble, et l'aisance d'un ciseau énergique que la dureté de
« la matière n'a point rebuté, et qui aurait pu fouiller
« plus avant encore. Elles nous révèlent l'existence d'un
« art qui, ne pouvant atteindre à la perfection, est arrivé
« à un point où on la désire à peine (1). »

Nous allons plus loin que M. Charles Blanc, car cet auteur, au moment où il écrivait ces lignes, avait trop d'amis à ménager. Au temps où nous ne consultions que nos impressions personnelles, il nous est arrivé fréquemment de prendre pour des chefs-d'œuvre de l'art grec ce qui n'était que des produits de l'art égyptien. Nous n'avons été désabusés que par l'indication des provenances de ces statues et le cachet de chasteté qui les distingue de leurs cadettes (2). C'est même à ces méprises que nous devons le premier soupçon de l'immense mystification dont notre génération est encore la dupe en matière d'esthétique.

Un dernier mot pour couper court, car le sujet mériterait plus d'un volume. L'inintelligence des Grecs a été poussée si loin, qu'ils n'ont pu s'élever même jusqu'à la

(1) Charles Blanc, *Grammaire des arts du dessin.*

(2) Voir les statues égyptiennes du musée du Louvre, salle des antiques.

conception du sens allégorique des œuvres sculpturales des peuples qui les avaient précédés. Ils ont pris pour des êtres réels les sphinx d'Égypte, les bœufs et les lions ailés à tête humaine d'Assyrie. Ces figures destinées à symboliser la force, l'agilité, le courage, gouvernés par une tête pensante, ont été hideusement travesties par les Grecs en bœufs lubriques, en centaures, en pans, satyres, égypans, types monstrueux d'une dépravation tombée plus bas que la bestialité, c'est-à-dire dans la monstruosité.

Voilà comment les Grecs ont respecté et nous ont traduit l'enseignement qu'ils tenaient de peuples puissants et nobles. Voilà ce qu'ils ont laissé de précieux à nos musées, avec les Lédas, les Hermès et les Hermaphrodites. Comment admirer ce prétendu génie, qui n'est, en définitive, que le produit d'une surexcitation de luxure?

La réaction chrétienne s'indigna de ces traditions avec toute l'énergie d'une dignité jusque-là méconnue. Elle a flétri cet art empesté d'un stigmate indélébile ; l'islamisme lui-même en eut une si vive horreur, qu'il défendit toute reproduction plastique des formes humaines comme un attentat à la morale publique et à la majesté divine.

V

ARCHITECTURE.

Après avoir passé l'éponge sur les édifices comme on l'a fait sur les statues, il reste à se demander quelle part d'invention ou de perfectionnement les Grecs peuvent revendiquer dans l'architecture.

« Avant eux, dit-on, tout était abandonné au hasard; il suffisait qu'on fît grand pour faire beau. Ils introduisirent dans les édifices l'harmonie et la simplicité; ils en inventèrent les principaux ornements; ils créèrent les ordres ionique, dorique, corinthien. »

Voilà, certes, bien des titres. Mais comment se fait-il que les Grecs, si vains de leurs propres œuvres, ne s'en soient pas attribué la gloire? C'est qu'à côté d'eux, autour d'eux, bien avant eux, dans l'Asie, dans l'Égypte, dans l'Italie, s'étaient dressés des monuments qui leur faisaient comprendre leur infériorité.

Les Romains furent les premiers à célébrer l'architecture grecque, d'abord parce qu'en fait d'antiquités ils ne voyaient pas au delà de l'Attique, ensuite parce qu'ils auraient voulu supprimer de leur histoire tout ce qui touchait aux traditions étrusques, peu glorieuses pour leur vanité.

Les Étrusques, qui paraissent originaires de l'Assyrie,

furent bien longtemps les premiers et les seuls architectes de l'Occident. C'est d'eux qu'est né l'ordre toscan, père et modèle de tous les autres; ce sont eux qui imaginèrent les grands travaux de voirie; ce sont eux enfin qui, plusieurs siècles avant les Grecs, inventèrent la voûte, ce couronnement indispensable de tout édifice grandiose.

Aux beaux temps de Périclès, les Grecs ne connaissaient d'autre couverture pour leurs temples, leurs maisons et leurs étables, que celles dont nos paysans recouvrent leurs greniers à foin; c'est-à-dire un système de charpente à deux faces planes appuyées l'une sur l'autre et formant un angle dièdre très-obtus. Cette toiture n'était pas de leur invention; elle est aussi vieille que l'humanité.

L'agencement est tellement disgracieux, que nos archéologues, imbus de la conviction que les Grecs ne pouvaient rien faire que d'élégant, prétendirent que les grands édifices de la Grèce n'avaient pas d'autre plafond que le ciel. C'était pour eux l'occasion de célébrer, en poésie sans rime ni rhythme, le firmament azuré de l'Attique et le banquet de l'Olympe suspendu au-dessus des temples remplis d'adorateurs. Les édifices étaient loin de justifier ces amplifications poétiques : sombres, noirs, mal éclairés, ils avaient leurs murailles grasses de la fumée des victimes que l'on y faisait rôtir. L'obscurité qui y régnait, les odeurs suffocantes dont ils étaient imprégnés, contribuaient, au dire des prêtres, à faire naître chez les adorateurs un malaise et une inquiétude fort propres à développer le sentiment religieux. Les sanctuaires les plus révérés étaient ceux que l'on avait établis dans des cavernes ou dans des trous. Cet artifice d'ailleurs n'était pas particulier aux Grecs; en Égypte et dans tout l'Orient, on

tenait pour article de foi que la Divinité avait horreur du jour.

Quant aux divers ornements : les colonnes et les colonnades, les diverses formes de chapiteaux et d'entablements, les bas-reliefs, les cariatides, on pouvait, il y a cinquante ans, supposer qu'ils étaient d'invention grecque. Aujourd'hui, ce serait faire preuve de la plus grossière ignorance. L'Assyrie, la Perse, l'Inde, l'Égypte, dont les monuments sont d'une antiquité bien autrement reculée, nous fournissent, par milliers, des spécimens variés de ces différents décors d'architecture. Champollion le jeune, un des premiers, signala dans la haute Égypte des monuments datant de trois mille ans avant notre ère et qu'il appelait protodoriens, voulant indiquer par là que les Doriens s'en étaient inspirés dans leurs constructions.

Les écrivains grecs, gens d'imagination, s'autorisèrent des fables les plus extravagantes pour s'approprier l'invention non-seulement des principaux ornements, mais de tous les arts. Faut-il en reproduire quelques-unes que les Romains répétaient avec une sorte d'admiration puérile? — Ici, c'est une nourrice qui dépose une corbeille sur la tombe de son nourrisson; une touffe d'acanthe verdit autour de cette corbeille et l'embrasse dans ses feuilles; vient un sculpteur, et le chapiteau corinthien est inventé! — Là, c'est la fille d'un potier de Sicyone qui trace au charbon, sur un mur, les contours de l'ombre projetée par son amant endormi; et voilà l'humanité enrichie de l'art du dessin! — Le père de cette sentimentale amoureuse s'avise à son tour de gâcher de l'argile sur le charbonnage, et nous sommes dotés du bas-relief! — Pour en finir, la ville de Carya, dans le Pélopo-

nèse, ayant été pillée et mise à sac, les femmes et les jeunes filles s'enfuient portant de grands coffres sur leurs têtes; il n'en faut pas davantage pour donner l'idée des cariatides!

A quoi tiennent les splendeurs humaines? A une nourrice, à un panier, à une petite fille libertine, à un père complaisant et à des porteuses de coffres! C'est ainsi que l'on a développé, jusqu'à ce jour, le sens esthétique de nos jeunes générations.

Nous laisserons-nous perpétuellement berner avec ces puérilités? Les Grecs n'ont jamais rien produit d'aussi grandiose que les plus modestes débris de l'architecture hindoue ou égyptienne. Les ruines de Persépolis et de Ninive témoignent, pour tous les yeux non prévenus, d'un goût plus élégant et plus magnifique. La Sicile et la Grande-Grèce, remplies d'artistes étrusques, font pâlir à toutes les époques la réputation architecturale de l'Hellade; et l'on veut nous faire croire que l'architecture est née, a grandi, est arrivée en quelques années à son dernier terme de perfection dans un petit coin de terre peuplé de bandits, de debauchés, de fainéants, entre l'Adriatique et l'Archipel!

VI

PEINTURE.

Ici la critique est muette, par une bonne raison, c'est que nous ne possédons aucun spécimen de la peinture grecque. Apelles restera donc le premier des peintres, comme Chapelain resta le premier des poëtes jusqu'au jour où il s'avisa de produire un échantillon de sa muse.

Pour nous, il nous paraît prudent de nous méfier du goût des Grecs, particulièrement en peinture. Leur abus des couleurs vives, leur amour du clinquant, les descriptions qu'ils nous ont laissées de leurs prétendus chefs-d'œuvre, tout concourt à nous faire douter que l'art pictural de l'antique Grèce ait quelque valeur.

Nous nous bornerons à une seule objection :

Platon, avons-nous dit, mentionne les peintures égyptiennes comme bien antérieures aux peintures grecques; il déclare que, toutes vieilles qu'elles soient, elles ne le cèdent en rien aux œuvres de son temps. Nous avons aujourd'hui ces mêmes peintures sous les yeux, et nous pouvons apprécier leur valeur artistique. On sait que ces sortes de peintures, la plupart à fresque, perdent beaucoup plus qu'elles ne gagnent à vieillir. Elles étaient

donc supérieures dans l'origine à celles que Platon pouvait contempler dans leur fraîcheur; elles ont, en outre, une autre supériorité que personne ne s'avisera de contester, celle d'avoir pu se conserver intactes à travers les siècles. Il faut que les Égyptiens aient été bien autrement attentifs que les Grecs au choix de leurs matériaux et à la préparation de leurs couleurs. Les artistes apprécieront l'importance de ces précautions, et le poids qu'elles apportent dans la balance en faveur de l'art égyptien, antérieur de plus de mille ans.

On sait d'ailleurs à quelles obscénités les peintres grecs consacraient leurs plus grandes toiles. L'une des plus célèbres était ce tableau que Tibère accepta d'une ville grecque comme équivalent d'une somme énorme, et dont nous rougirions de dire ici le sujet. Il faut laisser aux philhellènes le soin de disserter sur ces matières, dont notre Académie des inscriptions se voit parfois exposée à respirer les miasmes.

VII

BIZARRERIES DE LA MUSIQUE GRECQUE.

Il est très-difficile de se faire une idée de ce que les Grecs entendaient par ce mot de *musique*.

Pour eux, la musique se divisait en deux catégories, l'une *contemplative*, l'autre *active*.

La première comprenait l'*arithmétique*, l'*astronomie*, l'*étude du rhythme*, et l'*harmonique*, qui ne traitait en aucune façon des accords musicaux.

La seconde comprenait la *mélopée*, la *rhythmopée* et l'*art de versifier*.

L'harmonie était complétement inconnue des Grecs dans le sens que l'art musical moderne donne à ce mot. Un auteur, dont les assertions sont d'un grand poids en ces matières, affirme de la manière la plus absolue que « le principe de l'harmonie des sons simultanés a été « méconnu de l'antiquité. Ce principe, dit-il, s'est intro- « duit en Europe pendant les siècles de barbarie, s'y est « développé, épuré, pendant le moyen âge, et a donné « naissance à l'art véritable (1). »

Sous le titre de musique, on enseignait donc aux Grecs

(1) Fétis, *Dictionnaire des Musiciens* (Introduction).

une infinité de connaissances qui n'ont rien de musical, sauf peut-être la *mélopée*.

La partie technique même de cette *mélopée* faisait entrer dans l'enseignement musical l'emploi des tons et des demi-tons; mais ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'elle avait imaginé des *quarts de ton*. Il fallait alors, de toute nécessité, que les Grecs jouassent et chantassent faux. C'est le cas de rappeler ici cette saillie de la comédie des *Précieuses ridicules* où, sur l'observation qu'il avait emporté d'assaut une demi-lune, Mascarille s'écrie avec feu : « Une demi-lune! Nous avons bien pris la lune tout entière! »

VIII

LA DANSE ANTIQUE. — CE QU'EN ONT FAIT LES GRECS

Voici ce que des professeurs nous ont conté sur l'origine de la danse :

« Hiéron, tyran de Syracuse, ayant entendu dire du mal de son gouvernement, défendit qu'à l'avenir on parlât dans sa capitale. Il fut obéi ; mais, pour communiquer les uns avec les autres, ses sujets inventèrent les ballets et les danses mimées. »

Nous avons fait depuis quelques progrès en archéologie. Nous savons que la danse est aussi vieille que l'homme. Les poëmes épiques et les livres sacrés de l'Inde mentionnent les danseuses comme formant une classe dont l'origine se perd dans la nuit des temps. En Égypte, on formait des chœurs et des ballets dans les cérémonies religieuses. C'est ce qui faisait dire à Platon que la danse était « quelque chose *d'ailé et de sacré.* »

Les Grecs continuèrent ces traditions sous les Pisistratides ; mais ils ne tardèrent pas à découvrir ce que la danse renfermait de ressources pour leur vice dominant. Nous devons leur rendre cette justice que leurs courtisanes et leurs éphèbes perfectionnèrent rapidement l'art chorégraphique, et ne laissèrent rien à inventer à leurs succes-

seurs. On sait à quels excès les mimes grecs poussèrent l'indécence dès les premiers temps de l'empire romain, et quelles flammes impures ils allumaient dans les illustres filles des matrones de l'ancienne république. Aux temps mêmes de Périclès, les cérémonies religieuses servaient de prétexte aux dévergondages les plus scandaleux. C'est de Sparte même que nous est venu le mot si caractéristique *de bacchanale*. Le Taygète, c'est Virgile lui-même qui nous l'apprend, était le théâtre des fureurs lubriques auxquelles s'abandonnaient les jeunes filles lacédémoniennes.

Quant aux cérémonies religieuses qui s'accomplissaient dans les temples mêmes, on peut imaginer qu'elles ne le cédaient guère aux cérémonies qui s'accomplissaient en plein air. On consacrait des vierges à Vénus pour faire le métier de courtisanes, et les jeunes garçons de Lacédémone étaient fouettés une fois par an, en public, devant l'autel de Diane.

Mais nous touchons ici à la religion des Grecs, dans laquelle la philosophie, la morale et les arts résumaient leurs tristes enseignements en leur donnant une consécration suprême.

IX

LA RELIGION, COURONNEMENT DE LA SOCIÉTÉ GRECQUE; OBSCÉNITÉS. — SACRIFICES HUMAINS.

La mythologie est si peu une invention grecque, que les fils d'Hellen ont pris au pied de la lettre les mythes qu'ils ont empruntés aux sociétés voisines. Ils n'en ont pas compris le sens, et, loin d'ajouter aux enseignements qu'ils renfermaient, ils les ont entièrement dépouillés de leur signification symbolique, pour les traîner dans les fanges de la réalité la plus bestiale.

Les principaux dieux de la Grèce sont les dieux de la mythologie hindoue, tombés de leur empyrée et vêtus des haillons que le vice hellénique leur accordait plutôt par une vaniteuse condescendance que par considération. Le grec sain de corps (il ne l'a jamais été d'esprit) a toujours méprisé l'objet de son culte. Insolent dans la fortune pour la divinité, il se prosternait devant elle avec une stupide terreur au moindre revers. « Les Grecs sont superstitieux à faire lever le cœur d'un honnête homme. » Telle était l'opinion de tous les Romains.

Aussi, quand le culte grec cesse d'être bouffon, on le trouve féroce. Les sacrifices humains, que l'Inde et l'Égypte ne tolèraient qu'à la condition d'un dévouement

spontané des victimes, la Grèce les imposait, et se délectait des angoisses des suppliciés. Elle prétendait que plus la souffrance était vive et plus l'agonie longue, plus la victime était agréable aux dieux.

La prostitution était poussée à ses derniers excès dans ces cérémonies sanglantes. On sent que les Phéniciens, peuple le plus atrocement superstitieux que l'humanité ait enfanté, ont trouvé chez les Grecs de dignes élèves. Le silence des auteurs grecs est aussi significatif que sinistre; mais les rites obscènes et sanglants contre lesquels le christianisme eut à livrer, dès ses débuts, les plus terribles luttes, n'en restèrent pas moins attestés par les écrivains païens et chrétiens de l'empire romain (1).

Au point de vue philosophique et physiologique, les Grecs n'ont considéré les actes religieux que comme une issue ouverte aux instincts de folie et de perversité qui travaillent l'espèce humaine, quand elle est dénuée de toute réflexion et de toute pénétration (2). Ils ne paraissent avoir eu pour but que de solliciter et d'exploiter les penchants de l'homme au surnaturel.

Les Hindous, dès les temps les plus reculés, avaient ramené le sentiment religieux, inné dans l'homme, à sa source première. Ils avaient eu le soin d'étayer les croyances les unes sur les autres, de telle sorte qu'elles se perfectionnassent à travers les puérilités du fétichisme et les distinctions du polythéisme, jusqu'à ce qu'elles

(1) Théodoret, *Sermo I*, t. IV. — Origène, *Philosophorum*, t. V. — Diodore de Sicile, livre IV. — Consulter aussi les *Hymnes orphiques*.

(2) Diogène disait que les *Dionysiaques*, une des plus grandes et des plus solennelles fêtes de la Grèce, n'étaient une chose admirable que pour les fous.

On sait que ces fêtes portaient le nom d'*Orgiaï*, d'où vient le mot *orgie*.

pussent aboutir à la conception supérieure de l'unité divine. Il est vrai que les raffinés en métaphysique allèrent au delà, imaginant le zéro supérieur à l'unité, sans songer qu'ils ramenaient ainsi la synthèse à son point de départ. Mais, au moins, l'homme intelligent était-il en mesure de parcourir toutes les gradations du sentiment religieux, depuis la superstition la plus grossière jusqu'à l'athéisme le plus subtil.

Il n'en fut pas ainsi chez les Grecs. Ce peuple inepte, tout de chair et de sang, a laissé ses générations se morfondre dans les croyances d'un polythéisme grossier. Ces croyances, privées de la lumière d'en haut, s'obscurcirent non-seulement jusqu'à l'anthropomorphisme, mais jusqu'à la bestialité. Les dieux pour l'homme malade restèrent capricieux et redoutables; pour l'homme sain, ils se transformèrent en entremetteurs mystérieux des passions et des vices les plus hideux. Tyrans ou entremetteurs, les dieux de la mythologie grecque ne sont pas autre chose.

Ce seul fait, que personne, à moins de prévention, n'osera contester, suffit à démontrer l'inintelligence et la stupidité des Grecs. C'est à peine si deux ou trois hommes sensés parvinrent à soupçonner qu'il y avait des vérités supérieures à l'idolâtrie. Ils ne recueillirent pour prix de tant d'efforts qu'une implacable persécution.

M. A. Maury, qui ne voit des Grecs que le côté brillant et semble même affirmer que le christianisme est une résultante immédiate de la philosophie grecque, ne peut, malgré ses préventions, fermer complétement les yeux sur l'immoralité révoltante du culte hellénique.

« On rencontre, dit-il, dans différents rites, dans diffé-
« rentes cérémonies, des pratiques contraires à la pro-

« bité, aux bonnes mœurs. Par exemple, dans les fêtes « qui avaient lieu à Samos en l'honneur d'Hermès, *il « était permis de voler. — Une foule de représentations « obscènes rappelaient dans les temples les amours des « Dieux.* Platon reprochait aux Crétois d'avoir inventé la « fable de Zeus et de Ganymède *pour justifier leurs habi- « tudes honteuses* (1). »

M. Letronne, qui s'est fait, nous ne savons d'après quels documents, une idée extraordinaire de la chasteté des Grecs, ne peut cependant s'empêcher de porter cette sentence :

« *Les mythes étaient plus propres à corrompre les mœurs « qu'à les épurer. C'est merveille, en effet,* comment la so- « ciété païenne put échapper aux éléments de corruption « qui sortaient de la source même où la morale doit « puiser sa force et la sanction de ses préceptes (2). »

M. Letronne est asurément un antiquaire aussi respectable que distingué; mais il s'étonne ici d'un fait que l'histoire n'a jamais mentionné. Où voit-il que la Grèce antique et la Rome païenne se soient soustraites aux éléments de décomposition et aux germes de mort que renfermaient leur politique, leur philosophie, leur morale, leur esthétique et leur religion?

Le caractère d'obscénité et de dépravation du culte grec est donc publiquement avoué par les plus entêtés philhellènes. Il reste à établir que ce culte n'aboutissait pas au vice, mais au crime; qu'il n'était pas seulement dissolu, mais sanguinaire.

(1) Alfred Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, livre XIV.

(2) Letronne, Lettre a M. Jacobs, *Revue archéologique*, tome II. Cette lettre est une réponse aux divulgations de M. Raoul-Rochette sur les obscénités de l'art grec.

M. Alfred Maury a beau chercher à dissimuler, il ne peut passer sous silence ce trait capital de la religion grecque. Placé entre l'appréhension de faire preuve d'ignorance et la dure nécessité de produire au grand jour ce qu'il aurait voulu cacher pour les besoins de sa thèse, il cherche à l'exposition des faits des circonstances atténuantes. Le lecteur va juger cette plaidoirie :

« L'opinion qui tenait le sacrifice pour d'autant plus « efficace que le sang qu'on y répandait était plus pré- « cieux, fit supposer aux sacrifices humains une vertu « plus grande, un caractère plus auguste qu'aux autres. « J'ai déjà dit que l'usage en remontait aux premiers « âges de la Grèce (1). Ces sacrifices avaient, en grande « partie, disparu à la période dont je recherche ici le « culte (2). Ils se conservaient cependant dans certaines « localités dont la population demeurait attachée aux « vieux rites. Dans le principe, *ces barbares offrandes n'é- « taient pas rares*... Les Curètes sacrifiaient des enfants à « Cronos (3), et Antéclide dit que les Lyctiens, peuple « de la même île, immolèrent des hommes à Zeus. On « faisait de pareils sacrifices à Artémis-Orthia, à Lemnos; « à Artémis Tauropole, à Phocée; à Déméter, dans la « ville de Potnies; à Zeus Laphystios, à Halos en Thes- « salie; à Arès, à Sparte, et au même dieu, sous le sur- « nom d'*Omadios*, à Chio, ainsi qu'à Amphytrite dans « l'île de Lesbos; à Palémon et à Dionysius, à Ténédos.

« Ces sacrifices avaient un caractère d'expiation sur-

(1) Cet usage était général, dans l'antiquité, chez toutes les nations non policées.

(2) M. Alfred Maury parle de l'époque de Platon. On remarquera qu'il n'ose dire *entièrement disparu*, car on pourrait lui opposer l'exemple de plusieurs sacrifices humains par an.

(3) Dans l'île de Crète.

« tout dans les cultes de Poséidon et d'Apollon (1). On « offrait, en particulier, des victimes à ce dernier dieu « dans l'île de Leucade. Jadis, au dire de Phylarque, les « Grecs, avant d'aller à la guerre, sacrifiaient un homme « pour s'assurer la victoire ; et ce fut pour se conformer « à cet antique et cruel usage, que Thémistocle sacrifia « trois prisonniers perses à Dionysios Omestes. Cette « atroce coutume avait, en grande partie, disparu à l'é- « poque de la bataille de Leuctres. Toutefois, si *l'usage* « *des sacrifices humains persista aux plus beaux temps de la* « *Grèce*, ils n'avaient pas lieu dans les temples et n'é- « taient offerts que dans des cas exceptionnels (2). »

M. Maury dit que ces sacrifices furent remplacés par des effusions de sang humain qui n'entraînaient pas la mort de la victime, et plus généralement encore par l'immolation d'un animal. La vérité est que le sang se versait sous toutes les formes, et que les sacrifices ne se substituèrent aucunement les uns aux autres.

« En quelques lieux, ajoute-t-il comme pour justifier « son assertion, on se bornait à flageller jusqu'au sang « la victime ; ce sang était supposé satisfaire à la divi- « nité (3). C'est ainsi qu'on fouettait à Sparte, comme je

(1) On constatera que notre auteur multiplie à regret les citations et qu'il les abrége autant que possible. Cependant il est bien forcé d'avouer que chaque dieu grec réclamait sa victime humaine. Zeus, Déméter, Cronos, Artémis, Arès, Dionysios, Poséidon ont beau se dissimuler sous des noms peu connus, ils ne sont autres que Jupiter, Cérès, Saturne, Diane, Mars, Bacchus, Neptune.

(2) Ces cas étaient si peu exceptionnels à l'époque de la bataille de Leuctres, qu'ils se reproduisaient tous les ans, au retour de certaines fêtes, dans les villes les plus importantes.

(3) Cette interprétation de M. Maury nous paraît gratuite ; il faudrait qu'il la corroborât par des preuves ou tout au moins par des paroles d'auteurs contemporains.

« l'ai déjà dit, les enfants sur l'autel d'Arthémis Orthya;
« qu'à Olympie, on infligeait le même châtiment aux
« éphèbes sur le tombeau de Pélops. A Aléa, en Arcadie,
« la flagellation des femmes faisait partie des fêtes de
« Dionysios appelées sciéries. *Enfin, dans les lieux où,*
« *comme à Athènes, on avait conservé l'antique et horrible*
« *sacrifice*, on avait soin de ne choisir pour victime
« qu'un criminel digne de mort, ce qui se passait dans les
« Thargélies. »

Les Thargélies se célébraient à Athènes le 6 et le 7 du mois de Thargélion, en l'honneur d'Apollon et de Diane, ou, selon d'autres, en l'honneur du Soleil et des Heures. Ce n'était point, comme le laisse croire M. Maury, une seule victime que réclamait la célébration de ce sacrifice, mais bien deux victimes, une pour chaque sexe. Ces malheureux, appelés *médicaments* (pharmakoï) parce qu'ils étaient censés purger la ville de ses iniquités, étaient processionnellement conduits au lieu du supplice, sur un parcours de plusieurs kilomètres, entre deux haies formées par la population tout entière d'Athènes. Hommes, femmes, enfants, les flagellaient dans ce trajet avec des branches de figuier sauvage. Ils étaient ensuite brûlés vifs sur un bûcher de branches de figuier, et leurs cendres étaient jetées à la mer et aux quatre vents.

Il fallait donc que l'on trouvât, bon an mal an, deux criminels, l'un homme, l'autre femme, dignes de la peine capitale, pour justifier la circonstance atténuante invoquée par M. Maury. Mais cette atténuation même est en contradiction formelle avec l'explication qu'il donne des sacrifices humains. C'était du sang innocent qu'il fallait aux dieux, et l'on aurait cru les outrager en leur offrant les rebuts de la justice des hommes. N'était-ce point

Iphigénie, vierge et fille du Roi des rois, que les poëmes homériques signalaient aux Grecs comme la victime la plus agréable à l'Olympe!

Assurément, nous ne voulons pas faire un crime à M. Maury de l'ingéniosité avec laquelle il cherche à excuser ses clients; mais c'est une bien mauvaise cause qu'il s'est chargé de défendre. La vérité pure est que les sacrifices humains n'ont pris fin en Grèce qu'après l'intronisation du christianisme. Quant à ces infâmes flagellations à vif d'enfants, de femmes et d'éphèbes, elles caressaient les instincts de luxure et de cruauté des Grecs beaucoup plus que leur sentiment religieux. On sait qu'ils les remirent plus que jamais en honneur après la conquête romaine, pour restaurer, disaient-ils, les traditions antiques dans leur primitif éclat.

On ne nous accusera pas de puiser nos citations à des sources partiales; le but du livre de M. Maury est de démontrer que les Grecs, après avoir emprunté leurs doctrines aux Égyptiens et aux Hindous, les ont élevées ensuite à un tel point de perfection que le christianisme en devait fatalement sortir. Les fouetteurs de femmes et d'enfants, les célébrants des Thargélies et les juges de Socrate, usurperont-ils, avec le secours de nos modernes philhellènes, le titre de Pères de l'Église? Nous en doutons, en dépit de l'impudence du génie grec, en dépit de notre inepte admiration pour tout ce qu'il a produit, en dépit même des absolutions que notre haine du catholicisme lui prodigue pour le sang de tant de martyrs qu'il a fait si cruellement et si publiquement couler.

CHAPITRE TROISIÈME.

SCIENCES ET LETTRES.

I

ORIGINE DU LANGAGE ET DE L'ECRITURE EN GRÈCE.

« J'ai déjà eu, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire (1), « l'occasion d'appeler l'attention des philosophes sur les « trois faits suivants, dont la certitude est absolument « indiscutable :

« 1° La langue grecque est dérivée, *tout entière*, du « sanscrit dans ses racines et ses formes grammati- « cales (2);

« 2° La mythologie grecque est, au fond, *identique* à « la mythologie indoue;

« 3° Quelques-unes des doctrines les plus graves de la « philosophie indienne se retrouvent, *toutes pareilles*, « dans quelques-uns des systèmes grecs. »

Cette triple assertion n'a pas seulement pour garantie

(1) Mémoire sur le *Sankhya* cité plus haut.

(2) « C'est là un fait qui peut être vérifié par quiconque voudra s'en « donner la peine. » *Dictionnaire des Sciences philosophiques de Franck*, article *Indiens*.

la signature d'un des noms les plus accrédités de la science contemporaine; elle est confirmée par un ensemble de preuves auxquelles il est impossible de rien opposer de sérieux.

Nous ne reviendrons pas ici sur les deux dernières propositions, dont il a été question dans le précédent chapitre. Nous nous attacherons seulement à la première.

Il y a vingt ans encore, c'était un article de foi d'admettre que les Grecs avaient emprunté aux Phéniciens un alphabet qu'ils ont perfectionné, et qu'ils avaient construit sur ce simple rudiment la plus excellente des grammaires pour la plus admirable des langues connues.

Que de chemin fait depuis cette époque! Le savant, après s'être attardé dans les bourgades helléniques en compagnie des buveurs, des courtisanes et des éphèbes du lieu, secouant enfin, avec la boue de ses chaussures, les fumées d'une ivresse dont il commençait à rougir, a résolûment repris sa route vers les hautes cimes de l'Orient. Bientôt l'horizon s'est élargi, et l'immense panorama des civilisations s'est déroulé sous ses yeux éblouis. La Grèce, perdue dans les bas-fonds, s'est rapidement amoindrie, et le temps n'est pas loin où elle finira par disparaître devant l'Inde, la Chine et l'Égypte.

D'abord plus étonné que ravi, car l'histoire de l'humanité était à refaire, il a questionné les hommes, les races, les langues, les monuments, les traditions philosophiques et religieuses. — Les sciences exactes, l'astronomie et la géologie elles-mêmes sont venues déposer contre le mensonge et les erreurs d'une histoire étriquée et souvent obscurcie à dessein par la littérature grecque. — Qu'est-ce, d'ailleurs, que l'Ilissus et l'Eurotas à côté du Nil, du Gange, du fleuve Bleu et même de l'Euphrate? — Des

ruisseaux fangeux. — L'archipel, en regard de l'océan Pacifique et de l'océan Indien? — Un marécage. — Les édicules coloriés d'Athènes et d'Olympie en face des ruines de Thèbes, de Memphis, d'Ellora, de Mavalipouram?—Des joujoux de Nuremberg. Ce qu'il reste aujourd'hui aux Grecs, en fait de gloire incontestée, c'est d'avoir enfanté nos plus déplorables utopies politiques, et sollicité nos penchants les plus dépravés.

Il en est de la langue comme de tout ce que nous connaissons déjà. Depuis que les Burnouf, les Bopp, les Régnier, etc., ont traduit et ont mis sous nos yeux l'alphabet, la grammaire et le langage sanscrits, depuis que se sont produites les admirables études de la philologie moderne, nous sommes tous à même de nous convaincre à première vue, sans effort, sans hésitation, que ces éléments du langage, ces merveilles de la parole et de l'écriture, ont atteint, dans l'Inde, bien des siècles avant que les Grecs aient rien produit, une perfection à laquelle ceux-ci sont toujours restés de beaucoup inférieurs.

Commençons par l'A, B, C. Notre alphabet, qui ne diffère de l'alphabet grec que par de très-faibles nuances, est assurément dépourvu de toute méthode. Les lettres y sont distribuées au hasard. Bien des *voyelles*, ou, pour parler plus exactement, des *émissions sonores de la voix* y sont exprimées par ces assemblages de lettres, par exemple *eu*, *ou*, *in*, *on*, *an;* quelques-unes d'entre elles, comme l'*a*, l'*e* et l'*o*, forment chacune plusieurs sons différents, suivant les accents dont on les coiffe. Quant aux consonnes, c'est-à-dire aux articulations de la voix, beaucoup manquent. L'anglais, l'allemand, toutes les langues orientales modernes ont des consonnes différentes les unes des autres et des nôtres. Celles que nous possédons

se succèdent alphabétiquement dans l'ordre le plus déraisonnable. La dentale *d*, par exemple, quatrième de l'alphabet, est séparée de la dentale *t*, qui n'est qu'un *d* dur, par quinze lettres du même alphabet.

Le désordre est le même dans l'alphabet grec. Ici, pas plus que là, rien n'indique qu'on se soit préoccupé des différentes expressions de l'organe vocal, qu'on en ait étudié les ressources, qu'on en ait formulé et coordonné les éléments.

Dans l'alphabet sanscrit, au contraire, ce travail qui devait solliciter les principales préoccupations de l'inventeur, est poussé aux dernières limites de la simplicité, de la méthode et de la perfection. On y retrouve d'ailleurs toutes les lettres grecques, qui n'ont été qu'imparfaitement défigurées. On dirait que les imitateurs grecs ou phéniciens, comme des voleurs pressés de piller une collection d'objets précieux où chaque chose est à sa place, ont entassé pêle-mêle les articles sur lesquels ils ont pu faire main basse, laissant quelques-uns dont ils ne savaient que faire, perdant d'autres en route, et faisant, après coup, un incohérent inventaire du reste.

Même observation pour les chiffres. Les Indiens avaient et ont encore dans le sanscrit les mêmes signes que nous pour exprimer tous les nombres. La numération décimale graduée, la plus étonnante invention, la plus admirable à coup sûr comme méthode, était en usage dans l'Inde de temps immémorial (1). Eh bien, les Grecs ne l'ont pas

(1) Le système de graduation par puissances est assurément ce que le calcul humain a produit de plus extraordinaire, et il est avéré que les peuples orientaux le possédaient il y a quatre mille ans. Notre science moderne, si vantée qu'elle soit, n'a eu d'autre mérite que d'en faire ressortir les avantages.

comprise. Les chiffres et la numération indous sont demeurés pour eux lettre morte. Et qu'on ne nous objecte pas que la connaissance leur en avait été refusée ; leurs restes de traités sur le calcul et les notions diverses recueillies dans leurs livres attestent que ce merveilleux instrument était tout entier dans leurs mains Quels misérables mathématiciens étaient-ils, puisqu'ils n'ont pas pu s'en servir, puisqu'ils n'ont pas même su nous le transmettre! Nous ne les avons connus que par l'intermédiaire de la société musulmane.

Même observation encore pour la grammaire, ce monument dont l'original et le modèle, loin d'être devant nous, sont perdus derrière nous dans les ombres de l'antiquité la plus reculée. En Grèce, les flexions de mots, les préfixes, les suffixes, les variations normales des radicaux, en un mot toutes les ressources du langage dit *synthétique* sont employées sans méthode. Après d'incommensurables efforts pour jeter quelques règles générales à travers ce chaos, les linguistes sont, à chaque instant, forcés de se retrancher dans cette inepte réponse : « Cela est ainsi, parce que cela ne peut être autrement. Il n'y a pas d'autre raison que l'usage. » Dans le sanscrit, au contraire, toutes ces précieuses ressources du langage et bien d'autres encore sont non-seulement coordonnées avec une méthode admirable, mais justifiées avec une admirable logique.

Il ne peut y avoir aujourd'hui, sur tous ces points, aucune matière à contestation. Les ignorants seuls pourraient les contredire; encore faudrait-il que leur ignorance eût la foi de l'aveugle, cette foi fanatique que la religion et l'éducation étayées pendant de longues années l'une sur l'autre peuvent seules inspirer.

On est donc arrivé à se demander laquelle des deux

langues est la plus harmonieuse, du grec ou du sanscrit. On se replonge ainsi dans les nébulosités de la discussion. Ni l'une ni l'autre ne se parlent plus depuis longtemps. Mais s'il faut en croire les descendants modernes d'Hellen, qui n'admettent aucune contestation sur ce point, la prononciation antique est restée intacte à travers les âges, les révolutions historiques et les transformations de la langue écrite. Il faut donc admettre que le grec ancien se prononçait comme le grec moderne.

Dans ce cas, il était bien loin d'être mélodieux. On sait, en effet, que les *é*, les *i*, les *u*, et parfois même les autres voyelles, se traduisent par le son d'un *i* plus ou moins aigu. En outre, ces émissions de voix sont assaisonnées de *si*, de *psi*, de *ksi*, de *dsi* et de *tsi;* il en résulte un sifflement très-désagréable à l'oreille. Ajoutez à cela la loquacité traditionnelle, l'emportement et la précipitation des discoureurs, et lorsque vous serez tombé dans un cénacle de Grecs, vous croirez avoir mis le pied sur un nid de serpents.

Il est vrai que les Philhellènes qui font du grec à coups de plume protestent contre l'assertion des Hellènes qui font du grec à coups de gosier. On peut appliquer à leur dispute le faux, mais joli, syllogisme d'Épiménide de Crète : « Les Philhellènes disent que les Hellènes sont menteurs, mais ils sont Hellènes eux-mêmes; ils mentent donc, et les Hellènes ne sont pas menteurs. Mais si les Hellènes disent vrai, les Philhellènes ne sont pas moins véridiques, et il faut les croire lorsqu'ils affirment que les Hellènes sont menteurs. » On tourne ainsi dans un cercle vicieux, et l'on peut être assuré que, la querelle se prolongeant sans fin, l'écho répétera jusqu'à la fin des siècles : « Menteurs !... menteurs !... menteurs !.. »

Voilà pour le langage. Quant à l'écriture, nous admettons volontiers que les Phéniciens en soient les inventeurs. Toute leur invention se réduirait cependant à la simplification d'une partie des caractères sanscrits qu'ils ont fait marcher sur le papyrus entre deux rainures, et dont les modifications ont été dues aux écritures des peuples voisins. Mais il importe peu. Les Grecs n'ont pas plus inventé l'écriture que le reste.

Ils ne l'ont même connue que fort tard; c'est un fait admis par tous les classiques. Ils ne l'auraient pas même connue, que la privation leur eût paru médiocre; l'immense majorité des citoyens libres ne savait même pas lire. Tout l'atteste, jusqu'à leur mode d'enseignement, qui se bornait presque constamment, même dans les réunions les plus distinguées, à des leçons orales.

L'accentuation, dont on fait aujourd'hui tant de bruit, est une invention des Romains, gens si scrupuleux en matière d'intonation, qu'un joueur de flûte préludait à leur premier mot et les ramenait sans cesse au diapason. La difficulté qu'ils éprouvaient à parler élégamment une autre langue que la leur détermina l'invention de tous ces petits signes additionnels qui émaillent les éditions classiques des auteurs grecs et font le désespoir de nos lycéens.

Tous les manuscrits d'ouvrages grecs que nous possédons ne remontent pas au delà de la période romaine. Il est difficile de dire à quel point en était arrivée la calligraphie grecque. Cette considération peut paraître puérile de nos jours; mais elle était, avant l'imprimerie, de la plus haute importance. Les Grecs pourtant n'en ont eu nul souci, et l'on devrait conclure de ce seul fait que de toutes les races les plus civilisées de leur temps, ils ont été la race la plus illettrée.

Si nous consultons leurs inscriptions numismatiques et monumentales, elles ne témoignent d'aucune correction typtique. On n'y voit qu'un assemblage de bâtons fort peu rectilignes et de courbes d'une gaucherie choquante. Cette négligence des graveurs grecs est d'autant plus inexcusable, qu'ils avaient sous les yeux, depuis des siècles, en Assyrie et en Égypte, des modèles de correction chiffrée. On peut consulter les inscriptions de la statuaire de ces deux pays, dont les principaux musées de l'Europe offrent de nombreux spécimens. Ce sont des merveilles de gravure à côté des plus belles inscriptions grecques.

II

SI LES MATHÉMATIQUES ONT ÉTÉ ACCLIMATÉES SUR LE SOL HELLÉNIQUE.

Mathématique est un mot d'étymologie grecque; il signifie : la *science des sciences*, le *fin des fins* de la science.

Il n'en a pas fallu davantage pour attribuer aux Grecs l'invention et le perfectionnement de l'étude qu'ils ont si pompeusement définie. Mais si Bacon les trouvait trop brouillons pour faire de la bonne philosophie, à plus forte raison étaient-ils incapables de cette rectitude de jugement et de cette patience obstinée sans lesquelles on ne peut comprendre les lois les plus élémentaires du calcul.

Cependant, c'est dans les mathématiques que nos Philhellènes découvrent le plus grand lustre du génie grec. Établissons d'abord, au point de vue historique, que jamais le sol grec, celui qui se trouve compris entre l'Archipel, la mer Ionienne et l'Adriatique, n'a produit aucun mathématicien. Pythagore était de Samos, et sa vie s'est écoulée en Égypte, à Babylone et dans la basse Italie; Hipparque est de Nicée; Ptolémée est d'Égypte; Archi-

mède est de Sicile. Les autres, tels que Méton et Diophante, ne sont que d'ineptes plagiaires. Quant à Platon, Aristote et Plutarque, ils déraisonnent purement et simplement, lorsqu'il est question de calcul. Ils attachent aux nombres et aux lignes géométriques des propriétés fatidiques. Pour eux, le chiffre sept est un génie, et la sphère une divinité. Tous ceux qui ont étudié les mathématiques dans leurs ouvrages sont tombés de chute en chute jusque dans nos maisons d'aliénés. C'est encore la plus sûre recette de folie que de mettre un esprit novice en contact avec leurs spéculations.

Constatons, en premier lieu, que toutes les théories de l'arithmétique (1), non telles que les enseignaient les Grecs, mais telles que nous les professons aujourd'hui, étaient connues dans l'Inde dès les temps les plus reculés. D'autre part, la géométrie et la mécanique avaient atteint, en Égypte, une perfection telle, que beaucoup de leurs procédés nous stupéfient aujourd'hui par la grandeur des résultats obtenus; ils ont, en effet, exécuté à bras d'homme des travaux dont nous ne pouvons venir à bout avec le secours de la vapeur. Enfin, l'astronomie, qu'on a l'habitude illogique d'introduire dans les sciences mathématiques, avait, depuis longtemps, fait, en Assyrie et surtout en Chine, tous les progrès qu'on pouvait espérer de l'étude attentive des phénomènes célestes pendant plusieurs siècles, en dehors des ressources de la trigonométrie sphérique.

Ces affirmations qu'aucun mathématicien versé dans l'étude historique de la science ne saurait contester, sur-

(1) Il faut en excepter les logarithmes, dont la théorie, d'ailleurs, relève essentiellement de l'algèbre et non de l'arithmétique.

tout après les travaux de notre illustre Biot (1), réduisent considérablement le rôle que les mathématiciens dits *Grecs* ont pu jouer dans le progrès des différentes branches du calcul. Cependant, quand on envisage les travaux des *Grecs extérieurs,* leur part ne laisse pas d'être considérable, surtout en ce qui concerne les Pythagoriciens en général et Archimède en particulier. En effet, c'est à eux que nous devons, jusqu'à plus ample informé, la connaissance *géométrique* des courbes élémentaires, et notamment de celles qui sont déterminées par les différentes sections planes du cône, du cylindre et de la sphère. On sait que ces belles études, *purement géométriques* (nous insistons sur ce point), remontent aux découvertes ou aux vulgarisations d'Archimède. Mais par quel mystère ces Grecs qu'on nous représente comme si ingénieux n'ont-ils su en tirer aucun parti? Elles sont restées pour eux à l'état de spéculations vaines, et les modernes seuls ont su les rendre efficaces.

Loin de là, les théories grecques, en mathématique, ont été pendant près de quinze cents ans le principal obstacle à toutes les découvertes des mathématiciens modernes et aux applications merveilleuses qu'ils en ont su tirer. Le génie grec, si habile pourtant à exploiter les moindres ressources, est resté inapte à l'intelligence de celles-ci, sans doute parce qu'elles nécessitaient un effort intellectuel dont il était incapable. Toute son ingéniosité s'est bornée, comme celle des Hellènes et des Philhellènes contemporains, à déverser sur ces sortes de spéculations un

(1) Voir la collection du *Journal des Savants* pendant les vingt dernières années.

mépris puéril, si puéril, qu'il lutte encore aujourd'hui contre l'évidence des résultats acquis.

Mais tout en témoignant de leur dédain pour les sciences exactes, ces mêmes Grecs affirment encore aujourd'hui de la manière la plus explicite que nous leur sommes redevables : 1° de l'algèbre, par la grâce de Diophante ; 2° du calendrier, par la grâce de Méton.

C'est ici que leur ignorance se dévoile et que nous pouvons la surprendre en flagrant délit. Il n'eût pas été plus ridicule d'attribuer à Léonidas l'invention des allumettes chimiques, que d'attribuer à Diophante l'invention de l'algèbre, et à Méton celle du calendrier.

Les Grecs, n'en déplaise à un inqualifiable préjugé, n'ont jamais connu l'algèbre ; ils ne l'ont même pas soupçonnée ; les Alexandrins, les Romains, les Arabes eux-mêmes sont dans le même cas. L'algèbre est une science toute moderne, formulée, pour la première fois, dans ses rudiments constitutifs par Viète, savant français qui fleurit à la cour de François Ier. Nous ne voyons pas pourquoi nous nous dépouillerions de nos gloires au profit d'un peuple qui nous a bernés et pervertis. Ici, il n'y a pas matière à contestation.

Nous possédons le manuscrit de Diophante que l'on veut faire passer pour un traité d'algèbre. Il faudrait n'être ni mathématicien, ni helléniste, ni érudit à aucun titre, pour donner dans cette mystification. Le plus ignare de nos bacheliers ès sciences reconnaîtrait immédiatement que ce traité ne renferme que des *solutions géométriques* de problèmes sans liaison, *appliquées à des cas particuliers*. Le plus faible de nos bacheliers ès lettres sait que les Grecs chiffraient avec les lettres de leur alphabet, et de ce que l'algèbre actuelle remplace nos chiffres par des

lettres, il ne s'aviserait pas de conclure que les lettres grecques représentent des quantités non chiffrées, mais variables. Le premier qui, après avoir feuilleté le manuscrit de Diophante, s'est imaginé avoir mis la main sur un traité d'algèbre, ne savait assurément pas ce que c'est que l'algèbre, et ne possédait qu'une teinture fort insuffisante de la langue grecque.

Quant au calendrier ou plutôt au cycle luni-solaire de Méton, il va trouver sa place dans nos considérations sur l'astronomie.

A ce propos, nous devons faire remarquer combien il est fâcheux que les études sur la littérature et la science étrangères soient incessamment contrôlées et dirigées par une sorte de franc-maçonnerie d'hellénisants imbus de la sophistique grecque, partant fort peu scrupuleux et plus malins que vraiment habiles; gens qui cherchent *per fas et nefas* à sauvegarder leur crédit, ne reculent devant aucune espèce d'intimidation pour revendiquer, en faveur des seuls auteurs qu'ils aient lus, un droit de priorité dans toutes les branches des connaissances humaines. Ils n'ont même pas souci des démentis exprès que leur donnent les sciences les plus autorisées, l'histoire, l'archéologie, la philologie, et ils espèrent, à force d'effronterie, cacher la lumière de l'Orient sous le boisseau grec!

Nous laisserons-nous duper longtemps encore par ces Grecs de seconde main, dont la science, d'ailleurs, est de beaucoup inférieure à celle de leurs prédécesseurs, et qui pillent effrontément les traductions de M. et M^me^ Dacier en les traitant avec un révoltant dédain? Ne voyons-nous pas chaque jour tous les hommes de mérite qu'un malheureux sort avait jetés dans leur société, s'en éloigner pour courir aux sources orientales?

Oui, sans doute, il y a dans l'enseignement actuel du grec un dépôt précieux : c'est celui que les commentateurs ont enrichi de leurs gloses, de leurs corrections, de leurs observations de tout genre, depuis le Ier jusqu'au XVIIIe siècle de notre ère. Mais il ne faut pas se dissimuler que la matière première est vile, et que l'érudition s'en est contentée faute de mieux. A défaut de marbre, un artiste se résigne au plâtre.

Mais revenons à nos mathématiques. On admet à tort que les Grecs y aient excellé, et l'on confirme ce préjugé par une considération que l'on croit victorieuse. « Com-« ment, dit-on, les Grecs n'auraient-ils pas fait de pro-« grès dans les sciences du calcul? Le calcul se développe « dans les sociétés commerçantes, et les Grecs faisaient « le commerce de toute la Méditerranée. »

Cette affirmation est contredite par l'histoire. Comme aujourd'hui, pillards, barataires et corsaires, les Grecs n'avaient aucune probité commerciale. Ils étaient en suspicion non-seulement aux étrangers, mais à eux-mêmes. L'Égypte, la Phénicie, Carthage, pratiquaient seules dans la Méditerranée un commerce de quelque importance. Elles acceptaient les Grecs comme soldats mercenaires; mais elles n'avaient garde de les enrôler comme marins. Si donc la raison qu'on invoque en faveur du développement mathématique de l'esprit grec a quelque fondement, elle attribuera certainement aux peuples que nous venons de citer les progrès du calcul. Nous comprendrons alors que les Grecs, ne pouvant s'approprier leur argent, ont dû se contenter de leurs théories, dont ils n'ont, il faut leur rendre cette justice, tiré aucun profit.

En réalité, c'est de l'Égypte et de l'Asie que sont venues aux Grecs les connaissances mathématiques. Ils ont eu

beau s'en approprier l'invention ; leur prétention est bien vaine, et pour qu'ils pussent s'en targuer, il faudrait au moins qu'ils eussent su tirer quelque chose de ce plagiat. Les Hellènes modernes apprendront sans doute aux générations futures de l'Orient que Newton, Papin, OErstedt, Ampère, Daguerre, sont de véritables Grecs ; on les croira peut-être sur parole ; mais ils demeureront, comme toujours, dans la plus complète ignorance du genre de gloire et de l'intelligence des bienfaits dont on doit faire honneur à ces hommes illustres.

III

IGNORANCE DES PEUPLES DE L'HELLADE EN MATIÈRE D'ASTRONOMIE.

Les trois plus grands astronomes que l'on attribue à la Grèce antique sont Méton, Hipparque et Ptolémée.

Méton, le prétendu créateur du calendrier luni-solaire qui divise l'année en 365 jours 1/4 et constate la concordance des révolutions apparentes de la lune et du soleil au bout d'une période de dix-neuf ans, Méton, si célèbre il y a cinquante ans dans le monde universitaire, commence aujourd'hui à être fort inconnu. Ce symptôme est d'autant plus significatif, que cet astronome est le seul Grec qui ait exercé son art sur le sol de la Grèce proprement dite.

Il est assez curieux de passer pendant plusieurs siècles pour l'auteur d'une invention connue plus de mille ans avant notre propre naissance. Ce bonheur est arrivé à Méton. Il a doté ses compatriotes du calendrier impérial de la Chine, tel que l'avait composé le corps des astronomes chinois deux mille cinq cents ans avant notre ère. Ce calendrier avait, en outre, fait un long séjour en Assyrie, en Perse et en Asie Mineure, avant de parvenir en Grèce. Méton l'accepta sur la double garantie de son anti-

quité et de l'usage qu'en faisaient les peuples voisins. Il n'y modifia rien, craignant peut-être que la plus légère addition ou la soustraction la plus inoffensive n'en paralysât le mécanisme.

Ce qu'il y a de certain, ce que l'on peut vérifier autant qu'on le voudra, c'est que la page copiée sur le livre de la civilisation chinoise par le Grec Méton existe intégralement dans les annales astronomiques de la Chine.

Or, ces annales astronomiques jouissent de la plus éclatante authenticité, celle que peut leur accorder le calcul. Elles signalent, en effet, des éclipses et différents phénomènes célestes dont il est aujourd'hui facile de vérifier la date. Eh bien, ces calculs faits à plusieurs reprises sur plusieurs phénomènes différents sont en parfaite concordance avec les assertions consignées dans les annales de la Chine.

Hipparque de Nicée, en Bithynie, contrée beaucoup plus perse que grecque, a conservé, au contraire, tout le prestige de sa réputation. Il est difficile de dire quelle part il a prise aux théories dont on lui attribue l'invention. S'il avait trouvé le fond et la forme de tous les ouvrages dont on le croit auteur et dont les plus importants ne nous sont pas parvenus, il faudrait le considérer ainsi qu'Hippocrate, comme le plus prodigieux des inventeurs de l'humanité. A lui seul, pendant la courte durée d'une vie humaine, il aurait trouvé la précession des équinoxes, phénomène qu'une observation séculaire du ciel ne peut manifester qu'à des observateurs prévenus. Il aurait, en outre, découvert tous les théorèmes de trigonométrie sphérique propres à constater cette précession.

Pour affirmer de tels faits, il faut être bien ignorant en mathématiques, ou bien assuré de l'imperturbable

sérieux du baron de Münchausen. Ce serait faire injure à nos lecteurs que de chercher à en faire ressortir l'absurdité.

Mais il revient encore une autre gloire à Hipparque : celle de la théorie des épicycles. On sait que cette théorie, pour ingénieuse qu'on nous la donne, est une erreur beaucoup plus propre à faire ressortir l'ignorance des Grecs que leur aptitude pour l'astronomie. « Elle est, dit « Arago (1), entièrement contraire aux principes les plus « élémentaires, les plus simples, les plus évidents de la « mécanique. »

Ptolémée, enfin, n'a d'autre réputation que d'avoir compilé les connaissances en vogue à son époque (deuxième siècle de notre ère). Son principal titre de gloire est d'avoir fourni à l'inquisition romaine les arguments qui ont fait condamner Galilée.

Voici ce que pense de ce compilateur un de nos plus illustres savants :

« Quand on s'occupe d'astronomie ancienne, on a sou- « vent l'occasion de se demander si la grande compila- « tion mathématique de Ptolémée n'a pas été plus nui- « sible qu'utile à la science astronomique... *Observateur* « *peu habile et d'une bonne foi plus que suspecte*, dépourvu « du sentiment de précision que la pratique donne, Pto- « lémée *omet toutes les opérations de détail qui doivent pré-* « *céder les observations et en assurer la justesse... Il semble* « *avoir voulu que ses livres fussent l'unique mémorial d'astro-* « *nomie auquel on dût désormais recourir*, ET FIT OUBLIER « COMME INUTILE TOUT CE QUI L'AVAIT PRÉCÉDÉ (2). »

(1) Arago, *Astronomie populaire*, tome II.

(2) Biot, *Journal des Savants* année 1859.

Telle est la conclusion à laquelle aboutit invariablement tout homme qui poursuit à fond l'examen d'un ouvrage grec : accaparer ce qu'ont fait les devanciers, se l'approprier, et chercher à l'imposer tel quel, sans contrôle, à la crédulité de la postérité. Ces Grecs, si émancipés dans le vice, sont les despotes les plus implacables dans l'ordre rationnel.

On peut, malgré les clameurs d'une foule d'ignorants, affirmer avec la plus grande certitude que les Grecs étaient non-seulement de médiocres, mais de pitoyables astronomes. En ce qui concerne l'étude du ciel fixe, ils dénaturèrent toutes les traditions qui présentaient, plusieurs siècles avant eux, une véritable valeur scientifique. La *voie* à laquelle ils donnèrent le nom de *lactée* leur représentait un ruisseau de lait échappé des mamelles de Junon. Leurs constellations n'étaient qu'un décor agrémenté de figures incohérentes. Ils avaient réduit l'immense univers au rôle d'une toile de tapisserie. Passe encore si le sentiment artistique qu'on leur attribue avait prévalu dans cette puérile réduction ; mais tout y est confondu sans aucune logique apparente ou secrète : Castor et Pollux, Hercule, Persée, Pégase, Andromède, le Taureau, la Balance, le Bélier, la Flèche, le Serpent, la Vierge, le Lion, l'Hydre, le Cancre, le Petit Chien, s'y succèdent les uns aux autres dans le défilé le plus extravagant qu'il soit possible d'imaginer. Il faut vraiment, à défaut d'intelligence, être bien dénué de sens poétique pour transformer en grouillis de monstres le ciel si splendide de l'Orient. Les barbares du Nord n'auraient jamais laissé passer de telles platitudes dans leurs brouillards.

« En substituant ainsi des figures brillantes (?) mais « fausses à des emblèmes variés et clairs qu'ils n'enten-

« daient pas, ils ont embelli (?) et corrompu ces images,
« et rendu la vérité bien difficile à découvrir sous ce fard
« imposteur (1). »

Le même auteur s'indigne de l'effronterie avec laquelle les Grecs s'attribuent des inventions astronomiques qui ne leur appartiennent en aucune façon :

« Nous sommes arrivés, dit-il, à établir que les Égyp-
« tiens connaissaient le zodiaque et la précession. Puis-
« que le zodiaque a été gravé sur des monuments bien
« antérieurs aux siècles de la Grèce, ce n'est donc pas
« aux Grecs qu'on le doit... Le solstice y est placé dans
« des constellations différentes sur les murailles de mo-
« numents antérieurs au moins de six cents ans à Hip-
« parque; il faut avouer que ce n'est pas cet astronome
« qui a découvert la précession (2). »

Mais en voilà assez sur les grands hommes de l'astronomie grecque; le plus admirable de leur affaire n'est point qu'ils aient inventé quelque chose, c'est qu'ils aient été inventés eux-mêmes.

Quant aux instruments qui jouent un si grand rôle dans les travaux les plus élémentaires de l'astronomie, on ne peut davantage, malgré les affirmations des Philhellènes de toutes les époques, en attribuer l'invention aux Grecs.

Pour ne parler ici que des plus simples et des plus indispensables, le gnomon et l'horloge à eau (clepsydre), ils étaient connus dans l'Orient dès la plus haute antiquité. Il en existait de plusieurs formes; et parmi ces formes, celles que les Grecs adoptèrent étaient précisément les plus défectueuses.

(1) Francœur, *Traité d'astronomie.*
(2) Francœur, *Traité d'astronomie.*

L'ancien gnomon des Chinois, dont la longueur (8 pieds de Chine) avait été déterminée d'après les règles les plus ingénieuses, portait à l'extrémité de sa tige une plaque percée d'un trou de lunette qui déterminait exactement la ligne tracée par le soleil sur la table des divisions horaires, non-seulement en ascension droite, mais aussi en déclinaison.

Eh bien, ce gnomon si simple et si ingénieux fut dédaigné des Grecs, qui se servirent presque exclusivement du gnomon à tige nue, dont les indications ne sont valables que pour l'ascension droite.

Biot (1) nous cite ici un exemple remarquable de la sagacité avec laquelle les Chinois se servaient de leur gnomon, en même temps que de la haute antiquité et de l'authenticité de leurs observations. Tcheou-kong, frère d'un empereur, détermina, onze siècles avant notre ère, la mesure des ombres aux époques méridiennes dans la ville de Lo-yang. Les chiffres ainsi obtenus sont pour les deux longueurs extrêmes de l'ombre 1, 5 et 13 (la longueur du gnomon étant 8). Biot calcula avec un soin minutieux à quelle époque ce phénomène devait avoir eu lieu, et constata que cette époque concordait exactement avec celle que mentionnaient les annales chinoises. D'autres vérifications de même nature ont mathématiquement démontré que plus de deux mille ans avant notre ère, les observations astronomiques étaient effectuées en Chine avec une précision que les Grecs n'ont jamais connue.

Et cependant, comme l'attestent quelques-unes des

(1) Biot, *Etudes sur l'astronomie des Chinois*, dans le *Journal des Savants*.

cartes géographiques qu'ils nous ont transmises, les Grecs connaissaient non-seulement la Chine, mais les principales îles de l'archipel de la Sonde; non qu'ils y voyageassent pour leur propre compte, mais parce qu'ils étaient en relation avec les Égyptiens et les Perses, qui faisaient sur le littoral de l'océan Indien un commerce bien plus important que sur le littoral de la Méditerranée.

Un dernier trait peindra l'ignorance des Grecs en astronomie. De tous les calendriers que possédaient depuis longtemps leurs voisins, ils choisirent et s'obstinèrent à garder le plus mauvais, celui de Nabonassar, qui supprime tous les quatre ans un jour de l'année réelle. Ils cédaient en ceci à des considérations d'un ordre tout à fait étranger à la science; car, de même qu'ils introduisaient des vertus numériques et géométriques dans la métaphysique, ils donnaient voix prépondérante à la politique et à la religion dans les faits du calcul. Les élèves d'Aristote n'ont pas autrement procédé pendant tout le cours du moyen âge, et les Grecs modernes préfèrent encore s'en tenir à de vieux errements que d'accepter la réforme grégorienne, sous l'incroyable prétexte qu'elle émane d'un pape étranger à ce qu'ils appellent l'orthodoxie.

IV

PHYSIQUE, CHIMIE, MÉTÉOROLOGIE, COSMOLOGIE.

Il est convenu qu'avant Archimède nul industriel ne s'était avisé d'évaluer la densité des corps, c'est-à-dire le rapport du poids au volume. Les Philhellènes nous l'affirment d'ailleurs de la manière la plus expresse. Il faut donc en conclure que le géomètre de Syracuse apprit à ses contemporains qu'une pièce d'or pesait davantage qu'une pièce de cuivre du même calibre.

Voilà à quoi l'historien se voit réduit quand il est mis en demeure de discuter les découvertes attribuées aux Grecs.

Devrons-nous accepter avec la même crédulité l'invention des miroirs ardents qui brûlaient à distance les vaisseaux d'une flotte ennemie, et cette anecdote dans laquelle un ingénieux Hellène aurait imaginé de faire sauter le logement de son voisin en remplissant sa propre chambre de vapeur? — Si l'on veut savoir à quoi se bornait la physique grecque, il faut lire les dissertations d'Aristote sur les qualités et les propriétés de la matière. Ces dissertations n'appartiennent même pas au philosophe de Stagyre; elles sont copiées, sans intelligence, dans les

vieux traités que les Hindous avaient rédigés sur la nature des choses. La scolastique s'épuisa pendant plusieurs siècles à résoudre la ridicule énigme cachée sous ce misérable plagiat.

De chimie, de météorologie et de géologie, il n'en faut point parler. On cuisinait du soufre avec des intestins de caméléon et de la graisse humaine pour découvrir quelque métal nouveau. Quand il ventait, c'était Eurus, Borée ou Auster qui soufflaient au nez de la malheureuse humanité. Jupiter promenait sa foudre sur les temples et les troncs d'arbre; et le monde était soutenu par Atlas, qui se trouva fort heureux de pouvoir être soulagé de son fardeau pendant quelques heures par Hercule.

V

LA MÉDECINE GRECQUE.

HIPPOCRATE N'EST QU'UNE PERSONNIFICATION DES DOCTRINES MÉDICALES DE L'ORIENT.

Le Grec Hippocrate est le soleil de la médecine antique ; le Romain Galien en est la lune. Ces deux astres ont éclipsé toutes les lumières du firmament de la médecine traditionnelle.

La série interminable de voyages, de cures, de découvertes et d'écrits attribués à Hippocrate suffirait à la gloire d'une académie de médecine pendant plus d'un siècle. Mais la vie du célèbre médecin est aussi peu connue que celle de Jason ou d'Hercule. Comme il arrive chez tous les peuples ignorants et vantards, où la tradition écrite et la vérité ne jouent aucun rôle, on personnifie une science et une civilisation dans un seul individu, qui n'apporte peut-être, comme part personnelle de sa gloire, que les lettres de son nom.

Cet Hippocrate dont le nom est si voisin de celui du dieu égyptien de la médecine, Harpocrate, paraît n'être

autre chose qu'un compilateur de toutes les théories médicales en cours dans le vieux monde.

Au nombre des traités de cet auteur, il en est un, le plus connu, les *Aphorismes*, dont la rédaction en forme d'axiomes semble complétement étrangère à la littérature et au génie grecs. A première vue, un indianiste qui ne connaîtrait pas les *Aphorismes* ne manquerait pas de s'écrier: « Voilà un livre hindou, concis, condensé, fait pour être gravé en types indélébiles dans la mémoire. Rien n'y manque, pas même la division des matières en soutras (1). » Leur principal mérite, en effet, est de résumer le plus brièvement possible des diagnostics, des pronostics et différentes règles d'hygiène auxquels une observation de plusieurs siècles est indispensable. Après les avoir lus attentivement, il est impossible de les considérer comme l'œuvre d'un seul individu.

(1) Versets.

VI

HORREUR DES GRECS POUR TOUT TRAVAIL MANUEL.

TOUTES LES INDUSTRIES ÉTAIENT CONNUES AVANT EUX.

Que Triptolème ait inventé la charrue, Cérès le pain, Bacchus le vin, Vénus l'amour, Cadmus le cuivre, Morphée le sommeil, Palamède les échecs (1), ce sont là des paradoxes tellement accrédités dans le monde classique, que l'on s'y demande souvent sans rire comment l'humanité, pendant les trois mille ans qui ont précédé la Grèce, s'y est prise pour fouiller la terre, manger, boire, procréer, s'entre-tuer, dormir et faire sa partie d'osselets.

C'est un beau jour pour l'écolier quand on le délivre du cauchemar de cette Grèce qui intervient sans cesse dans la création du monde. L'adolescent qui chaque matin, en s'éveillant, en est arrivé à se consulter pour savoir s'il a ronflé en grec, est agréablement surpris quand on le met en présence des Égyptiens. Il suffit,

(1) Il est avéré que les échecs étaient connus des Indous dans les temps les plus reculés, et que les Grecs n'y jouèrent jamais, parce qu'ils ne pouvaient parvenir à l'intelligence de ce jeu.

pour le détromper de cinq années de mensonge, de lui montrer les peintures de l'hypogée de Chnoumhotep, qui remontent authentiquement à dix-huit siècles avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à plus de cinq siècles avant la Genèse grecque, et représentent les scènes suivantes, accompagnées de légendes explicatives :

« Labourage avec des bœufs et à bras d'homme (cinq « sortes de charrues), moisson du blé et du lin, mise en « gerbes, en meules; battage, engrangement; culture de « la vigne, vendanges, pressoir à bras et pressoir méca- « nique; mise en jarres du vin, fabrication de vin cuit; « jardinage, arrosage, engrais, éducation des bestiaux; « fabrication de beurre et de fromage; bergers et diffé- « rents troupeaux; opérations de l'art vétérinaire; chasse, « quatorze espèces de chiens, piéges à filet; pêche à la « ligne, au filet, au bident; sculpteurs sur pierre et sur « bois; peintres (entre autres un peintre et son chevalet); « écrivains de toute espèce; carriers; potiers au tour; « fabricants de cannes et d'avirons, menuisiers, char- « pentiers, ébénistes; corroyeurs, teinturiers, fileurs. « tisserands sur plusieurs métiers différents; verriers; « bijoutiers; forgerons; palanquins; chambres portatives « sur traîneaux; barques à rame et à voile; chars; chant, « musique, danses et chœurs, etc. Les Egyptiens possé- « daient tout ce qui a défrayé la vie publique ou privée « de l'antiquité et du moyen âge. »

Comment les Grecs eussent-ils fait pour inventer tant de choses, eux qui furent incapables d'en reproduire la plupart et copièrent fort maladroitement le reste?

« Il est impossible, dit M. Paul Rousselot (1), un des

(1) *Revue contemporaine* du 15 mars 1870.

porte-drapeaux du néophilhellénisme, il est impossible de n'être pas frappé d'un fait qui éclaire d'une vive lumière la situation morale de toute l'antiquité, *et spécialement de la Grèce...* Le préjugé contre le travail se rencontre chez tous les peuples anciens, mais *il grandit chez les Grecs au fur et à mesure que leur civilisation s'élève...* Les législateurs eux-mêmes, au moins ceux de l'Attique, essayèrent inutilement de réhabiliter le travail... Tout fut inutile, les mœurs demeurèrent plus fortes que les lois... A Sparte, il était défendu à tout citoyen d'être artisan ou agriculteur; à Thèbes, celui qui avait touché le manche d'une charrue ou manié un outil devait *se purifier par une oisiveté de dix années* avant de rentrer dans la classe des hommes libres (1). »

« La nature, dit Platon, n'a produit ni cordonniers ni forgerons. De pareilles occupations dégradent ceux qui les exercent; *vils mercenaires, misérables sans nom*, qui sont exclus par leur état même du droit de citoyen. Quant aux marchands, accoutumés à mentir et à tromper, on ne les souffrira dans la cité que comme un mal nécessaire. Le citoyen qui se sera avili par le commerce de boutique sera poursuivi pour ce délit; s'il est convaincu, il sera condamné à un an de prison (2). »

« *Une bonne constitution*, dit Aristote, *n'admettra jamais*
« *les artisans parmi les citoyens*. C'est en vain qu'on donne
« à l'artisan le nom de citoyen; la qualité de citoyen, je
« le répète, appartient non pas à tous les hommes libres,
« par cela seul qu'ils sont libres; elle n'appartient qu'à

(1) Plutarque, *les Apophthegmes*. — Isocrate, *les Panathénées*. — Aristote, *la Politique*, livre III, chapitre IV.

(2) Platon, *Des Lois*, XI.

« ceux qui ne sont pas dans la nécessité de travailler pour « vivre (1). »

« Les conséquences, ajoute M. Paul Rousselot, sont « faciles à déduire La plus immédiate dut être de fausser « la notion d'équité, et par suite la conception des rap- « ports des hommes entre eux. On s'explique ainsi non « l'origine, mais la nécessité relative de l'esclavage. Si la « nature ne crée ni des cordonniers ni des forgerons, il « n'y a cependant guère moyen de s'en passer, et si « l'homme libre ne peut être ni l'un ni l'autre, il faudra « bien que quelqu'un le soit : ce quelqu'un, ce sera l'es- « clave. Ainsi, par une funeste association d'idées, l'es- « clave méprisé faisait mépriser le travail, apanage de « l'esclave, et, par une nécessité non moins injuste que « forcée, la nécessité du travail nécessitait l'esclavage. « Tant il est vrai que les erreurs s'engendrent et se forti- « fient l'une l'autre! »

On est en droit de se demander si l'industrie, l'agriculture et le commerce méprisés purent seulement se maintenir en Grèce, au lieu de se perfectionner et de produire des inventions nouvelles. De tous les États de l'antique Orient, la Grèce était le plus misérable. Les maîtres de la cité s'exploitaient les uns les autres.

« Ceux qui n'avaient aucun moyen d'existence, conti- « nue notre auteur, et c'était le plus grand nombre, vi- « vaient aux dépens de leurs semblables, aux dépens de « leur dignité personnelle (le parasitisme était une posi- « tion sociale; le parasite est un personnage essentiel de « la comédie ancienne , mais surtout aux dépens de l'État « et de la prospérité commune. De là, nécessité de limiter

(1) Aristote, *la Politique*, II et III.

« le chiffre de la population, la cité ne devant pas ren-
« fermer plus de citoyens qu'elle n'en pouvait nourrir.
« Athènes n'en eut jamais et ne pouvait en avoir plus de
« 20,000, et Platon, dans sa République, n'en voulait
« admettre que 5,040. Aristote, Lycurgue, pensaient de
« même. De là encore la prostitution sous toutes ses
« formes, l'avortement, l'infanticide, les liaisons contre
« nature; tout cela toléré, bien plus, *autorisé, presque or-*
« *donné par la loi* et commandé par la nécessité so-
« ciale. »

VII

LA LITTÉRATURE GRECQUE EST D'UN ORDRE TRÈS-SECONDAIRE.

LES POÈMES HOMÉRIQUES NE SONT QUE DES PASTICHES EMBELLIS PAR LES COMMENTATEURS. — APRÈS DEUX MILLE ANS DE CORRECTION, LES OUVRAGES GRECS SONT ENCORE ILLISIBLES.

Nous sommes à même de porter un jugement d'ensemble sur la littérature grecque; elle ne pouvait être que la conséquence des milieux qu'il lui fallait retracer et des goûts qu'elle avait à satisfaire. L'oisiveté poussée jusqu'au vice, des mœurs honteuses, une religion féroce et luxurieuse, ne sont pas des conditions littéraires. En dépit de la poudre qu'on nous jette aux yeux, il est facile de constater que les écrivains grecs ne possédèrent ni le sentiment des beautés de la nature, ni la délicate élégance des peuples civilisés par le travail.

Si nous comparons aux hymnes primitifs de l'Inde les premières œuvres lyriques de la Grèce, celles qui nous

restent d'Orphée, de Tyrtée et d'Hésiode, par exemple, nous les trouverons inférieures aux poésies védiques, qui se perdent dans la nuit des temps. Les poëmes grecs ne sont pas même, dix siècles après, le reflet des poëmes hindous ; ils n'en sont que l'ombre.

La comparaison des productions littéraires les plus parfaites dans les deux races, lorsqu'elles sont parvenues à l'époque de leur civilisation, n'est pas plus à l'avantage des Grecs. Un professeur de l'université de Louvain, M. Nève, a déjà fait constater la grandeur du contraste par de simples citations de textes (1).

Pour apprécier la distance qui sépare la Grèce de l'Inde, il suffit de comparer le Télémaque d'Homère et celui de Fénelon. Le même sujet, traité par les Hindous, semble, mille ans avant Homère, devancer les œuvres écrites deux mille cinq cents ans après lui. La littérature si glorieuse de notre XVIII^e^ siècle est la seule qui puisse être comparée à la littérature de l'Inde. On peut affirmer que les œuvres littéraires de l'Inde, traduites à cette époque sans indication de leur provenance, auraient apporté à leurs éditeurs une réputation immortelle.

Il est vrai que pour bien juger en pareille matière, il ne faut pas s'en rapporter aux critiques de nos académiciens, dont la perpétuelle préoccupation est d'exalter la Grèce au delà de toute mesure, jusque dans ses productions les plus infimes. Il faut prendre les traductions et les comparer soi-même. Alors, quoique les unes aient été l'objet du travail et de l'art assidus de plusieurs milliers d'éditeurs, et que les autres se présentent à nous dans leur gaucherie native, dépourvues de toute élégance de

(1) Portraits de femmes dans la poésie épique de l'Inde ancienne.

style, aussi mal à leur aise dans les modes du jour qu'une Circassienne le serait dans une robe de cour, il ne restera plus dans l'esprit du lecteur la moindre trace d'hésitation. La littérature hindoue est vivante, pleine d'éclat et de flammes subtiles qui enivrent comme un vin généreux ; la littérature grecque est une poupée fardée de parfums malsains, dont les embrassements vous tournent sur le cœur comme un vin frelaté.

Nous nous bornerons à comparer les poëmes épiques de l'*Iliade* et du *Mahabhâratâ*. On nous objectera d'abord que les poëmes hindous sont postérieurs aux poëmes d'Homère. Il y a là encore une de ces fourberies si communes à l'hellénisme, dont il est facile de faire prompte justice. Rien de plus aisé que de démontrer que la première édition définitive des poëmes sanscrits est de beaucoup antérieure à la première édition définitive des poëmes grecs, car toutes les dissertations ne prouvent rien contre des témoignages écrits. Nous ferons remarquer, en outre, que les poëmes homériques dérivent des poëmes de l'Inde, comme le grec dérive du sanscrit, et que ces deux plagiats ont considérablement perdu entre les mains des faussaires.

L'édition vulgate que nous possédons des œuvres d'Homère n'est pas, comme nos Philhellènes voudraient le laisser croire, celle d'Aristote, ni même d'Aristarque, mais du grammairien Apion, qui vivait sous Tibère. L'édition vulgate du *Mahabhâratâ* et du *Ramagânâ* lui est antérieure au moins d'un siècle. A l'époque où elle parut, on en avait compté non-seulement les vers, mais aussi les mots et les syllabes, de peur d'interpolations ; car ces poëmes légendaires étaient considérés, en raison même de leur ancienneté, comme saints et sacrés. On peut ima-

giner d'ailleurs à quel immense travail ont dû se livrer les commentateurs hindous pour arrêter les expressions et les formes du texte jusque dans les moindres détails, quand on sait que le *Mahabhâratâ* seul ne compte pas moins de deux cent mille vers. L'*Iliade*, l'*Odyssée* et toutes les poésies épiques de la Grèce, entassées les unes sur les autres, ne feraient pas, à côté du poëme sanscrit, plus d'effet que le mont Athos à côté du grand pic de l'Himalaya.

Assurément la quantité ne fait pas la valeur, mais quand il faut, pour arriver à une correction parfaite et définitive, examiner grain à grain un aussi volumineux amas de matériaux, elle dépose en faveur de la longueur du travail. Si long qu'il soit d'ailleurs, le *Mahabhâratâ* ne contient pas une de ces redites de narration que l'on voit fourmiller dans l'*Iliade*, quoique cette dernière soit douze fois moins volumineuse. Le premier chante la lutte de la vertu contre les passions, et en célèbre le triomphe; la seconde prétend nous faire admirer les effets de la colère, et se montre plus que dédaigneuse pour les grandes vertus et les attaches au sentiment domestique. Achille, à propos d'une belle esclave qu'on refuse à sa concupiscence, déserte son poste et appelle de tous ses vœux le triomphe de l'ennemi; il ne faut rien moins que la mort de son éphèbe Patrocle pour le décider à rentrer dans la lutte. Encore le courage d'Hector lui paraît-il si redoutable, qu'il n'ose même pas se fier à sa propre invulnérabilité; il faut, de plus, qu'il soit recouvert d'armes divines. Vainqueur dans ce combat sans gloire, il met tout son orgueil à étaler sa stupide férocité. Il traînera pendant trois jours le cadavre d'Hector dans la boue et la poussière, et ne rendra ces tristes restes au vieux Priam

qu'après avoir brutalement et à plusieurs reprises repoussé le père infortuné. Quel enseignement pour nos adolescents : lutter sans péril, triompher ignominieusement, et traiter les aïeux comme ils le feraient d'animaux domestiques hors de service! On ne trouvera aucune de ces monstruosités dans le *Mahabhâratâ*. Ici, la famille accepte avec résignation les fautes les plus inexcusables de son chef, et elle en expie les conséquences avec lui, sans le moindre murmure.

Il est donc évident que les ouvrages hindous sont inspirés par une moralité plus élevée et, par conséquent, par un génie supérieur. Nous savons bien que les admirateurs naïfs s'extasient devant les choses les plus infimes, prétendant découvrir dans chaque lambeau de phrase des merveilles inconnues du vulgaire. C'est ainsi que M. Gladstone a vu dans l'Apollon et la Minerve d'Homère des personnifications du Christ et de la sainte Vierge (1). Mais il faut laisser les enfants à leurs cailloux.

Les écrivains grecs eux-mêmes, les premiers, ont constaté que l'*Iliade* était un poëme où le sentiment religieux était entièrement méconnu. Les dieux d'Homère sont, en effet, et de tous points, inférieurs aux hommes. Ceux-ci leur résistent et en triomphent souvent par la force brutale. Quelle poésie dès lors devient possible avec de telles données? C'est là encore une tradition hindoue dégénérée. Dans le *Mahabhâratâ*, quelle différence! Les ascètes hindous font trembler les dieux inférieurs, mais c'est par la grandeur de leurs mortifications et l'indomptable énergie avec laquelle ils font prévaloir l'esprit

(1) Gladstone, *Etude sur Homère*.

sur la matière. On sait d'ailleurs qu'ils sont des incarnations divines, de passage dans l'humanité. Les dieux inférieurs ne sont eux-mêmes que des hommes déifiés. Quant à la divinité suprême, elle domine ces luttes étranges sans y prendre parti, autrement que pour les faibles. C'est pourquoi les Hindous s'écrient : « Le Dieu suprême est appelé l'*Adorable*. Toutes les créatures chérissent celui qui le connaît. » — Cette phrase seule vaut toute la littérature grecque.

On pourrait aisément démontrer que l'*Iliade* n'est, comme nous l'avons dit, qu'une ombre fort indécise du *Mahabhâratâ*. On pourrait faire le même rapprochement entre l'*Odyssée* et le *Ramâyanâ*. Homère n'est peut-être que le nom du rapsode hindou qui, le premier, a raconté les grands poëmes sanscrits aux peuples barbares de la Grèce. Ceux-ci en auront retranché tout ce qu'ils n'y comprenaient point, et auront modifié le reste à leur guise. Plus tard, ils en auraient rhythmé avec plus de soin les divers épisodes, et lorsque l'écriture fut venue, ils lui auraient donné une versification plus correcte. Tout ce qu'on sait aujourd'hui de l'histoire des poëmes homériques tend à corroborer cette hypothèse.

Mais l'espace nous manque pour donner à cette étude les développements qu'elle comporte. Qu'il suffise d'avoir appelé l'attention sur les points les plus importants.

Tout ce qu'on appelle la poésie grecque (on pourrait presque dire la poésie de l'antiquité classique) a son point de départ dans les poëmes homériques. Si ces poëmes, comme tout porte à le croire, sont des réminiscences grossières des grands poëmes hindous, il restera prouvé que les Grecs n'ont rien inventé en fait de poésie ; mais ils auront encore le mérite d'avoir gardé un écho

pieux des chants traditionnels. Dans le cas contraire, pour tout homme sans préjugé, la poésie grecque sera la plus plate, la plus inexplicable, la plus inintelligible de toutes les poésies que l'homme ait produites.

VIII

CONCLUSION SUR L'ENSEIGNEMENT QUE NOUS PRÉSENTE LA GRÈCE ANTIQUE.

En résumé, la Grèce antique n'a pas, à proprement parler, d'histoire politique et militaire, à moins qu'on ne veuille prendre l'anarchie pour un état social et le pillage pour la guerre. Son influence morale est redoutable; ses arts, ses lettres et son industrie, quand on a découvert les plagiats qui les déshonorent, se réduisent à peu près à rien.

Voilà cependant la société qu'on nous donne en exemple depuis les guerres civiles de Rome, société qui n'est, en fin de compte, qu'une rébellion contre la discipline et la morale des peuples orientaux.

Si donc les enseignements qu'elle nous transmet sont bons a quelque chose, c'est à la façon des démonstrations par l'absurde. Elle nous fournit l'exemple et la justification de tous les dévergondages dans l'ordre social comme dans l'ordre intellectuel et moral; elle résume toutes les prétentions, toutes les traditions de révolte et toutes les licences de l'humanité. C'est le lieu commun de la grande bohème historique, où les rêves ambitieux, les ardeurs

lubriques, les aspirations et les vices les plus effrénés s'ébattent en toute liberté. Là, rien n'arrête, rien ne modère, rien n'avertit l'imagination dans ses écarts. Il n'y a plus même d'improbation ou d'approbation morale. Tout est bien, pourvu que tout soit plaisant.

Ainsi les jeunes esprits qui renient leurs croyances, leur pays, leur famille, et croient s'élever à force de vanité au-dessus de ceux à qui ils doivent le jour, se trouvent à l'aise dans le monde de la Grèce antique. Là ils apprennent quel profit on sait retirer de ses vices; ils savent au juste ce que vaut le milieu des sophistes, des fripons et des courtisanes. Après quelques années de cette cohabitation intellectuelle, on peut être certain que leurs dernières illusions sont parties, et qu'ils peuvent circuler à l'aise dans les sociétés les plus immondes. C'est à ce titre, dira-t-on, qu'une teinture des lettres grecques peut présenter quelque efficacité. Tolérons donc, s'il le faut, cet enseignement comme un mal nécessaire, mais ne cachons point que c'est un mal.

DEUXIÈME PARTIE

LA GRÈCE IMPÉRIALE

CHAPITRE PREMIER.

LA CONQUÊTE ROMAINE.

I

APERÇU GÉNÉRAL.

« Il est bon de prendre une teinture des lettres grec-
« ques, mais non de les approfondir. Les Grecs sont une
« race détestable et rebelle à toute éducation. *Croyez*
« *qu'un oracle vous parle quand je vous dis :* PARTOUT OU
« CETTE NATION APPORTERA SES DOCTRINES, ELLE CORROMPRA
« TOUT (1). »

Telles sont les expressions de Caton l'ancien, lorsque, voyant pour la première fois les Grecs affluer à Rome, il voulut juger par ses propres yeux de leur civilisation, de leur enseignement et des ressources qu'ils pouvaient

(1) Caton l'ancien, *Lettre à son fils Marcus.* Voir Pline, livre XXX, chapitre XVII.

offrir à un peuple neuf, avide de connaissances nouvelles et honteux de son ignorance. Le contact des Romains avec les cités florissantes de la basse Italie, la Sicile et Carthage, avait, en effet, développé un essor général des patriciens vers les lumières intellectuelles et le goût des arts libéraux.

Les Romains ignoraient alors que la Grèce se limitait elle-même aux villes de Delphes, de Sparte, d'Athènes et de Thèbes, c'est-à-dire aux pays qui entouraient le golfe de Corinthe, et qu'elle considérait encore les Macédoniens comme des barbares. Ils auraient pu, dès ce moment, étudier sur ce dernier peuple l'effet produit par l'enseignement grec.

Les Macédoniens, une des premières nations de l'Europe qui aspirèrent ouvertement à une sorte d'unité nationale, avaient grandi loin de la Grèce, sous les lois de la discipline et dans les inspirations du patriotisme. Leur progrès fut la principale cause de leur perte. Ils étaient alors aux Grecs de l'Hellade ce que les Romains étaient aux Grecs de la basse Italie. L'extension même de leur puissance les fit dériver sur la pente de l'Attique et du Péloponèse.

Aussitôt qu'ils se furent rendus maîtres de l'Hellade, ils tombèrent en décomposition. La barrière politique une fois rompue, promptement initiés aux doctrines grecques par une langue qui ne différait guère des vainqueurs aux vaincus, on les vit tout à coup infectés du virus hellénique.

A peine Alexandre a-t-il franchi les rives du Granique, qu'il apparaît entouré par une troupe de courtisanes et d'éphèbes. Ce n'est plus le roi macédonien, c'est le fils de Sémélé marchant à la conquête de l'Asie dans une baccha-

nale et succombant, à l'heure de son triomphe, au milieu d'une orgie. Déjà la discipline était perdue. Mais pendant qu'aux abords de l'Inde, en Perse, en Égypte, les spoliateurs de la succession d'Alexandre parviennent, grâce à des traditions séculaires, à fonder des empires durables, en Grèce ils s'affaissent dans l'anarchie et la débauche. Démétrius Poliorcète et la courtisane Lamia, les héros de cette honteuse période, nous révèlent ce que la Grèce renferme d'éléments pestilentiels pour les sociétés.

Les Romains furent plus longtemps rebelles à la contagion. Leurs mœurs grossières, mais honnêtes, leurs vertus militaires et surtout la différence des langues opposaient un obstacle à l'intrusion des idées grecques. Les patriciens, qui les premiers goûtèrent au poison, furent aussi les premiers à perdre leur influence. La plèbe, qu'ils avaient domptée jusque-là par l'austérité de leur vie, ne tarda pas à les mépriser, quand elle les vit se flétrir au souffle de la corruption grecque. Elle leva la tête avec les Gracques, triompha provisoirement avec Marius, et définitivement avec César. Mais sa victoire la rendit accessible à la contagion, et la gangrène s'infiltra peu à peu dans le sang de la race entière.

Deux écoles de sophistes grecs, celle d'Épicure et celle de Zénon, ne tardent pas à se partager l'empire intellectuel et moral du monde romain. La rusticité des adeptes exagère encore les vices des deux systèmes. Les heureux se vautrent dans les plus ignobles débauches; les déchus se retranchent dans une misanthropie à la fois lâche et féroce, puisqu'elle conclut au suicide et à l'assassinat politique.

Déjà du temps d'Auguste le timide Horace sent craquer sous ses pieds les fondements de la puissance ro-

maine. Il pousse des cris d'alarme, il essaye en vain de réagir. Mais comment triompher d'une férocité déjà tournée tout entière vers les convoitises du vice? Débordé par le nombre, il jette son style, comme il avait jeté ses armes à la bataille de Philippes, et se réfugie à l'ombre d'une amphore de vieux falerne C'est là qu'il trouve, non pas le repos de l'homme qui a épuisé ses forces dans une glorieuse carrière, mais l'engourdissement de l'ivresse et l'oubli de ses semblables.

Les Grecs, à force de verser leurs poisons dans le sang de Rome, finissent par percer, comme des abcès. Juvénal les voit surgir de toutes parts, dans toutes les places, dans toutes les fortunes, dans tous les honneurs. En vain il les démasquera dans ses épîtres furieuses; déjà Néron s'est abîmé dans le cloaque qu'Adrien essaye de recouvrir de pourpre, et dont Héliogabale doit faire sonder la profondeur. L'empire romain se décompose; sa domination italienne, heureusement pour l'Occident, marche à grands pas vers sa ruine; mais sa domination byzantine empoisonne des miasmes de son interminable agonie les races orientales, encore mal guéries aujourd'hui.

II

LES SOPHISTES A ROME.

Tite-Live nous apprend que l'étude de la langue grecque supplanta celle de l'étrusque (1). Nous verrons plus loin combien les Romains perdirent au change, puisque c'est aux Étrusques qu'ils doivent les plus saines et les plus glorieuses inspirations.

Annibal détermina le premier contact entre les Romains et les Grecs. Ce fut « pendant la seconde guerre punique « que la Muse, dans sa course ailée, s'est abattue sur la « belliqueuse nation des Romains, » dit Licinius dans un distique qui nous est transmis par Aulu-Gelle. Le héros carthaginois, cet implacable adversaire de Rome, chassé de l'Italie, qu'il avait conquise presque tout entière, battu sur le sol natal lui-même, dut chercher son salut dans la fuite et mit la Grèce entre Rome et lui. Espérait-il voir les Romains se noyer dans le cloaque qui le séparait de ses ennemis? Qu'il le voulût ou non, ce fut le trait du Parthe. Les généraux romains, en s'acharnant à sa poursuite, ne ramenèrent à Rome que les sophistes grecs. Tel un plongeur, après avoir vainement cherché une proie invisible, revient couvert de sangsues.

On vit alors les Grecs ouvrir à Rome des cours de so-

(1) Tite-Live, livre IX, chapitre XXXVI.

phisme grassement rétribués. Ces cours furent d'abord tolérés, parce qu'ils s'abritaient sous des noms d'emprunt. Cependant, au premier flair, le Sénat condamna la littérature hellénique. Il chargea les autorités d'expulser les sophistes (1)

Mais il n'est pas facile de se débarrasser de cette engeance : elle est fertile en ressources, intrigante et tenace. Jetez-la par la fenêtre, elle rentrera effrontément par la porte. Elle reparut à Rome sous la forme d'une ambassade grecque dont Carnéade, Critolaüs et Diogène étaient les principaux représentants. Rien ne prouve que ces ambassadeurs eussent un mandat diplomatique et apportassent des propositions sérieuses. Placés sous le couvert du droit des gens, ils entamèrent des négociations sans issue, et, pendant ce temps, ouvrirent des écoles où l'argent afflua avec les auditeurs.

Caton le censeur assista lui-même au cours de Carnéade. L'éloquence du sophiste le tint un instant sous le charme, mais l'impression fut courte. A peine était-il sorti de la cohue des auditeurs, qu'il se rendit au Sénat et demanda le renvoi immédiat des ambassadeurs grecs. « Nous ne voulons pas, disait-il, de ces rhéteurs qui « enseignent à plaider le pour et le contre avec une égale « habileté(2). » L'expulsion fut résolue, mais le gouvernement ne pouvait répéter, tous les ans, ces sortes de coups d'État. Rome d'ailleurs était entraînée par son ambition ; la Grèce lui offrait une proie facile : elle s'en empara. Dès lors, le mal fut sans remède.

(1) Suétone et Aulu-Gelle rapportent les termes du décret.

(2) Plutarque, *Vie de Caton l'ancien*.

III

LES PARASITES.

Rome avait vécu jusque-là sous le régime patriarcal le mieux organisé qui fût au monde. Les chefs de la famille se répartissaient le gouvernement de la société romaine, chargés chacun de pourvoir aux besoins et à l'éducation d'un groupe (*gens*) de collatéraux, de mineurs, de citoyens pauvres et d'esclaves ; ils s'acquittaient de cette tâche avec sollicitude. L'émancipation provoquée par la doctrine grecque eut bien vite raison de ce système : les citoyens pauvres s'en détachèrent les premiers, et, suivant l'exemple de leurs professeurs d'outre-mer, allèrent, de maison en maison, quêter des repas et mettre leurs votes à l'enchère. Comment n'auraient-ils pas réussi, quand des étrangers et des vaincus obtenaient la confiance des riches avec quelques flatteries? Le parasitisme grec implanté à Rome fut la première cause des guerres civiles et le germe du despotisme impérial.

Plaute signale dans ses comédies la double apparition

des sophistes et des parasites Il flétrit déjà l'éloquence empoisonnée des uns et l'effronterie des autres. Parlant d'un de ses personnages qui a suivi les écoles de sophistes, il s'écrie : « Maintenant il est devenu plus que « menteur : le voilà philosophe (1) ! »

Et dans un autre endroit :

« Gare ! s'écrie le parasite Curculion, gare ! que je « ne sois pas arrêté par ces Grecs qui se promènent avec « de grands manteaux, la tête couverte, à la fois chargés « de livres et d'un panier à victuailles. Ils ont l'air de se « réunir sous prétexte de conférer; mais, en réalité, ce ne « sont que des drôles gênants et importuns. Chacun de « leur pas est assaisonné d'une sentence. A peine ont-ils « commis quelque escroquerie, qu'ils s'encapuchonnent « la tête, courent au cabaret et boivent sans mesure. « Après cela, vous les reverrez, toujours moroses, mais « complétement ivres (2). »

On voit déjà que les deux catégories de mendiants, parasites et sophistes, se jalousaient, quoiqu'elles fissent le même métier. Mais les parasites romains se contentaient de quelques morceaux happés au prix de bouffonneries, d'outrages et souvent même de coups; les parasites grecs, au contraire, prétendaient régenter leurs convives, les fascinaient par des discours pompeux, s'ingéniaient à caresser leurs vices et à découvrir leurs secrets.

Il leur fallut du temps, cependant, pour s'accréditer dans les familles et se faire prendre au sérieux. Les Romains, jugeant la philosophie grecque avec leur gros bon

(1) Plaute, *les Captifs*, acte II.

(2) Plaute, *Curculion*, acte II, scène II.

sens, la considéraient comme un jeu de société, un artifice destiné à échauffer la conversation à la fin des repas, un recueil de paradoxes plus ou moins amusants.

« Il faut, disait un père de famille, que les jeunes gens « aient quelques distractions : des chevaux, des chiens « de chasse, ou des philosophes. Mon fils n'avait aucune « préférence pour l'un ou l'autre de ces goûts ; ses incli- « nations de ce côté étaient modérées, et je m'en suis « réjoui (1). »

Mais, comme nous l'avons dit, les parasites grecs avaient d'autres ressources que leur rhétorique. Cette morale qu'ils accommodaient au culte de tous les vices, cet enthousiasme pour la liberté qu'ils n'avaient jamais connue, cette science dont ils débitaient les formules empruntées à l'Orient, n'étaient que des prétextes pour s'emparer de l'éducation, de la direction des familles, du gouvernement et de l'argent des Romains. Voulait-on sonder ce que recouvraient leurs enseignements pompeux, ils tiraient en cachette du fond de leur sac des recettes de tout genre, les unes propres à solliciter les vices, les autres à étudier habilement les lois, d'autres encore à amuser les passions par des pratiques de sorcellerie ; enfin, et comme dernière ressource, les poisons qui provoquent les ardeurs lubriques, les avortements et les décès de parents à héritage.

Comment la corruption pouvait-elle être combattue, lorsqu'on la trouvait préconisée par les auteurs mêmes dont la réputation semblait inattaquable. Les initiés de cet enseignement ésotérique lisaient au dos d'une page de Platon les vers honteux que le philosophe grec adres-

(1) Térence, *l'Andrienne*, acte I^er^, scène I^re^.

sait à l'éphèbe Agathon (1). Ils pouvaient invoquer l'exemple des Spartiates, qui, pour solliciter les ardeurs de leurs femmes, tapissaient leurs chambres à coucher d'images obscènes. Le savant philosophe d'Abdère, Démocrite, ne leur enseignait-il pas du ton le plus solennel que le plus sûr moyen de nuire à ses ennemis consistait à frotter leurs portes avec un mélange d'intestins non vidés de caméléon et d'urine de guenon (2)?

Un Grec avait écrit un énorme volume sur l'art d'attiser l'appétit par des moyens artificiels. L'ivresse provenant des excès de viande était aussi recherchée que l'ivresse provenant des excès de vin. Ce fut une gloire de consommer des quantités énormes de victuailles. Lorsque l'estomac distendu se refusait à accepter tout supplément

(1) Macrobe, *Saturnales*, chapitre II.

(2) Les ouvrages de Démocrite ne nous sont point parvenus; mais les auteurs latins nous en ont transmis quelques extraits. En voici un qui ne fait guère honneur au philosophe sous le patronage duquel s'est placée, au commencement de ce siècle, la science contemporaine. Nous le résumons à cause de sa longueur. On peut le lire *in extenso* dans les œuvres de Pline, livre XXVIII, chapitre XXIX :

La tête, le foie et le gosier brûlés du caméléon déterminent le tonnerre et la pluie. La langue, arrachée vive, a de l'influence sur l'issue des procès. La patte droite est souveraine contre les voleurs et les terreurs nocturnes; la patte gauche, brûlée et réduite en pastilles avec quelques condiments particuliers, rend invisible celui qui en porte les cendres. L'épaule droite assure la victoire; la gauche, entre autres monstruosités que Pline a honte de transcrire, donne la faculté d'envoyer, à qui l'on veut, les songes que l'on veut. Le fiel, jeté goutte à goutte dans le feu, disperse les serpents; dans l'eau, il rassemble les belettes. La queue, apprêtée en forme de rameau magique, a la propriété d'arrêter le cours des fleuves et des torrents; elle fend les ondes comme s'il s'agissait d'une feuille de cristal, et permet d'en interroger les profondeurs.— « Plût aux Dieux, s'écrie Pline, que Démocrite eût été touché « de la vertu de cette queue, à laquelle il attribue le pouvoir de couper « court aux bavardages immodérés. »

de nourriture, on savait à quels procédés recourir pour le vider à fond et se trouver aussitôt en état de recommencer. Au milieu de tels excès, le sens du goût s'était si profondément altéré, qu'on assaisonnait d'assa fœtida les plats les plus exquis.

« C'est ainsi, dit Pline, que les Grecs, *pères de tous les vices* (1), empoisonnaient leurs vainqueurs. »

Pour peindre les infamies mises en pratique par les Grecs, il faut oser transcrire quelques-uns des vers indignés qu'elles inspirent à Juvénal. Essayons, avec quelques ménagements :

« Les voilà partis, qui de la haute Sicyone, qui d'A-
« mydos, qui d'Andros, qui de Samos, qui de Tralles,
« qui d'Alabande; ils gagnent le mont Esquilin ou le Vi-
« minal pour s'ingérer dans le gouvernement des gran-
« des maisons de Rome. Ce ne sont point les ressources
« qui leur manquent; leur effronterie n'a pas de bornes;
« leur parole roule avec plus de rapidité que les eaux tor-
« rentueuses de l'Isée. — En voici un ! que pensez-vous
« que ce soit ? — Tout simplement un homme universel :
« grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, baigneur,
« augure, danseur de corde, magicien, médecin. Il sait
« tout jusqu'à se transformer en femme, en Thaïs, en
« matrone. Il peut même faire le personnage de Doris,
« quand elle a dépouillé son dernier vêtement : ne dirait-
« on pas d'une vraie femelle jusque dans les formes les
« plus secrètes de son sexe ?... Et quelle lubricité ! Ces
« Grecs ne respectent rien, ni le sexe, ni l'âge, ni l'inno-
« cence, ni la décrépitude... le tout pour pénétrer dans

(1) Pline, livre XV, chapitre xv. — Voyez aussi le même auteur, livre VII, chapitre xxxiii.

« l'intérieur des familles, s'emparer de leurs secrets et se « rendre redoutables (1). »

Les Grecs portaient donc l'original du masque hideux dont nos écrivains modernes ont affublé les jésuites.

(1) Juvénal, satire troisième.

IV

CONTRASTE DES GRECS ET DES ROMAINS.

Autant les Grecs étaient frivoles, autant les Romains étaient sérieux ; ceux-là tournaient tout en raillerie, ceux-ci s'appliquaient sans cesse à augmenter leurs vertus, leurs connaissances et leurs ressources. Pendant que, chez les Grecs, l'égoïsme foulait aux pieds les intérêts les plus sacrés de la république, chez les Romains la raison d'État triomphait de tous les égoïsmes.

M. Noël des Vergers, qui a consacré une partie de son existence à restaurer, à l'aide des fouilles archéologiques, l'histoire des Étrusques, dont la civilisation était si brillante à l'époque de la fondation de Rome, croit pouvoir affirmer que l'Italie avait été originairement peuplée par des immigrations venues de l'Asie, et particulièrement de l'Assyrie. Il explique ainsi le développement spontané d'une société policée dans la haute Italie et sur les côtes occidentales de la Péninsule, société qui fut antérieure à celles de la grande Grèce.

Il est certain que les guerres des Romains contre Fidènes, Albe, Véïes, témoignent de la prospérité et de la richesse de ces villes. A ces époques reculées, les Étrusques savaient déjà construire des voûtes et connaissaient

les principaux procédés de la métallurgie. Leurs architectes créèrent les plans des maisons qui restèrent en usage à Rome. Leurs villes étaient ornées de monuments et de statues en nombre considérable. On les accusait de s'abandonner aux douceurs d'une vie trop heureuse; mais la résistance héroïque qu'ils opposèrent aux Romains témoigne de l'énergie de leur patriotisme. Vaincus, ils s'imposèrent à Rome par leur civilisation, s'y virent chargés de l'éducation des enfants, et y développèrent autant que possible le goût des lettres et des arts. Leur langue fut pendant longtemps la langue classique des vainqueurs. Enfin ils furent les architectes de ces grands travaux d'utilité publique qui nous frappent encore d'admiration.

Le contact des Étrusques ne paraît pas avoir abâtardi les Romains; loin de là, il semble avoir développé en eux beaucoup de vertus privées et publiques. Ils accoutumèrent les fils de la Louve au respect de la justice, à l'amour de la famille, aux travaux domestiques, au goût d'une vie honorable et régulière. Habitués à vivre libres avant la conquête, ils durent contribuer, quand ils se virent confondus avec les vainqueurs, à maintenir à Rome les grands sentiments de la discipline, du patriotisme et de la liberté.

Soit développement de leur génie naturel, soit influence du génie étrusque, les Romains acquirent rapidement une grande renommée, non-seulement de valeur militaire, mais surtout de justice politique. Forts et libres plus qu'aucun peuple ne l'avait été avant eux, leur gouvernement était généralement envié, parce que, si dur qu'il fût, on y respectait la loi. Ils eurent beaucoup moins de peine à étendre leur domination qu'à la maintenir et à la défendre. Partout ils étaient accueillis comme des libéra-

leurs; mais partout aussi ils avaient à lutter, au lendemain de la conquête, contre la coalition des despotismes qu'ils menaçaient ou qu'ils avaient détrônés.

La Grèce elle-même, comme toutes les nations du vieux monde, les invita à la délivrer des tyrannies dont sa faiblesse l'empêchait de s'affranchir. Depuis longtemps déjà, réduite à l'impuissance par l'excès de ses querelles intestines, elle était tombée sous le joug de petits rois qui n'étaient autre chose que des chefs de brigands. Un fait curieux et bien digne de remarque, c'est que les coalitions formées par les citoyens libres pour combattre la féodalité de ces despotes étaient encore plus redoutées du reste de la population. Il suffit donc aux Romains d'apparaître, pour que leur protectorat fût universellement reconnu.

V

APERÇU GÉNÉRAL DE LA CONQUÊTE ROMAINE.

La partie de l'étude que nous abordons ici se borne à mettre en lumière quelques faits caractéristiques les plus saillants et malheureusement les moins connus de l'histoire grecque. Nous y marchons à grands pas, laissant aux lecteurs qui voudront approfondir les faits le soin de recourir aux sources.

Après avoir entraîné tout ce que l'Afrique, l'Espagne, la Gaule méridionale et la haute Italie pouvaient lui offrir de forces vives pour les jeter sur Rome, Annibal fit appel à la vanité des Macédoniens. Il leur représenta qu'il existait dans l'Hespérie un peuple qui se vantait de l'emporter sur tous les autres en valeur guerrière. Il n'en fallut pas davantage pour engager le roi de Macédoine, Philippe, à faire cause commune avec les Carthaginois. Une expédition imprudente et malheureuse contre le littoral de l'Adriatique attira sur la Grèce l'attention et la colère du Sénat romain. Un propréteur fut envoyé chez ces nouveaux ennemis pour étudier leurs ressources. Il s'aperçut bien vite à quels hommes il avait affaire, et parvint aisément, sans le secours d'une seule cohorte, à paralyser leur action à l'extérieur. Il lui avait suffi de raviver, par la promesse de son concours aux divers compétiteurs, les querelles intestines.

Le roi Philippe, au lieu de reconnaître son impuis-

sance, ne négligea rien pour irriter les Romains. Ceux-ci supportèrent, non sans frémir, les provocations de cette royauté vaniteuse qui se croyait inexpugnable dans ses forteresses, de l'autre côté de l'Adriatique. Mais lorsque leur triomphe définitif sur Carthage leur rendit la libre disposition de leurs forces, ils envoyèrent le consul Titus Quintius Flamininus sur les confins de la Macédoine avec des troupes romaines.

Les enseignements qu'aurait pu fournir la déplorable expédition de Pyrrhus en Italie avaient été complétement perdus pour les Grecs, soit que leur vanité étouffât le souvenir de leur défaite, soit que les vaincus eussent jugé bon de ne pas parler des déceptions qu'ils avaient éprouvées. Les Romains, à leur apparition sur le sol grec, furent accueillis par une risée universelle. Ils n'étaient qu'une poignée d'hommes. Comment pouvaient-ils espérer de triompher des troupes macédoniennes? Ceux-là même qui conspiraient hautement contre Philippe et étaient venus dans le camp du consul déclaraient que la guerre, dans des conditions aussi disproportionnées, était impossible. Flamininus, un instant, faillit les croire ; mais il se souvint que le Sénat ne lui permettrait pas de revenir sur ses pas, et il prit toutes les précautions qu'une excessive prudence lui pouvait suggérer.

Une affaire d'avant-garde, imprévue de part et d'autre, fit revenir les Grecs de leur dédain. Un détachement d'éclaireurs macédoniens se trouva face à face avec un détachement d'éclaireurs romains,

> L'attaquer, le mettre en quartiers,
> Sire loup l'eût fait volontiers,
> Mais le mâtin était de taille
> A se défendre hardiment.

Le choc eut lieu; et, quoique les Macédoniens fussent mieux équipés et en nombre supérieur, ils durent s'estimer heureux de pouvoir emporter leurs blessés et leurs morts.

Le roi Philippe crut l'occasion favorable pour exciter la colère de ses soldats. Il ordonna qu'on rendît aux morts les honneurs funèbres; et, dans une cérémonie solennelle, il découvrit les corps sanglants qui semblaient réclamer vengeance. L'effet fut tout différent de ce qu'il attendait. Les cadavres présentaient de si larges entailles et de si terribles fractures, que la peur gagna toute l'armée. « Quoi donc! murmurait-on de toutes parts, est-ce ainsi que les Romains traitent leurs ennemis? » Dès ce moment, il fallut que le hasard et la ruse missent les descendants des soldats d'Alexandre en présence des soldats de Flamininus. Au lieu de marcher à l'ennemi, qu'il pensait d'abord écraser presque sans coup férir, le roi de Macédoine prit à son tour ses précautions, se retrancha avec soin et se tint à portée de ses forteresses. Il n'en fut pas moins complétement battu.

Les Macédoniens étaient atterrés. Cependant Flamininus ne se départit point de sa réserve; jeune, accessible aux beautés de l'éloquence, persuadé sans doute que les Grecs étaient une race d'élite, il poursuivit le cours de ses succès comme s'il en avait eu honte. Il ne savait quels honneurs faire aux alliés qui se présentaient, avec quels ménagements traiter les ennemis vaincus. Ce Romain, crédule, enthousiaste, élevé sans doute par quelque sophiste, prenait au sérieux tous ces hâbleurs. Si les Grecs avaient eu alors le moindre sens moral et le plus léger sentiment de patriotisme, ils auraient inauguré une ère de gloire et de liberté qui eût été en rapport avec leurs prétentions traditionnelles.

Mais le mauvais esprit dont ils étaient possédés les poussa, à ce moment même, aux extravagances les plus puériles et les plus féroces. Flamininus remportait-il une victoire, ils s'en attribuaient tout l'honneur, parce que des troupes de leur pays s'étaient associées aux troupes romaines. — Prenait-il une ville, ils la pillaient. — Pardonnait-il aux vaincus, ceux-ci le payaient de la plus lâche ingratitude. — Ils se démasquèrent sans pudeur dans trois rencontres différentes.

A Cynocéphales, quand le succès se fut déclaré pour Flamininus, une troupe de Grecs pénétra dans le camp de Philippe et pilla tout ce qu'elle y trouva. Lorsque les Romains y pénétrèrent à leur tour, la place était vide et soigneusement nettoyée. Ils réclamèrent en vain quelques trophées de leur victoire; autant aurait valu réclamer à un incendie les richesses qu'il a dévorées.

Les Béotiens étaient entrés, avec parti pris de mauvaise foi, dans l'alliance romaine; ils faillirent, par une trahison, compromettre l'existence de l'armée entière. Ceux-là même qu'ils avaient cru servir par leur fourberie les livrèrent à la discrétion des Romains. Ils étaient condamnés d'avance par les lois de la guerre; ils se croyaient perdus. Flamininus leur pardonna sans restriction. Quelques jours après, ils massacraient, avec les armes qu'on leur avait laissées, cinq cents citoyens de Rome qui voyageaient sans défense dans leur pays.

Quand la Macédoine fut suffisamment humiliée, Flamininus, rejetant sur les intrigues des rois toutes les agressions iniques dont Rome avait été victime, plaida la cause des Grecs devant le Sénat. On crut à ses rapports, on pensa qu'il serait généreux de rendre la liberté à un grand peuple, et que la magnanimité ferait ainsi de la

république grecque une sœur dévouée de la république romaine.

Le consul fit donc prononcer au milieu de la solennité des jeux isthmiques que la Grèce était désormais maîtresse de ses destinées. Ce jour-là, pour la première fois, tous les Grecs se trouvèrent réunis dans un sentiment unanime, et leur enthousiasme se traduisit par de tels cris que « les oiseaux qui volaient au-dessus de l'assemblée tombèrent étourdis au milieu de la foule (1). » Titus Quintius Flamininus, entouré, pressé de toutes parts, s'attendait à un délire de reconnaissance ; on se contenta de lui demander qu'il retirât immédiatement les troupes romaines restées en Grèce. Il eut le courage de faire droit à ce désir. Mais à peine le dernier soldat romain s'était-il embarqué, qu'une coalition générale s'organisa contre les libérateurs.

Polybe et les historiens grecs qui rapportent ces faits essayent vainement de pallier l'infamie de la conduite de leurs compatriotes. Dans cette guerre, qui n'eut d'autre origine que la jalousie du nom romain, d'autre prétexte que l'affranchissement de la Grèce, les Romains se montrèrent, au début, d'une générosité qui tournait à la faiblesse. Pour retrouver l'exemple de tant de magnanimité en regard de tant d'ingratitude, il faut descendre jusqu'aux temps contemporains, et rappeler de quel prix fut payée l'intervention des puissances occidentales qui restaurèrent, au prix de leur argent et de leur sang, l'indépendance hellénique.

Flamininus subit la disgrâce du Sénat pour son imprudence. La Grèce était retombée dans une épouvan-

(1) Hyperbole des historiens grecs qui rapportent le fait.

table anarchie. L'ex-consul conservait néanmoins cette candide crédulité qui l'avait fait la dupe des rhéteurs. Le Sénat ne trouva pas de meilleur expédient que de lui confier la pacification de la Grèce. Il revint donc, et le diable sait à quelles hostilités et à quels déboires il se vit en butte. Il se noya dans l'étude des discussions qui avaient trait à l'hégémonie, comblant les Grecs de bienfaits, payé par des complots et des imprécations, et finissant par ne savoir qui valait le mieux des tyrans ou des tyrannisés. Il était difficile de lui imposer une expiation plus douloureuse; malheureusement personne n'en tira profit. A partir du jour de leur liberté, et moins encore qu'auparavant, les Grecs ne surent vivre en paix ni avec eux-mêmes ni avec les autres.

VI

ANARCHIE ET CONSPIRATIONS DES GRECS.

Cependant Philippe de Macédoine, instruit par l'expérience, se tint en repos, non de bonne grâce, sa vanité avait reçu une trop mortelle atteinte, mais par force. Ne pouvant se venger sur les Romains, il se vengea sur ceux de son entourage et de sa famille qui faisaient bon visage aux vainqueurs. On connaît l'histoire de ce malheureux Démétrius qui paya de sa vie son entente avec les Romains ; les traditions des Atrides n'étaient point perdues. Persée, après avoir supplanté son frère, succéda à Philippe. C'était un homme présomptueux et lâche, dont l'avènement devait amener l'asservissement de la Macédoine.

Les premiers actes du règne de Persée furent des actes d'hostilité aussi haineux que puérils envers les Romains. Il s'appliqua à les insulter et ne tarda pas à s'attirer de terribles représailles. Paul-Émile débarqua en Grèce, bien résolu d'en finir avec cette engeance. Il n'eut qu'à paraître pour triompher de Persée, le réduire en esclavage, et le ramener captif à Rome, où il finit ses jours comme il les aurait dû commencer.

L'asservissement de la Macédoine laissa la ligue achéenne maîtresse de l'hégémonie ; et, comme c'était aux

Romains qu'elle la devait, son premier acte fut de comploter contre eux. La conspiration ayant été éventée, les principaux chefs durent aller se justifier devant le Sénat romain.

Ils auraient infailliblement payé de leurs têtes des menées qui n'étaient que trop bien prouvées, si Caton l'Ancien, par considération pour l'historien Polybe, n'avait pris la parole en leur faveur : « Tous les accusés, « dit-il au Sénat, sont des vieillards. N'est-il pas indigne « de cette assemblée de délibérer si c'est en Italie ou « en Grèce qu'il faudra creuser leurs fosses? » Cette saillie du vieux censeur sauva les coupables.

Selon l'usage de ses compatriotes, Polybe, au lieu de s'en tenir à ce succès inespéré, sollicita de Caton qu'il fît rendre aux accusés les charges et les dignités qu'ils avaient perdues. Le vieux Caton, qui connaissait les Grecs, ne se fâcha point de l'outrecuidance de cette réclamation. Il fit allusion à un passage de l'Odyssée et demanda, avec son malin sourire, « s'il eût été prudent à Ulysse de « revenir chercher quelques défroques oubliées dans « l'antre de Polyphème, lorsqu'il avait eu le bonheur d'en « sortir sain et sauf. »

La Grèce ne laissa pas de prendre part à l'insurrection suscitée par Mithridate. On sait avec quelle rapidité Lucullus triompha de cette révolte, la plus terrible cependant de toutes celles qu'ait tentée la société grecque. Sylla acheva d'abattre la vanité militaire des Grecs en punissant, avec une sévérité qui allait jusqu'à la cruauté, les moindres tentatives d'insubordination. On sait qu'il fit couler à Athènes autant de sang qu'il en devait faire couler plus tard à Rome.

Les Grecs comprirent enfin qu'ils n'étaient pas de taille

à lutter contre les Romains; leur terreur fut telle, qu'ils semblent dès lors avoir renoncé au métier des armes. Ce renoncement aurait eu sans doute quelque valeur si leur race décrépite n'avait joué le personnage de ces vieillards débauchés qui se vantent de leurs exploits passés, auxquels ils donnent des proportions fantastiques, et se livrent à tous les désordres que leur permet encore leur impuissance. Ils pouvaient devenir des apôtres de paix pour l'humanité; ils préférèrent la corrompre avec les traditions batailleuses de leurs ancêtres; et, trop lâches pour faire la guerre, ils ne négligèrent aucune occasion de se livrer au pillage.

VII

CE QUE LA TRADITION GRECQUE FIT DES ROMAINS.

La dépravation grecque, infusée dans le sang romain, devait produire les effets les plus terribles et engendrer des monstres. Sylla, né à Rome et nourri de l'enseignement d'Athènes, fut un des premiers à faire goûter au monde consterné les fruits de cette double éducation. Le courage militaire qu'il tenait de son pays natal se transforma en cruauté sous l'influence des doctrines de son pays adoptif. Il fut aussi funeste à ses amis qu'à ses ennemis, et l'on frémit encore au souvenir des torrents de sang dans lesquels il éteignit les dernières flammes du patriotisme et de la liberté.

Railleur implacable, alliant aux dons naturels les plus brillants des vices infâmes, vaniteux, disert et féroce, on le vit surgir par l'intrigue, payer ses premiers protecteurs de la plus noire ingratitude, caresser les partis et fomenter peu à peu à Rome une des plus terribles guerres civiles qu'ait enregistrées l'histoire. Ce Romain, élevé à la grecque, exploitait avec la dernière effronterie jusqu'aux sentiments généreux de ses ennemis. On le vit, dans les premiers tumultes de l'anarchie qu'il avait allumée, se réfugier dans la maison même de l'homme dont il avait

mis la tête à prix, et se réclamer effrontément des lois d'hospitalité dont il était le premier à rire et qu'il avait si souvent violées.

Tout le monde sait avec quelle rigueur il châtia la Grèce lors de la prise d'Athènes et dans les batailles d'Orchomène et de Chéronée, châtiments aussi sanglants qu'inutiles, puisqu'il abandonna le fruit de ses victoires pour exterminer ses propres concitoyens. Il mourut entouré d'histrions, d'éphèbes et de filles, ses conseillers habituels, qu'il avait recrutés en Grèce. On sait quelle terrible agonie termina cette existence, qu'il appelait *heureuse :* ses chairs se transformèrent en vermine. C'était comme une image de la dissolution d'une société dont il était la personnification la plus brillante.

Il laissa derrière lui les Catilina, les Dolabella, les Claudius, les Salluste, les Verrès, et Rome en proie à tous les vices. Ce qu'il restait d'honnête dans la république n'avait pu échapper à la gangrène de l'immigration grecque.

Deux écoles de sophistes se partageaient l'empire romain : l'une, celle d'Épicure, avait des adeptes nombreux, mais tellement méprisables, qu'Horace, malgré son indulgence, les comparait à un troupeau de porcs (1) ; l'autre, celle de Zénon, exaltait jusqu'à la folie les présomptions de l'égoïsme et le mépris de l'humanité. Cette dernière fut plus funeste encore à la république, en raison même des suicides et des assassinats qu'elle occasionna.

Nous n'avons pas à retracer ici le tableau moral de cette dernière période de l'histoire de la république romaine. Il a été esquissé par un grand nombre d'historiens. Un

(1) Horace, *Epicurii de grege porcum.*

seul trait fera ressortir les tristes conséquences de l'enseignement grec : la comparaison des deux Catons.

Caton l'Ancien était sans doute un homme austère, un peu dur pour un entourage qui s'essayait déjà à la révolte ; mais il avait conservé les grandes vertus qui avaient conduit les Romains à l'empire du monde. Il était de la race de ces vieux patriciens qui renvoyaient les porteurs de présents, Grecs ou autres, avec des railleries d'un sel un peu grossier, mais pleines de sens et de profondeur. Comme Fabricius, il pouvait dire qu'étant maître de ses yeux, de sa bouche et de ses organes inférieurs, il était au-dessus de tout désir immodéré. Aussi parvint-il à la limite extrême de la vieillesse sain de corps et d'esprit, partageant sa vie entre l'étude et le gouvernement de l'État, respecté, considéré et même recherché de tous les jeunes gens. Il est impossible d'en faire un plus beau portrait que celui de Cicéron (1).

Caton d'Utique, dont on a tant vanté la grandeur d'âme et cet héroïsme imbécile qui ouvrit tant de voies imprévues à l'établissement du despotisme, Caton d'Utique nous montre ce que peut l'influence des doctrines grecques les plus accréditées sur des âmes fières et naturellement attachées à la vertu. Il ne pouvait se passer de sophistes, il les alla chercher en Grèce ; il les accrédita à Rome de toute son influence, il en fit ses directeurs spirituels. Sous cette tutelle, il ne tarda pas à voir ses qualités tourner à l'enflure, et ses défauts se dissimuler peu à peu sous un masque théâtral. Lorsque arriva l'heure de la lutte, il était chef d'un parti puissant et redouté ; il pouvait résister avec énergie aux empiétements de César. En admettant

(1) Cicéron, *De Senectute.*

même qu'il lui fût impossible de triompher, au moins pouvait-il réagir et tenir en échec un vainqueur qui aurait dû compter avec lui. Qui sait ce que fût devenue Rome, si Jules César avait eu affaire à un homme comme Caton l'Ancien? Caton d'Utique, au contraire, tomba, au premier revers, dans un accès de désespoir. Ce fut au moment même où les yeux se tournaient vers lui, qu'il se perça de son épée, après une insomnie hantée par les fantômes grecs. Ce suicide serait évidemment bouffon, s'il n'eût été féroce. Il se réduit à un acte de lâcheté commis dans un moment de désespoir.

Caton d'Utique n'en restera pas moins pour nos rhéteurs le modèle de la magnanimité. Il mourut jeune et impuissant, drapé dans une phrase aussi ronflante qu'elle est impie et absurde (1). Si les dieux avaient favorisé le vainqueur, c'est qu'il avait su lutter au milieu des plus grands périls, et si Caton avait voulu favoriser les vaincus, il aurait pris les armes pour les défendre.

(1) *Causa diis victrix placuit, sed victa Catoni.*

VIII

ABSURDITÉS DE L'ENSEIGNEMENT PHILOSOPHIQUE DES GRECS A ROME.

CONSÉQUENCES DANS L'ORDRE POLITIQUE.

Il n'est point superflu de protester contre ces déplorables doctrines du Portique, dont notre enseignement est encore empoisonné aujourd'hui. Le suicide de Caton d'Utique, l'assassinat de César et la mort de Brutus en font ressortir les funestes effets. Sous prétexte de sauvegarder la liberté d'un orgueilleux égoïsme, elle conduisit le monde romain à la plus dure des servitudes. La première conséquence de cette doctrine fut de pervertir le sens jusque-là si droit des Romains. Jamais il ne sortit d'Athènes un poison plus subtil et plus funeste à l'humanité. Celui-là même qui le produisit en fut la première victime, car ce Zénon de Cittium, auquel on en fait remonter l'invention, n'eut pas même le courage d'attendre qu'une mort naturelle vînt mettre fin à sa vieillesse. Il était déjà aux portes du tombeau, lorsqu'il s'y précipita de lui-même, donnant un exemple qui ne devait être que trop suivi.

Il est facile de faire constater, à cette occasion, le dénûment absolu de logique qui caractérise les productions

de la philosophie grecque. Les deux grands axiomes du stoïcisme étaient : « qu'il faut vivre selon la nature, » et « placer la liberté individuelle au-dessus de toutes choses. » C'est de ces deux propositions inconciliables que sont issues toutes les absurdités du Portique. Si, comme l'affirmait Zénon, « il n'y a rien dans notre intelligence qui ne « soit un résultat direct ou indirect de la sensation, » et si « on doit vivre selon la nature, » qu'avons-nous affaire de liberté individuelle ? Restons ce que la nature nous a créés ; n'obéissons qu'à l'instinct de notre espèce ; imitons les animaux, qui n'ont pensé et qui ne penseront jamais à se soustraire au mal par le suicide.

Il est difficile de comprendre par quelles déductions les philosophes du Portique sont parvenus à donner comme évidentes des affirmations aussi contradictoires. Toute l'habileté, nous allions dire toute la malice, consiste à faire exprimer aux mots le contraire de ce qu'ils sont chargés de dire. La nature, pour Zénon, n'est point l'ensemble des phénomènes sensibles au milieu desquels s'accomplit notre existence corporelle, et des lois qu'ils engendrent ; c'est un feu subtil, une divinité cachée, gouvernante, éclairante et comburante, dont la présence, éparse dans tout l'univers, se traduit dans l'homme par l'âme, et ne paraît avoir souci des corps que pour les détruire.

La philosophie grecque est pleine de considérations de la même force ; elle ne s'admire que quand, selon l'expression de Bacon, elle a mis au jour quelque monstre. Plus elle est obscure et illogique, plus elle croit avoir fait preuve de science. Le beau mérite de voir les choses comme elles sont !

Aussi, lorsque d'ineptes césars succédèrent à Jules, Auguste et Tibère, tout ce qui s'était nourri du poison

philosophique de la Grèce s'empressa de leur faire place nette en s'immolant à la Nature de Zénon ; et ce qu'il y eut de plus extravagant dans ces holocaustes, c'est que la Providence et la vertu même y furent maudites. Brutus, qui devait pousser à ses conséquences extrêmes la doctrine stoïcienne, après avoir frappé son bienfaiteur et s'être frappé lui-même, déshonora son dernier soupir par le plus horrible blasphème que l'homme ait proféré :

« Vertu, s'écria-t-il, tu n'es qu'un mot ! »

IX

COMMENT LES GRECS SE GRANDIRENT AUX DÉPENS DES ROMAINS.

Il serait cependant injuste de faire honneur aux Grecs de la perversion qu'ils apportèrent dans l'intelligence des Romains. Semblables à ces plantes vénéneuses qui épanouissent la richesse de leur végétation et font miroiter leurs attraits funestes sous les caresses du soleil, les doctrines grecques florissaient dans les sociétés classiques avec une sinistre candeur. Elles s'admiraient en toute sincérité dans un profond ravissement de leur propre essence. C'est là le secret de l'amour qu'inspirent les courtisanes ; elles attirent les adorations extérieures dans le gouffre de leur idolâtrie personnelle, et si follement qu'on les adore, on ne les adorera jamais autant qu'elles-mêmes.

Mais s'il faut absoudre l'esprit grec de sa malfaisance, parce qu'elle est naturelle, on ne peut étendre cette absolution aux falsifications historiques dont il s'est rendu coupable. Pour un Thucydide, que d'historiens faussaires. L'habileté avec laquelle ils s'y prirent pour se

faire un piédestal de la gloire romaine mérite assurément une mention.

Il était bien cruel pour la vanité des Grecs de voir s'écrouler l'empire macédonien devant un jeune homme comme Flamininus. Le vieux Paul-Émile, qu'ils croyaient tombé dans la décrépitude, leur infligea un châtiment bien autrement douloureux quand il traîna Persée dans les rues de Rome, enchaîné aux dépouilles de la Grèce. Que de hontes n'eurent-ils pas à dévorer coup sur coup avec Lucullus et Sylla ! Mais ce qui mit le comble à leur irritation, ce fut de voir Pompée accomplir avec une incroyable facilité la conquête de cette Asie dont il ne connaissait ni les mœurs ni le langage, et où il n'avait pas d'intelligences séculaires. Tant de succès obtenus par des hommes si divers étaient autant de démentis infligés à leurs traditions militaires. Ce qu'ils ne pardonnaient pas à Pompée, c'était d'avoir été si complétement écrasé par César, après avoir si facilement triomphé des nations au milieu desquelles ils avaient espéré voir la puissance romaine s'engloutir.

A tant de capitaines illustres il fallait en opposer un qui pût éclipser leur gloire. Ils essayèrent d'abord de donner un corps à la légende de l'expédition de Bacchus ; bientôt ils se réconcilièrent avec Alexandre. Ce roi qu'ils regardaient comme un fou et comme un barbare, ils en firent leur enfant de prédilection et le modèle de la sagesse ; le meurtrier de Clitus, l'amant d'Éphestion, l'incendiaire de Persépolis, le coureur d'apothéoses, devint tout à coup la personnification de la prudence, de la modestie, de la grandeur d'âme et de toutes les vertus. Chose étrange, on s'avisa d'écrire, pour la première fois, une histoire détaillée et laudative de la vie d'Alexandre quatre siècles après la

mort du héros macédonien. Quinte-Curce se chargea de ce soin. Quel était ce Quinte-Curce? Était-ce un pseudonyme de quelque Grec latinisé! Était-ce tout simplement un élève de quelque sophiste? C'est ce qu'il est difficile de décider, car on ne possède aucun renseignement sur cet écrivain.

L'effet produit par son livre dut être assez mince, si l'on en juge par le silence qui se fit autour de l'auteur. Ce silence est tel, qu'on peut même constater l'époque à laquelle Quinte-Curce aurait écrit. En admettant que cette époque remonte au I^er^ siècle de notre ère, on comprend que les exploits d'Alexandre aient été de fort médiocre intérêt pour les Romains, encore tout frémissants des formidables luttes de Marius et de Sylla, de César et de Pompée, d'Antoine et d'Octave. A côté de ces faits militaires, l'expédition d'Alexandre en Asie pouvait tout au plus passer pour une bucolique.

La crainte de l'enthousiasme que le spectacle de leur propre gloire pouvait réveiller chez les Romains asservis fit que les empereurs acceptèrent complaisamment et sollicitèrent même une falsification historique qui détournait les regards des traditions nationales. On retrancha donc, de gaieté de cœur, tout ce qui restait de vivace dans les renseignements du passé de la république. L'histoire d'ailleurs se faisait avec des phrases beaucoup plus qu'avec des faits, et se prêtait admirablement aux nécessités du gouvernement. Elle fut falsifiée sans le moindre scrupule, avec d'autant plus de succès, qu'il y avait dans cette entreprise une condition de sécurité pour l'État et un regain de vanité pour les Grecs.

Mais il ne suffisait pas d'exalter outre mesure les héros grecs, il fallait rabaisser les héros romains. Plutarque

s'attacha résolûment à cette entreprise, et réussit, sans doute avec le crédit du maître. Quand on songe à l'omnipotence des empereurs, au soin jaloux qu'ils prirent d'étouffer jusqu'aux dernières traces et aux dernières illustrations des grandes familles de Rome ; quand on considère surtout qu'ils ne gouvernaient qu'entourés d'un monde d'affranchis, d'eunuques, de courtisanes, soit grecs, soit élevés à la grecque, on n'hésite pas à reconnaître de quelle mystification l'enseignement historique fut à la fois dupe et victime.

Considérée en elle-même, l'œuvre de Plutarque présente évidemment le double caractère d'une basse envie et d'un parti pris de dénigrement destiné à servir la politique impériale. Il suffit de parcourir la biographie de ses hommes illustres pour s'étonner des singuliers parallèles auxquels notre auteur s'abandonne.

De peur qu'on ne nous accuse de discréditer, de parti pris et pour les besoins de notre cause, tous les hommes illustres de la Grèce, nous engagerons le lecteur qui voudra s'édifier sur ce point à parcourir la collection des mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques. Le lièvre fut levé d'une manière assez bizarre.

Un savant en *us* et en *os*, du nombre de ceux qui fondent leur réputation sur l'étude d'un seul auteur classique, s'avisa, un beau matin de l'année 1729, d'annoncer au public lettré qu'il n'y avait aucun fondement à faire sur l'authenticité de l'histoire des premiers siècles de Rome. L'assertion parut extravagante ; elle était appuyée de preuves si puériles, que le novateur ne trouva d'autre excuse que de nommer l'auteur auquel il l'avait prise. Cet auteur était Plutarque.

Dans son *Parallèle des faits grecs et romains*, notre

Grec avait inventé plutôt qu'exhumé de l'histoire de son pays des faits insignifiants, et s'était attaché à démontrer que les historiens latins s'étaient approprié ces traditions. La déloyauté du procédé était tellement choquante, qu'on interrogea avec soin l'œuvre tout entière. On constata (1) l'effronterie avec laquelle il inventait, falsifiait et coordonnait ses documents historiques.

Ceux qui ne voudront pas recourir aux mémoires académiques trouveront non-seulement dans les *Parallèles* de Plutarque, mais aussi dans les œuvres morales de cet auteur, des *preuves* de mauvaise foi contre lesquelles on ne peut rien arguer.

Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir les deux petits traités intitulés *De la fortune des Romains*, et *De la vertu d'Alexandre*. Le premier qui en fit une traduction française (2) signalait déjà la perfidie cachée sous une apparence d'impartialité. Là, Plutarque essaye de discuter si c'est par chance ou par vertu que les Romains sont arrivés à la possession du monde, et après avoir examiné toutes les raisons qui militent en faveur de la première conclusion, il s'abstient de rien dire en faveur de la seconde.

Notre auteur est bien autrement prolixe quand il s'agit de célébrer la vertu d'Alexandre, « lequel trouve mauvais « et se fâche de ce que l'on pense que la Fortune lui ait « donné son empire, qu'il a acheté et conquis avec son « propre sang répandu,

(1) Voir les *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques*, année 1729, pages 52 et suivantes.

(2) Robinot, 1655, in-fol.

Ayant passé tant de nuits à veiller,
Et tant de jours sanglants à travailler
En combattant (1)

« contre des forces invincibles, des nations innom-
« brables, des rivières presque impossibles à franchir,
« des rochers au-dessus desquels des flèches ne pou-
« vaient passer, toujours accompagné de prudence, de
« patience, de vaillance et de *tempérance.* »

Et le reste sur le même ton.

D'après ces échantillons, on voit comment Plutarque écrit l'histoire, et comment tant de philhellènes l'ont écrite après lui.

Ainsi les Grecs ne se contentèrent pas seulement des dépouilles de ceux qui les avaient précédés, ils firent en sorte de tirer le principal et le plus net de leur gloire de ceux qui les ont suivis ; juchant l'effigie de leurs petites illustrations sur les robustes épaules des Romains, ils se firent passer pour des géants.

Sans cette supercherie, les Alcibiade, les Alexandre, les Démétrius, n'auraient été que des avortons indignes de figurer dans un musée historique. Aujourd'hui, si la Grèce était restée aussi inconnue que les Afghans, on n'accorderait pas à son histoire un seul instant d'attention.

En pareil cas, il est encore plus honorable d'être dupe que fripon. Par une condescendance qui fait, en somme, honneur au caractère romain, ces assertions trouvèrent créance dans les jeunes intelligences avides d'instruction. On accepta les traditions grecques sans les contrôler,

(1) Traduction littérale de cette prose entrecoupée de mauvais vers.

comme il plaisait aux intéressés de les présenter, sans songer que Rome avait ses précédents dans l'Étrurie. *A beau mentir qui vient de loin;* ce proverbe, vrai pour les distances, est encore plus vrai pour l'ancienneté. La différence des langues et des races, l'éloignement des sources et des siècles, permettaient d'enchâsser ces pierres fausses dans des montures de prix. La pierre est restée fausse, la monture seule a quelque valeur. De la friperie grecque Rome habilla ses personnages, et plaça le tout dans son Panthéon ; elle se plut à les oindre du baume de ses anciennes vertus ; son héroïsme fardant leur polissonnerie leur donna un faux air d'enfants gâtés de la nature et de la Providence. Elle ne se borna pas à la mise en scène des personnes, elle voulut donner du lustre aux œuvres ; elle y consacra tout son temps et tout son génie. Comme ces femmes affolées qui s'attachent aux amours les plus indignes, elle mit sa gloire à faire resplendir les Grecs. Elle refit, polit, émonda, commenta, augmenta les produits littéraires, artistiques et philosophiques de l'antiquité grecque. A ce labeur ingrat, elle dépensa plus d'efforts et de génie qu'il n'en eût fallu pour constituer une civilisation originale.

Ce métier devint tellement à la mode, qu'à la fin du règne des Césars, tous les Romains intelligents s'étaient faits restaurateurs d'archaïsmes helléniques, commentateurs, grammairiens, éditeurs et brocanteurs d'œuvres et de chefs-d'œuvre grecs. L'ordre, l'esprit de méthode, la défiance exagérée pour ses propres conceptions, l'admiration sans bornes pour tout ce qui venait d'outre-mer, l'amour du beau maniéré, mêlé à je ne sais quel penchant pour la dépravation, toutes ces grandes qualités et ces vices délicats d'une société puissante qui tombe en

décadence, et que les fils de Pélops n'ont jamais connus, toutes ces ressources furent mises au service de cette réhabilitation imméritée, avec une piété presque filiale, avec un respect dont le bénéfice doit revenir aux seules générations qui se sont chargées de l'entreprise, et dont il faut exclure celles qui en ont été le prétexte. — Quels progrès n'eût pas faits cette civilisation latine, digne assurément d'un meilleur sort, si les originaux avaient été pris parmi les Égyptiens ou les Hindous !

X

DISPERSION DES GRECS APRÈS LA CONQUÊTE ROMAINE.

Les guerres d'Alexandre et les empires qui en furent la conséquence avaient depuis longtemps déjà fait émigrer ce qu'il y avait d'individualités actives et intelligentes parmi les Grecs, en Syrie, en Cappadoce, en Bithynie, en Égypte. C'est à ce moment que fleurirent les villes grecques, depuis complétement ruinées, qui firent du golfe Persique et de la mer Rouge des succursales de l'Archipel et de la mer Tyrrhénienne. Mais ces colonies si brillantes à l'origine, si animées, si turbulentes, s'éteignirent rapidement sous l'étouffement des vices particuliers aux Grecs. Seules, Antioche et Alexandrie persistèrent pendant un temps plus ou moins long, la première par la science de sa corruption, la seconde par les recrues qu'elle fit dans les savants, les philosophes et les mystiques de l'extrême Orient.

Il a été de mode dans ces derniers temps de célébrer la gloire de l'école alexandrine des néoplatoniciens, sans que personne ait cru devoir établir que cette école n'avait de grec que la facture, et de platonicien que le nom. Les théories bâtardes des chefs les plus illustres de cette école,

à commencer par celle de Plotin, présentent les mêmes défauts que toutes celles qui se sont inspirées de près ou de loin de l'esprit grec : exaltation de l'égoïsme, incohérence des idées, pratiques mystérieuses de sorcellerie, plagiats indigestes, conséquences funestes dans l'application. Leur seule action se borna à semer et à couver, dans le christianisme d'Orient, les germes de dissolution qui exercèrent tant de ravages dans le Bas-Empire.

Mais la plus grande partie des Grecs avait transporté ses pénates à Rome. C'est là que nous allons les voir à la tête du monde. On jugera de l'efficacité de leur influence d'après la portée de leurs actes.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LE GOUVERNEMENT GREC SOUS LES EMPEREURS.

I

APERÇU GÉNÉRAL.

Au lendemain de la conquête de la Grèce, ce qu'il y eut de mieux porté à Rome fut la mode attique. Tout se façonna à la grecque, le costume, les mœurs, la langue, et, par-dessus tout, la politique.

On peut dire avec justesse que l'esprit grec entra pour la première fois en possession d'un véritable gouvernement à partir de Sylla, et le conserva jusqu'à la chute du Bas-Empire. Cette période compte plus de quinze siècles. Personne ne s'avisera de contester qu'elle fut une période d'arrêt et de rétrogradation pour l'humanité. S'il y eut progrès, ce progrès fut le résultat d'une réaction intérieure et extérieure contre une société gangrenée ; il s'accomplit au prix des torrents de sang versés par les mar-

tyrs chrétiens et des terribles luttes soutenues par les musulmans. Les premiers nous apportèrent le dogme, jusque-là inconnu, de la fraternité humaine ; les seconds nous transmirent l'héritage scientifique et l'expérience des civilisations primitives.

Si jamais le véritable sens politique avait existé en Grèce, il aurait eu l'occasion de se manifester sous les empereurs romains, alors que les sophistes, les rhéteurs et les affranchis eurent à leur discrétion, occulte ou ostensible, le gouvernement de l'ancien monde. L'événement prouva que les Grecs ne connaissaient de la politique que les mauvais côtés. Leur amour pour la liberté n'étant qu'une basse envie, leur préoccupation du bien public une égoïste cupidité, leur magnanimité d'âme une hypocrisie dont ils voilaient leurs vices, ils donnèrent à l'humanité consternée le spectacle le plus épouvantable des adulations, des abus de pouvoir, des extorsions et des crimes de toute nature. Deux ou trois singes couronnés, dont ils vantent les grimaces et ne peuvent dissimuler l'ineptie, nous laissent entrevoir, sous l'étalage d'une pourpre menteuse, l'horrible plaie creusée par la tradition grecque dans le sein même de l'humanité.

A partir de Sylla, qui fut Grec de langue, de religion et de mœurs (1), la démagogie et l'oligarchie helléniques donnent une physionomie sinistre à l'ancienne lutte des plébéiens et des patriciens. La république des Fabius et des Caton tourne à la république des Alcibiade et des Démétrius. L'expansion romaine s'arrête au moment même où le monde entier semble prêt à ne plus former

(1) Il se fit initier aux grands mystères d'Athènes, et écrivit ses mémoires en grec.

qu'un seul peuple. Elle se heurte aux résistances du dehors, jusque-là si molles; elle se brise, à Rome même, dans des guerres civiles effrayantes où se reproduisent, sur une immense échelle, les fureurs anarchiques que Thucydide nous rapporte de la guerre du Péloponèse. Ces groupes si bien ordonnés d'esclaves, d'affranchis, de plébéiens, de femmes, d'enfants, de collatéraux, tombent rapidement en dissolution. Les esclaves, rejetés de la communauté, sont parqués comme des ilotes; les affranchis s'emparent de l'administration des biens et de l'éducation des enfants, exploitant les vices des femmes et des mineurs pour arrondir leur fortune privée; les plébéiens se coalisent et se vendent par troupeaux aux ambitieux, portant leurs votes aux patriciens les plus ineptes et les plus débauchés, moins encore par cupidité que par l'espoir de faire grandir l'anarchie; les femmes trouvant dans les doctrines et la pratique de la religion grecque des excitations et des facilités à l'adultère et à la débauche, naguère encore matrones, aujourd'hui courtisanes, s'abandonnent aux plus infâmes orgies. Les tueries d'esclaves se renouvellent comme à Sparte, mais dans des proportions monstrueuses. La société romaine présente un exemple de dépravation unique dans l'histoire. La Grèce a passé par là; elle a tout corrompu; Véies, Syracuse, Carthage, Sagonte, Corinthe, sont bien vengées, mais l'humanité est perdue et ne s'en relèvera pas de mille ans.

II

LES PREMIERS CÉSARS.

Quoique les Grecs eussent combattu contre César en faveur de Pompée, le vainqueur se montra pour eux d'une indulgence à laquelle ils étaient loin de s'attendre. Les Mégariens seuls continuèrent la lutte quelque temps après la bataille de Pharsale. Un incident qui peint bien le caractère de ces héros mit fin aux hostilités : après avoir capitulé devant les troupes romaines, ils lâchèrent contre elles des lions que Cassius leur avait laissés, choisissant, pour ce bel exploit, le moment où les soldats de César pénétraient dans la ville. Mais les fauves se retournèrent contre les habitants, et les punirent cruellement de leur manque de foi.

Ce fut en Grèce que les meurtriers de César trouvèrent leur premier asile : Brutus vit sa statue érigée à Athènes à côté de celles d'Harmodius et d'Aristogiton. La Grèce, comme toujours, se partagea en deux camps, prête à acclamer le vainqueur, quel qu'il fût. Le gros Antoine devint un de ses favoris. Les Athéniens le fiancèrent à leur Minerve Poliade, et lui adressèrent les témoignages de la flatterie la plus basse et la plus hyperbolique. Mais il

etait dit qu'ils seraient toujours du côté des vaincus, soit qu'ils les corrompissent par leurs doctrines, soit qu'ils les trahissent.

Après la bataille d'Actium, Auguste pardonna aux Athéniens, comme César leur avait déjà pardonné. Il se contenta de mettre ordre à quelques-uns des abus les plus criants de leur administration, et reconnut l'indépendance de ce territoire de la Messénie, qui, sous le nom de Maïne, devait conserver les mœurs et les traditions les plus déplorables de l'ancienne Grèce.

Maître de l'empire, Auguste parut comprendre combien il était important de détourner les Romains de la tradition grecque et de les ramener à leurs traditions nationales. Malheureusement il fut mal secondé. Sa famille et son entourage étaient circonvenus. L'empire était à peine fondé qu'il appartenait déjà aux affranchis, aux rhéteurs et aux sophistes.

Le mal grandit encore sous Tibère, qui s'était nourri des lettres grecques. Ce prince, maltraité par la fortune dans sa jeunesse, fit pendant longtemps preuve d'une fermeté d'âme et d'une grandeur de caractère vraiment romaines. Tacite, tout en l'accusant, nous le laisse parfois admirer. Comment expliquer les infamies de tout genre qui terminèrent misérablement une vie aussi noblement commencée, sinon par l'influence des doctrines grecques? On put remarquer, en effet, par la suite, que les meilleurs des Romains revenaient presque toujours pervertis, lorsque les circonstances les avaient mis pendant quelques mois en contact avec le sol hellénique.

Les successeurs de Tibère ne présentent guère de romain que le nom. A coup sûr leurs ancêtres les auraient reniés. Caligula ne fut autre chose *qu'un sophiste en*

cruautés, selon l'expression de Montesquieu. Depuis quelque temps déjà, la basse adulation des Grecs avait fait des dieux de ces monstres couronnés que l'humanité rejetait de son sein. Caligula jongla avec cet Olympe de nouvelle fabrique, punissant également ceux qui ne pleuraient pas la mort des nouvelles divinités et ceux qui ne se réjouissaient pas de leur apothéose.

Claude inaugra la catégorie des empereurs sophistes. Mais les Romains n'étaient pas encore assez abâtardis pour admirer ces prétendus philosophes qui laissaient là le gouvernement du monde et celui de leur propre famille pour s'occuper de questions de grammaire. Claude fut méprisé, quoiqu'il valût mieux peut-être que Marc-Aurèle. Pendant que son impérial époux s'ingéniait à doter l'alphabet grec de nouvelles lettres, Messaline parvenait à éclipser la honteuse réputation des Lamia et des Phryné. On sait trop à quels excès elle s'abandonna. Claude, fort embarrassé de cette larve, finit par s'en défaire pour épouser sa nièce Agrippine, qui le fit empoisonner par le médecin grec Xénophon.

A cette époque déjà, la Grèce avait perdu cette autonomie que quelques Philhellènes la félicitent d'avoir gardée jusqu'à nos jours. Depuis que Rome avait mis à la mode les villes d'Athènes et de Sparte, il était de bon ton de s'y faire accréditer comme citoyen. La première de ces villes surtout profita de cet engouement pour mettre à l'enchère le droit de cité. Elle fabriqua un si grand nombre d'Athéniens, que César, Antoine et Auguste cherchèrent vainement à épurer le sol de l'Attique, croyant sans doute que la population autochthone valait mieux que la population d'adoption. En ces temps de crédulité, où l'on se persuadait naïvement que la race hellénique formait l'élite de

l'espèce humaine, on se désolait de la voir disparue; on aurait voulu la reconstituer, non telle qu'elle avait été, mais telle qu'elle se donnait, pour servir d'exemple au reste du monde. On attribuait ses vices à la population cosmopolite qui l'avait envahie, sans songer que cette population, au moins en ce qui concerne Athènes, avait toujours été fluctuante.

L'impuissance de ces efforts avait profondément découragé les Romains. Au temps de Tibère, Pison reprocha vivement à Germanicus d'avoir témoigné trop de déférence aux Athéniens. « Ce ne sont, disait-il, qu'un ramassis et « le rebut de tous les peuples. »

III

NÉRON, OU L'EMPIRE DES HISTRIONS.

Néron surgit alors, escorté de Sénèque et de Burrhus, graves pédants qui professaient le philhellénisme avec autant d'ardeur que de naïveté. Leur élève prit d'abord au sérieux l'enseignement qu'ils lui donnaient et où les saines traditions latines étaient habillées à la mode grecque. Mais ici, comme dans la procédure, la forme emporta le fond, et elle emporta aussi les précepteurs. Quand le jeune empereur sut lire entre les lignes et feuilleter les pages défendues de la bibliothèque classique, il se crut mystifié par ses maîtres, et leur infligea le supplice de les associer à ses premiers crimes. Mais il ne lui suffisait pas de les avoir déshonorés; il finit par les trouver insupportables, et s'en débarrassa.

Il s'était déjà débarrassé de sa mère, sur les instigations de ses affranchis. Une fois libre, il voulut être le plus grand des héros grecs. On caressa cette manie; tous les ans, aux fêtes solennelles, les villes d'Achaïe lui envoyaient les couronnes de leurs jeux, dont elles le proclamaient vainqueur honoraire.

Un jour, un député grec qui lui apportait de nouvelles

palmes le supplia de chanter. Il savait sans doute, par le canal de quelque affranchi, que la proposition serait bien accueillie. L'empereur ne se fit pas prier: il chanta. Courtisans de s'extasier, Grecs de surenchérir: « Dans nos plus « célèbres concours, dit le député, on n'entendit jamais si « bel organe que celui de votre divine Majesté. Quel mal- « heur qu'Elle soit placée si fort au-dessus des mortels, « au-dessus de ces demi-dieux qui daignèrent charmer « nos ancêtres, au-dessus d'Apollon lui-même! — O Béo- « tien, répondit l'empereur, si les Grecs ont entendu « Linus, s'ils ont entendu Orphée, s'ils ont entendu le « dieu du Parnasse, ils entendront aussi Néron. » Les ordres furent aussitôt donnés pour le départ du prince; on suspendit l'époque des jeux, ou plutôt on décréta qu'ils seraient tous célébrés dans une même solennité. Néron parut, chanta, triompha de tous ses concurrents, et recueillit d'un seul coup soixante-quinze couronnes.

La Grèce entière fit en cette circonstance preuve de la plus lâche adulation. Quand tout un peuple tombe aussi bas, il est indigne de l'humanité. Celui-ci fut puni comme il le méritait. Néron commença par proclamer solennellement que toute la Grèce était libre; à ce châtiment, qui était le plus cruel et le plus ironique, il en ajouta d'autres moins redoutables, mais qui furent plus sensibles aux Grecs: il renversa toutes les statues des anciens vainqueurs des jeux, prétendant que leur gloire était trop au-dessous de la sienne, et, par conséquent, indigne du pays lui-même; il ferma et souilla l'antre de la Pythie; il s'appropria toutes les richesses artistiques qui lui convenaient. Plus tard, il devait achever de dépouiller la Grèce pour embellir Rome, après le fameux incendie qui dévora cette dernière ville.

Néron nous présente le type le plus accompli de l'éducation grecque, la personnification par excellence de la présomption et de l'égoïsme helléniques. Que de Nérons au petit pied l'enseignement grec n'a-t-il pas donnés au monde? Il plut tant à ses professeurs, que quand il fut tué, les Grecs ne voulurent pas croire à sa mort, et prirent les armes en faveur de plusieurs faux Néron.

L'Achaïe, c'était le nom que les Romains donnaient à leurs possessions grecques de l'Hellade, mit à profit la liberté qu'elle avait reçue de Néron, de manière à achever sa propre ruine. Le mal eût été mince, n'étant pas nouveau, si l'anarchie, gagnant de proche en proche, n'avait mis en péril la société latine. Vespasien, le seul véritable empereur qui se soit jamais assis sur le trône des Césars, rendit la paix à la Grèce en lui enlevant sa liberté. *Ils l'ont désapprise*, dit-il dans son décret. Il aurait pu dire, s'il n'eût craint de choquer trop d'erreurs : *ils ne l'ont jamais connue.* Pour couronner cette mesure, il expulsa tous les philosophes grecs de l'Italie, sans en excepter Épictète.

IV

ADRIEN ET MARC-AURÈLE, OU L'EMPIRE D'ÉPICURE ET DE ZÉNON.

Adrien présente une autre personnification de l'esprit grec. Épouvanté de l'exemple des Caligula, des Néron, des Vitellius et des Domitien, moins par horreur de leurs crimes que par crainte des représailles terribles qu'ils avaient provoquées, il s'attacha à noyer ses passions violentes dans les excès de la débauche.

Il avait été élevé à Athènes, et s'en glorifiait. Nommé archonte, il voulut conserver ce titre sur le trône impérial. Cette condescendance fut payée en monnaie grecque, qu'il prenait pour bel et bon or, c'est-à-dire en adulations. Les Athéniens le chargèrent de réformer la législation de Solon et de Dracon; ils le nommèrent *Jupiter-Adrien*, et lui élevèrent un temple et un autel. Ce dernier fut appelé *panhellénique*, c'est-à-dire élevé par toute la Grèce.

Jupiter-Adrien récompensa cet enthousiasme, sincère ou hypocrite, en plongeant le vieux monde dans une immense orgie grecque. Il fut bon prince pour les dieux qu'il adopta; il leur fit élever force temples et force sta-

tues. Les littérateurs, Plutarque en tête, célébrèrent les Grecs sur tous les tons, et rabaissèrent d'autant les Romains. Jamais on ne vit éclore tant d'éditeurs et d'auteurs grecs, d'architectes, de peintres, de sculpteurs, de musiciens, d'acteurs et de danseurs. La Gaule elle-même en fut infestée. Jupiter-Adrien ne se contenta pas d'avoir ses temples, ses autels et ses statues, il voulut aussi son Ganymède et sut le transmettre à la postérité. Pendant qu'à son ordre les dieux polychromes et colossaux surgissaient sur tous les points de l'empire, il s'éprit d'une passion furieuse pour un adolescent bithynien, Antinoüs, et voulut faire participer le monde entier à sa lubricité. Antinoüs, le Cupidon qui sait supplanter Vénus, fut reproduit en marbre, en métal, en peinture, en bas-reliefs, en fresques, en mosaïques, par milliers d'exemplaires. Tous les sujets de l'empire romain purent caresser à loisir les formes de cet éphèbe. Ce fut un délire dont nos philhellènes frissonnent encore. L'hermaphrodite périt dans la fleur de l'âge, comme pour mieux aviver les regrets de ses adorateurs. Adrien ne put se consoler de la mort de son cher Antinoüs; il se plongea dans tous les excès, et mourut à la fois d'ivresse, d'épuisement et de spleen.

L'écœurement succéda à cette saturnale. Le vieux monde s'éprit de philosophie à la mode grecque. On acclama partout les faiseurs de sentences qui divinisaient la sagesse stérile des impuissants et des décrépits.

Marc-Aurèle fut le grand pontife de ces épuisés. Il monta sur le trône avec un véritable chargement de sophismes. C'était le temps où l'on prenait les places, comme Gédéon, avec des cruches. Les phrases sonores trouvaient un retentissant écho dans tous ces récipients humains vidés par la débauche L'empire, trop lourd pour un empe-

reur, fut divisé en deux. Le crapuleux Lucius Vérus en eut la moitié, Marc-Aurèle laissa l'autre à l'administration de ses rhéteurs et de ses affranchis; il avait assez à faire de polir ses périodes; encore s'en acquittait-il d'une manière si misérable, qu'il n'obtiendrait pas un accessit dans nos concours de rhétorique. On peut juger de son éloquence par son *Chant du cygne*, c'est-à-dire par la petite amplification à laquelle il se livra quelques heures avant son dernier soupir.

« L'homme qui meurt, dit-il alors, ressemble à une « olive mûre qui tombe en bénissant l'arbre qui l'a pro- « duite et rendant grâce au rameau qui l'a portée. »

Le pauvre homme ne savait pas que l'olive *mûre* n'a aucune saveur pour les gourmets; mais, à défaut de qualités comestibles, les Philhellènes se contentèrent d'une bénédiction. C'est quelque chose que la bénédiction d'une olive mûre! Il en resta, avec ou sans jeu de mots, des traces de graisse dont tous les Grecs se montrent fiers. Olive-Marc-Aurèle eut son apothéose, et Commode fut le grand prêtre de la cérémonie.

C'était l'époque où le génie gréco-romain se noyait dans ses crachats. Les grands esprits de cette société décrépite imaginèrent un plagiat du christianisme, et, trop ineptes pour tirer une idée de leur propre fonds, empruntèrent aux doctrines mal interprétées des sociétés orientales les éléments de la métaphysique néo-platonicienne. Jamais pareil amas d'extravagances ne fut éclairé d'une lumière plus fantasmagorique : les stases, les extases, les hypostases, les éons, les dieux et les démons s'en donnèrent à cœur joie. On empila les cieux et les enfers les uns sur les autres, on nagea à pleines brasses dans l'ithos et le pathos; les sorciers, les astrologues, les thau-

maturges, les ascètes, se livrèrent à un cotillon insensé ; c'était le cauchemar après l'orgie. La Grèce, comme Pandore, avait vidé le fond de son sac, et si l'humanité n'en demeura pas folle, il faut en rendre grâce aux barbares et aux martyrs.

On vit alors (les ombres des vieux Romains durent en tressaillir d'indignation) le commandement des troupes donné aux sophistes qui avaient fabriqué les périodes les plus ronflantes, on vit Rome forcée d'enrôler les esclaves et les voleurs pour repousser les invasions des Quades et des Marcomans; on vit l'impératrice donner l'exemple de tous les excès et de toutes les turpitudes, avec l'assentiment de l'empereur (1); on vit les eunuques disposer des postes les plus élevés et réaliser des fortunes énormes qui n'avaient pas même l'excuse d'un héritier. Et cependant Marc-Aurèle nous est présenté comme le produit quintessencié et sublimé du génie politique des Grecs. Cet amphigourique empereur n'est devant l'histoire qu'un sot pompeux; son associé fut un viveur, sa femme une Messaline et son fils un scélérat. C'est à partir de son règne que l'empire romain prend un cours accéléré sur le versant qui doit le mener à l'abîme.

(1) Aux conseillers qui le pressaient un jour de répudier sa honteuse épouse, Marc-Aurèle répondit : « Je le voudrais bien; mais il faudrait « aussi répudier la dot, » c'est-à-dire l'empire qu'elle lui avait apporté.

V

CONSTANTIN, OU L'EMPIRE ÉCLECTIQUE.

Ce qu'il restait aux Romains d'énergie (*virtus*) fut dépensé dès lors à élever, à combattre ou à immoler une plus ou moins grande quantité d'empereurs. On nageait en pleines eaux grecques : Rome eut ses trente tyrans, comme Athènes en ses beaux jours. L'empereur Gallien, qui fut du nombre, conçut l'ingénieuse idée de confier aux sophistes le salut de l'humanité. Telle cité devait servir d'essai à la république de Platon, telle autre à celle de Lycurgue, telle autre à celle de Solon. Cette reprise d'une parodie dont on ignorait alors les dangers et les hontes n'eut heureusement aucune suite. Au moment où le philosophe Plotin se mettait en route pour constituer son phalanstère, il apprit que l'empire avait changé de mains, et fut quitte pour se replonger dans ses hypostases.

L'anarchie la plus horrible mettait le vieux monde en lambeaux ; c'est à peine si Dioclétien, après des luttes sans fin, trouva le loisir de faire pousser quelques légumes dans ses potagers de Salone. Un instant, grâce à

l'intensité de la crise, il sembla que le vieil esprit romain avait pris le dessus. Constantin, chassé de Rome par les intrigues grecques, essaya d'implanter la domination latine à Byzance, et fonda la capitale du Bas-Empire. Rien ne fut négligé pour donner à cette fondation une existence magnifique et durable. Assurément, on ne pouvait choisir une meilleure position stratégique et un site plus beau; on ne pouvait orner la nouvelle capitale de monuments plus riches et y proclamer le culte d'une religion plus admirable; mais on comptait sans les influences délétères du milieu : on se trouvait alors en plein monde grec, et Constantinople, à peine née, tomba dans la décrépitude.

La vie et les actes de Constantin ont donné lieu à bien des discussions : fut-il païen? fut-il chrétien? crut-il à la régénération du vieux monde, ou voulut-il donner une nouvelle sanction aux anciennes croyances? C'est ce qu'il est difficile de décider. Il accepta le christianisme et lui donna droit de cité, parce qu'il eût été impolitique d'agir autrement; mais il n'accepta pas moins la robe et le titre de grand pontife des païens.

« Les commencements de l'empire grec, dit le continuateur de Lebeau, sont remarquables par un luxe de « charges, de titres, de dignités, de cérémonies, de « solennités, d'étiquette, de costumes somptueux, de « tout ce qu'on voit enfin au moment de la décadence des « États. Cet empire naissait vieux. » Il rappelait trop les cours asiatiques.

Constantin cependant était de race et de langue latines. Mais il donna un déplorable exemple en se mêlant de questions religieuses et en prétendant régir à la fois des croyances contradictoires. Il fit élever ses enfants à la

grecque, et prépara, par conséquent, à l'empire de misérables successeurs (1).

On vit alors, pour la première fois, à Constantinople, se produire ces massacres ineptes d'aspirants au trône, dont on croit à tort que les sultans ottomans furent les initiateurs. Sur les instigations du Grec Eusèbe, on mit à mort les neveux et les frères de Constantin. L'exemple devait être suivi par la suite avec des variantes aussi honteuses qu'horribles. Gallus et Julien seuls échappèrent au massacre, le premier parce qu'il était d'une mauvaise santé, le second parce qu'il était trop jeune.

Ce fut pourtant ce dernier qui hérita du trône impérial à la mort de Constance.

(1) L'Église latine s'est toujours tenue sur la réserve en ce qui touche le christianisme de Constantin. Il n'en fut pas de même de l'Église grecque, déjà pervertie et qui voyait dans la religion chrétienne un instrument d'adulation. Cette église ne se contenta pas de ranger Constantin parmi les saints, elle le proclama l'*égal des apôtres*. Peu s'en fallut que les flatteries des évêques qui entouraient l'empereur ne lui laissassent croire qu'il était l'égal de Jésus-Christ. On sait qu'il avait fait recueillir les reliques des apôtres pour les faire déposer dans douze tombeaux, au centre desquels il se proposait de faire dresser sa propre sépulture. L'église était déjà bâtie lorsque la mort le surprit et entrava l'exécution définitive de ce projet. On voit par ces faits combien les Grecs avaient méconnu les dogmes les plus élémentaires du christianisme.

VI

JULIEN, OU L'EMPIRE ÉPILEPTIQUE.

Nous ne parlerons de Constance que pour mémoire. Ce fils de Constantin, qui survécut à ses deux frères, rappelle à l'historien l'établissement des premiers Mérovingiens en Gaule. Monarque astucieux, défiant et cruel, « il défi-« gura, par les rêveries de la superstition, la religion « chrétienne, qui en elle-même est simple et claire. Au « lieu d'employer son autorité à réconcilier les partis, il « encouragea et propagea, par des disputes de mots, les « différends qu'avait excités sa vaine curiosité. » Ces paroles sont d'Ammien Marcellin, et l'on sait que cet auteur n'est pas suspect de partialité envers le christianisme. Ajoutons que Constance eut à partager le pouvoir avec quatre usurpateurs, sans compter ses deux frères.

Julien, qui lui succéda, a été jugé d'une manière contradictoire par les historiens de toutes les époques. Tour à tour chrétien et idolâtre, tolérant et cruel, ambitieux et mesquin, à coup sûr égoïste et fourbe, il paraît avoir voulu singer toutes les qualités et tomber dans tous les défauts des sophistes dont il était l'élève. Ce rhéteur impitoyable ne laissa échapper aucune occasion de débiter

des sentences; il lassa de son éloquence sa cour, son armée et des villes entières.

Saint Grégoire de Nazianze, un de ses camarades d'école à Athènes, nous en a laissé un portrait fort expressif, un peu exagéré peut-être, mais que les bustes ne démentent point : « Chevelure inculte, épaules déman-« chées, yeux hagards, jambes vacillantes, nez inso-« lemment retroussé, ridicules contorsions du visage, « éclats de rire subits et immodérés, manie de remuer la « tête sans motif, paroles saccadées, questions brusques, « précipitées, inintelligibles, réponses semblables à des « demandes, — tous ces traits faisaient présager quelle « peste menaçait l'Église du Christ. »

Quelque sévère que soit le jugement des chrétiens, auxquels l'apostasie de Julien porta un coup sensible, on est en droit de s'étonner de l'acharnement que ce prince apporta à la restauration du paganisme. On peut, jusqu'à un certain point, l'excuser de son antipathie pour le christianisme, et surtout pour le christianisme grec, qui était la religion de ses persécuteurs; mais on ne comprendra jamais, à moins d'admettre un mépris profond pour l'humanité, que ce prétendu sage ait voulu faire revivre le culte des faux dieux. Julien sceptique et même athée serait intelligible encore; mais Julien idolâtre doit être relégué au-dessous de la moyenne des intelligences humaines.

Il donnait d'ailleurs par intervalles des signes d'aliénation mentale. Il avait des hallucinations; sa solitude était hantée de spectres. Il ne retrouvait son sang-froid que dans le tumulte des camps, dans la cohue babillarde des rhéteurs, dans le cénacle des courtisans. Pour faire excuser le désordre de sa toilette, ses yeux égarés, ses

terreurs nocturnes, il affecta un débraillé dont ses admirateurs les plus enthousiastes se montrèrent constamment choqués. Il donna dans toutes les superstitions, et, quoiqu'il traitât de haut les prêtres chrétiens, il s'offrit en proie à tous les charlatans. Il se fit associer aux mystères néoplatoniciens, aux mystères d'Athènes, aux mystères d'Éleusis, à tout ce qui présentait une apparence de mystère ou de mystification. Il ne parlait et n'écrivait qu'en grec, se délassait de ses harangues en composant des dialogues, des panégyriques et des satires. Catéchumène dévotieux, il ne se montra pas moins fanatique dans l'idolâtrie. Mais, en dépit de ses abattements et de ses exaltations, il traitait de puissance à puissance avec la Divinité. Il insultait ses idoles quand elles ne répondaient pas à ses vœux. Dans sa déplorable expédition de Perse, qui devait être son tombeau, il jeta à la porte de son oratoire le dieu Mars, qui ne le favorisait plus assez, et le dieu Soleil, qui le favorisait trop. Lorsqu'il fut atteint d'une blessure mortelle, il les accusa de s'être vengés. Son dernier soupir fut un plaidoyer en faveur des dieux, que ses soldats apostasièrent à l'unanimité le lendemain de ses funérailles. — Il était de ceux qui poussèrent les traditions grecques jusqu'à la démence.

VII

JUSTINIEN, OU L'EMPIRE DES EUNUQUES.

Jovien, qui succéda à Julien, régna peu de temps et fit trouver son règne trop long. Il laissa l'empire divisé entre Valentinien, Valens et Gratien, auxquels succéda Théodose, qui reprit les traditions de Constantin, mais en se prononçant énergiquement cette fois pour le triomphe de la religion chrétienne. C'est de ses deux fils imbéciles, qui laissèrent tomber l'empire entre les mains des eunuques, que date la séparation définitive de Constantinople et de Rome. Théodose II, Marcien, les deux premiers Léon, Zénon, Anastase et Justin se succédèrent sur le trône sans laisser d'autres traces de leur passage que des hontes, des lâchetés et des crimes.

Justinien, neveu de Justin, fut le dernier empereur dont le sceptre s'étendit passagèrement sur toutes les anciennes provinces de l'empire romain. Il eut pour généraux Bélisaire et Narsès, pour conseil Tribonien, pour Égéries l'impératrice Théodora et la consulesse Antonina. Son règne est illustré par des victoires passagères, l'édiction des *Institutes* et l'érection du temple de Sainte-Sophie ; mais il est déshonoré par le gouvernement des femmes, des débauchés, des sophistes et des eunuques, les querelles du cirque, les persécutions religieuses, les exactions

les plus révoltantes. On constata sous Justinien une diminution extraordinaire du nombre de l'espèce humaine. S'il faut s'en rapporter au témoignage du contemporain Procope, jamais personnages plus vils ne furent recouverts de la pourpre :

« La mauvaise conduite de Justinien, dit-il, ses profu-
« sions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de
« changer, de réformer, son inconstance dans ses des-
« seins, un règne dur et faible, devenu plus incommode
« par une longue vieillesse, furent des malheurs réels
« mêlés à des succès inutiles et une gloire vaine. »

La construction de Sainte-Sophie épuisa les ressources de l'empire. On y consacra le tribut des provinces et les dépouilles des barbares. Mais ces ressources étaient insuffisantes ; il fallut augmenter les impôts et retenir les honoraires des professeurs. On alla jusqu'à fondre les tuyaux de plomb des fontaines de Constantinople, après les avoir remplacés par des tuyaux en terre.

Les travaux furent d'une lenteur et d'un prix excessifs. Ils étaient exécutés cependant par dix mille ouvriers rassemblés de tous les points du monde. Mais, en dépit du choix qu'on avait fait, l'inhabileté de ces hommes était notoire. L'empereur, qui avait fait construire une galerie de bois de son palais à l'emplacement de l'édifice, surveillait les travaux de jour et de nuit, et faisait payer les travailleurs après la pose de chaque pierre (1). Enfin Sainte-Sophie fut achevée, et Justinien put s'écrier : « Gloire à Dieu, qui m'a jugé digne d'accomplir cet ou-
« vrage ! Je t'ai vaincu, Salomon ! » Malheureusement le

(1) Tel était le crédit dont jouissait Justinien, que, sans cette précaution, les ouvriers auraient déserté.

nouveau temple n'était pas d'une grande solidité. Il fallut le réparer dans toutes ses parties, et les mêmes yeux qui l'avaient vu inaugurer purent voir la coupole écroulée sur le maître-autel. Pendant un siècle l'édifice coûta plus en réparations qu'il n'avait coûté à construire.

Jamais règne ne fut plus pompeux et plus misérable, jamais la misère ne fut si grande, jamais il n'y eut d'impôts plus abusifs et plus odieux. L'empereur mettait ses jugements à l'enchère; il avait un intérêt dans les postes, dans les salaires des médecins, dans les entreprises d'éclairage. Toutes les charges se vendaient, toutes les monnaies furent altérées. Les paysans préféraient perdre leurs blés plutôt que de les apporter à Constantinople, où le gouvernement ne leur accordait qu'une rémunération insuffisante. Un grand nombre de propriétaires abandonnèrent leurs immeubles, préférant la vie du mendiant à celle du possesseur foncier.

La justice, surveillée par des femmes et des eunuques, ne respecta rien dans ses investigations ; elle poursuivait les vices les plus secrets jusque dans l'ombre des alcôves, pour les étaler et les punir au grand jour ; elle alla jusqu'à fouiller dans les consciences et punir des croyances religieuses que les décrets impériaux modifiaient à volonté. Ces inconséquences, ces tracasseries, ces abus tenaient surtout à la versatilité des conseils, où d'anciennes courtisanes exerçaient la plus grande influence et faisaient prévaloir leurs rancunes. « On vit, dit Montesquieu, dans « le cours de quelques années, la jurisprudence varier « plus qu'elle n'a fait dans les trois cents dernières années « de notre monarchie (1) ».

(1) *Grandeur et décadence des Romains.*

Gibbon résume en deux mots ce triste règne. « Le « gouvernement de Justinien, dit-il, réunit les maux de « la liberté à ceux de la servitude, et les Romains furent « accablés à la fois par la multiplicité des lois et la volonté « despotique de leur maître. »

Sans accepter les fables ridicules qui ont circulé sur les infortunes de Bélisaire, on doit reconnaître néanmoins que ce général eut à subir les disgrâces les plus longues et les plus injustes. Tous ses maux provinrent de ce qu'il ne se montrait pas assez complaisant pour sa femme Antonina, qui gouvernait l'impératrice Théodora. Cette Antonina, que Bélisaire avait tirée d'une position infâme, ne se contenta pas d'imposer à son mari le spectacle de ses adultères, elle voulut qu'il les recouvrît de son nom et de sa gloire. « Allez ! dit un jour l'impératrice Théodora « au guerrier qui avait rendu l'Italie et l'Afrique à l'empire, « et songez que j'attends de vous la plus grande déférence « pour votre femme. Votre position dépend des rapports « qu'elle me fera. »

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la mort d'Antonina et de Théodora fut le signal de la décadence de ce règne, dont elles étaient le principal ressort. Le reste de la vie de Justinien fut misérable. Ce prince perdit peu à peu tout ce qu'il avait conquis, et s'éteignit à quatre-vingt-trois ans, dans l'hérésie et le dénûment.

Il y aurait un curieux parallèle à faire entre les règnes de Julien et de Justinien. Il permettrait de faire ressortir l'impuissance de la politique grecque, qui échoua misérablement en soutenant tour à tour le paganisme et le christianisme.

VIII

DERNIERS TEMPS DU BAS-EMPIRE.

A partir de Justinien, le Bas-Empire se noie dans les querelles des histrions, des casuistes, des courtisanes et des eunuques. Nous allons parcourir rapidement cette période de décadence, la plus sinistre et la plus misérable de toutes celles dont l'histoire puisse nous offrir l'exemple.

Sur quatre-vingt-un empereurs qui se succédèrent depuis Théodore jusqu'au dernier Constantin, vingt-trois usurpèrent le trône, parmi lesquels un calfat, un faux monnayeur et un condamné à mort. Quarante-deux furent dépossédés par force ou par ruse, vingt empoisonnés, assassinés ou décapités, douze se firent moines, dix furent mutilés, et sur ces dix, cinq eurent les yeux crevés.

Voici, en résumé, les noms de ces princes à partir de Justinien, et les principaux faits qui les recommandent à l'attention publique :

Justin II (565–578), neveu de Justinien. Il perd définitivement l'Italie et laisse ravager l'Afrique. Presque constamment malade, il reste enfermé dans son palais. Le

peuple souffre de la plus profonde misère. Justin devient sujet à des accès de démence, et, sur les instigations de l'impératrice Sophie, sa femme, il nomme pour successeur Tibère.

Tibère II (578–582). Par sa conduite ferme, son application à ses devoirs, il déconcerte les projets qu'avait fondés sur lui l'impératrice Sophie. Celle-ci conspire contre l'empereur, et voit ses tentatives déjouées. Le règne de Tibère II est trop court pour le peuple.

Maurice (582–603), le meilleur des généraux de Tibère, adopté par ce prince, se montre, quand il est sur le trône, d'une avarice sordide, et laisse périr des soldats prisonniers qu'il refuse de racheter. Une révolution militaire, dirigée par Phocas, le renverse du trône. Il est égorgé avec ses cinq enfants.

Phocas (603-610). Hideux, ignorant, féroce, presque toujours ivre. Il fait brûler vif Narsès. A plusieurs reprises, il a jonché l'hippodrome de membres coupés. Il est enfin renversé du trône, mutilé et assassiné.

Héraclius (610-641). Grand général et prince sans énergie; cueille un regain de gloire militaire, mais ne fait que peu de chose pour le bonheur du peuple.

Constantin III (641) ne fait que passer sur le trône.

Héraclionas (641), frère du précédent. Accusé d'avoir empoisonné Constantin III, il est déposé par le Sénat.

Constant II (641-668), prince lâche et poltron, fait assassiner son frère, vit de rapines en Italie, et meurt à Syracuse étouffé dans un bain.

Constantin IV, *Pogonat* (669–685), repousse les Sarrasins qui assiégent Constantinople. Le feu grégeois fait

tous les frais de cette résistance. Il achète la paix des Bulgares.

Justinien II (686-695), sans foi, vaniteux, vicieux, épuise son peuple en impôts et son trésor en constructions. Le mécontentement général l'irrite jusqu'à la folie. Il se prépare à faire massacrer toute la population de Constantinople par ses troupes; mais il est prévenu par une conspiration, détrôné et mutilé.

Léonce (695-701) est détrôné par ses propres troupes, qu'il avait envoyées en Afrique, et qui, n'ayant pas réussi à reprendre Carthage, craignaient d'être punies.

Tibère III, *Absimare* (701-705), lutte contre Justinien II, qui cherche à ressaisir le pouvoir. Il est vaincu et décapité.

Justinien II (de nouveau) (706-711) remonte sur le trône et inonde l'empire de sang. Une révolte des habitants de Chersone, qu'il a menacés d'extermination, lui coûte le pouvoir et la vie.

Filépique (712-713) se plonge dans la débauche, laisse les barbares dévaster l'Empire, est chassé du trône ivre-mort. On lui crève les yeux.

Anastase II (713-716) cherche à régner avec sagesse; mais ses réformes déterminent les fureurs de la soldatesque. Il est détrôné et se fait moine.

Théodose III (716-717), fait empereur malgré lui, cède l'empire à Léon et se fait moine.

Léon l'*Isaurien* (717-741), célèbre par la guerre qu'il fit aux images du culte chrétien, montre de la fermeté, de l'habileté et parfois de la férocité.

Constantin, *Copronyme* (742-775), poltron, iconoclaste,

à moitié fou, se faisait frotter tous les jours, lui et ses courtisans, de fiente de cheval. Cet onguent eut sans doute la vertu d'écarter les compétiteurs, car il meurt en paix sur le trône.

Léon IV (776-780). Tout son règne se borne à assurer l'avènement de son fils.

Constantin VI et Irène (780-802). Irène, femme de Léon IV et mère de Constantin, veut régner sous le nom de son fils. Cette femme, issue d'un milieu obscur, s'abandonne à toutes les intrigues et ne recule devant aucun crime pour conserver le pouvoir. Sa conscience est chargée de la mort de Constantin VI et de ses quatre petits-fils. Les Grecs la placent au rang des saints et célèbrent sa fête le 15 août. Son titre de sainte consiste dans la protection qu'elle accorda aux images.

Nicéphore et Staurace, son fils (802-812), tous deux usurpateurs ; le premier, avare, lâche et fourbe. Les Bulgares le surprennent et le tuent. Staurace lui succède, avec la promesse solennelle de se conduire à l'opposé de son père ; mais à peine est-il proclamé que les troupes le détrônent.

Michel Rhangabé (812-813), aussi prodigue que Nicéphore était avare. Trompé et détrôné par Léon l'Arménien il se fait moine.

Léon V, *l'Arménien* (813-820), est trompé, à son tour, par Michel le Bègue qui le fait assassiner.

Michel *le Bègue* (820-829) fait massacrer les enfants de Léon ; épouse (déjà marié) une princesse qui était religieuse.

Théophile, fils du précédent (829-842), d'abord juste, puis sévère, enfin cruel, déshonore la fin de son règne.

Michel III, *l'Ivrogne* (842-867). Son surnom résume son règne. Sa mère, Théodora, gouverna pour lui. Il est assassiné par Basile.

Époque du schisme entre l'Église d'Occident et l'Église d'Orient.

Basile (867-886). Fait preuve de grandes qualités, rétablit les finances, la discipline militaire et la justice; mais il rétablit aussi le schisme en Orient.

Léon VI, *le Philosophe* (886-911). Son surnom lui vient de son indolence Il s'imagine pourtant qu'il est prophète, et s'adonne à la débauche.

Alexandre (911-912). Superstitieux, aliéné, meurt dans un état complet d'ivresse, après avoir donné l'exemple des vices les plus honteux.

Constantin VII, Romain *Lécapène*, Zoé (912-959). Troubles, intrigues, gouvernement de femmes, d'enfants et d'eunuques; usurpations, révoltes.

Romain II (959-965). Empoisonné par sa femme, Théophano.

Nicéphore Phocas (965-969). Assassiné par Théophano.

Jean Zimiscès (969-976). Meurt empoisonné.

Basile (976-1025). Vainqueur des Bulgares; ignorant et superstitieux.

Constantin VIII (1026-1028). Étranger au gouvernement.

Romain Argyre (1028-1034). Empereur malgré lui, empoisonné par Zoé.

Michel *le Paphlagonien* (1034-1042). Faux monnayeur, épileptique, laisse le gouvernement à son frère Jean, eunuque. Choisit comme successeur son neveu, Michel le Calfat, et se fait moine.

Michel *le Calfat* ou *Calaphate* (1042) persécute son oncle, fait raser Zoé, et soulève le peuple par ces actes d'ingratitude. On lui crève les yeux.

Constantin *Monomaque* (1042-1054), épousé par Zoé, qui avait déjà épousé Romain Argyre et Michel le Paphlagonien, se vautre dans la débauche, consomme le schisme.

Théodora (1054-1056), fille du précédent, règne avec énergie et le concours de quatre eunuques.

Michel *Stratiotique* (1056-1057). Décrépit et sot; détrôné par le peuple.

Isaac Comnène (1057-1059). Empereur malgré lui.

Constantin Ducas (1057-1067) n'a d'autre souci que d'assurer l'empire à sa famille.

Eudocie (1067-1071), veuve du précédent, épouse Romain Diogène, qu'elle aimait et qu'elle dispute à l'échafaud. Ce dernier, fait prisonnier dans une campagne contre les Turcs, est mis en liberté par ses ennemis. A son retour, il trouve sa femme cloîtrée et l'empire entre les mains de Michel VII.

Michel VII, *Parapinace* (1071-1078). Inepte, poltron, avare. Détrôné sans résistance par Nicéphore.

Nicéphore *Botoniate* (1078-1081) triomphe de trois conspirations, succombe sous la quatrième.

Alexis Comnène (1081-1118) provoque les croisades et tracasse les croisés.

Jean Comnène (1118–1143), le meilleur des Comnènes, meurt à la suite d'une campagne contre les Turcs.

Manuel Comnène (1143-1180) continue les traditions militaires de Jean, son père ; mais il se délasse de ses fatigues dans les excès de la débauche.

Alexis II Comnène (1180-1183). Règne insignifiant. Intronisé par Andronic, est ensuite égorgé par son protecteur.

Andronic Comnène (1183-1185) épouse la veuve d'Alexis, âgée de onze ans. C'est le plus féroce des Comnène ; peu de jours se passent sans qu'il fasse couler le sang. Le peuple se révolte, le prend, le mutile et le fait périr dans les tourments.

Isaac l'Ange (1185-1195). Poltron et prodigue, cet Ange entretient vingt mille eunuques et dépense quatre-vingt-seize millions par an pour sa table. Détrôné par son frère Alexis, qui lui fait crever les yeux.

Alexis l'Ange (1195-1203). Gouverné par sa femme Euphrosine, sans laquelle il serait tombé immédiatement du trône.

Isaac l'Ange, *rétabli* (1203-1204). Semble être devenu fou. Ne règne, en réalité, que quelques jours. Le peuple lui impose des tuteurs.

Alexis Ducas, dit *Murtzuphle* (1204), fait empoisonner le fils d'Isaac. Il est détrôné par les croisés.

(Ici s'écoule une période de cinquante-sept ans, pendant laquelle des empereurs français règnent à Constantinople, tandis que la dynastie byzantine se réfugie à Nicée. C'est cette dernière que nous suivons.)

Théodore Lascaris (1204-1222) soutient énergiquement l'empire byzantin dans sa ruine.

Jean Ducas *Vatace* (1222-1255), gendre du précédent, continue les traditions de Lascaris. Les empereurs français de Constantinople, trop peu capables de lutter contre les intrigues grecques, perdent chaque jour du terrain.

Théodore Lascaris (1255-1259). Moins digne du trône que ses prédécesseurs, sans doute parce qu'avec l'extension de sa puissance, la vanité et l'anarchie grecques reprennent le dessus.

Michel Paléologue (1259-1282) rentre à Constantinople, que les Francs ont abandonnée. Avec lui reparaissent tous les vices de la domination byzantine.

Andronic (1282-1328), fils du précédent, refuse la sépulture à son père. Défiant, ingrat, bigot.

Andronic II (1328-1341). Insoucieux et avare.

Jean Cantacuzène (1341-1355) usurpe le trône sur Jean Paléologue, dont il est le tuteur. Irrésolu, ne sait pas défendre le pouvoir qu'il a dérobé.

Jean Paléologue (1355-1391), épouvanté des Turcs, va implorer le secours du pape et des princes de l'Occident. Il joue la comédie d'une réconciliation avec l'Église latine, ne recueille de toutes ses démarches que le mépris.

Manuel Paléologue (1391-1423) perd en démarches et en supplications l'occasion de relever l'empire à la suite de la défaite de Bajazet.

Jean II Paléologue (1423-1449) poursuit en Europe des intrigues et la négociation d'une réconciliation reli-

gieuse, pendant lesquelles les Turcs resserrent leurs conquêtes autour de Constantinople.

Constantin Dragosès (1449-1453) se voit bientôt réduit à la seule possession de sa capitale, où il est assiégé ; se défend héroïquement avec le secours de troupes étrangères. Surpris par un stratagème de Mahomet II, il meurt en combattant sur la brèche.

1453. Prise de Constantinople.

IX

CONCLUSION DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

Le tableau que nous venons de présenter, tout succinct qu'il soit, donne une idée de la politique byzantine. Peut-être doit-on déplorer que l'intronisation des Français à Constantinople n'ait pu prendre racine; mais les Grecs répétaient si souvent qu'ils préféraient les Turcs aux Français, qu'ils n'eurent, en définitive, que ce qu'ils avaient souhaité.

A ce moment, si les Byzantins méprisaient les Occidentaux, ceux-ci commençaient à apprécier à leur juste valeur ces hommes vaniteux et intrigants, que le succès rendait intraitables et que les revers abaissaient jusqu'aux démarches les plus honteuses.

A partir du jour où les empereurs grecs, ayant rompu avec les races latines, remontèrent sur le trône de Byzance, le Bas-Empire, abandonné à ses propres ressources, déclina avec rapidité.

On s'était aperçu déjà que ces prétendus descendants des Romains n'avaient plus d'autre prestige que leur orgueil. Cette dernière ressource fut battue en brèche par des prétentions rivales. Trois empereurs surgirent à la fois sur trois fragments d'un même trône, et cette trinité sans unité ouvrit par trois portes l'accès du châtiment qu'apportaient les fils d'Othman. Les démarches honteuses des Paléologues ne purent sauver l'empire de sa ruine. Les

Latins repoussèrent ces renégats qui n'avaient pas même le courage de leur doctrine. Ils les connaissaient trop bien, les ayant tenus sous leurs pieds, pour se fier à leurs promesses. Ils savaient qu'au premier jour de triomphe ces suppliants hypocrites relèveraient impudemment la tête pour affirmer leurs prétentions au pontificat et à l'empire du monde chrétien.

La dernière comédie que jouèrent les Byzantins acheva de leur aliéner les sympathies de l'Occident. Pendant que les Paléologues professaient officiellement la religion latine, leur famille, leurs domestiques et leurs courtisans professaient le schisme grec dans les salles secrètes du palais impérial. N'eût-il pas mieux valu agir avec sincérité? Tous ceux qui luttaient ouvertement ou sourdement contre le pouvoir temporel et spirituel des papes (ils étaient déjà nombreux) auraient été les auxiliaires naturels des empereurs. Mais le double jeu du gouvernement byzantin le rendit suspect et odieux à tous les partis. Dès lors, quel que fut l'intérêt qui s'attachât à la défense de Constantinople, l'Europe, en déplorant que cette position importante tombât au pouvoir de l'islanisme, ne fit rien pour la sauver et ne tenta aucun effort sérieux pour la reconquérir. Les Turcs comprirent bientôt que s'ils avaient pu s'établir de l'autre côté du Bosphore, ils le devaient surtout au discrédit dans lequel étaient tombés les Grecs. Après quelques tentatives infructueuses, ils eurent le bon esprit de se maintenir dans leurs conquêtes, et, par ce témoignage de modération, qui fut suivi de beaucoup d'autres, commencèrent à se faire estimer des races latines, dont ils avaient été jusque-là le plus grand épouvantail.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS

ET SES CONSÉQUENCES.

I

OBJET DE CE CHAPITRE.

Les barbares et le christianisme avaient sauvé l'Occident en l'arrachant aux traditions funestes de la politique et de la doctrine grecques ; les Turcs et l'islamisme sauvèrent l'Orient des mêmes dangers en y faisant prévaloir les vertus mâles d'un peuple esclave du devoir et de la justice, et la simplicité d'un dogme religieux qui ne se prêtait à aucune argutie. Il semble que la Providence ait ménagé aux Ottomans l'héritage des empires que les sociétés chrétiennes laissait tomber en quenouille.

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de faire un précis historique des luttes que le Bas-Empire eut à soutenir avec les musulmans avant la prise de Constantinople.

N'eût été la différence de religion, et surtout l'appui de l'Europe, ces luttes si longues auraient pris fin en quelques années par la chute de l'empire byzantin. Il suffit de comparer, d'un côté, l'unité de religion, de discipline et de patriotisme, la valeur des chefs et des soldats, l'application des sultans aux devoirs de leur gouvernement, et, de l'autre, l'anarchie religieuse, militaire et politique, la lâcheté des empereurs et de leurs troupes, l'indolence et les crimes insensés des successeurs de Constantin, pour s'étonner que le Bas-Empire ait si longtemps vécu.

Ce chapitre, que nous consacrons à la prise de Constantinople, n'a pas seulement pour objet de retracer les principaux faits de cet événement mémorable, mais d'examiner la valeur des conséquences que la plupart des philhellènes en ont prétendu tirer.

C'est un bruit aussi faux qu'accrédité de présenter l'intronisation des sultans à Constantinople comme la date d'une suspension et d'un retour de la civilisation grecque vers la barbarie. Il eût fallu pour cela que le Bas-Empire n'eût pas traversé dans sa chute toutes les phases de la décadence des sociétés, jusqu'aux *plus extrêmes*, si l'on peut se servir de ce mot. La confiscation pure et simple du trône impérial par les Francs témoigne que trois siècles avant le règne de Mahomet II il n'y avait plus de nationalité ni même de société grecque. Il importe de faire remarquer que les Ottomans ne firent que se superposer aux Grecs, sans rien détruire, sans rien supprimer, et même sans rien modifier. Si l'on a des reproches à adresser aux vainqueurs, c'est de n'avoir pas infusé un sang plus mâle dans les veines de cette société levantine, épuisée par les derniers excès. Leur grand tort fut même d'avoir pris à leur compte les traditions poli-

tiques des vaincus, l'ostentation exagérée de la mise en scène gouvernementale, les troupeaux d'eunuques, les cohortes prétoriennes, les intrigues de palais et les massacres d'aspirants au trône. Jetez un coup d'œil sur la cour de Mahomet II et de ses successeurs, et faites abstraction de la différence des religions, vous vous croirez à la cour d'un empereur byzantin. La forme est la même, le fond seul est en complète opposition. Sous la friperie grecque dont la nouvelle cour paraît affublée, vous trouverez une foi profonde dans la religion des ancêtres, une fidélité inébranlable dans la justice, un dévouement absolu à la patrie, c'est-à-dire les trois vertus cardinales de la vitalité des sociétés, vertus que les Grecs ont de tout temps méconnues, et dont l'histoire du Bas-Empire offre la constante négation.

En second lieu, il est de la dernière importance de faire remarquer que Constantinople, comme tout le reste du territoire grec, n'offrait plus, depuis des siècles, qu'un ramassis des plus misérables aventuriers. Sur aucun point du monde la population n'a été tant de fois plus radicalement et plus fréquemment renouvelée par l'afflux des étrangers envahisseurs ou transfuges. Depuis la séparation des deux empires on n'entend qu'un cri chez tous les historiens de l'ère byzantine : « Comment la justice « divine peut-elle tolérer une société aussi abominable? « — Oïez ! s'écrie Villehardouin, si c'est gens qui devroient « terre tenir, ou perdre, qui si grandes cruautés se faisoient « les uns aux autres. — La justice éternelle, dit le chro- « niqueur grec Joel, pouvoit-elle rester plus longtemps « impassible et ne pas nous livrer à l'esclavage et à la « destruction? » Or, en examinant avec attention les différentes phases de la transformation du monde grec, les

historiens contemporains ont établi de la manière la plus incontestable qu'avant la chute de Constantinople il serait difficile de trouver en Grèce quelques centaines d'hommes qui descendissent véritablement des Grecs du temps de Périclès. Encore ceux qui, à tort ou à raison, peuvent se glorifier de cette filiation, sont-ils les bandits du Mayne, c'est-à-dire les pires scélérats.

Enfin nous devons protester contre cette mystification de nos modernes philhellènes qui nous présente le mouvement de la Renaissance comme issu de la dispersion des Grecs dans l'Europe au moment de la prise de Constantinople. Cette thèse est toute récente, et, malgré son absurdité, a fait la gloire de nos derniers académiciens. Quoi! ces Grecs qui ne savaient plus manier une plume, un pinceau ou un outil, qui, au X^e^ siècle déjà, épuisaient le vieux monde en hommes et en argent pour bâtir une église qu'il fallut refaire de fond en comble, ces descendants de Phidias qui s'étaient transformés en iconoclastes et en Vandales au VIII^e^ siècle, ces gouvernants ineptes qui proscrivirent l'instruction pendant tout le cours de l'empire byzantin, auraient doté l'Europe, au XVI^e^ siècle, de tous ses arts libéraux! Cette extravagante assertion a pourtant été soutenue, propagée, délayée en cent volumes, accréditée par les noms les plus illustres. C'est qu'il fallait, à tout prix, lorsqu'on songea à reconstituer une Grèce, lui inventer des droits à la reconnaissance de l'Occident ; c'est qu'on voulait nous faire croire (les avocats illustres de cette misérable cause le croyaient eux-mêmes) que la reconstitution d'une nation hellénique serait un gage de paix et de civilisation en Orient. Ces belles espérances se sont depuis longtemps évanouies; mais la mystification qui les a fait naître est

restée, et il faut l'extirper de notre enseignement historique, sous peine de passer, aux yeux de nos descendants, pour des gens qui n'ont rien connu de la science de l'histoire.

II

PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS.

Au moment où Mahomet II ouvrit le feu de ses canons contre les murailles de Constantinople, la population ne s'élevait pas à plus de trois cent mille âmes (1) et n'avait pu fournir, c'est le grand maître des cérémonie Phranzès qui nous l'apprend, que cinq mille combattants. La furie des iconoclastes, l'avidité des empereurs, des courtisanes et des eunuques, la cupidité des prétoriens pillards, les dévastations des seigneurs francs, avaient réduit la ville de Constantin à n'être qu'un hideux amoncellement de ruines ; son enceinte fortifiée, de quatre lieues de tour, était « remplie, » c'est Abulféda qui l'écrivait au commencement du XIVe siècle, » de champs et de jardins, et présentait « un grand nombre d'emplacements abandonnés et dé- « serts. » Bertrandon de la Brocquière, conseiller de Philippe le Bon, qui visita cette ville en 1432, dit qu'elle pré-

(1) Ce chiffre paraît exagéré à beaucoup d'historiens qui, après dénombrement, croient pouvoir affirmer que les Turcs ne trouvèrent que 40 à 50,000 âmes. Il est probable que la plus grande partie de cette population émigra pendant les dernières heures du siége dans des faubourgs qui jouissaient du bénéfice de la neutralité, comme celui de Galata.

sentait « plus de vuyde que de plein », et que deux palais des empereurs, ainsi que la place Sainte-Sophie, n'étaient qu'un amas de décombres.

La population, ou plutôt la populace, semblait frappée à la fois de découragement et d'imbécillité. Les moines et les religieuses en formaient une bonne partie, et faisaient passer les querelles religieuses avant les intérêts si urgents de la défense nationale. « Mieux valent les Turcs, « disaient-ils, que les Latins. » Les prêtres refusaient la communion à ceux qui voulaient se réunir à l'Église d'Occident; ils anathématisaient l'empereur Constantin, qui faisait profession de foi latine. Un grand nombre de religieuses sortirent de leurs couvents, habillées à la turque, pour protester contre la croyance des derniers défenseurs de Constantinople.

La nuit qui précéda l'assaut fit éclater au sein de cette tourbe toutes les manifestations d'une terreur ignoble. Au lieu de se réunir aux combattants, pour la plupart étrangers, qui défendaient la ville, les Constantinopolitains se répandirent en processions, en lamentations et en supplications à la Vierge. Ceux-là mêmes qui étaient chargés de défendre les brèches quittèrent leurs postes pour aller aux églises. « Le peuple, dit Phranzès, était « tellement infatué de surnaturel et de théologie, que si « un ange lui était apparu et lui avait offert de le déli- « vrer des Turcs à la condition de se réconcilier avec l'É- « glise latine, le peuple aurait préféré sa perte à son salut « payé d'un tel prix. » Il aima mieux croire d'ailleurs que l'ange exterminateur laisserait pénétrer les Turcs jusqu'à la place de l'hippodrome, et que là, sous la forme d'un vieillard, il se lèverait pour les chasser jusque dans les montagnes de l'Asie centrale.

Ainsi, ce qu'il restait de foi, ou plutôt de superstition, aux Grecs, décida de la ruine de leur dernier rempart.

Le 29 mai 1453, l'assaut eut lieu. Constantin et le Génois Justiniani firent des prodiges de valeur; mais la désertion subite de ce dernier décida de la journée en décourageant le plus grand nombre des mercenaires étrangers. Dans un dernier effort, les Turcs, conduits par Mahomet II en personne, enfoncèrent la porte de Saint-Romain, où l'empereur Constantin tomba percé de coups La populace, ne voyant pas venir son ange, se réfugia dans l'église de Sainte-Sophie, de telle sorte que les janissaires purent l'y trouver réunie et se la partager comme un immense troupeau.

Mahomet II avait promis à ses soldats de leur livrer l'argent et les personnes, mais il s'était réservé les monuments. Les Grecs prétendirent que les personnages les plus illustres du Bas-Empire tombèrent au pouvoir des vainqueurs ivres de sang, altérés de pillage et de viol. Mais une partie des dignitaires qui avaient d'avance trahi Constantin fut respectée; l'autre partie avait pu trouver dans les faubourgs francs un asile que sa neutralité rendait inviolable.

« Le sac de Constantinople, dit l'abbé Mignot (1), fut « peut-être le moins sanglant de tous ceux que l'histoire « rapporte. Les soldats ne tuèrent que quelques jeunes « personnes des deux sexes sur le partage desquelles ils « n'avaient pu s'accorder, que la débauche et la rage « firent massacrer par ceux qui ne voulaient pas les cé- « der aux plus forts. »

Il semble que Mahomet II ait rêvé le rôle d'un empe-

(1) *Histoire de l'Empire ottoman*, tome Ier.

reur byzantin régénéré. Il voulut refaire à neuf le trône et la ville de Constantinople, recueillir d'une main la succession des khalifes et de l'autre celle des Césars. Sceptique, philosophe, malheureusement imbu d'engouement pour les Grecs, il restera justement en butte au blâme de ses coreligionnaires, qui ne comprenaient pas l'ambiguïté de sa politique, et à la haine des vaincus, qui conservèrent assez de liberté pour saper son empire. Tous ses actes démontrent qu'il rêvait entre l'Europe et l'Asie, entre l'islamisme et le christianisme, l'Occident et l'Orient, un équilibre dont son trône du Bosphore devait être le pivot. Il dépeupla autant qu'il le put les villes de l'Asie de leur population grecque, pour augmenter d'autant ses populations chrétiennes d'Europe. Il accorda à ces dernières des priviléges et des immunités tels qu'aucun conquérant n'en a accordé et n'en accordera peut-être jamais à des peuples conquis. Son projet fut immense, bien digne d'admiration en lui-même ; mais il ne pouvait le réaliser qu'avec le concours des hommes politiques de son temps. Malheureusement il ne paraît pas qu'il ait fait aucune ouverture ni aux diplomates des cours étrangères ni même à ses propres ministres. Il ne se fiait qu'à lui-même. Comme on l'interrogeait sur le but d'une de ses expéditions les plus importantes, il répondit : « Si je me doutais qu'un poil de ma barbe connût mes intentions, je l'arracherais pour le jeter au feu. »

Ses intentions, à ce moment, étaient de dépeupler l'Asie de toute sa population grecque pour en repeupler l'Europe, qu'il comptait conquérir. Ainsi la rive gauche du Bosphore resterait aux musulmans, et la rive droite aux chrétiens. Scutari d'Asie et Stamboul, à une portée de canon l'une de l'autre, devaient composer sa double ca-

pitale. On conçoit à peine aujourd'hui comment ce projet a pu éclore dans le cerveau d'un musulman; c'est qu'on ne sait pas combien il était conforme aux vues du Coran, qui professe une si grande tolérance pour les religions issues de la souche du judaïsme. Au fond, la dynastie ottomane, incarnée dans Mahomet II, n'a eu d'autre rêve que la tutelle et le gouvernement de toutes les nations dont le dogme essentiel est la foi en un seul Dieu.

Ces considérations doivent faire envisager sous leur véritable jour les faits qui accompagnèrent et suivirent la prise de Constantinople par les Turcs. Elles atténuent considérablement la portée des calomnies répandues par quelques transfuges pour se rendre intéressants, elles expliquent la tolérance accordée aux Grecs et aux chrétiens, et les embarras innombrables que les errements si vigoureusement accusés par la politique de Mahomet II créèrent à ses successeurs.

Avant de s'emparer de l'enceinte fortifiée de Constantinople, Mahomet II avait déjà acheté les deux hommes qui avaient le plus d'influence sur les Grecs, le grand amiral Notaras et le moine Gennadius. Mais le premier, s'étant vu forcé de livrer les trésors du château des Blakernes, conspira contre son nouveau maître comme il avait conspiré contre les anciens, et paya ses intrigues de sa tête. Le second fut intronisé par Mahomet II patriarche de l'Église grecque à Constantinople. « Amené en pompe au pa-
« lais des Balkernes, revêtu de ses habits pontificaux et
« au milieu du cortége de ses prêtres, il reçut l'investiture
« du patriarcat: « Je veux, lui dit le sultan, exercer envers
« les chrétiens et leur pontife les mêmes droits et la même
« protection qu'exerçaient avant moi vos empereurs. »

« Assis sur son trône, le sultan remit au patriarche la « crosse pastorale et la couronne, signes de son autorité « spirituelle. Après la cérémonie d'investiture, Mahomet, « sans s'inquiéter du murmure de ses derviches, prit de- « vant Gennadius l'attitude de déférence et presque d'in- « fériorité du pouvoir humain sous le pouvoir divin. Il « reconduisit le patriarche jusqu'à la porte extérieure du « palais, lui présenta son cheval caparaçonné d'or et de « pierreries, l'aida à y monter et fit quelques pas en te- « nant par la main les rênes du cheval. Les vézirs, les « pachas, l'aga des janissaires et une suite nombreuse de « gardes escortèrent le patriarche jusqu'au palais que le « sultan lui avait fait préparer. Le partage égal des mos- « quées et des églises se fit au gré des deux religions. Le « sultan assista lui-même aux pompes des cérémonies et « des processions chrétiennes, non comme fidèle, mais « comme souverain impartial des deux cultes qui désor- « mais divisaient son peuple. »

« Les Grecs, étonnés d'une tolérance qu'ils n'avaient pas « les uns pour les autres dans leurs sectes, élevèrent jus- « qu'au ciel leurs bénédictions pour Mahomet. Inquiet de « la dépopulation de la capitale par les assauts, par l'es- « clavage et par la fuite, il rappela par les caresses et par « les menaces les fugitifs de toutes les provinces d'Eu- « rope et d'Asie. Tous ceux qui n'avaient pas fui jus- « qu'en Italie sur les vaisseaux des Vénitiens, ou que « leurs maîtres ne retenaient pas en servitude, ren- « trèrent à la voix d'un conquérant qui leur rendait, non « l'empire, mais la religion et la patrie. En peu de mois « Constantinople compta plus de Grecs que d'Ottomans « dans ses murs (1). »

(1) Lamartine, *Histoire de la Turquie*, livre XII.

Dans de telles conditions, pour qui connaît les Grecs et leur esprit, il demeure évident que ceux qui fixèrent leur résidence en Europe furent en très-petit nombre et compromis non-seulement vis-à-vis des vainqueurs, mais aussi de leurs compatriotes. La peur ou des crimes impunis les firent émigrer avant le siége; la sécurité et l'amnistie en firent rentrer le plus grand nombre; le reste (une centaine environ) devait jouer aux yeux de l'Occident attendri le rôle d'un peuple vaincu, écrasé et persécuté.

III

CE QU'IL RESTAIT DE VRAIS GRECS A LA FIN DU MOYEN AGE.

De toutes les institutions grecques, il ne nous reste aujourd'hui qu'un schisme, celui qui s'écriait par la bouche de Notaras et de Gennadius : « Plutôt Mahomet que saint Pierre! » et un royaume d'occasion reconstitué par les philhellènes pour exploiter l'admiration des naïfs, mettre à contribution la caisse de secours mutuels des États européens, et assassiner les dupes qui se laissent prendre à l'appeau de souvenirs historiques frelatés.

Les traditions grecques nous restent, non parce qu'il reste des Grecs, mais parce que, semblables à toutes les maladies endémiques, elles ont survécu à leurs victimes. Aujourd'hui, le premier venu peut se dire descendant des Périclès, des Alcibiade, des Aspasie et des Irène, au même titre que les plus illustres habitants de l'Hellade contemporaine.

Cette affirmation, peu importante au fond, mais curieuse dans la forme, a été émise par un des savants qui ont joui de la plus grande réputation en Allemagne et corroborée de preuves auxquelles, chaque jour, viennent s'ajouter de toute part des démonstrations nouvelles.

Fallmerayer, considérant le Levant comme un bas-fond vers lequel se sont écoulés les flots des différentes races humaines, a examiné fort attentivement quel contingent les populations slaves avaient apporté à ce bassin, et il a conclu que le seul afflux de cette source avait rejeté les anciennes populations hors de leur lit. Avant eux, les Romains, et après eux les Turcs, ont, à peu de chose près, fait deux fois place nette. On ne peut constater aujourd'hui, sur la vaste étendue des marches qui séparent l'Europe de l'Asie, que quatre grandes races : deux purement européennes, la roumaine et la Slave; deux purement asiatiques, l'ottomane et la moscovite.

Par un entrecroisement géographique assez bizarre, résultat d'une politique impatiente, d'un côté, et d'une confiance extrême dans les voies providentielles, de l'autre, la race moscovite, s'attaquant à un fantôme, a poursuivi l'assimilation de l'esprit grec, tandis que la race ottomane a laissé s'ouvrir les issues d'une assimilation de l'esprit latin. Mais dans ce conflit, où sont passés les Grecs dont on fait tant de bruit? Partout et nulle part. Cette race n'a laissé dans l'histoire que le retentissement sonore d'un récipient vide.

Les curieux pourront trouver, aux dernières époques du Bas-Empire, le littoral occidental de la mer Rouge, et particulièrement l'Abyssinie, gorgés de Grecs, tandis que Fallmerayer peut à peine en compter quelques milliers sur l'ancien territoire de l'Achaïe romaine. A partir du règne de l'impératrice Eudoxie, il semble que la nationalité grecque, dans ce qu'elle avait de superficiellement vivace, ait transporté chez les Abyssins leur vanité, leur pourpre, leurs couronnes, leurs dissensions, leurs raffinements de costume et de toilette, leurs eunuques, leurs

intrigues, leur bavardage et leur turbulente oisiveté. Les Nègus sont au point de vue théorique les continuateurs immédiats des empereurs byzantins. C'est ce que le contact ouvert par l'isthme de Suez ne tardera pas à mettre en évidence.

Ces préambules étaient nécessaires au résumé de l'étude de Fallmerayer. Ce savant avait constaté le fait au point de vue philologique et ethnologique, à l'époque où la philologie et l'ethnologie ne jouissaient encore que d'une médiocre autorité; aussi trouva-t-il des oppositions nombreuses mais plus criardes que dignes de foi parmi les philhellènes. De nos jours, la thèse de Fallmerayer persiste avec ce degré d'authenticité qui se confirme incessamment de découvertes imprévues.

Pendant que les Germains s'assimilaient l'esprit latin et fondaient, sous sa puissante inspiration, les sociétés occidentales modernes, les Slaves, leurs cousins, s'assimilaient l'esprit grec et voyaient, malgré des dons naturels d'égale valeur, sinon supérieurs, s'effondrer successivement les sociétés qu'ils cherchaient à cimenter avec les traditions grecques. La Pologne est morte de décomposition en dépit des sympathies et des concours les plus efficaces. Qui sait même si les Moscovites, avant de périr eux-mêmes du même mal, n'absorberont pas cette race jadis si puissante? MM. Duchinski et Delamarre ont beau faire, les Slaves, en général, inclinent aux Russes, parce qu'ils ont choisi, les uns et les autres, le même trait d'union : la tradition grecque, qui les perdra tous les deux, comme elle a perdu toutes les sociétés qui se sont nourries de son lait.

Fallmerayer a visité soigneusement le territoire de l'Hellade moderne, sauf les grandes villes et le district du

Maïne, auxquels les indigènes renvoient invariablement les touristes philhellènes qui veulent retrouver quelques traces de l'ancienne Grèce; il a constaté que la langue slave avait non-seulement modifié la nomenclature géographique du pays entier, mais même la langue des habitants. Ce sont là des faits qu'il est aussi facile de vérifier qu'impossible de contester. L'histoire vient, à l'appui des théories philologiques, témoigner que les derniers empereurs byzantins s'épuisèrent à soumettre à leur domination la population slave qui s'était substituée, dans toutes les campagnes, à la population grecque. Nous regrettons fort que le remarquable ouvrage de Fallmerayer n'ait pas été traduit en français, car nous ne pouvons y renvoyer nos lecteurs sans interprète allemand; et, d'autre part, le cadre de cette étude nous restreint à un très-petit nombre de citations. Nous sommes forcé de nous borner à la traduction des principales prémisses et des plus importantes conclusions de l'œuvre. Peut-être en donnerons-nous quelque jour un extrait plus étendu.

« Qu'autrefois, dit l'écrivain allemand, les peuplades germaines aient détruit l'empire d'Occident et se soient partagé ses dépouilles en se fixant dans les provinces démembrées, voilà ce qui ne fait plus un doute pour nous : cent livres nous le redisent tous les jours. Mais que jadis les Slaves, nos ennemis traditionnels, aient fait subir à l'empire d'Orient une épreuve analogue et même plus radicale encore; que le sang slave, les mœurs slaves et la langue slave aient pénétré jusque dans le cœur même de l'Hellade et de ses populations, à tel point que, plusieurs siècles durant, le Péloponèse lui-même a été désigné sous le nom de *pays slave*, ce qu'il était, en effet, voilà

une thèse qui sort tellement des sentiers battus, que sa nouveauté même est un sujet de scandale...

« Dans l'Hellade actuelle, la langue parlée partout est un idiome à moitié barbare, mélange de bulgare et de grec; et l'on oublie que plus de la moitié des habitants du royaume — et je parle surtout ici des districts classiques — sont des *Skypitares* albanais, dont le langage ressemble aussi peu au langage hellénique, que l'ancien dialecte phénicien de Tyr et de Sidon ressemble à l'idiome germanique. Nous avons lu beaucoup de relations de voyages sur l'Hellade moderne. Eh bien, il n'est venu à l'idée d'aucun voyageur que les paysans albanais de l'Attique et de la Béotie pussent être autre chose que les descendants physiques des combattants de Marathon, de Salamine et de Leuctres. Bien plus, nos explorateurs trouvaient que ces Skypitares charnus, osseux et durs à eux-mêmes, présentaient, au point de vue crâniologique et physionomique, une ressemblance frappante avec les statues, les glyphes et autres produits de la sculpture antique mis à nu par les fouilles.

Eh bien, il n'a pas fallu moins de vingt ans de thèses, de contre-thèses et de discussions sous toutes formes pour venir à bout de cette illusion et pour contraindre nos savants à reconnaître que les Albanais de l'Attique et de toute l'Hellade orientale sont réellement des Albanais pur sang et parlant le *skypi*, et non des Ioniens de Marathon. Combien d'années faudra-t-il maintenant pour les amener à convenir que les noms des localités modernes, tels que Warsova, Orsova, Kamenz, Glaz, Struz et Cucuruz, ne sont point helléniques, mais slaves, et que leurs habitants, bien que ne parlant plus le slave, ne sont pourtant pas des Hellènes d'origine... »

Ici Fallmerayer expose une succession d'observations philologiques et ethnologiques que l'espace ne nous permet pas de reproduire, ce qu'il faut d'autant plus regretter, qu'elles sont indiscutables. Il arrive enfin aux témoignages historiques, et trouve sa thèse affirmée par un historien d'autant plus digne de foi, que sa fortune même se trouvait intéressée à l'affirmation contraire : c'est l'empereur Constantin Porphyrogénète (1).

« Lorsque les Macédoniens eurent été vaincus par les « Romains, toute l'Hellade, avec le Péloponèse, tomba « sous la domination des Romains et en devint tributaire. « Lorsque ensuite, sous le règne de Constantin Copro- « nyme, la peste dépeupla la terre, toute la province du « Péloponèse fut *slavinisée* (2) et devint ainsi complète- « ment barbare.

« Cette transformation fut si complète, que le célèbre « grammairien Euphème se railla d'un Péloponésien qui « faisait sonner trop haut la gloire et la noblesse de son « origine, en lui décochant ce vers épigrammatique :

« Toi, Grec? tu n'es qu'un Slave au visage barbare.

« Or ce Péloponésien n'était autre que Nicétas, qui « maria sa fille Sophie à Christophore, fils du vaillant « empereur romain. »

Quant au district du Maïne, le seul territoire prétendu pur de tout contact avec les peuples étrangers, voici ce qu'en dit le même écrivain :

« Les habitants du castrum de Maïna ne sont pas de la

(1) Constantin Porphyrogénète, Œuvres, *le Péloponèse*.

(2) Les philhellènes prétendent que ce mot signifie *réduit en esclavage;* mais ils font bon marché de la grammaire et du sens.

« race des Slaves; *ce sont les anciens Romains* que les « Péloponésiens indigènes d'aujourd'hui désignent en- « core sous le nom d'Hellènes. Le pays qu'ils habitent « n'a pas d'eau ni de voies de communication, mais il « produit des oliviers en abondance, qui suffisent à leur « entretien. »

Ainsi, jusqu'à ce fameux Maïne, tout en Grèce est veuf de Grecs; le langage lui-même est en contradiction formelle avec les traditions helléniques de l'antiquité.

« Si, continue Fallmerayer, la métamorphose com- « plète de l'ancien Péloponèse en une *Morée* (1) slave, « métamorphose qui, en l'an 1000 après J. C., était pas- « sée à l'état de fait accompli, est démontrée rigoureuse- « ment par la critique historique, il devient facile de « répondre à cette question : « Comment les choses se « sont-elles passées dans la région située au nord du « golfe de Corinthe? La *barbarisation* (qu'on me passe ce « terme) des plaines ouvertes qui s'étendent dans l'Hel- « lade proprement dite, et même des gorges et des pla- « teaux du Parnasse et de l'Hélicon, apparaît comme le « préliminaire indispensable et forcé de ce qui s'est « accompli dans le Péloponèse. Dans l'Acarnanie elle- « même, tout le littoral de Vonitza à Missolonghi a été « slavinisé. »

C'est, en effet, ce que constate l'Athénien Chalcondyle, au XV^e^ siècle. « Toutes les peuplades slaves, dit-il, ont « une langue et des mœurs tout à fait semblables; et, à « cet égard, on ne saurait les distinguer les unes des « autres. *Quant à leurs demeures, elles sont disséminées sur*

(1) Fallmerayer fait observer ailleurs que ce nom de *Morée* n'est rien moins que grec.

« *une partie du Péloponèse, jusqu'au mont Taygète et au* « *cap Tanaro, dans le pays de Laconie.* »

En présence de tant de documents historiques, ethnologiques, philologiques, il faut bien admettre que la Providence a voulu déposséder les Grecs du territoire qu'elle leur avait donné en partage, et qu'ils avaient couvert de tant de vices et de tant de crimes. Avec quoi restaurerait-on cette race dont les représentants officiels ou officieux, pendant tout le temps qu'ils ont troublé la société antique, ont été si nuisibles au progrès réel de l'humanité? « L'abîme qui existe entre les anciens Hellènes et nos « Grecs modernes est aussi difficile à dissimuler à l'Eu- « rope qu'impossible à combler. »

En conséquence, notre auteur propose :

« D'abandonner aux naïfs et aux fanatiques de l'école la « croyance à la possibilité de restaurer l'ancienne Hellade ;

« De renoncer également, comme à une œuvre chimé- « rique, au plan qui consiste à relever sur ses fondements « l'antique empire byzantin. »

Et, pour modifier légèrement la plus importante de ses conclusions (1) :

De considérer la Grèce comme la scène sur laquelle le principe latin et le principe grec font l'épreuve de leurs forces relatives en présence du monde entier.

(1) Voici, dans ses termes littéraux, la conclusion de Fallmerayer :

« De considérer la Grèce comme la scène sur laquelle le principe « germain et le panslavisme font l'épreuve de leurs forces relatives en « présence de l'Europe entière. »

On ne doit pas oublier que l'auteur, en sa qualité d'Allemand, ne voit que deux grandes races dans la civilisation moderne, les Germains et les Slaves. L'honorable professeur a raison, s'il a voulu parler des races qui ont colonisé l'Europe par la conquête; il aurait évidemment tort, s'il entendait parler des races qui ont fourni les principes.

IV

CE QUI N'EST PAS SLAVE SUR LE TERRITOIRE HELLÉNIQUE EST D'ORIGINE ROMAINE.

La chaîne de montagnes qui sépare la Turquie d'Europe et la Grèce moderne en deux versants, l'un du côté de l'Archipel et de la mer Noire, l'autre du côté de l'Adriatique, sépare également le territoire occupé en masse par les colonies romaines et les colonies grecques. Il est hors de doute que les Italiens ont peuplé, dès les premiers siècles de notre ère, l'Illyrie, l'Herzégovine et l'Albanie, c'est-à-dire tout le littoral de l'Adriatique, qui était une mer latine par excellence. Ces pays, d'ailleurs, de l'aveu même des Grecs, n'ont jamais été grecs.

Tout le monde sait aujourd'hui que les colonies romaines ont formé dans l'intérieur des terres, en s'épandant le long du cours inférieur du Danube, une population distincte dont la nationalité s'est affirmée de nos jours sous le nom de Roumanie. Dépossédées du littoral de l'Adriatique par les invasions slaves, on les retrouve aujourd'hui, non-seulement sur les marches septentrionales de la Turquie d'Europe, mais aussi sur les marches septentrionales du royaume hellénique.

Une statistique publiée au mois de décembre 1869 par

le gouvernement roumain constate les faits suivants (1) :

« L'existence d'une population d'origine latine, dispersée en Macédoine, en Thessalie et en Épire, est généralement peu connue. Suivant l'opinion commune, cette population, dont on évalue approximativement le nombre à plus de 1,800,000 âmes, descendrait des colons romains qui suivirent l'empereur Aurélien au delà du Danube, quand il fut obligé d'abandonner aux barbares les conquêtes de Trajan. D'autres prétendent que l'arrivée de cette race dans la Turquie d'Europe est de date plus récente; les exactions dont les Roumains étaient l'objet sous les princes étrangers auraient déterminé un grand nombre d'entre eux à se réfugier sur le territoire ottoman. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils parlent la même langue que les habitants de la rive gauche du Danube. Depuis longtemps déjà les Roumains se sont préoccupés du sort de cette race et des avantages qui résultent, pour l'avenir de leur nationalité, de la présence, dans la presqu'île des Balkans, d'un nombre considérable d'habitants auxquels ils se rattachent par la communauté d'origine. Dès les premières années de son règne, le prince Couza fonda à Bucharest une école destinée à donner, aux frais de l'État, à de jeunes enfants originaires de la Macédoine, une éducation qui les mît à même, une fois de retour dans leur patrie, de répandre l'enseignement qu'ils auraient si libéralement reçu dans les Principautés.

« Cette institution, soutenue depuis lors par des subventions particulières, a déjà produit des résultats remarquables . grâce à la bienveillante tolérance des autorités

(1) Voir *le Journal officiel de l'Empire français*, numéro du 12 janvier 1870.

ottomanes, huit écoles fréquentées par plus de mille garçons et jeunes filles ont été créées en Macédoine; la langue roumaine y est enseignée avec les caractères latins, par d'anciens élèves de l'école de Bucharest, et l'Église elle-même a adopté dans plusieurs localités la langue parlée par les fidèles.

« On s'occupe en ce moment, à Bucharest, d'établir une maison pour l'éducation des jeunes filles originaires du même pays. Ce projet, qui répond à un sentiment patriotique légitime, paraît devoir être accueilli favorablement par le gouvernement. »

Ainsi, aux Slaves du docteur Fallmerayer il faut ajouter les Roumains de la statistique de Bucharest. Additionnez à ces deux groupes la population cosmopolite de toutes les invasions qui se sont succédé en Grèce, et vous vous demanderez s'il reste place pour un seul Grec. Le problème est d'autant plus facile à résoudre, que l'on sait que tout Grec, quand il a pu trouver une fortune, si modeste qu'elle soit, à l'étranger, s'est bien gardé de revenir au milieu de ses compatriotes; plus prudent en cela que les philhellènes qui vont se faire rançonner chaque jour, et assassiner chaque année par les prétendus descendants de Thémistocle.

Athènes même ne compte, comme illustrations grecques, que des familles phanariotes, c'est-à-dire des débris de la population byzantine, qui n'était rien moins que grecque.

« C'est un fait digne de remarque, dit Edmond « About (1), que le prétendu costume national des Grecs « est emprunté soit aux Turcs soit aux Albanais. Le roi

(1) *La Grèce contemporaine.* Paris, Hachette, 1854, p. 44.

« Othon, pour faire acte de patriotisme et se rendre po-
« pulaire, revêt, pour les jours de fête, l'habillement
« d'une peuplade de Slaves ; et les marins d'Hydra, pour
« se distinguer des barbares de l'Occident, se parent
« d'un costume turc. »

Ainsi le Maïne, Mayne ou Magne, s'il n'est pas le camp romain Maïna, serait le seul pays habité par de vrais descendants des anciens Grecs. Quelques mots d'Edmond About nous renseigneront provisoirement sur ces fils d'Aristide, que nous verrons à l'œuvre dans la guerre de l'indépendance.

« Les voyageurs pénètrent rarement dans le Magne,
« car la Laconie a toujours été plus riche en vertus
« qu'en chefs-d'œuvre, et l'on n'y trouve rien d'antique
« que les mœurs. Les habitants sont, comme autrefois,
« brigands et hospitaliers. Un étranger qui n'est connu
« de personne est sûr de revenir sans bagages. J'ai vu,
« un jour, dans la ville de Mistra, sur la frontière du
« Magne, *aux portes d'une préfecture*, un de mes amis qui
« se débattait, en plein jour, contre une demi-douzaine de
« Maniotes. Ces bonnes gens insistaient poliment pour
« qu'il leur donnât une pièce de cent sous; il la leur re-
« fusait avec une politesse au moins égale. Pour l'exhor-
« ter à la munificence, ils lui parlaient, à mots couverts,
« de coups de bâton, et ils lui montraient quelques armes
« à feu dont ils étaient ornés. Le chef de la bande était
« un petit employé de la préfecture, qui faisait sonner
« très-haut son titre officiel. J'arrivai à temps pour déga-
« ger mon compagnon de voyage (1). »

Il serait bien temps, si les philhellènes voulaient ab-

(1) Edmond About *la Grèce contemporaine*, p. 56.

solument nous refaire une vraie Grèce, peuplée de vrais Grecs, que ces Maniotes fussent chargés de jouer le rôle de Deucalion et de Pyrrha. En attendant que l'humanité soit dotée de cette restauration, les faux Grecs, nourris des bonnes traditions, suppléent de leur mieux à l'absence de Grecs véritables.

V

LES GRECS N'ONT AUCUNE INFLUENCE SUR LA RENAISSANCE.

Il est d'usage, au moins depuis M. Villemain, d'attribuer, chez nous, à la prise de Constantinople par les Turcs la renaissance des lettres et des arts en Europe. Cette idée paraît simple et naturelle au premier abord ; elle part d'une date célèbre qui clôt l'histoire du moyen âge ; elle met en scène Constantinople en flammes, l'Europe consternée, le Croissant élevé sur la Croix, les Grecs fugitifs emportant, comme Bias, leurs trésors, et allant les disséminer sur la terre étrangère... Joli sujet de tableau pour enseigner l'histoire aux enfants !

M. Villemain ne s'en est pas fait faute : il nous a donné *Lascaris*, en 1825, par l'intermédiaire de l'éditeur Ladvocat, qui, entre tant de mauvaises causes aujourd'hui condamnées sans appel, porta celle-ci au tribunal public.

Avant de passer à l'examen de cette plaidoirie amphigourique, que son auteur aurait voulu, plus tard, faire rentrer, sans mot dire, dans le néant d'où il a eu le malheur de la tirer, constatons combien il y a d'erreurs et de maladresses dans cette juvénile élucubration.

Admettons d'abord qu'elle soit l'expression fidèle de la

vérité historique, et écrions-nous : « Bénis soient mille « fois les Turcs d'avoir fait rejaillir sur l'Occident tout « entier, c'est-à-dire sur deux cents millions d'hommes, « ce trésor inestimable d'érudition et de connaissances « dont un maigre million de Grecs jouissaient en égoïstes « au fond de leurs caves byzantines! Une armée d'anges, « assurément, n'eût pas fait davantage pour le bonheur « de l'humanité! »

Mais, avec un peu plus de réflexion, nous voici forcés de déposséder les Turcs de cette gloire, dont ils ne paraissent pas faire grand cas. Ces trésors *nous ont été apportés par les mains les plus généreuses du monde, et pourtant elles étaient vides.* Que restait-il à ces illustres proscrits que personne ne chassait de chez eux? La misère physique, morale et intellectuelle la plus complète; mille siècles de honte et d'ignorance; les tessons de statues et les chiffons de peintures émiettés par quinze générations d'iconoclastes, les discordes religieuses et politiques, le mépris de l'Occident, leurs querelles particulières qu'ils importaient sur le sol étranger.

A quel propos, d'ailleurs, les Grecs nous auraient-ils apporté, cette année-là, ce qu'ils avaient la prétention de donner au vieux monde depuis seize cents ans? Professeurs de Rome républicaine, tuteurs des Césars, maîtres de l'empire byzantin, nous les avons vus mettant en œuvre toutes leurs ressources d'éloquence, de science, de politique, d'art, d'intrigue, de perfidie et de scélératesse, pour réduire l'humanité à la caserne spartiate ou à la maison publique athénienne. Certes, ils ne nous ont épargné aucun de leurs expédients, de leurs tours et de leurs détours. Après avoir dévoré tout ce qu'il y avait de vivace sur cette terre, ils se mouraient de consomption, pen-

sant voir le reste du monde s'éteindre avec eux, lorsque les Ottomans les ont débusqués de leur dernier terrier. Cette Europe, qu'on nous représente comme consternée, aida les Ottomans à faire place nette. Toutes les puissances maritimes coururent sus à leurs séculaires oppresseurs, et Venise, à elle seule, fit plus de mal aux Grecs que les forces réunies des Osmanlis. Les musulmans, qui avaient soulevé la Gaule entière du temps de Charles Martel, ne trouvèrent plus en Europe que des ennemis de rencontre ; leur présence à Constantinople délivrait la société d'un foyer de miasmes pestilentiels ; on les toléra jusqu'à ce qu'on eût appris à les estimer.

C'est d'ailleurs une erreur trop grossière de supposer que la Renaissance date de la prise de Constantinople. Faudra-t-il donc rayer de cette grande régénération les Dante, les Pétrarque, les Boccace, les artistes de Pise, les érudits des XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ siècles, les inventeurs de la gravure sur bois, les architectes arabes, gothiques et romans, les musiciens qui, les premiers, découvrirent les ressources de l'harmonie, etc. Personne n'y pense sans doute, et nul bachelier ès lettres ne s'avisera de confondre la renaissance italienne et provençale avec la renaissance française du règne de François I^er^. Voilà pourtant comment l'esprit grec, avec une confusion de dates, prétend suborner les gens irréfléchis.

Enfin, où sont ces prétendus Grecs qui auraient provoqué un tel mouvement? L'histoire n'en fait pas mention. On aura beau nous citer les noms des Théodore, des Argyropoulos, des Gémiste, des Nicéphore, des Trapezunce, des Chrysodoros, voire même des Lascaris, nous ne voyons pas qu'aucun de ces compères ait un seul titre à apporter à l'appui de leur brevet de bienfaiteurs de

l'humanité. Qu'ont-ils fait? où sont leurs œuvres? La femme de Guillaume le Conquérant a laissé une tapisserie de l'expédition des Normands dans la Grande-Bretagne; cette femme, avec son aiguille, en a fait plus qu'eux avec leur langue, et l'on ne pense point à la mettre au rang des plus humbles initiateurs de la civilisation moderne.

Qui donc nous débarrassera de ces fantoches dont le génie gouailleur de M. Villemain a fait des personnages de haute comédie, sans doute pour essayer, comme on dit vulgairement, la force de son poing sur la tête du Turc? Combien ce spirituel et mordant homme de lettres a-t-il dû pousser d'éclats de rire dans les profondeurs de sa cravate académique en persuadant à un public myope qu'il avait amené le mille? C'est pourtant de cette incroyable mystification qu'est sortie la complicité française pour l'insurrection grecque de 1829; c'est elle, peut-être, qui nous a gratifiés de ce plaisant royaume de l'Attique qui se vante de ne pouvoir gouverner quelques milliers de sujets tant qu'il ne sera pas en mesure de gouverner les deux mondes.

Mais jetons un coup d'œil sur ce fameux Lascar ou Lascaris dont nous a gratifiés M. Villemain.

VI

LASCARIS.

Les jeunes Médicis et Bembo humaient, vers l'an 1454, les brises levantines sur un port de Sicile, lorsque du sein des flots sortit un navire mû par une chiourme turque et portant une demi-douzaine de vieillards dont la barbe blanche attestait la décadence de l'empire byzantin. C'était Lascaris et ses compagnons escortant des femmes que la pudeur de la douleur rendait majestueuses, au dire de M. Villemain. A cette vue, les adolescents se sentirent pris d'une immense pitié. « Nous voici, s'écria Lascaris, c'est nous qui venons apporter à votre barbare Europe les trésors de l'éternelle et antique Grèce; voyez ces mains, les plus généreuses du monde..... — Il suffit, interrompirent les deux philhellènes en herbe; nous nous contenterons de baiser la poussière de vos pieds. — Braves jeunes gens, vos pays comprendront-ils la grandeur de notre infortune et l'immensité de notre érudition? Savent-ils ce que c'est qu'une statue? Peuvent-ils se douter de la majesté de Jupiter et de la grâce de Vénus? Ces dames sont des nonnes grecques : quelle différence avec les vôtres, qui sont ton-

dues! Celles-ci périraient plutôt que de sacrifier leurs longs cheveux noirs. Je m'appelle Lascaris, fils des empereurs; ces mains, les plus généreuses du monde...,—Mon père les attend pour les remplir, interrompit Médicis. — Ma patrie, l'héroïque Venise, s'écrie Bembo, les attend pour les armer! — C'est bien, nobles jeunes hommes; mais votre père, votre cité, ce sol lui-même, connaissent-ils la poésie? Savent-ils de combien de syllabes se compose un vers? »

Un passant, récitant les vers que le Dante met en tête de son poëme, se charge de leur apprendre qu'aucun Grec n'en avait fait de pareils. Cet épisode est-il une raillerie de l'auteur? Qui sait? « Sans doute, dit Lascaris, voilà une langue qui tinte d'une façon mélodieuse; sans doute ce sol que nous foulons a été célèbre par la déconfiture des antiques Athéniens; sans doute vous avez l'horreur des musulmans; mais n'espérez point que mon ami Théodore, évêque d'Éphèse, ce vieillard à barbe blanche, puisse jamais pactiser avec l'Église latine. Il ne se réconciliera que le jour où les papes auront déposé leur tiare à ses pieds, sur le trône du monde reconquis, dans la ville de Constantinople. —Infortuné vieillard! s'écrie Médicis, l'attente sera bien longue; qu'il vienne chez mon père, ce n'est pas le temps qui nous manque, traversons à pied la Sicile dans sa largeur. »

Il dit, mais Lascaris veut que Théodore inaugure le voyage par le saint sacrifice à la mode grecque. Ce n'est point en secret que se fera cette protestation contre les Latins qu'ils viennent invoquer; c'est en plein soleil, sous l'arbre consacré à sainte Agathe qu'il faut confondre, devant toute la population dont il est nécessaire d'insulter les croyances. A cette profanation les Siciliens se révol-

tent. Lascaris et Théodore sont bien près d'être massacrés. Qu'importe! le schisme grec a craché au nez de l'Occident hospitalier. O grandeur et magnanimité des fils d'Hellen! Ils savent qu'on ne prend l'espèce humaine qu'à force d'insolence. Est-ce encore une raillerie de l'auteur?

Mais il faut renoncer à suivre pas à pas cette pastorale héroï-burlesque dans laquelle Ganymède et la Panaggia, Proclus et les cheveux noirs des vierges grecques jouent un rôle abracadabrant. Chemin faisant, on y déterre les marbres de Sélinonte, l'espoir futur de l'intervention russe, et un évêque relaps qui s'est enfermé dans un trou avec un christ et un flambeau pour y pleurer ses apostasies. Des discours, encore des discours, toujours des discours! et quels discours! On les faisait ainsi dans les épopées du vicomte d'Arlincourt!

Concluez, monsieur Villemain. Lecteur, passons à la dernière page du livre, et voyons de quel vent se gonflent les vessies oratoires; au fond, qu'ont fait ces rhéteurs byzantins? Voici Lascaris qui meurt, dernier survivant, il faut récapituler les titres de gloire de sa pléiade : « Il est vrai, s'écrie l'auteur, on ne connaît point les héros dont je parle; j'ai pris la liberté de les rétablir dans le lustre que les Turcs leur avaient enlevé, mais je dois convenir que ces mains, les plus généreuses du monde, sont complétement vides. « *Ces bannis de la Grèce ont laissé peu de titres de gloire;* « *leur puissance fut tout entière dans la parole, et fugitive* « *comme elle.* Ils répandirent autour d'eux l'admiration et « le goût des arts; ils sauvèrent la plus belle moitié des « monuments antiques; *mais ils n'ont pas créé de monu-* « *ments.* Ainsi, leur souvenir a disparu dans la gloire des « hommes formés par leur exemple, et LA GRANDEUR

« MÊME DE LEURS SERVICES EN A PLUS RAPIDEMENT FAIT PERDRE
« LA TRACE (1). »

Sur cet échantillon final, le lecteur peut se faire une idée nette de l'œuvre entière. A côté, de ce pathos le sonnet d'Oronte est un chef-d'œuvre de clarté, car

> Belle Philis, on désespère
> Alors qu'on espère toujours,

sera mille fois plus intelligible (pour les philhellènes, entre autres) que *des gens qui n'ont rien fait*, et cependant *ont formé les grands hommes à leur exemple*, et qui ont rendu *des services si grands, qu'on n'en saurait retrouver de traces*.

Le seul de ces Grecs émigrés auquel l'historien puisse accorder quelques moments d'attention est le cardinal Bessarion ; mais par cela même qu'il présente un semblant de valeur, il n'est pas d'insultes que les lascariotes ne lui adressent et d'affronts qu'ils ne lui fassent. Membre du clergé grec, il s'était ouvertement déclaré pour l'Église latine, pendant que ses collègues se contentaient de simuler hypocritement leur retour à la communion romaine. Il n'avait pas attendu la chute de Constantinople pour venir à Rome. Chargé de la correspondance avec l'Église d'Orient, il avait dû à son aptitude et à ses talents de parvenir au cardinalat. Il faillit même être pape, et l'aurait été, si l'on ne se fût souvenu qu'il était né grec. C'est lui qui recueillit, non pas la plus belle moitié des monuments antiques, mais une partie des œuvres d'art enfouis dans le sol romain. Il usa son crédit en faveur de ses compatriotes, qui le payèrent par les outrages les

(1) ***Lascaris***, édition Ladvocat, 1825, pages 113 et 114.

plus sanglants. Il n'est point besoin de lire un autre livre que *Lascaris* pour vérifier l'exactitude de nos assertions.

S'il est un procédé contre lequel tout esprit honnête doit protester, c'est celui qui consiste à s'approprier les mérites d'autrui. Il y a là une sorte d'escroquerie morale dont M. Villemain a chargé son Lascaris; il a trouvé ainsi le moyen de nous le rendre odieux. Ce pleurard homérique, qui sème ses déraisonnements sonores à tous les vents, semble s'attribuer, par droit de primogéniture, le bénéfice des deux plus grandes découvertes de l'Occident : l'imprimerie et le nouveau monde. Il faut être bien ferré sur son histoire pour ne pas tomber dans ce panneau grec. Voyez avec quel art les ficelles en sont dissimulées! L'imprimerie était inutile tant que l'on n'avait pas de chefs-d'œuvre à publier. Lascaris, en apportant les manuscrits d'Aristote, de Thucydide et de Platon (manuscrits qui, par parenthèse, furent relégués dans les greniers de l'Escurial), sollicita la verve des propagateurs. C'est ainsi que les découvertes se produisent au fur et à mesure de leur nécessité. Honnis soyez-vous, Faust et Gutenberg, qui n'avez travaillé que pour donner plus d'extension aux copies des manuscrits de Lascaris, connus, depuis cinq siècles, par l'intermédiaire des Arabes! Est-ce ainsi que M. Villemain, grand maître de l'Université, a enseigné à nos jeunes générations l'art d'écrire l'histoire?

Quant à la découverte du nouveau monde, il est incontestable (pardon, ô Christophe Colomb, Galilée et Copernic), il est incontestable, disons-nous, qu'elle soit autre chose qu'un dédommagement à la perte de Constantinople. Lascaris l'a dit en vers sans mètre et sans rime, mais

néanmoins pompeux et retentissants. Ce dernier trait met le comble au monument.

Vraiment, monsieur Villemain, nous aurions une bien misérable idée de vos mérites scientifiques et littéraires, s'il ne restait de toute votre œuvre que ce *Lascaris* tant prôné. Heureusement, malgré vos sympathies pour les Grecs d'Athènes et de Byzance, nous pouvons lire avec plus d'attention votre étude sur le régime des Grecs gouvernés par les Osmanlis. C'est en vain que vous fardez le mensonge; vous croyez au-dessous de votre mérite d'étouffer la vérité. Cette étude gardera une place dans l'ensemble des documents historiques; on y retrouve la sagacité et souvent l'honnêteté de l'esprit latin. C'est par des travaux de ce genre que vous avez mérité les palmes académiques, et s'il vous plaît de mieux vous rabaisser devant l'infiniment petit du monde grec, nous trouvons encore, sans avoir besoin de contraste, assez d'admiration pour vous proclamer grand. Vous-même, à différentes reprises, avez réagi contre cet engouement d'adolescent auquel vous aviez sacrifié, et nous vous avons vu rectifier, avec autant d'esprit que de goût, les exagérations auxquelles des hommes illustres, M. Gladstone entre autres, s'étaient abandonnés dans l'orgie des études grecques.

Le génie français est passé maître dans l'art des mystifications, mais il a assez de tact pour ne pas abuser de la plaisanterie et ne la point pousser jusqu'au charlatanisme. C'est là le trait saillant de notre caractère, que les étrangers sont inhabiles à saisir. L'atticisme tant prôné d'Athènes n'est que rusticité à côté de notre délicatesse; on ne comprendra point que nous nous donnions tant de peine à duper les naïfs pour nous en donner

davantage encore à leur démontrer leur crédulité. Le dernier et le plus illustre de nos charlatans de carrefour n'a dû son succès qu'à ce double jeu : « Vous me voyez, « disait-il, empanaché de plumes et drapé d'oripeaux; « vous vous attroupez autour de ma grosse caisse, espé- « rant rire de mon outrecuidance; eh bien! apprenez « que je ris moi-même de ces ridicules défroques, « bonnes tout au plus à me constituer un auditoire. » Ainsi a fait M. Villemain, et son *Lascaris* est le laquais empanaché qui sert d'enseigne à son érudition.

VII

SI LA FRANCE, EN PARTICULIER, DOIT QUELQUE CHOSE A L'ENSEIGNEMENT GREC.

Nous ignorons quelle part d'influence la littérature grecque eut dans la renaissance des lettres en Italie. Il ne paraît pas toutefois qu'elle y ait joué un grand rôle. Notre littérature nationale, à coup sûr, ne lui doit rien; c'est ce que M. Egger, professeur à la Faculté des lettres de Paris, a pris la liberté de démontrer à ses collègues dans un ouvrage fort bien écrit (1), et avec toutes les formes requises pour faire accepter aux philhellènes cette rectification désagréable. — Quoi! s'écriera plus d'un bachelier ès lettres, nous nous serions passés des Grecs pour affirmer notre génie littéraire, et le siècle de Louis XIV n'aurait aucune attache avec le siècle de Périclès? — Il faut bien s'y résigner.

« On ne trouverait point, fait remarquer M. Egger, et « à sa suite M. Ernest Vinet, rédacteur du journal phil- « hellène par excellence (2), on ne trouverait point, du

(1) *L'Hellénisme en France.*

(2) Le *Journal des Débats.*

« sixième jusqu'au commencement du quinzième, une « seule copie d'un auteur grec écrite en France par la « main des scribes occidentaux. Les tentatives de Char- « lemagne pour relever l'étude du grec furent vaines, peut- « être, à vrai dire, parce que ce grand homme ne se sou- « ciait du grec que pour sa diplomatie. La séparation « religieuse de l'Orient et de l'Occident acheva l'œuvre « des barbares; l'union des deux Églises aurait peut-être « implanté l'hellénisme dans une société naissante : leur « division l'écarta pour des siècles. Placé en face de l'au- « torité ecclésiastique en Occident, l'hellénisme fut ana- « thématisé par elle comme un instrument de schisme et « d'hérésie. »

Ici nos auteurs s'épouvantent de leur hardiesse. L'ombre de Lascaris se dresse devant eux.

« La chute de Constantinople, disent-ils, vint rap- « procher ce que le dogme avait séparé. Il y eut entre « l'Occident et l'Orient une sorte d'entente; la pitié triom- « pha des scrupules dévots; on oublia que ces pauvres « exilés de Byzance étaient schismatiques, et l'Europe, « très-inquiète, les accueillit avec intérêt. *Ils étaient peu « nombreux, leur savoir était maigre.* N'importe! ils « avaient avec eux l'étincelle de Prométhée, et elle « devait enflammer l'Occident. »

Jolie phrase, qui croit s'enrouler autour d'un appui, et ne trouve que le vide. A ce moment, les pauvres exilés avaient tout à apprendre de l'Occident et rien à lui enseigner. Il y avait longtemps déjà que l'étincelle de Prométhée avait allumé un foyer dont les Grecs modernes n'ont encore recueilli que les cendres.

Il est facile de faire le compte de ce que nous devons à la Grèce. Depuis Voltaire, elle a farci notre langue de néo-

logismes barbares et créé, par conséquent, une littérature pédantesque ; elle a corrompu notre esthétique en faisant prévaloir le sentiment de la volupté sur celui du beau ; elle nous a dotés d'une philosophie qui conclut à la négation de toutes les philosophies ; elle nous a fait sceptiques en matière de religion, intolérants en matière de politique, égoïstes et insociables dans nos relations. Chaque jour son esprit d'anarchie et de dissolution nous envahit de plus en plus, et nous fait rétrograder vers la barbarie. La politesse, la tolérance, la discipline, le sentiment du devoir, l'amour du vrai, du bon et du beau, incessamment battus en brèche par la licence grecque, tendent à disparaître. Nous ne tournons pas au Cosaque, mais à l'Hellène, qui est bien plus méridional que le Cosaque ; et nous commençons à soupçonner qu'en dépit des fascinations de nos érudits philhellènes, il faut, pour nous arrêter sur cette pente, faire cause commune avec les Turcs.

TROISIÈME PARTIE

LA GRÈCE MODERNE

CHAPITRE PREMIER.

LA GRÈCE SOUS LE RÉGIME OTTOMAN.

I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

La période qui s'écoula pour la Grèce, depuis la conquête ottomane jusqu'aux premières agitations de la guerre de l'indépendance, est celle pendant laquelle ce misérable pays jouit d'une tranquillité et d'une prospérité qu'il n'avait jamais connues. Pendant plus de trois siècles les habitants de l'Hellade parurent oublier qu'ils étaient Grecs; ils subirent leur servitude avec résignation.

Au commencement du XVII[e] siècle, « les villages et « les campagnes de la Morée offraient un aspect assez

« riant. La guerre ne les avait pas ravagés depuis près « d'un demi-siècle; il y passait peu de troupes... Il se « trouvait beaucoup de paisibles hameaux, nommés *chô-* « *ria* par les Grecs, peuplés de familles turques et chré- « tiennes ayant chacune également leur petite maison « *fermée avec une serrure de bois*, surmontée d'une petite « terrasse, où l'on passait la nuit sous le doux ciel de la « Grèce, et entourée d'un jardin rempli de mûriers, de « térébinthes et d'oliviers. *Ce qui ne manquait nulle part,* « *c'était une église chrétienne*, quelquefois creusée dans le « rocher, une image de la Vierge, et quelques prêtres « pour absoudre le peuple de ses péchés.

« A Athènes, la population se gouvernait par un con- « seil de vingt-quatre vieillards appelés *vecchesiadoï;* et « ils se servirent quelquefois avec assez d'adresse de la « protection qu'ils avaient dans le *sérail* (1) pour obtenir « le renvoi du gouverneur ou de l'aga.

« ... Athènes, bien que remplie de ruines, conservait « encore beaucoup de monuments qui furent mutilés dans « la suite par les armes ou la curiosité des peuples civili- « sés. Les Grecs qui l'habitaient, indifférents pour ces « souvenirs, se rapprochaient assez des mœurs turques, « et les enfants des deux nations jouaient ensemble sur « les débris des chefs-d'œuvre antiques (2). »

C'est un fait digne de remarque que, jusqu'au règne de Catherine II, il n'y eut aucun soulèvement général contre la domination ottomane. Cependant ni la liberté ni les

(1) M. Villemain dit *sérail* quand il veut parler de la Sublime Porte, c'est-à-dire du conseil des ministres et des hauts fonctionnaires.

(2) Villemain, *Essai sur l'état des Grecs après la conquête musulmane*, chapitre VI.

Voir aussi *le Voyage de la Guilletière en* 1676.

occasions ne manquèrent. Les Vénitiens, en particulier, ne se firent pas faute d'attiser les révoltes; mais tous leurs efforts échouèrent, parce qu'ils étaient Latins et que les Grecs préféraient les Turcs. Ainsi, l'Hellade élevait comme à plaisir un mur d'indifférence entre la civilisation occidentale et sa propre civilisation.

En réalité, on commençait à oublier qu'il existât des Grecs, lorsque la Russie, cherchant partout des dupes et des complices, s'avisa de leur offrir sa tutelle à titre de communion religieuse. Ils s'agitèrent alors, non parce qu'ils se sentaient malheureux, mais parce qu'il y avait des pillages en perspective et de grosses sommes à partager. L'or moscovite réveilla les instincts de banditisme endormis; et la Grèce revint bien vite à ses traditions classiques.

Mais il importe de signaler que l'Hellade ne se releva point d'elle-même. On eût dit que le sol, déchiré par tant d'agitations, se refusait à sortir d'un repos qu'il avait bien mérité. Jamais d'ailleurs il ne fut plus fertile. Nous verrons que si les Grecs avaient perdu leur liberté politique, ils jouissaient d'une liberté religieuse, administrative et communale dont ils ne tirèrent aucun parti, mais que tous les autres peuples de l'Europe pouvaient à bon droit leur envier. Aussi demeurèrent-ils fort indifférents au grand travail philosophique, artistique et littéraire, d'où est sortie la civilisation moderne; et l'on ne peut s'expliquer par quelle aberration politique les puissances occidentales les ont crus propres à la propager en Orient. Le schisme de l'orthodoxie a élevé un mur plus difficile à franchir que l'islam.

II

SOUMISSION DE LA GRÈCE PAR LES TURCS.

Quelle que soit l'idée qu'on se fasse des musulmans, on est bien forcé de reconnaître que leur apparition sur la scène historique, leurs succès et leurs revers, leurs hostilités et leurs alliances, ont eu directement ou indirectement les conséquences les plus heureuses pour l'humanité.

« Deux choses, dit l'historien grec Chalcondyle, ont « élevé les Turcs au comble de la puissance : la punition « des méchants et la récompense des bons. »

Ces paroles d'un contemporain et d'un ennemi rendent témoignage à l'esprit de justice dont firent preuve les Ottomans et semblent révéler dans l'asservissement de la Grèce un châtiment providentiel. « La domination turque, « dit M. Villemain, rendit à la race grecque, par l'escla- « vage (1), cette unité qu'elle avait dès longtemps per- « due. »

(1) Sauf en Albanie, où Scanderbeg donna les preuves d'une résistance héroïque. Mais les Albanais n'étaient point Grecs, et leur exemple ne trouva point d'imitateurs chez les Hellènes. « L'inutilité de cet exemple, dit M. Villemain (*Essai sur l'état des Grecs*), est la plus grande preuve de l'abaissement où était tombée la Grèce. »

Cet asservissement se fit avec rapidité. Les Grecs croyaient que Constantinople était le talisman devant lequel devait échouer l'islamisme. Superstitieux comme ils l'étaient, ils désespérèrent de tout quand leur ville sainte fut prise. On peut affirmer toutefois que la clémence ou l'indifférence du vainqueur leur aurait laissé un long répit, si leur incurable passion d'intriguer ne s'était mise de la partie.

Deux petits despotes, Démétrius et Thomas Paléologue, nés d'un même lit, se partageaient ou plutôt se disputaient le gouvernement de la Morée lors de la prise de Constantinople. Leur premier mouvement fut de rassembler le plus de richesses qu'ils pouvaient et de s'enfuir. Cependant Mahomet II leur fit dire qu'il ne les inquiéterait pas s'ils consentaient à se reconnaître ses tributaires. Le marché fut conclu pour la somme annuelle de dix mille ducats. Il était avantageux. Les dix mille ducats furent payés pendant les deux ou trois premières années; mais un beau jour nos despotes s'avisèrent de les refuser. Le sultan marcha contre eux, força Démétrius à lui donner sa fille unique en mariage, et s'empara de deux places fortes qui appartenaient au prince Thomas. Il prit aussi la ville de Corinthe, à cause de l'excellence de sa position; car elle était, du côté de la terre, la clef de la Morée.

A peine les Turcs avaient-ils quitté le pays, que Démétrius et Thomas commencèrent ou plutôt recommencèrent à se faire la guerre. Cette conduite extravagante consterna les quelques hommes de sens qui se trouvaient encore en Grèce, et l'archevêque de Sparte fit tant, qu'il parvint à réconcilier les deux frères. Mais, le lendemain même, Démétrius reprit les armes. Mahomet II intervint

encore une fois, et sa seule présence le rendit maître de Sparte. Démétrius comparut devant le sultan : « Despote, « mon beau-père, dit Mahomet, aucune de vos places « fortes ne me saurait résister; il vaut mieux me les cé- « der de bonne grâce que de me les laisser prendre. Je « suis votre gendre, d'ailleurs, et vous pouvez dès à pré- « sent, me céder l'héritage des biens qui me revien- « draient à votre mort. Je vous constituerai une dota- « tion qui vous permettra de vivre riche et tranquille à « l'étranger. *Vous y serez à l'abri des persécutions de votre « frère et des révoltes dans lesquelles il entraîne vos sujets, « qui, pour devenir un peu plus sages, ont besoin de m'avoir « pour maître.* »

Cette petite allocution, dont l'historien Phranzès nous a transmis la teneur, eut un plein succès. Démétrius alla de ville en ville, suivi de son puissant gendre, et somma les gouverneurs de se rendre à Mahomet. Quelques-uns ayant voulu résister ne réussirent qu'à mettre en jeu la vie de leurs soldats, qui, après l'assaut définitif, furent rudement châtiés. Thomas, traqué de toutes parts, parvint cependant à s'échapper. Il gagna l'Italie avec sa famille et ses richesses, et termina ses jours dans un monastère de Rome. L'un de ses fils, seul survivant mâle, revint en Grèce, et sollicita du sultan une dotation qui lui fut accordée à la condition d'une conversion à l'islamisme. Le jeune prince se fit musulman, et toucha le prix de son apostasie politique et religieuse.

En ce temps-là, il y avait des quarts d'empereur byzantin, comme il y a aujourd'hui des quarts d'agent de change. Un de ces quarts, David Comnène, régnait à Trébizonde par la grâce du crime : il avait fait périr le prince dont il était tuteur. Mahomet II, peu soucieux d'un tel

voisinage, marcha sur Trébizonde, qui se vit enveloppée à la fois par les troupes de terre et de mer. David Comnène, au courant de l'histoire contemporaine, ne vit dans cette circonstance qu'une occasion de se retirer avantageusement des affaires. Il offrit sa fille en mariage au sultan, et s'engagea à livrer le trône moyennant une grosse pension. Mahomet II accepta tout ce qu'on lui offrait; mais, une fois maître de la place, il envoya David à Constantinople avec toutes les familles qui jouissaient de quelque aisance, relégua les pauvres dans les faubourgs, et installa les Turcs en maîtres et seigneurs de Trébizonde. David Comnène profita de sa nouvelle résidence pour nouer des intrigues avec l'Occident; ses manœuvres furent déjouées, et il fut mis à mort avec tous les siens.

Athènes avait succombé, dès les premiers jours, à la suite d'une intrigue scandaleuse. La veuve du dernier duc (l'Attique formait alors un duché indépendant), s'étant éprise d'un jeune Vénitien, lui offrit son trône et sa main. Malheureusement l'Italien était marié; il lui fallut faire un petit voyage à sa ville natale, le temps d'aller et de venir, et d'empoisonner sa jeune femme au milieu du trajet. A son retour, il épousa la duchesse d'Athènes, et se crut au comble de ses vœux; mais un cousin de la duchesse, ambitieux qui depuis longtemps déjà figurait au nombre des courtisans de Mahomet, ameuta les Athéniens contre leur nouveau duc, qui dut à son tour se réfugier à Constantinople. Le cousin recueillit les fruits de cette intrigue, se fit nommer duc d'Athènes, et son premier acte de pouvoir consista à faire étrangler la duchesse dans une prison de Mégare. Un enfant mâle qu'elle avait eu de son précédent mari éprouva le même sort. Quand toute

cette famille se fut entre-dévorée, Mahomet exigea que le cousin lui remît Athènes et sa citadelle, ce qui fut fait, selon l'usage, moyennant une dotation.

La conquête des îles de l'Archipel, celle de Rhodes exceptée, s'opéra avec assez de facilité. Ces îles étaient peuplées de moines qui, une fois assurés de la possession de leurs monastères, préférèrent la domination ottomane à l'anarchie grecque. Il résulte de tous ces faits que les musulmans furent généralement accueillis avec une résignation voisine de la sympathie. L'Europe n'en sut rien, étourdie qu'elle était par les plaintes de quelques sacrifiés, et surtout par la longue querelle des Vénitiens et des Turcs.

Pour se faire une idée de l'état de la Grèce au moment de la conquête ottomane, il suffit de s'en rapporter à un témoignage accablant :

« Venise, dit M. Villemain, s'était approprié, par la « force ou l'argent, des principautés, des villes de la « Grèce et de l'Archipel. Elle avait conquis Candie et Né« grepont. Corfou s'était donnée à elle. Dans le XIV^e^ siè« cle, Argos et Napoli de Romanie ne lui avaient coûté « qu'une pension de sept cents ducas à la veuve d'un « seigneur feudataire qui possédait ces deux villes. Lé« pante, dans l'ancienne Phocide, avait été de même « échangée pour une pension de cinq cents ducats. Pa« tras avait été livrée par son archevêque, Étienne Za« charie. Modon et Coron étaient tombées au pouvoir des « Vénitiens par l'abandon volontaire du prince grec de « la Morée, qui cherchait à ce prix une protection contre « les Turcs.

« Les Génois avaient usurpé les îles de Scio, de Myti« lène, et s'étaient établis dans les faubourgs même de

« Constantinople. Un aventurier florentin avait conquis « l'Attique. La Morée, Trébizonde, étaient soumises à des « princes grecs séparés de l'empire. Chypre avait pour « roi un prince de la maison de Lusignan. Ainsi divisés « en vingt dominations différentes, démembrés par de « petites et faibles tyrannies, mélangés par des invasions « étrangères, les peuples d'origine grecque *avaient perdu* « *tout sentiment de courage* et jusqu'au nom de leur pa- « trie. Il ne leur restait que le lien d'une religion com- « mune (1). »

(1) Villemain, *Essai sur l'état des Grecs sous la domination musulmane.*

III

LES VÉNITIENS. — LE DUC DE NEVERS.

Venise avait conservé, depuis la croisade qui intronisa les empereurs français à Constantinople, un grand nombre de possessions territoriales dans le Bas-Empire. Elle les défendit avec une énergie qui contrastait avec la lâcheté des Grecs.

Dans les guerres qui en résultèrent, ceux-ci ne prirent que tout juste la part qu'il fallait pour consommer la ruine de la *Reine de l'Adriatique*.

Dès les premiers engagements, un prêtre grec, par haine contre la religion latine, livra la ville d'Argos aux Turcs. Il est vrai que cette ville fut reprise et saccagée par les Vénitiens, qui la reperdirent encore. A ce moment aussi, la population de Mistra émigra dans l'intérieur du Mayne pour y renforcer les bandits qui désolaient le Péloponèse. Les Maïnotes furent les seuls qui maintinrent en Grèce les traditions d'indépendance; mais ils n'avaient pas grand mérite à défendre une pareille cause : leur seul mobile était de provoquer des désordres pour en tirer profit. La plupart des Philhellènes n'ont pas manqué de les glorifier ; mais l'admiration pour ces héros d'aventure

n'est pas universelle. M. Villemain lui-même a honte de compromettre son atticisme en pareille compagnie :

« Nous sommes loin, dit-il, d'adopter cet enthousiasme « d'érudit qui voit dans les Maïnotes les héritiers des « Spartiates, et qui prend au sérieux les brigandages « d'une peuplade pauvre et grossière pour une tradition « classique des larcins recommandés par Lycurgue (1).»

La deuxième guerre des Vénitiens contre les Turcs fut signalée par la bataille navale de Lépante, dans laquelle la flotte ottomane fut complétement détruite, grâce au concours des Espagnols, du Pape et des chevaliers de Malte. A la nouvelle de cette victoire, le Mayne forma des bandes nombreuses toutes prêtes à entrer en campagne, sous les ordres de Nicéphore Mélissène, neveu de l'archevêque de Monembasie; mais les vainqueurs, s'étant querellés, ne donnèrent aucune suite à leur stérile succès, et nos héros en furent quittes pour leur équipement.

Il en coûtait beaucoup aux Maïnotes de renoncer à leurs espérances. Ils finirent par déterrer, au commencement du XVII[e] siècle, dans un seigneur français, le duc de Nevers, un prétendant à la succession des Paléologues. La maison de Nevers était riche, fort accréditée en Europe; on l'invita, sous couleur de restauration du trône byzantin, à verser dans la population du Mayne, pour y trouver des partisans, la partie la plus liquide de ses revenus. Il faut, lui disait-on, semer pour récolter; et le diable sait quelles récoltes on promettait au duc de Nevers pour peu qu'il n'épargnât pas la semence.

Ce fut l'évêque du Mayne qui provoqua et conduisit cette intrigue. Il appelait vivement le duc de Nevers en

(1) Villemain, *Essai sur l'état des Grecs.*

Morée, impatient qu'il était de « saluer son roi très-sacré, « et de jouir de la vue de Sa Seigneurie comme les « hébreux de celle du Messie, qui est Dieu. » A défaut de sa divine présence, il réclamait simplement l'envoi « au « Port-aux-Cailles d'un vaisseau apportant des muni- « tions *et de l'argent.* »

Un agent du duc, qui était alors ambassadeur d'Henri IV à Rome, fut présenté à tous les prélats des Montagnes par Chariton, évêque de Durazzo. Il était escorté des évêques de Naupacte et de Janina. « Nous lui avons, « écrivaient au Pape ces conspirateurs en soutane, montré « le pays autant que possible; nous lui avons fait voir « l'ardeur des populations, décidées à tout risquer pour « la délivrance commune, *les richesses incalculables que « possèdent les Turcs et les Juifs,* et toutes les chances fa- « vorables de l'entreprise. »

On alla plus loin : on fit sur le papier un plan de campagne plus bouffon encore. Les conjurés se réunirent à Cucci, dans l'Albanie supérieure, le 8 septembre 1614, et rédigèrent un procès-verbal de leurs délibérations qui mérite d'être reproduit *in extenso :*

« Il est résolu d'introduire autant d'armes qu'on pourra dans le Monténégro et dans la montagne de la Chimère, pour armer tous les montagnards conjurés, tels que les Piperi, les Clémentini, les Bilopilagi, ceux de Cucci et de Varsova, dont l'indépendance date déjà de trente années, qui ne payent aucun tribut au Grand-Seigneur, et qui peuvent fournir trente mille bons soldats.

« Au bout de l'année, on introduira douze mille soldats conjurés d'autres provinces, comme la Servie, l'Herzégovine, la Macédoine, l'Albanie et la Bosnie, toutes provinces contiguës aux susdites montagnes. On les y

répartira peu à peu, ce qui donnera aux troupes conjurées un effectif de quarante-deux mille hommes, dont douze mille de cavalerie et trente mille d'infanterie.

« Il sortira d'abord de la montagne de la Chimère huit mille hommes pour surprendre la Valone, la ville et le château, ce qui sera facile, parce que la garnison du château est composée de chrétiens dont les chefs sont d'accord avec les chimariotes.

« Ceux de Duccagini et les autres auront à diriger une partie de leurs forces sur Croya. Cette ville sera prise sans la moindre difficulté, car il y a un pan de ses murailles par terre, auprès de la porte, et les Turcs ne l'ont jamais relevé.

« Un second corps se dirigera vers Scutari, parce qu'on entretient là des intelligences. Un troisième corps se portera sur Castel-Nuovo. Une nuit doit suffire à la prise de cette place : car les chrétiens, qui dans la citadelle ont précisément la garde de nuit, sont d'intelligence avec les conjurés.

« Le moment où ces diverses irruptions partiront des montagnes sera celui du soulèvement de toutes les contrées conjurées, et tous les Turcs qui s'y trouveront seront taillés en pièces; chose facile, n'y ayant pas dix Turcs pour deux cents chrétiens. Les peuples, entraînés par cette révolution, viendront joindre des renforts aux quarante-deux mille hommes, ce qui portera l'armée à cent vingt mille hommes d'élite, le tout en moins de deux mois.

« Avant d'arriver à Andrinople, le nombre sera porté à cent soixante mille hommes, et plus, s'il en est besoin. Cette marche ne rencontrera plus d'obstacles, si l'on commence le soulèvement au mois d'octobre, où les Turcs sont désarmés et ne laissent pas de troupes en Europe.

« Il est vrai qu'ils pourraient en faire venir d'Asie ; mais elles ne seraient pas avant six mois dans le voisinage de nos montagnes, car c'est encore une coutume des Turcs de ne mettre jamais l'armée en campagne avant d'avoir fait la moisson. Nous aurions encore huit mois pour nous munir de tout ce qui nous serait nécessaire.

« Le soulèvement de tous ces pays atténuera les forces des Turcs, d'autant plus que les princes catholiques des pays voisins de la Bulgarie, savoir le prince de Valachie et celui de Moldavie, viendront à notre aide, car on a déjà traité avec eux. L'archevêque de Valachie est cousin du patriarche de Servie, et ils ont garanti aux princes la possession perpétuelle de leurs États, pour eux et pour leurs descendants.

« Ces huit mois nous suffiront donc, nous l'espérons, pour être à Constantinople, et la prise de cette ville sera facile, puisque la route n'est gardée par aucune forteresse où nous ayons à perdre le temps en siége. Nous ne laisserons derrière nous que les forts de la Hongrie et de la Croatie ; mais, en de telles conjonctures, ce ne sera pas du temps perdu pour l'empereur que de saisir la Hongrie, ni pour l'archiduc de s'emparer de la Croatie.

« On propose encore à ladite assemblée, en vue du soulèvement, d'émettre une monnaie très-basse de titre, quelque peu blanchie, en ordonnant par un édit que tout le monde ait à recevoir cette monnaie pour le payement de la dépense des soldats. Tous ceux qui auront ainsi de cette monnaie la rapporteront au bout de trois mois aux ministres, qui en rendront la valeur en bonne monnaie. De cette manière les troupes seront payées régulièrement tous les mois, et les peuples ne seront pas grevés.

« Les dépouilles provenant du sac des villes, du pillage des Turcs et des Juifs, *rempliront d'or et d'argent la caisse de l'armée*, et subviendront pour plusieurs années, sans autres subsides, aux frais de la guerre. »

Ce plan de soulèvement n'aboutit pas. On demandait trop d'argent au duc de Nevers ; cinq vaisseaux qu'il avait équipés furent brûlés dans le port avant même de faire voile. Mais, plus d'une fois, les Monténégrins et les Albanais essayèrent par la suite de le mettre en pratique. Si l'avidité et la cupidité suffisaient à un peuple pour déterminer son soulèvement, nous aurions eu, sur le sol hellénique, autant de révolutions que de printemps.

IV

LA SAINTE LIGUE VÉNITIENNE.

Désespérés de la perte de Candie, que l'indifférence des insulaires avait mal défendue contre les Turcs, les Vénitiens contractèrent, en 1684, avec l'Autriche, la Pologne et Rome, une nouvelle sainte ligue. Ils prirent à leur solde des Italiens de Lombardie et de Toscane, des Suisses, des Français, des Hollandais, des Hanovriens et même des Suédois. Les petits princes d'Allemagne leur fournirent des régiments tout constitués. Morosini, qui avait fait d'inutiles prodiges dans la défense de Candie, fut chargé du commandement de l'expédition. C'était un homme de guerre dont l'énergie et la résolution devaient faire plus de mal aux Grecs que ne leur en avaient jamais fait les Turcs.

Le général vénitien prit d'abord les mesures nécessaires pour laisser aux Maïnotes toute liberté d'exercer leurs ravages sur le territoire ottoman. Dans ce but, il délogea les garnisons de Coron, de Zernata, de Calamata et de tous les forts qui gardaient les routes du Mayne. Une bataille rangée, aux environs de Patras, le 23 juillet 1687, acheva la conquête de la Morée. Les Turcs furent réduits

à abandonner Corinthe même, et à en raser les fortifications.

Un instant Morosini eut l'idée stratégique, heureuse à notre sens, de faire une île de la Morée, en creusant ce fameux canal de l'isthme de Corinthe qui réclame si peu de travaux et qu'aucun gouvernement grec ou protecteur des Grecs n'a encore réussi à creuser. Le détroit de Corinthe est une planche, posée du groupe de l'Archipel au continent, qu'il eût fallu depuis longtemps jeter à l'eau, car on aurait isolé par là le nid de pirates et de bandits qui désolent le littoral oriental de la Méditerranée.

Mais nos Vénitiens, enivrés par leurs succès, jetèrent un regard d'envie sur Athènes, dont la possession semblait leur ouvrir le chemin de Constantinople. Les Athéniens, d'ailleurs, amoureux du changement et comptant qu'ils feraient de bons bénéfices en hébergeant les Européens, ouvrirent les portes de leur ville, laissant les Turcs se retrancher dans l'Acropole, contre laquelle on ouvrit le siége. Ni les uns ni les autres ne se souciaient alors des richesses artistiques et archéologiques que renfermait le sanctuaire de Périclès. Les Turcs s'aménagèrent dans le Parthénon sans y occasionner aucun dégât; mais les bombes du camp philhellène firent de terribles ravages dans l'antique édifice. L'une d'elles, tirée par un officier allemand, renversa un des côtés du fameux temple; ce fut le 25 septembre 1687.

« Les murs du sanctuaire, y compris celui qui le séparait « de la salle de l'ophistodome, furent renversés, et avec « eux les trois quarts de la frise de Phidias, toutes les « colonnes du pronaos, excepté une, huit colonnes du « péristyle du nord, et six au sud. Mais quand on parle « d'un mur de trois cent cinquante pieds de longueur

« sur quarante de hauteur, formé de blocs de marbre « de trois pieds d'épaisseur et de six pieds de lon- « gueur; quand on dit vingt et une colonnes de plus « de trente pieds de haut, composées chacune de onze « tambours de marbre, on n'a donné qu'une faible idée « de cet épouvantable bouleversement. »

Le pacha turc, son fils et le tiers de la garnison succombèrent en même temps. Les assiégés continuèrent néanmoins à résister, comptant sur une diversion qui ne put s'opérer. Ils durent enfin capituler. On leur accorda la vie et les bagages saufs, à condition qu'ils s'embarqueraient en destination de Smyrne; mais les bandes de Grecs accumulées aux alentours de la ville dans l'espoir de profiter d'une aubaine dépouillèrent presque tous ces malheureux, dont une partie même resta sur la route de l'Acropole au Pirée.

C'était une conquête bien stérile que celle d'Athènes; à peine était-elle au pouvoir des Vénitiens, que Morosini déclara qu'il fallait l'abandonner. « Qu'allons-nous devenir? s'écrièrent les Athéniens. — Eh! parbleu, vous vous défendrez! — Nous défendre?... » A cette réponse, on vit bien qu'ils étaient incapables du moindre acte de vertu civique. « S'il en est ainsi, dit Morosini, que la ville soit rasée et la population transportée en Morée. » La ville ne fut point rasée, parce que le temps manqua, mais la plupart des Athéniens émigrèrent sur la flotte vénitienne.

« Si ces peuples, disait le père Babin, jouissaient de la « liberté qu'ils avaient autrefois, ils seraient encore tels « que les dépeint saint Luc : *Les Athéniens et les étrangers « qui demeuraient à Athènes ne passaient tout leur temps « qu'à dire et à entendre quelque chose de nouveau.* Ils mon- « trent encore cette inclination de dire ou d'entendre dire

« quelque nouveauté, et ne tiennent pas seulement cette « curiosité par héritage de leurs ancêtres, mais encore « une grande estime d'eux-mêmes, nonobstant leur ser- « vitude, leur misère et leur pauvreté sous la domination « turquesque. Cette ville, rebâtie des ruines de ses anciens « palais, n'est plus qu'un grand et pauvre hôpital qui con- « tient autant de misérables que l'on y voit de chrétiens. « Il faut pourtant avouer qu'il y a encore des marchands « grecs riches de plus de cinquante mille écus. Et pour « ce qui est de la science, j'y ai vu un religieux grec qui « savait un peu de latin. »

Les rapports que Morosini adressa à la république de Venise témoignent que si les Athéniens conservaient précieusement les traditions de paresse et de versatilité de leurs ancêtres, ils étaient loin d'apporter le même soin à la conservation de leurs monuments. Faute de pouvoir, comme le fit plus tard lord Elgin, enlever les frises, le général vénitien décida qu'on se contenterait d'enlever « une lionne de belle tournure; *il lui manque la tête*, disait-il, mais on pourra parfaitement la remplacer avec un morceau de marbre semblable qu'on rapportera. » Trois autres lions, également mutilés, furent tout ce que recueillit Venise de l'occupation d'Athènes (1).

Le reste de l'expédition ne présente d'intérêt que par les défaites des Vénitiens. Combien on dut regretter alors de n'avoir pas isolé la Morée! Les Vénitiens ou l'Italie

(1) Châteaubriand dit, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, etc. : « C'est une chose triste à remarquer que les peuples civilisés de l'Europe ont fait plus de mal aux monuments d'Athènes, dans l'espace de cent cinquante ans, que tous les barbares ensemble dans une suite de siècles. Il est dur de penser qu'Alaric et Mahomet II avaient respecté le Parthénon, et qu'il a été renversé par Morosini et lord Elgin. »

eussent conservé, dans le fond de la Méditerranée, le pied-à-terre nécessaire pour sauvegarder les intérêts du commerce latin dans le Levant, et nous n'aurions pas inventé ce royaume hellénique qui les a si fort compromis.

Les grands capitaines qui avaient fait sur les Turcs la conquête du Péloponèse et de la plupart des îles de l'Archipel ne surent point garder leurs possessions. A peine y avaient-ils établi un gouvernement européen, que les Grecs se prirent à regretter la domination ottomane. Les Maïnotes furent les premiers à rentrer sous le gouvernement de la Sublime Porte. « Le grand vizir leur donna pour chef, avec le titre de bey du Mayne, Liberius Geratchari, un de leurs compatriotes, qui s'était signalé par son courage contre les Turcs et qui, fait prisonnier dans un combat, venait de subir sept années de bagne (1). « Comme les Maïnotes, les Grecs des îles préférèrent bientôt la domination des Turcs à celle des Vénitiens. En 1694, la flotte de la République qui naviguait dans l'Archipel, s'empara de l'île de Scio. Deux ans après, Mezzo-Morto, un aventurier africain qui commandait la flotte turque, vint attaquer la garnison chrétienne et la força de capituler. Les Grecs orthodoxes, par haine des Latins, lui ouvrirent eux-mêmes les portes de la ville, et lui dénoncèrent les familles catholiques d'origine génoise qui s'étaient montrées favorables à l'invasion vénitienne (2). »

La paix de Carlowitz, témoignage de la modération des Turcs, rendit aux Vénitiens la possession de la Morée, et leur laissa les établissements qu'ils possédaient sur les

(1) Les condamnations n'entraînent, pour les musulmans qui les ont purgées, aucun discrédit. La punition faite, le condamné rentre dans la société la tête haute, et jouit de la même considération qu'auparavant.

(2) *La Grèce*, par M. A. Blanchet. Collection de *l'Univers pittoresque*.

côtes de l'Adriatique Mais quinze ans à peine s'étaient écoulés, que, Venise ayant soulevé les Monténégrins, le sultan Ahmed reprit, en une saison, toutes les villes du Péloponèse. Ce fut moins une conquête qu'une promenade militaire. Corinthe, Napoli de Romanie, Égine, Coron, Navarin, Modon, ouvrirent elles-mêmes leurs portes aux troupes, et la Grèce redevint entièrement ottomane. Nous allons voir pour quels motifs les habitants revenaient, d'une manière aussi constante et après tant de reprises, à des maîtres qu'on a présentés à l'Europe sous un jour si odieux.

V

LES GRECS DU PHANAR.

Au moment où Mahomet II institua le patriarche Gennadius, il concéda du même coup aux Grecs le bénéfice d'une liberté administrative dont peu de peuples indépendants ont aussi complètement joui. Il laissait à la communauté grecque le soin d'administrer comme elle l'entendrait ses revenus de toute nature, à la condition du payement annuel des tributs imposés. D'ailleurs, pas de fisc, de perceptions vexatoires, d'ingérence dans l'enseignement, le culte, l'emploi des finances et la législation intérieure de la communauté. Le patriarche devenait ainsi une sorte de monarque tributaire, que ses sujets pouvaient introniser et détrôner à leur gré en faisant appel à l'autorité tutélaire, mais purement extérieure pour eux, de la Sublime Porte.

Les principales familles du Bas-Empire apprécièrent bien vite l'importance de cette situation politique. On les vit se grouper dans le quartier du Phanar, autour de la résidence du patriarche, constituant une sorte de cour au gouvernement théocratique qui s'abritait à l'ombre des sultans. Dès les premiers temps, on y voit figurer les noms des Paléologue, des Cantacuzène, des Callimachi,

des Maurocordato, des Hypsilantis, auxquels les alliances vénitiennes adjoignirent ceux des Giuliani, des Morousi et des Rosetti. C'était une aristocratie qui ne dédaignait ni les postes administratifs, ni les intrigues, ni le commerce, ni l'usure. Déjà tout-puissants pour leurs compatriotes, ils ne tardèrent pas à acquérir une nouvelle influence en se faisant les agents de la politique extérieure de la Sublime Porte.

Le gouvernement ottoman trouvait, en effet, peu de musulmans qui fussent en état de correspondre avec les puissances occidentales. La différence de langue, de religion, de mœurs, un dédain que le temps devait affaiblir et transformer en un sentiment plus rationnel, laissaient la place libre aux Phanariotes.

Ceux-ci figurèrent d'abord comme interprètes et secrétaires au milieu des employés de la Sublime Porte. Peu à peu l'importance de leurs fonctions les accrédita auprès de leurs maîtres, et il était facile de prévoir qu'il suffirait d'un homme de talent pour les élever aux premiers postes. Panaïoti, Grec de Chio, fut cet homme. Il était versé dans le grec littéral, le latin et les langues orientales ; son érudition et ses connaissances lui valurent, vers 1630, la faveur du grand vézir Ahmed-Pacha Kiupreuli, l'un des grands hommes de la Turquie. Il lui servit de secrétaire dans l'expédition de Candie, et fut, à son retour, nommé grand interprète du divan avec les revenus de l'île de Miconi pour traitement annuel.

Il eût été sage de la part de ses coreligionnaires d'applaudir à cette élévation inespérée. Le poste de grand interprète équivalait, à peu de chose près, à un ministère des affaires étrangères ; il rendait à la nation grecque ou plutôt il lui donnait une influence politique qu'elle n'avait jamais

exercée. Les compatriotes de Panaïoti le poursuivirent, au contraire, de leur envie, l'accusant de vendre aux Turcs des territoires que les Grecs ne voulaient point laisser entre les mains des Latins, et l'appelant le traître Architopel. Panaïoti eut le bon esprit de se mettre au-dessus de ces jalousies ; il fit preuve de la plus grande indépendance de caractère, donna de nouvelles églises aux Grecs et aux Arméniens, et obtint un firman qui mettait les premiers en possession du saint Sépulcre. Le crédit dont il jouissait auprès du grand vézir eut les résultats les plus heureux pour ses ingrats coreligionnaires.

Maurocordato, son successeur, ne lui cédait guère en érudition. Il fit confirmer et rendit, en quelque sorte, héréditaire chez les Grecs la charge de grand interprète, à laquelle on ajouta le titre de *confident des secrets de l'empire*. Il fut le représentant de la Sublime Porte aux conférences de Carlowitz.

Dès lors, le grand interprète fit partie du divan ; son intervention fut jugée indispensable dans toute conférence diplomatique. Il eut le rang et les honneurs des ministres. Lui, ses fils et vingt personnes de sa suite étaient exempts de tout tribut et de tout droit de douane. On ne pouvait le traduire que devant le tribunal suprême du grand vézir. « Ces hauts fonctionnaires ne tardèrent « pas, dit un écrivain peu suspect de partialité pour les « Turcs, à devenir les inspecteurs de toutes les affaires « civiles des nations chrétiennes sous le joug des Turcs, « et à se faire reconnaître comme tels par le gouverne- « ment lui-même ; en sorte qu'étant ainsi au courant de « ce qui se passait dans la Grèce, en relation directe et « journalière avec tous les fonctionnaires publics, à por- « tée d'apercevoir la marche de la faveur du sultan, ils

« ménageaient tous les partis et prévenaient ou arrê-
« taient les persécutions des pachas contre les chrétiens
« des provinces (1). »

Bientôt ce furent les Phanariotes qui remplirent presque exclusivement le rôle de ministres des affaires étrangères et occupèrent tous les postes diplomatiques. Leur fortune ne fit que s'accroître encore, car la dignité de grand interprète servit de marchepied aux dignités princières d'hospodar, sortes de vice-royautés qui conféraient sur les provinces gouvernées une autorité vraiment monarchique. C'est ainsi que le fils de Maurocordato, Nicolas, fut successivement ambassadeur, grand interprète, hospodar de Moldavie, et enfin hospodar de Valachie (2). D'autres obtinrent des gouvernements importants sur différents points de la Turquie d'Europe.

On comprend qu'avec un tel crédit, les Phanariotes se virent en état d'ouvrir à leurs compatriotes la seule carrière qui leur semblait interdite, la carrière politique. Il faut déplorer que les meilleurs et les plus intelligents d'entre eux aient été si mal secondés. Jalousés, en butte à des insultes et à des calomnies de toute nature, ils formèrent peu à peu une sorte de caste qui n'était ni grecque

(1) Rizo, *Histoire moderne de la Grèce*, première partie.

(2) M. Villemain n'est pas doux pour les Phanariotes. « Les Turcs du « *sérail* (lisez *ministère* ou *Sublime Porte*) se faisaient un instrument de « la pensée d'un Grec, comme du bras d'un esclave... Le Grec phana- « riote, adroit, dissimulé, trompeur, conduisait souvent à ses vues se- « crètes les hommes les plus puissants de l'Empire. On a beaucoup « accusé les Grecs transformés en princes de Moldavie. Ils furent des- « potes comme des échappés de servitude. » (*Essai sur l'état des Grecs.*)

Les Turcs paraissent avoir médité l'étude de M. Villemain; car la défaveur des Phanariotes date de la publication de l'*Essai*. Tant il est vrai que, dans le monde des Hellènes, les amis sont plus nuisibles que les ennemis.

ni turque, et ne put amener cette fusion si naturelle et tant désirée de l'Occident avec l'Orient. Loin de favoriser les transactions, l'entourage des Phanariotes en crédit ne fit qu'abuser de leur influence pour conspirer contre le gouvernement. L'époque du règne des Phanariotes, en marquant la période de l'influence grecque dans la politique ottomane, marque aussi la décadence rapide de la Turquie. L'empire ottoman n'a commencé, en effet, à se relever que quand il a confié les postes naguère occupés par les Phanariotes à des sujets musulmans. La raison fut que les Phanariotes conspirèrent constamment en faveur de l'orthodoxie grecque, espérant que cette religion s'introniserait un jour à Byzance sur les ruines de l'islamisme.

De là sont venus en réalité tous les dangers de la question d'Orient. Si les idées des Phanariotes l'emportaient jamais, l'abîme entre l'Europe d'un côté, l'Asie et l'Afrique de l'autre, serait plus profondément creusé qu'il ne l'a été à aucune époque de l'histoire. Les Ottomans seuls, si nous savons les rattacher à notre civilisation par les nombreux points de contact que nous offre l'économie de leur société, peuvent concourir efficacement et réaliser l'entente humanitaire.

VI

LA RELIGION

Nous avons vu quelle considération Mahomet II témoigna au premier patriarche du nouvel empire. Jamais souverain byzantin n'avait montré tant de déférence au chef de l'orthodoxie, jamais il ne lui accorda des priviléges aussi nombreux et aussi considérables. Le hatti-chérif qui intronisait Gennadius lui donnait vis-à-vis des musulmans le titre de vézir, et vis-à-vis des Grecs le titre d'arbitre suprême de la communauté. C'était comme un *commandeur des chrétiens*.

On se tromperait fort si l'on croyait que le patriarche était soumis au caprice des sultans. Il tenait ses pouvoirs de l'élection, comme le pape lui-même. C'était bien, en effet, une papauté orientale que Mahomet II avait voulu constituer, sans exercer sur elle plus de pression que Pépin le Bref et Charlemagne n'en avaient exercé sur les pontifes romains. Le patriarche était élu par un synode composé au moins de treize archevêques; mais il ne pouvait être déposé que sur une requête dressée par la majorité des membres du synode et motivée en accusations explicites. La seule circonstance dans laquelle la Sublime Porte se

réservait la déposition *motu proprio* du patriarche était celle du crime de lèse-majesté. Il résulta de ces dispositions que le haut clergé grec s'attacha à la cour des sultans pour contre-balancer l'influence excessive de son chef spirituel. De là des intrigues, des plaintes et des récriminations perpétuelles, qui constituent la trame de l'histoire ecclésiastique des Grecs sous le gouvernement ottoman.

Le patriarche de Constantinople recevait des tributs de toutes les églises ; il exerçait la surveillance la plus active sur la conduite de son troupeau. Ses pouvoirs étaient très-étendus. Il traitait de puissance à puissance avec la Sublime Porte, c'est-à-dire par l'intermédiaire d'une sorte d'agent, le kapou-kéaya, qui recevait les mémoires et transmettait les firmans. Il nommait, de concert avec le synode, les archevêques et les évêques, dont le sultan délivrait, pour la forme, le *bérat* d'investiture. Les trois patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem n'étaient point exceptés de ces dispositions.

Le patriarche avait, comme le pape, son clergé laïque, c'est-à-dire un certain nombre de dignitaires qui ne possédaient que les grades inférieurs de la prêtrise. Ce clergé laïque se divisait en deux catégories : la première comprenait les grands officiers, tels que le chancelier, l'archiviste, le garde-meubles, le grand ecclésiarque et le grand orateur; la seconde se composait des officiers subalternes, l'économe, le protonotaire, l'archichantre, etc. Tous ces emplois étaient fort enviés, et les Phanariotes les remplirent d'une manière exclusive après la chute du Bas-Empire. Ils leur offraient de nombreux moyens d'influence et de fortune.

Le clergé séculier formait une sorte de gouvernement

qui jouissait d'une autorité judiciaire et administrative fort étendue. Un conseil composé de ses principaux membres se réunissait deux fois par semaine pour statuer sur les testaments, les mariages, les divorces et les délits divers. Non-seulement ce tribunal jugeait les différends qui s'élevaient entre les Grecs, mais aussi entre les Grecs et les Arméniens, les Grecs et les Turcs. Il pouvait condamner à l'exil et même aux galères, et les autorités ottomanes appliquaient les sentences au même titre que si elles avaient été prononcées par les tribunaux musulmans.

Chaque diocèse avait, comme Constantinople, son conseil et son tribunal de clercs. Presque tous disposaient d'une prison pour leurs justiciables. Mais les arrêts rendus dans les provinces pouvaient être revisés et cassés dans la métropole, dont le conseil constituait une sorte de cour suprême. Il fallait des circonstances bien exceptionnelles pour que la Sublime Porte contrôlât et suspendît les décisions de cette autorité administrative et judiciaire.

Ainsi, la cour du patriarche formait un véritable royaume dans l'empire. Elle administrait même ses propres finances. Ses caisses, transformées en banques d'État, allèrent jusqu'à accepter des dépôts de toutes mains pour les faire valoir. Elle disposait des biens ecclésiastiques, et particulièrement de ceux des monastères, qui étaient fort nombreux (1).

Le patriarche de Constantinople jouissait non-seulement d'une autorité presque royale, mais il en portait

(1) « Toute la Grèce était couverte d'évêchés et de monastères. » Villemain, *Essai sur l'état des Grecs.*

aussi les marques extérieures. Quand il sortait dans la ville, il était escorté de deux janissaires, de douze curés, du porte-bâton et de ses diacres. Aux yeux de la presque totalité des Grecs, le pouvoir patriarcal était assez puissant et assez honoré pour faire oublier le gouvernement turc.

Les membres inférieurs du clergé étaient, dans toute l'acception du mot, les véritables magistrats des Grecs (1). Les vaincus existaient ainsi à côté des vainqueurs sans se mêler et sans se confondre, ce qui a fait dire que les Turcs étaient plutôt campés qu'établis en Europe.

Il est à déplorer qu'avec une indépendance administrative et religieuse aussi étendue, le clergé grec se soit laissé aller à tous les vices, et en particulier à l'apathie intellectuelle la plus honteuse. Rien n'égalait la grossièreté des papas, « ignorants, superstitieux, avides d'aumônes, » dit Villemain lui-même, si ce n'est celle de leurs grossiers administrés. La race entière ne rêva et ne poursuivit son émancipation politique que sollicitée par les mobiles les plus honteux : la cupidité et l'amour du pillage. Les prêtres se jalousaient les uns les autres. Leurs querelles religieuses ou administratives donnaient

(1) « Pour cette nation grecque, disséminée dans tant de lieux et mêlée partout à ses conquérants, il existait un pouvoir invisible qui s'étendait de l'Asie Mineure jusqu'aux îles les plus rapprochées de Venise. C'était une sorte de police civile et religieuse exercée par les évêques et soumise au patriarche de Constantinople. Ce qui se passait en France, au VI^e^ siècle, lorsque l'État était tout entier dans l'Église, et qu'il n'y avait d'autre vie publique, d'autre histoire que celle du clergé, se reproduisait alors parmi les chrétiens de la Grèce; et cet ordre de choses, qui serait oppressif et bizarre chez un peuple qui serait maître de son territoire et de lui-même, était, dans l'asservissement de la Grèce, *une protection salutaire*, et conservait seul un peuple que tout semblait détruire. » (Villemain, *Essai sur l'état des Grecs.*)

naissance aux intrigues les plus odieuses, souvent même à des voies de fait. On vit des monastères prendre les armes les uns contre les autres et se faire une guerre impitoyable. Ils pouvaient se livrer d'autant plus impunément à ces hostilités, que leur territoire, dans beaucoup de lieux, était interdit aux Turcs.

Cette féodalité théocratique avait assis son autorité sur les superstitions les plus ridicules, et trouvait par là le moyen d'isoler ses administrés de tout contact avec le reste du monde chrétien. Les prêtres grecs tenaient leurs coreligionnaires dans une servitude bien autrement honteuse que celle de la conquête, la servitude intellectuelle et morale. Ils restèrent étrangers à tous les progrès de l'esprit public en Europe. De nos jours encore, si les idées occidentales ont envahi la Turquie, elles n'ont trouvé d'autres adeptes que les musulmans et les Arméniens.

Les Turcs ne tardèrent pas eux-mêmes à apprécier la différence profonde qui existait entre l'Église latine et l'Église grecque. Les établissements des missionnaires latins en Orient furent accueillis, protégés et traités, même par les classes populaires, avec une déférence extrême. « La charité de ces missionnaires, dit Villemain, fut sublime et presque céleste... Aussi le synode les voyait-il avec jalousie et les accusa-t-il plus d'une fois près du divan. » Combien d'Européens seront surpris d'apprendre que les écoles de frères et de sœurs de la doctrine chrétienne établies en Turquie comptent un grand nombre d'élèves appartenant à la population musulmane, et que, dans les cérémonies extérieures du culte catholique, les troupes turques contribuent par leur présence officielle à l'éclat des solennités!

Les témoignages de tolérance que le gouvernement ot-

toman donna aux Grecs sont nombreux. Nous en citerons trois traits remarquables. Le grand-vézir Kipreuli-Zadé-Moustafa, ministre de Sélim II, dota lui-même plusieurs villages pauvres d'églises et de célébrants, n'exigeant, en retour de ces faveurs, qu'une poule par famille chaque fois qu'il passerait dans le même endroit. Il y passa deux fois.

On a beaucoup parlé de la cruauté du sultan Sélim Ier, prédécesseur de Soliman. Les Turcs l'avaient eux-mêmes surnommé *Yavouz*, l'Inflexible. Ce prince, poussé à bout par les intrigues, les récriminations et les querelles religieuses des Grecs, eut l'idée d'en finir avec ces vaincus dont la turbulence donnait plus de soucis à la Sublime Porte que tous les autres sujets et tous les ennemis de l'empire réunis. « Quel est, demanda-t-il au muphti « Djemal, le plus grand acte de mérite aux yeux de Dieu: « subjuguer le monde entier ou convertir des peuples à « l'islamisme? — Convertir! répondit le mufti. — En ce « cas, dit Sélim, que tous les tributaires grecs choisis- « sent entre l'islamisme et la vie! » Le grand vézir Piri-Pacha, averti des intentions de son maître, fit connaître au patriarche Jérémie le danger qui menaçait les Grecs. Celui-ci accourut en grande pompe, escorté de tout son clergé. — « Votre Hautesse, dit-il au sultan, n'a point « le droit de disposer de la vie et de la conscience des « Grecs. Ils les tiennent d'une capitulation librement ac- « cordée par le sultan Mahomet! — Qu'on me montre « donc le texte de cette capitulation, dit Sélim. — Elle « a été verbale, répliqua le patriarche; mais elle n'en est « pas moins valable. » Il fit en même temps comparaître trois janissaires âgés de plus de cent ans, qui avaient fait partie de l'escorte de Mahomet II lors de la prise de

Constantinople. Ces vieillards attestèrent par serment que Mahomet avait en effet accordé les capitulations. Il n'en fallut pas davantage pour sauver les Grecs.

Voici qui atteste de l'influence du patriarcat grec non-seulement sur les sujets des Turcs, mais sur les peuples voisins. « Au XVI^e^ siècle, une circonstance extraordinaire « marqua cette autorité de l'Église de Byzance. Le pa- « triarche Jérémie, déposé du siége de Byzance, ayant « voyagé dans la Russie avec les évêques de Malvoisie et « d'Alassona, fut invité par les prêtres de Moscou et par « le grand-duc à sacrer un patriarche qui serait le chef « de l'Église grecque. Il célébra cette cérémonie nou- « velle avec une grande pompe, dans la cathédrale de « Moscou ; et, de retour à Constantinople, étant remonté « sur le siége patriarcal, à la faveur des riches présents « qu'il avait rapportés de son voyage, il fit de nouveau « confirmer dans le synode l'institution du patriarcat de « Russie, dont le rang fut assigné au-dessous de celui de « Jérusalem, comme si cette Église de Byzance avait « gardé, dans son oppression, le droit de régler l'établis- « sement religieux d'un grand empire (1) ».

Il faut ajouter que le patriarcat de Constantinople n'eut, à ce sujet, aucune difficulté avec la Sublime Porte, quoique les Russes fussent ennemis de l'Empire, et qu'on pût prévoir quels éléments de troubles un pareil acte devait introduire dans les relations des deux peuples.

(1) Villemain, *Essai sur l'état des Grecs.*

VII

LES LIBERTÉS MUNICIPALES.

Au lendemain de la conquête, le territoire grec fut divisé en deux parts; l'une, de beaucoup la plus faible, fut donnée aux principaux d'entre les vainqueurs, l'autre laissée aux Grecs. La première portion se trouvait ainsi réduite à l'état de vassalité, tandis que la seconde restait libre. On aurait tort toutefois de supposer que ces domaines créés en pays conquis ressemblaient à nos seigneuries féodales du moyen âge. Leurs possesseurs ne jouissaient que des revenus, fixés d'ailleurs avec assez de modération pour ne pas épuiser les tributaires. Les cultivateurs, une fois la redevance payée, demeuraient libres de leurs personnes et de leurs biens. De propriétaires ils s'étaient trouvés réduits à l'état de fermiers, sans tomber dans aucune autre condition de servitude. « Les sujets chrétiens « de la Sublime Porte et leurs propriétés n'appartenaient « immédiatement qu'au sultan seul. Personne n'avait le « droit de les empêcher de se transporter d'une province « dans une autre. Les gouverneurs et les autres fonction- « naires civils ne mettaient à mort les criminels qu'au « nom du souverain. Encore ce souverain n'avait-il pas

« le droit d'ôter la vie à un accusé sans une sentence « expresse de la loi... La guerre seule donnait aux maho- « métans le droit de traîner en esclavavage, vendre ou « massacrer les ennemis qui tombaient entre leurs mains ; « mais, le terme du droit de conquête expiré, les habi- « tants subjugués étaient regardés comme propriété du « sultan. Les timariotes et les sipahis, ou seigneurs feu- « dataires, qui, pour prix de leur victoire, reçurent des « terres en partage, percevaient des dimes (*ouchour*), mais « ils n'avaient aucun droit sur la personne de leurs vas- « saux ni sur leurs propriétés (1). »

Les fiefs personnels étaient d'ailleurs en petit nombre, la plupart conférés à titre provisoire, purement viagers, à peu d'exceptions près. Les autres étaient affectés à l'entretien des mosquées ou des palais impériaux. Dans ce cas, la condition des tributaires était encore plus douce, car ils ne relevaient d'aucun maître, et n'avaient affaire qu'aux collecteurs, à des époques éloignées.

La plus grande partie du territoire de l'Hellade restait entièrement franche et à la complète discrétion des possesseurs grecs. Mais dans les vassalités, comme ailleurs, les habitants de chaque village se constituaient librement une municipalité dont les membres étaient nommés par voie d'élection.

Les chefs de ces municipalités, primats ou notables, étaient les vrais représentants de leur village (2). Ils re-

(1) Rizo, *Histoire moderne de la Grèce*, tome I^er^.

(2) « Les Grecs restèrent dans l'oppression, mais non pas dans l'es- « clavage. On leur laissa leur religion et leurs lois, et les Turcs se « conduisirent comme s'étaient conduits les Arabes en Espagne. Les « familles grecques subsistent dans leur patrie : avilies, méprisées, « mais tranquilles; elles ne payent qu'un léger tribut; elles font le

cueillaient l'impôt, administraient les biens communaux à leur gré, légalisaient les signatures dans les transactions commerciales, et le plus souvent se trouvaient caissiers d'un fonds commun mis en réserve pour différentes éventualités. Souvent, il est vrai, ils avaient à souffrir des exactions des percepteurs, mais plus souvent encore ils s'entendaient avec ces derniers pour partager le fonds de réserve. Ces friponneries s'étaient renouvelées tant de fois, que l'usage était venu partout de ne les nommer que pour un an; encore choisissait-on de préférence les ecclésiastiques, non parce qu'ils étaient plus honnêtes, mais parce qu'ils avaient plus de crédit. Ils étaient, en effet, en relation avec les patriarches, et, d'autre part, s'entendaient merveilleusement pour capter la confiance de leurs administrés.

Les Grecs n'eurent jamais l'idée d'étayer sur leur municipalité un système administratif qui aurait veillé aux intérêts cantonaux et provinciaux. Aussi, malgré la fertilité du sol et leur complète liberté d'action, ne firent-ils aucun progrès agricole ou industriel; la cueillette des fruits, venus presque sans culture, a toujours fait le fond principal de leurs récoltes.

« commerce et cultivent la terre; leurs villes et leurs bourgades ont « encore leurs protogères qui jugent leurs différends; leur patriarche « est entretenu par elles honorablement. » (Voltaire, *Essai sur l'esprit des nations.*)

VIII

LES IMPOTS.

Deux sortes d'impôts pesèrent, à l'origine, sur les peuples conquis, le tribut annuel et l'impôt du sang. Ce dernier consistait à livrer aux Turcs le cinquième des enfants mâles pour recruter le corps des janissaires; il était à la fois le plus lourd et le plus douloureux, car les enfants ainsi pris à leur famille étaient élevés dans l'islamisme. Cependant il ne fut pas toujours exigé avec rigueur, et on l'abolit définitivement en 1656.

Quant au tribut, *kharadj*, il était fort loin d'atteindre au chiffre que les populations occidentales payent annuellement aux contributions directes ou indirectes. On pouvait s'en acquitter en produits bruts, et c'étaient les chefs de la municipalité qui se chargeaient d'en faire la collecte.

« Les peuples, dit Montesquieu, au lieu de cette suite « continuelle de vexations que l'avarice subtile des em- « pereurs byzantins avait imaginées, se virent soumis à « un tribut simple, payé aisément, reçu de même; plus « heureux d'obéir à une nation barbare qu'à un gouver- « nement corrompu sous lequel ils souffraient tous les

« inconvénients d'une liberté qu'il n'avait plus avec « toutes les horreurs d'une servitude présente. »

Quelque favorables que fussent ces dispositions, beaucoup de villages se refusaient au payement de l'impôt. Il n'était pas rare de voir aux approches des kharadji (gens chargés de recueillir le tribut) tous les habitants d'une même commune se disperser dans la campagne, les récoltes enlevées et les maisons vides. Sur certains points du territoire, comme dans le Mayne et les îles de l'Archipel, les kharadji ne s'aventuraient qu'avec terreur, escortés de soldats, et souvent dépouillés de leur misérable collecte. Il ne fallait rien moins qu'une petite flotte pour percevoir l'impôt dans les îles de l'Archipel; encore était-on forcé de poursuivre les tributaires dans les montagnes.

Cette obstination à se refuser aux charges d'un gouvernement qui ne leur imposait aucun service militaire et aucune autre servitude devenait presque toujours l'origine de scènes déplorables et de rixes. Les habitants les plus compromis par leur résistance, pour éviter le châtiment de leur rébellion, s'enfuyaient dans des lieux inaccessibles, et formaient ainsi de nombreuses bandes de brigands qui désolaient le pays par leurs vols et par leurs rapines. Il y avait peu d'hommes robustes qui ne préférassent le métier de bandit à celui d'agriculteur. Ces pillards s'appelaient *klephtes* (voleurs) et se glorifiaient de ce misérable titre.

Pour assurer aux populations laborieuses quelque sécurité, les Turcs (1) leur permirent en beaucoup d'en-

(1) « Les Turcs, dès les premiers temps de la conquête, après avoir « fait des efforts pour soumettre les bandes rebelles et pauvres, trai-

droits de former des milices nationales. On donna aux hommes qui les composaient le nom de *pallicares*, et à leurs chefs celui d'*armatoles*. Mais le remède fut pire que le mal. Fiers de leurs armes, ces soldats citoyens se croyaient affranchis de tout travail, et s'imposaient à leurs propres compatriotes. Le plus souvent ils s'entendaient avec les klephtes, et quand ils avaient commis quelque rapine trop scandaleuse, ils désertaient avec armes et bagages pour renforcer le nombre des bandits.

La Sublime Porte usa de tous les moyens pour utiliser les armatoles; elle les prit à sa solde, avec charge de protéger certaines contrées plus infestées que les autres de

« tèrent avec elles. *Ce fut même une politique du gouvernement turc de les « faire descendre de leurs montagnes et de les attirer au milieu de la popu- « lation soumise, en leur accordant des priviléges.* Ainsi se forma ou « plutôt fut reconnue par les Turcs la milice grecque des armatoles, « qui, distribuée par cantons dans toutes les provinces, excepté la « Morée, était chargée de la garde des routes. Au commencement du « dernier siècle, la Grèce septentrionale se trouvait ainsi divisée en « dix-sept *armatolikes* ou capitaineries dont le chef obéissait aux pa- « chas, *et dans quelques lieux aux primats grecs.* Ceux des montagnards « qui ne voulaient pas accepter ce servage armé, continuaient à vivre « sur leurs rochers, d'où ils s'élançaient quelquefois pour piller les « troupeaux des Turcs (et, ce que notre auteur ne dit pas, leurs pil- « lages s'exerçaient le plus souvent sur les biens de leurs compatriotes, « qu'ils considéraient comme des traîtres). On leur donnait et ils pre- « naient eux-mêmes le nom de klephtes, qui, dans l'ancienne langue, « signifie *voleurs*.

« C'est ainsi que, selon le récit de Thucydide, les premiers Grecs « navigateurs s'étaient honorés du nom de pirates. Les klephtes se trou- « vaient dans une sorte de guerre forcée avec les armatoles, devenus « les gardiens du pays ; mais le rapport de religion, de langue et d'ori- « gine, rapprochait tous les Grecs bien plus que cette division ne pou- « vait les séparer. L'armatole, fier et indocile sous le pouvoir des « Turcs, regardait encore les klephtes de la montagne *comme des alliés « et des frères vers lesquels il se réfugierait un jour.* » (Villemain, *Essai sur l'état des Grecs.*)

klephtes; mais elle n'eut pas lieu de se louer de ces dispositions; quoi qu'on fît, le naturel pillard reprenait toujours le dessus. « Ce ne sont que des *klephtes apprivoisés*, » disaient les Turcs. Le plus souvent, en effet, ils retournaient à l'état sauvage. C'était une vieille chanson, bien répandue en Grèce et chantée avec orgueil, que celle qui disait: « J'ai été vingt ans armatole, et trente ans klephte sur la montagne. » Tout indépendants qu'ils soient aujourd'hui, les Hellènes ne savent faire encore aucune distinction entre un bandit et un héros.

IX

PREMIERS MOUVEMENTS INSURRECTIONNELS.

Ainsi, par une coïncidence curieuse, au moment où nous voyons s'élever l'influence politique des Grecs phanariotes, on constate une décadence de la Turquie. Là, comme partout, l'esprit grec portait ses fruits, non qu'il pénétrât profondément le génie turc, mais parce qu'il contribuait à l'obscurcir. Pendant longtemps, Turcs et Grecs avaient vécu côte à côte, en bonne harmonie, et les étrangers qui avaient visité la Morée avant la prise d'Athènes par les Vénitiens nous ont laissé les tableaux les plus riants de la prospérité du pays. Mais les Grecs ne purent, après le départ des Vénitiens, retrouver le bien-être qu'ils avaient perdu. Un gouvernement trop mou, détourné constamment de ses devoirs par les agissements des Phanariotes et du clergé, n'exerçait plus cette tutelle sévère qui, selon l'expression de Mahomet II, pouvait seule assurer le bonheur des Grecs et les maintenir sages. L'indiscipline mal réprimée, la misère qui en était la conséquence, les menées des ambitions étrangères, commençaient à couver sur ce sol les germes de l'insurrection.

Il appartenait à la Russie de déterminer, sur une vaste

échelle, cette conflagration qui tient depuis un siècle l'Europe inquiète sur les plus légers événements de l'Orient. Pierre le Grand et ses successeurs, se considérant comme les héritiers de la Grèce, rêvaient le rétablissement de l'empire d'Orient ; ils propageaient, chez les Grecs, la croyance d'une intervention russe désintéressée. « Déjà « on avait vu, sous le règne de l'impératrice Anne, le fameux maréchal Munich, qui portait la guerre en Moldavie, envoyer des émissaires et répandre des proclamations et de l'or dans l'Épire et dans les montagnes de « Thessalie. La prompte issue de la guerre borna ses tentatives... Le cabinet de Saint-Pétersbourg ne cessa pas « de cultiver ces mêmes sentiments. Une foule de Grecs, « aventuriers et braves, étaient reçus dans les armées de « l'empire. Le clergé moscovite entretenait un commerce « fréquent avec les églises *affligées* de la Grèce. Il recevait avec vénération les reliques saintes qui lui étaient « envoyées du mont Athos et des autres couvents ; et la « cour de Russie adressait, en échange, des présents aux « monastères de la sainte montagne.

« Tant de motifs, cette confiance si unanime et qui « n'avait pas encore été trompée, rendaient facile à la « Russie d'agiter le peuple grec, et de le jeter dans des « entreprises au-dessus de ses forces et des secours qu'elle « lui donnerait (1). »

Catherine II voulut mettre à profit ces intrigues nouées de longue main pour mieux assurer l'envahissement du littoral de la mer Noire par ses troupes. Une flotte dirigée par les frères Orloff sollicita la révolte des habitants de la Morée. Les Grecs insurgés ne tardèrent

(1) Villemain, *Essai sur l'état des Grecs.*

pas à s'apercevoir qu'ils étaient le jouet de l'ambition russe (Nous savons aujourd'hui, par la correspondance de Voltaire, que Catherine II était dans la plus profonde ignorance sur l'état politique et social de la Grèce). A plusieurs reprises, les frères Orloff sacrifièrent par centaines les malheureux dont ils prétendaient défendre la cause. Après de longues et sanglantes péripéties, cette insurrection finit misérablement; et les Grecs apprirent à leurs dépens qu'un ennemi comme les Turcs valait cent fois mieux qu'un perfide ami venu de Russie. Le traité de Kutchuk-Kainardji acheva le sacrifice de la cause grecque. Il n'aurait pas laissé d'illusions chez les Hellènes, s'ils avaient eu à cœur leur indépendance nationale. Sous prétexte de protéger les églises de l'orthodoxie, la Russie se réservait des motifs d'intervention; mais elle rendait aux Turcs tout le territoire que l'insurrection avait soustrait à leur domination. Ainsi la Russie victorieuse et toute-puissante abandonnait ses protégés de la façon la plus indigne. Pour s'excuser de cette conduite vis-à-vis des lettrés de l'Europe, Catherine et son conseil représentèrent les Grecs comme des gens indignes de la liberté. C'était, au fond, la vérité; mais jamais vérité n'est plus suspectée que quand elle est affirmée par des hypocrites. A partir de ce moment, tout ce qu'il y avait de philhellènes en Europe s'agita pour favoriser en Grèce une insurrection nationale, en dehors du concours des puissances.

Les guerres entre Ali, pacha de Tébelin, et les Souliotes ne sont qu'un épisode du conflit turco-grec auquel nous ne pouvons accorder qu'une médiocre importance. De part et d'autre les combattants étaient à peu près désavoués par la majorité même de ceux-là qu'ils prétendaient

représenter (1). Toutefois en Occident, et particulièrement en France, cet incident fut habilement exploité par les Philhellènes, qui rendirent les Ottomans responsables des méfaits d'Ali-Pacha. On avait d'ailleurs, sous le prétexte d'une restauration des arts et de la littérature de la Grèce antique, jeté les bases d'une association philhellénique, l'Hétairie, qui puisait sa force, non dans la Grèce même, mais dans toutes les complicités de l'étranger. Cette association, qui prétendait civiliser l'Orient, préparait une ère de bouleversements et une conflagration que des flots de sang versés depuis un demi-siècle n'ont pu éteindre encore. Les Grecs allaient reparaître en triomphateurs sur la scène politique, et donner pour la troisième fois à l'humanité consternée la preuve de leur impuissance originelle, de leur indiscipline et de leur incurable vanité.

(1) Les Souliotes y donnèrent des preuves d'une sauvagerie révoltante. Travellas acheta sa liberté au prix de la vie de son fils, et les femmes de Souli jetèrent leurs enfants par-dessus les murs d'une forteresse escarpée avant qu'il fût permis de désespérer de la résistance. Les historiens de cette guerre, sans en excepter M. Villemain, ne se sont pas fait faute d'assaisonner leur récit d'épisodes romanesques dont l'horreur est largement compensée par l'absurdité. Toute cette histoire, écrite au moment où il s'agissait de lever des bandes de volontaires occidentaux pour soutenir l'insurrection grecque, doit être refaite de fond en comble.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE.

(1821-1832.)

I

L'HÉTAIRIE.

Nous avons déjà dit quelques mots de l'*Hétairie*, société secrète qui prépara, à l'étranger, les premiers mouvements de l'insurrection grecque. Cette société, dont les origines et la légende sont trop peu connues, recouvre un tissu de fourberies dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire. Il est donc nécessaire d'en signaler les principaux traits.

En 1790, un certain Righas, « riche marchand de Valachie, » dit le *Moniteur universel* du 1^er^ messidor an VI, en réalité Grec de Thessalie et aventurier, avait fondé à Bucharest, sous les instigations de la famille Hypsilanti, dont le chef était alors hospodar de Valachie et tout dévoué à la Russie, une société secrète nommée *Synomotie*, destinée à raviver en Grèce le feu mal éteint de l'insurrection provoquée par Catherine II. Grâce à l'appui

de ses protecteurs immédiats, grâce surtout à l'influence de la Russie, ce Righas se croyait sûr de pouvoir opérer un soulèvement, lorsqu'il fut saisi par les autorités autrichiennes de Semlin. Les charges qui pesaient sur lui étant accablantes, il fut livré aux autorités turques de Belgrade, et décapité avec huit de ses complices, en 1798.

Mais ce n'était qu'un agent de moins; les instigateurs vivaient toujours, et, rendus plus prudents par ce premier échec, ils réorganisèrent la *Synomotie* sur un autre plan et avec un autre titre. Ils firent deux groupes de la société, l'un officiel sous le nom d'*Association* ou *Hétairie des amis des muses*, l'autre secret, *Hétairie des amis*. Le premier groupe avait pour but de propager en Grèce la renaissance des lettres et des arts, but très-louable sans doute, mais qui dissimulait l'opération financière, c'est-à-dire une souscription colossale à laquelle Alexandre Ier mit le premier sa signature. Le second groupe se composait d'hommes résolus, recevant le mot d'ordre d'une *puissance suprême* que les affiliés déclaraient résider à Saint-Pétersbourg, dans la personne même du tzar. Les grandes guerres européennes de notre premier Empire ne permirent point à cette conspiration, essentiellement moscovite, de prendre son essor.

Mais la Russie avait été alléchée par la turbulence que les études du grec antique réveillaient dans les Grecs modernes. Elle savait qu'elle trouverait chez eux, avec quelques écus, plus d'un *pasteur de peuples* qui mènerait ses troupeaux à l'abattoir, en leur promettant quelque provende d'aventure. Elle répétait ces paroles, moitié ironiques, moitié flatteuses, de Voltaire à Catherine II : « Si « vous étiez souveraine de Constantinople, Votre Majesté « établirait bien vite une belle académie grecque; on

« vous ferait une *Cathériniade;* les Zeuxis et les Phidias « couvriraient la terre de vos images ; la chute de l'em- « pire ottoman serait célébrée en grec; Athènes serait « une de vos capitales ; la langue grecque deviendrait la « langue universelle; tous les négociants de la mer « Égée demanderaient des passe-ports grecs à Votre Ma- « jesté (1). »

En attendant ce beau jour, elle essaya de réaliser la dernière partie du programme. Le traité de Kaïnardji lui accordait la libre navigation de la mer Noire et le privilége d'entretenir des consuls et des vice-consuls dans les Échelles du Levant. Ces agents, pour la plupart Grecs, firent commerce des *bérats*, sorte de laissez-passer qui les exemptaient de tout droit maritime; on vit alors la plupart des armateurs grecs, munis de ces bérats, naviguer sous pavillon russe, tout prêts en temps de guerre à renforcer, pour conserver leurs immunités, les forces navales de la Russie. C'était le sultan Sélim qui régnait alors, prince éclairé, mais dont les efforts pour régénérer la Turquie échouaient devant la routine. Les réclamations qu'il formula contre cet abus de confiance demeurèrent inutiles. Le seul résultat fut que la chancellerie russe délivra elle-même les bérats à tout Grec qui les demandait, et alla jusqu'à accorder, à tous les porteurs, des lettres de naturalisation. Le sultan Sélim forma alors une compagnie de bérataires gratuits, exempts du kharadj et ayant les mêmes privilèges que les Russes. Les Grecs renoncèrent à aller acheter leurs bérats à la chancellerie moscovite, et s'empressèrent de renforcer la société constituée par le sultan. Jouissant ainsi d'une liberté com-

(1) Voltaire, *Correspondance avec Catherine II.*

merciale sans exemple, navigateurs aussi habiles que hardis, les Grecs faillirent un instant s'emparer du commerce maritime de la Méditerranée; mais leur instinct pillard reprit, comme toujours, le dessus ; ils commirent tant d'actes de baraterie, que tous les négociants du littoral durent successivement renoncer à leurs services; les gouvernements occidentaux furent même, à plusieurs reprises, forcés de recommander à leurs nationaux de ne confier aux capitaines grecs aucun chargement dont la valeur totale excéderait celle du navire vide. Leur marine commerciale se vit peu à peu réduite à ne transporter que des matières de rebut.

Ce ne fut pas la seule preuve que Sélim donna de ses intentions civilisatrices et libérales; il acclimata l'imprimerie à Constantinople; et, pour répondre aux écrits incendiaires répandus par les philhellènes chez les Grecs tributaires, il chargea le patriarche Anthime lui-même de rédiger un livre destiné à contre-balancer l'influence des pamphlets révolutionnaires. Malheureusement le patriarche, quoique animé d'excellentes intentions, tomba dans une telle extase d'enthousiasme pour le gouvernement turc, qu'il donna prise à la risée universelle. Le malicieux M. Villemain ne s'est pas fait faute de relever les traits les plus hyperboliques et les plus maladroits de sa plaidoirie; et les loustics du philhellénisme firent circuler une contre partie du fameux livre, en laissant croire que le même patriarche avait deux plumes, l'une ottomane et l'autre hétairiste. Ils ébranlaient ainsi le dernier lien qui formât l'unité grecque en discréditant le patriarcat. C'est à partir de ce moment que les Grecs modernes, sans perdre aucune de leurs plus ridicules superstitions, ont perdu tout sentiment de discipline religieuse.

Le sultan Sélim, après avoir eu à redouter les entreprises du général Bonaparte au moment de l'expédition d'Égypte, entra néanmoins avec résolution dans l'alliance française quand Napoléon Ier fut empereur. Il tint tête aux Anglais et aux Russes coalisés, et se vit sur le point d'être attaqué dans sa capitale. Il confia alors au maréchal Sébastiani le soin de relever les fortifications de Constantinople. On vit alors le patriarche Grégoire présider aux travaux, la crosse pastorale en main, à la tête de mille Grecs.

La Grèce, d'ailleurs, avait peine à se remettre du coup que lui avait porté son insurrection en faveur de la Russie. Ravagée par les pillages des insurgés, en butte aux représailles des Turcs qui n'avaient rien compris au soulèvement dont ils étaient victimes, elle était tombée dans un état voisin de celui que lui ont valu, de nos jours, quarante années d'indépendance. Mais la génération qui naissait ne devait pas profiter de l'expérience de la génération passée; elle couvait une anarchie plus terrible encore que toutes celles dont ce triste pays avait été victime.

Quand l'empire français fut tombé, la Russie reprit activement sa propagande insurrectionnelle. Vers la fin de 1814, Jean Capo d'Istria, diplomate du tzar Alexandre, crut le moment propice et s'avoua chef de l'hétairie secrète en déléguant ses pouvoirs à Nicolas Scouphas d'Arta, homme ignorant mais audacieux et nanti de bonnes provisions. Ce Scouphas parvint, en effet, à étendre l'hétairie en Grèce à l'aide de pratiques absurdes, au nombre desquelles il faut citer l'initiation donnée aux conjurés par les prêtres orthodoxes « *en vertu de la puissance que leur avaient léguée les grands prêtres des mystères*

d'Eleusis, » et la croyance à la pierre philosophale (1).

Le premier sang versé par les hétairistes fut celui d'un jeune homme, Galatis, qui prenait au sérieux cette infâme machination et croyait à la sincérité de ses complices. Son enthousiasme le rendit suspect aux Russes. Chassé de l'empire, il fut entraîné par les hétairistes dans un guet-apens et foudroyé d'un coup de tromblon tiré à bout portant dans le dos (2). « Que vous ai-je fait? » demanda-t-il en expirant à ses assassins. C'était une question que bien des victimes devaient adresser plus tard à leurs prétendus libérateurs.

En 1818, l'hétairie comptait de nombreuses *éphories* (chefs-lieux de circonscription), dont les principales étaient Moscou, Bucharest, Jassy, Constantinople et Smyrne. Parmi les affiliés figuraient Marc Botzaris, Pierre Mavromichalis, Lazare Coundouriotis, des Phanariotes, des membres du haut clergé grec, nombre de klephtes, de trafiquants, de juifs, de nobles russes, et même de philhellènes de l'aristocratie française qui ne se savaient peut-être pas en si belle compagnie.

La Russie n'épargnait pas l'argent quand les souscriptions des *amis des muses* étaient insuffisantes; mais les premiers millions ne firent que mettre en appétit les cupidités des chefs du mouvement; ils en absorbèrent bien d'autres plus tard avec une voracité qui tenait du prodige, car des sommes qui auraient alimenté le budget militaire d'un grand État disparurent sans avoir fourni même l'équipement d'un bataillon (3).

(1) Sp. Tricoupi, *Histoire de l'insurrection grecque*, tome 1er.

(2) Soutzo, *Histoire de la révolution grecque.*

(3) Le colonel Stanhope écrivait à M. Bowering : « L'avarice est un vice général en Grèce. » Il ajoute, il est vrai, que ce sont les Turcs qui

Il fallait pourtant commencer, car les souscripteurs se lassaient. Jean Capo d'Istria, pour des raisons faciles à comprendre, ayant refusé de se mettre à la tête du mouvement, désigna un membre de la famille des Hypsilanti, Alexandre, major général de l'armée russe et aide de camp du tzar. Alexandre Hypsilanti fut nommé chef de l'hétairie. Il annonça à son maître qu'il allait se mettre à la tête de l'insurrection, « Eh bien ! dit le tzar, qu'une levée de boucliers se montre en Grèce, et mes cosaques iront la seconder (1). » Ces paroles rapportées par un historien grec, furent niées plus tard; cependant le tzar connaissait la nomination d'Hypsilanti, ne fût-ce que par son ministre Capo d'Istria, et ne fit aucune difficulté d'accorder au conspirateur le congé et toutes les facilités de circulation dont il avait besoin.

Hypsilanti put aller et venir sous la protection des autorités russes. Ses démarches furent si longues, si multipliées et si peu déguisées, que le gouvernement ottoman prit l'alarme, et, par des mesures énergiques, précipita le mouvement insurrectionnel. Sachant qu'un hétairiste avait livré à la Sublime Porte le secret du complot, Hypsilanti entra en armes sur le territoire de la Moldavie dans la nuit du 6 mars 1821, avant la date qu'il avait assignée.

ont appris aux Grecs à piller. Le colonel Stanhope, en sa qualité de membre militant du philhellénisme, n'est pas forcé de savoir que les Grecs pillèrent plus de deux mille ans avant que l'on connût des Turcs La vérité est que les fonctionnaires que la Sublime Porte eut à punir comme concussionnaires ne furent que des écoliers indignes de leurs professeurs dans l'art des rapines.

(1) Soutzo, *Histoire de la révolution grecque.*

II

L'ÉCHAUFFOURÉE D'HYPSILANTI.

Notre cadre ne peut renfermer le détail des épisodes de cette première campagne. A peine sut-on qu'il y avait une troupe organisée, une caisse à exploiter, des grades bien appointés à acquérir, que le génie grec se réveilla comme par enchantement, prêt à toutes les convoitises, à toutes les discordes, à toutes les trahisons, aux infamies de toute nature. C'était pourtant une triste armée que celle d'Hypsilanti; au moment d'agir, elle s'était trouvée réduite au centième, et ce centième était si mal composé, que les agents militaires russes choisis pour dresser les recrues ne purent les empêcher de se livrer chaque jour en pays ami aux pillages, aux viols et aux excès du banditisme le plus effréné. Cette héroïque avant-garde de l'insurrection eut beau se griser de toutes les ivresses, elle n'en battit pas moins en retraite avant d'avoir vu l'ennemi, non pas sur l'avis même, mais sur la simple appréhension de son approche. Le tzar, qui, en apprenant la nouvelle du passage du Pruth par Hypsilanti, s'était écrié : « Oh! le brave garçon! » désavoua son agent trois

ou quatre jours après, en apprenant à quoi se réduisaient tant de sacrifices.

Il faut vraiment avoir l'ingéniosité grecque pour donner à l'algarade d'Hypsilanti le nom pompeux d'expédition. Nos renseignements, puisés aux sources grecques, passés au crible de l'histoire, ne laissent pour tout résultat que deux engagements ridicules, qui n'auraient pas eu lieu si de jeunes fous, étrangers à la nationalité grecque, n'avaient pris part à l'entreprise. Le trop désillusionné major général russe, rejeté au delà de la frontière autrichienne par ses propres soldats, ne put qu'exhaler son indignation par la proclamation suivante, curieuse entre toutes dans les proclamations de l'histoire :

« Soldats !... Non, je ne souillerai pas ce nom si beau,
« si honorable, en vous l'accordant. Viles troupes d'es-
« claves, vos trahisons et vos intrigues me forcent à vous
« abandonner. Dès ce moment, tout lien est rompu entre
« vous et moi. Je porte seulement dans mon âme la honte
« de vous avoir commandés. Vous avez foulé aux pieds
« vos serments ; vous avez trahi Dieu, la patrie et votre
« chef ; vous m'avez même ravi l'espoir de vaincre ou de
« mourir glorieusement avec vous !... »

Le reste est sur le même ton, sauf en ce qui concerne les volontaires étrangers. Les Philhellènes ont prétendu qu'Hypsilanti passait la mesure. Nous allons voir s'il l'avait seulement comblée.

Cependant cette malencontreuse échauffourée avait eu des échos et provoqué des réactions. Au moment où la nouvelle de l'entrée en campagne d'Hypsilanti arrivait à Constantinople, on apprenait que la Morée s'agitait et que le mollah de la Mecque venait d'être surpris en pleine

mer avec toute sa maison par des pirates. Ce personnage, sacré pour les Turcs, avait été soumis, lui et les siens, aux tortures les plus atroces. Presque au même instant, on découvrit que Constantinople était remplie d'hétairistes qui n'attendaient qu'un signal pour mettre la ville au pillage. L'ambition du grand vézir, Khaled-Pacha, avait dissimulé au sultan et au gouvernement tous les avertissements qui auraient pu permettre de pourvoir aux éventualités. Ces nouvelles terribles éclatèrent donc comme un coup de foudre au milieu de la population musulmane, et le divan, pris au dépourvu, demeura impuissant à la contenir. Elle s'attendait à chaque instant à voir sortir les insurgés de dessous terre. Une panique s'empara de la ville entière. Des derviches coururent les rues pour exciter le peuple à sa défense, et le sultan, dans un premier mouvement de surprise, publia deux hatti-chériffs successifs qui déclaraient la patrie en danger. Les Turcs se portèrent à de terribles représailles : ils pillèrent et incendièrent plusieurs maisons grecques ; le grand drogman Constantin Morousi, à qui Hypsilanti avait adressé une lettre d'invitation à la révolte, fut décapité; quelques jours après, le patriarche Grégoire était étranglé, le jour de Pâques, à la sortie de la célébration de l'office divin. On mit sur leurs cadavres un écriteau qui les désignait comme coupables du crime de haute trahison. D'autres exécutions sommaires eurent lieu à Éphèse, à Nicomédie, à Andrinople, à Césarée et à Boli.

Le premier moment de surprise passé, on reconnut que le grand vézir n'avait donné de tels ordres que pour faire excuser ses funestes temporisations. Il fut destitué, exilé et, peu de temps après, mis à mort. Mais le coup était porté; au sang versé par les Grecs on avait

répondu par du sang. L'Europe ne voulut voir de coupables que les Turcs, et, quoiqu'il n'y eût d'autres victimes que des Grecs plus ou moins suspects, elle se crut en droit de trembler pour la vie et les biens de ses nationaux. Une intervention calme, mais énergique, aurait suffi ; la diplomatie laissa toutes les colères se déchaîner, elle les attisa même au lieu d'étouffer la conflagration.

III

LE PREMIER MOUVEMENT NATIONAL.

Cependant l'hétairie, sollicitée par les agents russes, s'était remuée dans le Péloponèse, où il ne manquait pas de bandits grecs, klephtes et autres; mais, si fascinantes que fussent les promesses de la Russie et les fabuleuses richesses qu'on attribuait aux Turcs, on hésitait à se mettre en campagne. Le premier coup fut porté par un prêtre grec, Asimaci Zaïmis, primat de Calavrita, et deux voleurs de grand chemin qu'il hébergeait dans sa maison.

Le 27 mars, le digne représentant de la Panaggia apprit de ses commensaux que le gouverneur de Calavrita envoyait le lendemain à Tripolitza l'argent du fisc. « Bonne affaire! dirent les klephtes, si l'on attendait le « courrier au détour de la route? » Le vénérable primat cligna de l'œil, porta un toast à la liberté grecque, fit signe d'étrangler quelqu'un avec une corde, toucha le Christ et se contenta de dire : « A vos souhaits, mes en- « fants. » Ainsi fut bénie et baptisée la révolution nationale grecque.

Les deux bandits, munis de ce viatique, se mirent en

embuscade avec quelques autres bons apôtres de leur communion. Le courrier Séïd, gaillard déterminé, passa à lui seul sur le ventre de cette troupe de coquins. Son ordonnance en fit autant, laissant au pouvoir des klephtes un cheval chargé de bagages sans valeur. On apprit presque aussitôt que bon nombre d'assassinats nocturnes venaient d'ensanglanter les environs. La Grèce avait fait sa déclaration de guerre.

A partir de ce moment, les attaques les plus atroces se succèdent de part et d'autre; mais l'historien philhellène lui-même est forcé d'enregistrer, sans exception, l'initiative au crédit des Grecs, et les représailles au débit des Turcs. C'est ainsi qu'on tient les livres de l'histoire en Grèce. « Vous frappez votre ennemi en traître, donc il « est le plus faible; — il riposte, donc il est le plus « méchant. » Voilà toute l'histoire de la révolution grecque; et penser que des hommes d'État français ont soutenu qu'il était juste et équitable de procéder de la sorte!

Ainsi, dans l'Europe dite civilisée, on tolérait que, sous prétexte de revendication nationale, les pires des bandits, ceux qui procèdent par surprise et par trahison, s'abattissent sur des femmes, des vieillards et des enfants sans défense; et l'on ne voulait point comprendre que de pareils attentats provoquassent l'exaspération des hommes valides, jusque-là débonnaires et inoffensifs. Nous ne voulons pas entrer dans la description des scènes abominables dont les historiens grecs sont eux-mêmes, par suite de la férocité de leurs mœurs et de leur incurable vanité, les involontaires témoins à charge. Leurs dépositions réunies à celles d'Hypsilanti, de lord Byron, du général Fabvier, suffisent pour vouer à l'exécration de la posté-

rité tout ce qui, portant le nom grec, prétendit combattre en faveur de l'indépendance grecque.

La prétendue insurrection n'était encore qu'une explosion de banditisme, lorsque les îles de la mer Égée entrèrent dans une coalition plus sérieuse. Mais la composition de l'armée insurgée dans cette révolte fut telle que les Grecs de la communion latine en manifestèrent ouvertement leur horreur. Forcés de verser une large contribution à la prétendue cause de l'indépendance, ils envoyèrent malgré tout, et spontanément, leur tribut habituel à la Sublime Porte. Ce furent les seuls qui, dans toute l'Europe, au milieu du péril et sous le joug même des bandits libérateurs, protestèrent au nom de l'esprit latin.

Il ne faut pas croire pourtant que les indigènes eurent le courage de l'initiative; l'île de Samos, la première, fut soulevée par des marins de la Spezza, pour la plupart étrangers et rebut de toutes les nations. Les Grecs de l'île, profitant du tumulte, massacrèrent, à dix contre un, tous les Turcs de la campagne. Ils se réunirent ensuite pour achever l'expédition dans la capitale même; mais ils trouvèrent place nette. Les Turcs citadins avaient gagné les côtes d'Asie.

Un philhellène, élève de M. Villemain, décrit ainsi cette première insurrection : « Luttes d'enlèvements et de sur-
« prises, piraterie privée se couvrant parfois de la pira-
« terie publique et autorisée, fureurs populaires, repré-
« sailles irréfléchies trahissant les vœux et les lois de la
« confédération insulaire et les sentiments de la popula-
« tion la plus éclairée, tel fut le caractère de ces premiers
« excès de la guerre maritime. Il faut, sans tomber dans
« les apologies systématiques des *uns*, ne pas se laisser

« tromper aux couleurs sombres des *autres* (1), et se « méfier de certaines peintures où le goût de la pompe « et du style a porté naturellement à l'exagération des « faits.»...(2) « Une foule de petits bateaux, armés soi-di- « sant pour nuire au commerce turc, dit M. Raffenel, dé- « vastèrent les côtes et inquiétèrent les navires européens. « Une chose qui jetait, en général, de l'odieux sur la « conduite des marins insulaires, c'était la barbarie de « quelques-uns d'entre eux envers les équipages des na- « vires dont ils s'emparaient: tout le monde était immolé, « quelquefois même avec une cruauté inouïe. On vit « quelquefois les Grecs balancer avant que d'immoler « un Turc, mais jamais ils n'hésitaient pour le supplice « d'un juif. » Ils pardonnaient moins à celui qu'ils accu- saient de leur avoir ravi leur argent qu'à celui qui leur avait enlevé la liberté.

(1) Les *uns* et les *autres* sont Grecs.

(2) A. Blanchet, *la Grèce depuis la prise de Constantinople.*

IV

CONFLAGRATION GÉNÉRALE.

Mais l'Europe, fascinée par son engouement pour les traditions historiques de la Grèce, applaudissait de loin à toutes ces atrocités. Il fallait, pour la désabuser, le triomphe même de l'inique cause qu'elle défendait avec tant de préjugés. Les volontaires affluaient, rêvant les palmes de Thémistocle, de Léonidas et de Miltiade. Une fois arrivés, on les dépouillait effrontément, et on les mettait, naïfs, presque nus, sans pain et sans armes, face à face avec l'ennemi, dont ils étaient seuls à recevoir les coups. Autant de débarqués, autant d'immolés ; ils n'avaient pas le loisir de se plaindre. Grâce à leur stupide et incurable crédulité, ils parvinrent à propager l'insurrection sur la terre ferme. On alla jusqu'à mettre le siége devant l'acropole d'Athènes.

Les Turcs qui défendaient cette citadelle, voyant parmi les assaillants figurer des uniformes militaires qui appartenaient aux nations occidentales, eurent la bonhomie de suspendre leur feu. Ce fut alors, dans tout le camp grec, une véritable mascarade : un interminable défilé de grotesques, affublés de shakos, de vieux habits et de vieux

galons, se mit à parader sous les murs d'Athènes. Il était impossible de se méprendre à la parodie. Un coup de canon mit en fuite cette armée de singes qui jouaient au soldat occidental.

En Morée, l'insurrection présentait un caractère non moins odieux et non moins burlesque. La multitude des Grecs enhardis par quelques avantages sur quelques groupes de particuliers turcs, s'avança à quelque distance de Tripolitza. Une sortie faite par une poignée de citadins suffit pour disperser cette nuée de héros. On les vit fuir si prestement, que leurs chefs, Colocotroni et Mavromichalis, se trouvèrent subitement seuls et forcés de se cacher à la hâte dans un trou de klephtes pour ne pas être pris. Les Grecs de Colocotroni ne firent pas meilleure figure quelques jours après, quoiqu'ils fussent renfermés dans des retranchements formidables.

Il en fut de même dans ce fait d'armes que les historiens grecs appellent le siége de Corinthe. La seule annonce de l'approche du kiaya-bey Moustafa suffit pour éparpiller l'innombrable armée des assaillants; tout se réduisit à l'incendie et au pillage de la magnifique villa de Kiamil Bey.

Cependant la guerre maritime, plus favorable aux surprises et au pillage, plus conforme aux traditions nationales, prenait des proportions sérieuses. La malheureuse île d'Aïvali, ayant arboré le drapeau de l'insurrection, se vit attaquée par les Turcs, qui s'en emparèrent et mirent le feu à la ville. Ceux-ci s'étant retirés, on vit aussitôt accourir les marins grecs. Les Aïvaliotes poussèrent un cri de joie, croyant que leurs compatriotes allaient éteindre l'incendie. O déception! les libérateurs n'entrèrent dans les maisons que pour les piller. « De quoi vous plai-

gnez-vous, dirent-ils aux Aïvaliotes indignés, le feu n'aurait-il pas tout consumé? »

Les ravages exercés par les corsaires grecs furent tels, que la terreur s'empara de toutes les populations du littoral. Les Turcs dépossédés, maltraités, ruinés, poussés à bout par les meurtres dont chacune de leurs familles comptait une victime, cherchaient, pour la plupart, un refuge à Smyrne. L'effronterie des Grecs smyrnistes soutenus par les autorités russes acheva de pousser à bout cette multitude dépossédée de tous ses biens, frappée si cruellement, et qui, pour comble d'irritation, ne comprenait rien aux fureurs de l'insurrection. Toutefois, dans les excès mêmes de sa colère, elle se conforma aux règles de la légalité, renonçant à forcer l'entrée du consulat français, qui servait d'asile à quelques-uns de ses plus grands ennemis, et demandant vainement au mollah un fetva d'extermination de tous les Grecs, que celui-ci refusa au prix de sa vie. Tout se réduisit, à peu de chose près, au massacre de quelques-unes des autorités turques. Ce fait extraordinaire, qui honore l'administration ottomane, fut tellement dénaturé par les Grecs et leurs complices du continent, qu'on le mit à la charge de la Turquie.

Les Grecs, eux, n'y regardaient pas de si près. Partout où nous voyons les Turcs déposer leurs armes, nous les voyons impitoyablement massacrés, en dépit de tout droit des gens. Ainsi le voulait la cause grecque; aussi ses historiens vantaient-ils le déni de la foi jurée comme un expédient de bonne guerre. Le cœur se soulève en présence de tant de parjures, de lâchetés, de crimes et de complicités ineptes.

Le mouvement était si horrible, que la Russie, malgré son

envie d'intervenir, dut, par respect humain, se tenir à l'écart et se contenter d'entretenir le désordre par des subventions secrètes. Les Grecs faisant rougir les Russes mêmes, il y avait là de quoi donner l'éveil aux esprits les moins éclairés. Mais les philhellènes de l'Occident ne se lassaient pas de glorifier les actes les plus sauvages, à grand renfort d'articles retentissants. C'est ainsi que le valet de l'arracheur de dents étouffe sous un roulement de grosse caisse les cris de la victime martyrisée par son maître. Les souscriptions abondaient; la presse d'Europe faisait feu de toutes pièces. Les offrandes furent si nombreuses, que l'on vit enfin se constituer un gouvernement national, moins pour diriger le mouvement que pour accaparer les sommes de ce trésor improvisé. Un sénat s'établit dans le Péloponèse, et dès le premier jour la discorde y régna à propos du partage des sommes venues de la Russie et de l'Europe. De fait, les millions y passèrent sans qu'il fût possible de dire ce qu'ils étaient devenus.

Ce sénat avait nommé ou plutôt accepté un pouvoir exécutif dont le titulaire était Démétrius Hypsilanti, frère d'Alexandre Hypsilanti, en qui l'on continuait à voir le représentant de la Russie. Mais Démétrius Hypsilanti, n'apportant que peu d'argent, fut aussitôt battu en brèche par le gouvernement constitué. Il était à peine installé, qu'il signalait le désaccord, protestant contre les tracasseries de ses coopérateurs. En fait, ni sénat ni pouvoir exécutif ne représentaient la prétendue cause nationale; ils étaient issus, le premier de la cupidité, le second de l'ambition.

Le sultan Mahmoud et son conseil ne pouvaient croire que l'Europe civilisée prît fait et cause pour d'aussi misérables ennemis. Révoltés de l'effronterie des agents

russes, et sachant au fond quels étaient les principaux fauteurs du tumulte, ils n'hésitèrent pas à témoigner ouvertement leur mépris pour les agents moscovites. Le gouvernement du tzar, ayant voulu faire une diversion diplomatique en faveur des Grecs, fut traité avec le même mépris que ses agents subalternes. On fit arrêter le banquier Danesi, trésorier de l'ambassade russe, qui fournissait de l'argent aux insurgés; et comme, par suite des troubles, la famine menaçait Constantinople, on força des navires russes de venir vendre les céréales dont ils étaient chargés sur le marché de la capitale de la Turquie.

Ces mesures étaient énergiques et de bonne guerre. La Sublime Porte eut la loyauté de faire garder par ses propres troupes le palais de l'ambassade russe pour le protéger contre tout mouvement populaire. Elle pensa même qu'un appel à la justice, adressé directement au tzar, serait entendu. Elle rédigea une note fort modérée, dans laquelle elle rappelait à l'empereur Alexandre la patience avec laquelle elle avait supporté les démarches et les prétentions de son ambassadeur. « Les Grecs, disait-elle, se « sont soulevés au nom de la Russie, à la voix d'un sujet « russe, Wladimiresco, et d'un général russe, Hypsilanti; « ils ont proclamé qu'ils obéissaient au plan de la Russie. « L'ambassadeur est convenu qu'ils sont rebelles, et ce- « pendant il a opposé, ainsi que ses consuls, des diffi- « cultés à l'entrée des troupes musulmanes dans la pro- « vince, et quand les chefs des insurgés, Michel Soutzo « en particulier, se sont réfugiés sur le territoire russe, « il a refusé leur extradition. C'est cependant la condi- « tion de la paix, de l'apaisement des troubles, et de la « sécurité des musulmans... Si les Turcs, ajoutait-elle,

« se sont armés contre les Grecs, c'est qu'ils vivent par « tout auprès d'eux et sont mis dans la nécessité de se « défendre. » La note dévoilait, en outre, toutes les menées de l'ambassadeur.

Le tzar répondit par un ultimatum. Le Divan laissa l'ambassadeur quitter son poste, et répliqua que les Grecs qui ne s'étaient point insurgés étaient protégés au même titre que les autres sujets musulmans. Il n'y avait donc point là de guerre dirigée contre la religion orthodoxe. « La religion est une chose, et le crime en est une « autre... En fin de compte, si, en présence du monde « entier, on mettait dans la balance, d'un côté les justes « demandes et les légitimes griefs du gouvernement ot- « toman, tant au sujet des transfuges que relativement à « la ligne de conduite suivie par l'ambassadeur russe, et « de l'autre les plaintes mal fondées que ce ministre a mi- « ses en avant, il est clair que l'on ne trouverait rien à re- « procher à la Sublime Porte et que tout le tort retombe- « rait sur l'ambassadeur. »

Une proclamation du patriarche de Constantinople parut au même moment, confirmant par une déclaration solennelle les assertions du gouvernement turc et engageant vivement les Grecs à se défier de toute excitation étrangère. Le patriarche les pressait vivement de faire leur soumission, leur représentant qu'ils étaient sûrs, non-seulement du pardon, mais d'une sécurité que le succès même de leur révolte serait loin de leur garantir. C'était prédire la triste destinée qui attendait la Grèce au lendemain de sa victoire. On ne pouvait, en effet, lui infliger un châtiment plus terrible et plus exemplaire que celui de son indépendance.

Au fond, on jouait donc le jeu de la Russie; et ce n'é-

taient pas même les Grecs qui tenaient les cartes, c'étaient des volontaires occidentaux. Les Grecs n'intervenaient, le plus souvent, que pour exciter les adversaires, et surtout pour prendre leur part des dépouilles. Rien de plus honteux et de plus horrible que ce siége de Tripolitza où, après capitulation et lorsque les soldats eurent quitté la place, les Grecs se ruèrent sur une multitude désarmée, pillant, saccageant, brûlant, violant, égorgeant, éventrant tout ce qui leur tombait sous les mains; écoutez l'historien grec Tricoupi : « Le jour de la prise de la capi-
« tale du Péloponèse (notre historien appelle prise une
« ville qui s'est rendue à des conditions honorables) fut
« un jour de destruction, d'incendie, de pillage et de sang.
« Hommes, femmes, enfants, tous périrent, les uns égor-
« gés, les autres jetés dans les flammes qui s'élevèrent au
« milieu de la ville, d'autres écrasés sous les toits et les
« planchers des maisons embrasées; la soif *de la vengeance*
« anéantit la voix de la nature. Dans les rues, sur les
« places, on n'entendait que coups de couteau, coups de
« feu, fracas de maisons s'écroulant au milieu des
« flammes, frémissements de colère, cris de mort... Ces
« scènes *durèrent trois jours*. Le troisième, on mit à mort,
« en dehors de la ville, ceux que la faim et la soif en
« avaient chassés avant qu'elle fût prise... Les dépouilles
« étaient immenses et précieuses; mais elles avaient été
« pillées sans le moindre souci du bien public, quoiqu'on
« eût conçu l'espoir de trouver là des ressources pour les
« embarras de la patrie. La fureur du pillage fut telle, que
« la plupart des maisons furent dépouillées même de leurs
« boiseries. — Emportés par les querelles du pillage,
« plus de huit cents Grecs, ajoute M. Raffenel, exterminés
« l'un par l'autre, succombèrent le même jour. »

Cet acte de férocité épouvanta la population turque; mais les troupes reconquirent aisément le territoire perdu. La discorde régnait plus que jamais dans le prétendu gouvernement grec; une assemblée nationale s'était superposée au sénat, au pouvoir exécutif et à tous les chefs de bande, non pour pacifier, mais pour susciter de nouvelles querelles. Ce fut alors que lord Byron, apportant un grand nom et, ce que les Grecs estimaient davantage, une grande fortune personnelle renforcée des subsides des comités philhellènes de l'Angleterre, apparut en Grèce. Rien de plus lamentable que cet épisode de la guerre de l'indépendance et de plus instructif pour les volontaires qui vont chercher des lauriers aux Thermopyles. A peine débarqué, lord Byron se vit assailli par tous les partis, ne sachant auquel faire justice et refuser l'aumône. Au fond, on ne lui demandait qu'une chose, de l'argent. L'enthousiasme de notre lord tomba tout à coup. Sa fortune aux trois quarts dissipée, les dons des philhellènes anglais évaporés comme par enchantement, son crédit extorqué, il constata que les Grecs n'avaient même pas un régiment équipé. Il prit à sa solde un bataillon de Souliotes qui, ayant touché leur haute paye, disparurent quand il fut question de faire l'exercice. Byron raccola un bataillon formé de Grecs choisis, et faillit être mis en pièces pour avoir puni un de ses soldats qui venait de commettre un assassinat. Le dépit, la désillusion, la ruine, le désespoir, engendrèrent une fièvre ardente à laquelle il succomba en quelques jours. Il n'avait fait qu'apparaître sur la terre des Miltiade et des Philopœmen. L'aristocratie anglaise, qui commençait à être édifiée sur le mouvement grec, fit un accueil plus que froid à ses dépouilles mortelles, lorsqu'elles furent ramenées sur le sol natal. En Grèce, peu

s'en fallut que ses funérailles ne fussent ensanglantées par une guerre civile.

Mais la discorde, étouffée un moment par la chute de Psara, se réveilla de plus belle l'année suivante, et les Grecs prirent les armes les uns contre les autres. Le Péloponèse entier devint le théâtre de rixes et d'engagements sanglants. Le général turc Ibrahim en profita pour reconquérir la Grèce dans une sorte de marche triomphale.

Le général français Fabvier avait imité l'exemple de lord Byron. Il fut reçu et remercié de la même façon ; on le dépouilla même d'une partie de ses effets. Il persista néanmoins jusqu'au bout. Son héroïsme le fit tomber dans un piége bien digne des Grecs. Athènes, étant au pouvoir des insurgés et assiégée par les Turcs, se trouvait réduite à la dernière extrémité, lorsque Fabvier parvint à la ravitailler. Il s'aperçut bientôt qu'il était prisonnier de ceux-là mêmes qu'il était venu secourir. On le tint enfermé dans l'acropole d'Athènes, où sa présence était inutile, jusqu'au jour où les Turcs forcèrent la garnison à capituler. C'était le meilleur moyen d'étouffer les plaintes qu'il pouvait faire parvenir aux philhellènes d'Europe. La capitulation d'Athènes même donna la mesure de l'esprit de fraternité avec lequel les Grecs traitaient leurs compagnons d'armes. Les défenseurs furent conspués pour s'être rendus, lorsqu'il leur restait encore de l'eau et une petite provision d'orge sèche. Sans doute il était plus aisé de les insulter qu'il ne l'aurait été de prendre les armes pour leur délivrance.

A ce moment, la Grèce continentale, jusqu'à l'isthme de Corinthe, pouvait être considérée comme reconquise par les Ottomans. La Sublime Porte avait concentré toutes ses

forces navales pour pacifier la Morée et les îles, lorsque l'exaspération des philhellènes et les efforts désespérés de la Russie provoquèrent l'attentat le plus absurde, le moins attendu et le plus inique que des puissances neutres aient jamais commis contre le droit des gens.

Nous voulons parler de la bataille de Navarin.

V

GOUVERNEMENT DE CAPO D'ISTRIA.

INIQUITÉS ET IMPRUDENCES DE LA POLITIQUE EUROPÉENNE.

La Russie, toute-puissante alors dans les conseils diplomatiques, était parvenue à entraîner l'Angleterre et la France dans ses voies. Au moment où les Turcs triomphaient, elle engagea ces puissances à demander à la Sublime Porte la reconnaissance de l'autonomie grecque. Pendant que les ambassadeurs discutaient avec le Divan, toute la flotte ottomane, composée de quatre vingt-douze bâtiments, se trouva bloquée par les escadres anglaise et française dans le port de Navarin. Tahyr-Pacha, qui la commandait, essaya de se dégager; mais il fut ramené à coups de canon dans le cercle du blocus. Jusque-là tout était excusable, quoique brutal, lorsque l'escadre russe arrive, excite les deux autres escadres, qui pénètrent violemment dans le port de Navarin, forçant les lignes ottomanes. Tahyr-Pacha, surpris, laisse enlever la passe et prendre toutes les positions stratégiques. Il ne pouvait croire à une attaque que rien ne justifiait. Cette attaque eut lieu pourtant; il fallut bien se défendre. Les Ottomans, stupéfaits, embarrassés les uns dans les autres, déployèrent la résistance

la plus héroïque. Beaucoup d'équipages se firent volontairement sauter avec leurs vaisseaux. Le désastre fut immense; la victoire était complète pour les alliés; mais ils en furent plus consternés que les Turcs eux-mêmes: aucune instruction ne justifiait leur conduite. Les clameurs des philhellènes permirent aux gouvernements occidentaux de ne pas mettre leurs officiers en accusation. La Russie seule invoqua hautement les bénéfices d'un triomphe auquel elle n'avait pas participé, car ses vaisseaux n'avaient fait leur apparition dans le port qu'au moment où la lutte était finie.

Tout était terminé la veille de la bataille de Navarin (20 octobre 1827); tout fut remis en question le lendemain. Les pirates grecs, qui semblaient évanouis, reparurent avec plus d'audace. Le tzar Nicolas avait succédé à Alexandre et voulait pousser les choses avec vigueur; il força Capo d'Istria à se mettre à la tête du gouvernement grec. Celui-ci était fort du concours des puissances, qui ne pouvaient désavouer la malheureuse victoire de Navarin; c'était d'ailleurs un homme ferme, actif, intelligent, seul capable de donner un corps à la Grèce. Il y parvint d'une manière en quelque sorte extérieure, c'est-à-dire avec l'aide des gouvernements étrangers. L'autonomie grecque fut proclamée sous la forme d'une monarchie constitutionnelle, et le prince Léopold de Saxe-Cobourg appelé à ceindre le premier la couronne du nouveau royaume hellénique.

L'Angleterre, depuis longtemps à même de redouter les dangers que devait faire naître la création d'un royaume hellénique, avait voulu le circonscrire au Péloponèse, qu'on aurait facilement isolé du continent; mais la Russie prétendait créer un ennemi sérieux aux Turcs, et la France,

dans son enthousiasme philhellénique, jouait le jeu de la Russie. Plus tard, ce même enthousiasme, déçu par l'inqualifiable conduite des Hellènes, devait se tourner contre la puissance moscovite, en faveur des Polonais. De premiers et cruels déboires allaient être infligés à notre politique. On avait envoyé des troupes françaises en Morée pour tenir les Turcs en échec. Ce furent ces troupes qui décidèrent de la formation d'une Grèce continentale, car on menaça de les transporter de l'autre côté de l'isthme de Corinthe, et de leur faire prendre une part active à la guerre.

Capo d'Istria, diplomate habile et politique d'un grand sens, n'était venu en Grèce qu'après s'être entendu avec les puissances occidentales. Accueilli avec enthousiasme, il pensa qu'il lui serait facile de jeter les bases d'une société forte et prospère. Ses premiers soins furent pour l'agriculture et l'enseignement public. Il fit venir son frère Viaro pour le seconder. Mais, par cela seul que Viaro était parent de Capo d'Istria et qu'il menait dictatorialement la politique intérieure (il est pourtant nécessaire d'agir avec énergie quand on a un royaume à fonder), tous les Grecs passèrent subitement de l'enthousiasme à l'irritation. De l'irritation ils tombèrent dans la haine, quand ils virent que leur nouveau gouverneur, impuissant à se faire obéir des chefs de l'armée, confia le commandement général des troupes à un autre de ses frères, le comte Augustin. On s'indignait que le gouverneur général prétendit centraliser tous les pouvoirs, et l'on ne comprenait pas que cette centralisation était la condition essentielle de tout succès. Chaque primat se prétendait lésé dans son autorité, et faisait ouvertement opposition au gouvernement qui cherchait à s'asseoir.

Une nouvelle assemblée nationale fut convoquée par Capo d'Istria. L'opposition, il est vrai, n'y fut point en majorité; mais elle formula des accusations haineuses contre le gouverneur, au moment où celui-ci refusait la liste civile que le pays lui offrait. Cette assemblée décréta la formation d'un corps législatif et d'un sénat, et les Grecs l'accusèrent d'avoir laissé trop d'autorité au pouvoir exécutif. Dans l'état des choses, c'était le contraire qu'ils auraient dû blâmer. Mais, comme toujours, ils étaient complétement dénués de sens politique.

Ce fut quelque temps après la dissolution de l'assemblée que les puissances protectrices arrêtèrent leur choix sur le prince Léopold de Saxe-Cobourg, pour en faire le premier roi de Grèce. Capo d'Istria, resté à la tête du gouvernement, se vit dans la pénible situation d'un monarque intérimaire qui ne jouit plus d'aucun prestige, et dont toute la science doit être appliquée à maintenir le *statu quo* Cette situation était difficile au moment surtout où il n'y avait peut-être pas un seul petit brigand grec qui ne prétendît être un grand dignitaire de la nouvelle monarchie. Le gouverneur pressa le prince Léopold de se rendre à son poste. « Les esprits se montent, écrivait-« il le 6 avril 1830, et ce ne sera pas chose aisée de « les calmer... Les hommes les plus avancés dans la « civilisation ne voient la patrie, l'indépendance et la « liberté que dans leurs intérêts personnels... Il y a des « mauvais esprits et des intrigants en Grèce comme par-« tout ailleurs; mais ici, il y en a plus encore. Des étran-« gers qui n'ont cessé de semer la discorde continuent « aujourd'hui plus que de coutume leurs coupables me-« nées. C'est avec une effronterie qui se donne des airs « d'autorité qu'ils répètent à ceux mêmes qui ne veulent

« pas les entendre, que si la Grèce est réduite à la fron-
« tière de l'Aspro-Potamos, si Candie et Samos sont
« rendues aux Turcs, et si les autres clauses ne sont pas
« plus conformes à ses vœux légitimes, c'est que l'Eu-
« rope a dû se garantir des vastes et ambitieuses combi-
« naisons politiques du gouvernement provisoire actuel.
« Quelque absurdes et ridicules que soient ces insinua-
« tions, elles ne manquent pas cependant de produire
« une impression funeste. Il n'y a pas de Grec qui n'ait
« souffert des pertes considérables; il n'y en a pas qui
« n'espère des dédommagements. Tous ceux donc qui se
« croient près de porter la peine de la confiance qu'ils
« ont placée en moi m'accablent de leurs demandes. Ils
« ne voient de salut que dans les concessions que je leur
« ferai. Ce n'est pas de quelques individus qu'il s'agit.
« Ce sont les communautés d'Hydra, de Spezia et de
« Psara; c'est l'armée, c'est la milice, ce sont les chefs,
« ce sont enfin toutes les provinces. »

On voit par ces quelques extraits quelle était la situation des esprits en Grèce. Chacun se préparait à se ruer sur les places et les indemnités avec une furie bien autre que celle avec laquelle on s'était rué sur les Ottomans. Le prince Léopold, éclairé, d'autres disent trompé, par ce triste tableau, signa son abdication le 21 mai 1830. Ainsi, la Grèce n'avait pas encore son premier roi, qu'elle l'avait écarté par son mauvais esprit, et en quelque sorte chassé du trône.

VI

L'INTERRÈGNE.

(21 mai 1830. — 1er février 1833.)

La sagesse la plus vulgaire conseillait aux Grecs de se rallier autour de leur gouvernement, afin de protester contre les défiances de Léopold; mais ce prince dut se féliciter de son abdication quand il vit ses ex-sujets retomber dans une épouvantable anarchie.

L'île d'Hydra devint le centre d'une opposition formidable, à la tête de laquelle se placèrent Mavrocordato, Miaoulis, Canaris et la plupart des héros grecs. Les Hydriotes chassèrent les autorités établies, et nommèrent un gouvernement qu'ils prétendirent étendre au reste de la Grèce. Bientôt les îles voisines le Mayne et quelques villes du nord prirent part à l'insurrection.

La flotte grecque, composée d'une douzaine de bâtiments en bon état, mouillés dans le canal de Paros, en face des escadres des puissances protectrices, ne s'était pas encore prononcée. Capo d'Istria, craignant ses dispositions, marchait à la tête de quelques troupes, pour en assurer l'obéissance, lorsqu'il fut devancé par Miaoulis, qui entraîna

les bâtiments vers Hydra. L'amiral russe prétendit arrêter la marche des révoltés; les amiraux anglais et français s'offrirent comme intermédiaires. Ils portèrent à Capo d'Istria les propositions des Hydriotes, dont la principale était la convocation d'une assemblée nationale. Le gouverneur accepta sans trop d'hésitation; mais au moment où les négociateurs revenaient vers Paros, ils apprirent que Miaoulis, furieux de ne pouvoir s'emparer de la flotte grecque, en avait fait sauter les principaux bâtiments, et notamment la belle frégate *l'Hellade*. Cette monstrueuse folie exaspéra les troupes du gouverneur : elles se jetèrent sur Paros, qui n'y pouvait mais, et la mirent à feu et à sang. Les officiers français ne purent cacher leur indignation et leur dégoût. Le gouvernement s'en vengea en faisant courir le bruit que les troupes d'occupation n'avaient d'autre mission que de s'emparer du Péloponèse pour le compte de la France. Les Grecs commençaient à nous payer de nos sacrifices à leur manière.

Cependant l'anarchie suivait son cours, et la convocation de l'assemblée nationale ne put l'étouffer. Il faut renoncer à décrire à quels excès d'intrigues, de mensonges et de luttes indignes les élections conduisirent les deux partis. Ce qu'il y eut de plus bouffon, c'est que la plupart des députés de l'opposition se dirigèrent sur Hydra pour y former un congrès révolutionnaire, et que la réunion des représentants du pays ne put avoir lieu dans les conditions fixées. Les choses en étaient là, quand, le 6 octobre 1831, Capo d'Istria fut assassiné à Nauplie par Constantin et Géorgeaki Mavromichalis, au moment où il entrait dans l'église Saint-Spiridion.

On le voit, les héros grecs continuaient à édifier l'Europe sur leur héroïsme. Les annales du royaume

hellénique s'ouvraient sous de sanglants auspices, et l'on pouvait prévoir, dès ce jour, à quelle succession de folies et de crimes il allait servir de prétexte. L'opposition, loin de flétrir les assassins, prétendit justifier leur attentat en attribuant au gouverneur des passions haineuses et des ambitions démesurées; elle prononça même les noms d'Harmodius et d'Aristogiton. Nos modernes Hellènes s'inspiraient des traditions antiques; ils s'étonnèrent qu'on n'admirât pas les meurtriers.

Le Sénat nomma une commission ou plutôt un triumvirat de gouvernement provisoire, composé du comte Augustin, frère de Capo d'Istria, de Colocotroni et de Coletti. Le parti dit Napiste, qui soutenait les deux premiers et se recommandait ouvertement de la protection russe, fit circuler tant de calomnies contre les Français, que le général Maison, commandant les troupes d'occupation, dut quitter la capitale avec tout son état-major, de peur de se voir entraîné à quelque mouvement d'irritation. Son départ fut célébré par une fête publique, à laquelle succéda presque aussitôt la guerre civile. Augustin et Colocotroni, ayant eu la prétention de composer l'assemblée nationale avec les seuls députés de leur parti, emprisonnèrent les autres ou leur refusèrent des passe-ports. Ils comptaient sans Coletti, qui s'était fait un parti parmi les capitaines rouméliotes. Ceux-ci avec leurs soldats formaient un effectif d'environ sept cents hommes. Ils vinrent en armes à Argos, où devait siéger l'assemblée nationale, et déclarèrent qu'ils forceraient les triumvirs à accepter les députés de l'opposition. Les troupes régulières appelées par le gouvernement leur livrèrent bataille dans les rues d'Argos. Les Rouméliotes, vaincus, se retirèrent, mais ils emmenèrent leurs députés,

qui se constituèrent en assemblée, et l'on vit deux chambres hostiles qui prétendaient chacune constituer séparément le gouvernement du pays.

Ce fut cette fois l'opposition qui l'emporta. Augustin invoqua vainement le concours des Français, qu'il avait abreuvés d'insultes; mais, comme il était presque seul, on lui répondit qu'il ne représentait plus la volonté nationale. Les puissances protectrices le déclarèrent déchu. Avec lui finit la dynastie des Istria.

Au triumvirat succéda un septemvirat composé des héros de la Grèce, ce qui n'empêcha pas les Rouméliotes de piller Argos. Nauplie allait avoir le même sort lorsque les héros septemvirs recoururent à l'intervention d'un petit détachement de soldats français.

Il se trouva qu'Augustin avait alors des partisans. Tzavellas, Grivas et d'autres héros occupaient différentes positions avec des bandes armées, et refusaient de reconnaître le gouvernement. Leur opposition militante leur permettait de piller le pays, sous couleur d'opposition politique. Ils ne s'en faisaient pas faute. A Caritène, Colocotroni s'était déclaré chef d'un gouvernement provisoire de sa façon, et le principal objet de ses fonctions consistait à percevoir les impôts avec la baïonnette. Son lieutenant Nicétas s'acquittait à merveille de ces fonctions; mais il avait souvent maille à partir avec Catzaco, autre percepteur de même trempe, qui opérait pour le compte d'un gouvernement opposé.

« Partout la misère promenait ses haillons sous les « délicieux ombrages des myrtes et des citronniers; des « hommes défendaient, le fusil à la main, les champs « que d'énormes haies de figuier de Barbarie et d'aloès « ne suffisaient pas à garantir. Dans les villages le plus

« à portée des partisans on ne rencontrait qu'une popu-
« lation de vieillards et d'enfants. Les hommes, dans
« l'espoir du butin, avaient pris parti pour Nicétas ou
« pour Catzaco ; et lorsqu'un succès obtenu donnait lieu
« à quelque dévastation, on voyait les femmes du Mayne
« descendre de leurs montagnes avec des ânes, *pour em-*
« *porter non-seulement les portes et les fenêtres des mai-*
« *sons*, MAIS ENCORE LES TUILES, LA FAÏENCE ET JUSQU'AUX
« BOUTEILLES CASSÉES (1). »

(1) Le général Pellion, *La Grèce pendant l'occupation française.*

CHAPITRE TROISIÈME.

LE ROYAUME HELLENIQUE.

I

INSTALLATION DU ROI OTHON.

Le prince Léopold de Saxe-Cobourg fut amplement dédommagé de la perte du royaume grec par la souveraineté de la Belgique, qui venait de naître. Ici encore le contraste entre l'esprit latin et l'esprit grec est frappant. Un pays sans traditions nationales propres et sans autre force que l'amour de la vraie liberté s'est formé, a grandi et s'est développé, entre l'Allemagne et la France, avec une rapidité qui tient du prodige; hier encore inconnu, il se place aujourd'hui à la tête du monde par la somme d'industries, de richesses et de population qu'il a accumulées sur le sol en apparence le plus ingrat, au centre de puissances formidables et jalouses, sans ports de mer et sans aucun appui de l'étranger. Si les faits ont une logique, l'exemple de la Belgique condamne la Grèce d'une manière absolue.

Quatre assemblées nationales s'étaient succédé en

Grèce, quatre foyers de désordres et de guerres civiles; cependant la faiblesse du gouvernement provisoire nécessita la convocation d'une cinquième assemblée. En dépit des enseignements légués par ses aînées, elle ne fut pas plutôt réunie (juillet 1832), qu'elle raviva l'anarchie en formulant une nouvelle constitution, sans attendre qu'il y eût un véritable pouvoir exécutif. Une horde de pallicares dispersa ces législateurs incurables. Les chefs de bande, de leur côté, avaient organisé un brigandage systématique, et l'on fut fort heureux de prier les Français d'occuper Coron, malgré la haine dont on les poursuivait. A aucune époque, la cupidité politique ne s'étala plus effrontément en plein soleil, et l'on peut dire que la qualification d'*homme d'État* devint synonyme de celle de *voleur*.

Les puissances protectrices voulurent mettre un terme à ces hontes : le 5 septembre 1832, elles annoncèrent, par les organes officiels, que les Grecs avaient enfin trouvé un prince qui ne les répudiait pas : c'était le prince Othon de Bavière.

On commençait à se lasser à l'étranger Pour en finir généreusement, on négocia un emprunt de soixante millions que l'Angleterre, la France et la Russie garantirent chacune pour un tiers. Le roi de Bavière, philhellène exalté, s'épuisa en hommes et en argent afin de subvenir à l'installation de son fils. La France donna douze millions à la Turquie pour arrondir le petit royaume.

Mais au moment même où l'on préparait la réception du nouveau roi, au moment où les septemvirs invitaient les Grecs à donner quelques garanties à l'Europe, le sénat s'avisa de s'insurger contre le gouvernement provisoire. Cette révolte absurde fut couronnée par un acte

insensé : les sénateurs offrirent la présidence de la Grèce à l'amiral Ricord, commandant la flotte russe d'occupation.

Il ne s'agissait ici ni d'une ouverture ni d'une négociation, mais d'un bel et bon décret qui investissait l'amiral de tous les droits de la souveraineté. Nos sénateurs espéraient que ce coup d'État raviverait l'anarchie, où ils avaient toujours quelque chose à gagner. Le sénat était, en majorité, composé de héros grecs dont l'existence semblait vouée à la guerre civile et au pillage.

L'amiral Ricord avait bonne envie d'accepter; heureusement pour lui, les amiraux anglais et français, trouvant la bouffonnerie trop extravagante, s'opposèrent formellement à ce qu'elle eût une suite. L'amiral Ricord dut se contenter d'être le chef secret des Hellènes qui cultivaient la *grande idée* et formaient le parti russe.

La *grande idée*, ainsi nommée sans doute parce qu'elle ambitionnait beaucoup de terrain, consistait à rendre le petit million de Grecs qui peuple l'Hellade maître de tout le littoral levantin de la Méditerranée, depuis Trieste jusques et y compris Alexandrie d'Égypte, en passant par Athènes, Constantinople, Trébizonde, Smyrne et Jérusalem. Elle convoitait naïvement, elle convoite encore, trois capitales : Byzance, capitale politique; Athènes, capitale des lettres et des beaux-arts; Jérusalem, capitale de la religion. La Russie laissait croire qu'elle serait fort heureuse de prêter main-forte à cette *grande idée;* c'est pourquoi tous les sectateurs se déclaraient russophiles.

Les Français, n'étant pas assez intelligents pour comprendre et seconder la *grande idée*, étaient vus de très-mauvais œil. Partout où ils étaient campés, l'industrie grecque se voyait en souffrance : impossible de piller et

de rançonner les voyageurs aux abords de leurs casernements. Leur air modeste, le dédain des officiers pour les héros grecs, le piètre costume des soldats, prosaïquement vêtus et misérablement armés de leur baïonnette, leur réserve, l'absence de fustanelles, de poignards, de yatagans, de pistolets, de tromblons, toutes ces pauvretés d'intelligence, de conduite et d'équipement choquaient les Hellènes. Nos soldats, à la vérité, avaient largement contribué à l'émancipation grecque; raison de plus pour les trouver insupportables. On prétendit le leur faire sentir,

Un détachement français avait pris position sous les murs d'Argos. Il était peu nombreux et, de peur de gêner la politique grecque, se tenait discrètement enfermé dans une caserne, à quelque distance des portes de la ville. Ce fut là que les pallicares et la plus grande partie des héros grecs se donnèrent rendez-vous pour essayer une nouvelle édition des vêpres siciliennes. Un beau matin, les rues d'Argos se trouvèrent pleines de klephtes armés jusqu'aux dents. Tout à coup, sans provocation, sans préambule, sans querelle, sans motif, au moment où les hommes de corvée sortaient de la caserne pour aller aux provisions, des bandes de braves aux aguets tombent sur les soldats désarmés et en assassinent autant qu'ils peuvent. Le guet-apens, toutefois, n'était pas assez bien organisé pour qu'il n'échappât point quelques victimes. Le bruit en arrive à la caserne. Il y avait longtemps qu'on dévorait en silence les rodomontades et les insultes des Hellènes. Sortir la baïonnette au fusil, forcer les portes de la ville, enlever les rues bourrées de héros homériques, disperser, sans tirer un coup de feu, cette canaille trop chargée d'armes pour faire une résistance sérieuse, tout cela fut

l'affaire d'un moment. Deux pallicares furent fusillés pour l'exemple. Le héros Colocotroni, qui occupait Tripolitza avec des forces décuples, n'osa même pas donner signe de vie, quoiqu'il eût promis à ses bons amis d'Argos de venir à leur aide. A partir de ce jour, les fils de Léonidas comprirent qu'il fallait se tenir à distance des fils de Brennus.

Ces faits, et bien d'autres encore, inauguraient assez tristement le règne d'Othon. Le jeune prince, moins circonspect que Léopold (il n'avait d'ailleurs que dix-sept ans), se flattait de mettre à la raison ses futurs sujets. Il amenait d'ailleurs beaucoup d'argent et trois mille cinq cents hommes de troupes bavaroises, sans compter une nuée d'instructeurs destinés à discipliner les recrues grecques.

Le nouveau monarque débarqua à Nauplie le 6 février 1833. Élève du philosophe Schelling, fils d'un roi qui composait des poésies, restaurait les monuments grecs dans sa glyptothèque, et les courtisanes grecques dans la personne de Lola-Montès, il abordait sur le sol de l'Hellade avec des illusions pardonnables à son âge et à son éducation. L'accueil fut enthousiaste. La population de Nauplie se roula aux pieds de son prince avec autant de frénésie qu'elle devait en mettre plus tard à proclamer sa déchéance.

II

LE CONSEIL DE RÉGENCE.

Une seule protestation fit ombre dans l'allégresse de la réception : ce fut la présence de Colocotroni à la tête d'une bande considérable de pallicares. Le héros était venu là sans doute pour tenter un coup de filet sur les caisses de la nouvelle monarchie; mais il avait compté sans l'escorte. Il dissimula son dépit sous un air de fanfaronnade. A voir quels regards échangèrent les troupes royales et les klephtes, on comprenait que l'intronisation d'Othon ne se ferait pas sans quelques difficultés.

Le roi étant mineur, on lui avait donné un conseil de régence composé du comte d'Amansperg, du conseiller de Maurer et du général Heydeck. Ce dernier avait pris part aux guerres de l'indépendance : il connaissait les héros grecs ; aussi n'eut-il rien de plus pressé que de faire occuper par des troupes bavaroises la ville de Caritène, quartier général de Colocotroni. Il s'empara également des principaux points stratégiques, sur lesquels il dissémina la petite armée bavaroise.

Le conseiller Maurer procédait, de son côté, à l'organisation judiciaire administrative et religieuse. Il fit décla-

rer qu'à l'avenir l'Église grecque serait indépendante du patriarche de Constantinople, ce qui constituait une espèce de sous-schisme. Cette Église devait, à l'avenir, être gouvernée par un synode de dix membres choisis par le gouvernement. Ainsi les Grecs indépendants se voyaient privés du droit qu'ils avaient eu sous les Turcs de nommer leurs chefs religieux.

L'occupation du territoire par les troupes occidentales devenait inutile. En août 1833, les Français partirent, laissant derrière eux des routes, des ponts, des fortifications, abandonnant leur matériel à la Grèce, et la Grèce à elle-même. Le jour de la séparation fut un beau jour pour tous. Le nouveau roi se trouva face à face avec son nouveau royaume. Il avait formé le projet d'enrôler les bandes de klephtes; mais à la première ouverture, la plupart se dispersèrent dans les montagnes, pour y commencer cette guerre de milice nationale contre milice officielle qui durera en Grèce jusqu'à la consommation des siècles. Pour premier exploit, les réfractaires mirent à sac la ville d'Arta, rançonnant sans distinction Hellènes et Philhellènes.

Le premier grief des Grecs contre leur roi fut qu'il était mineur, la première révolte choisit pour prétexte son émancipation.

Le conseil de régence fut flétri du nom de *Xénocratie* (gouvernement des vieux) par opposition à la jeunesse du roi, qui devait rester enfant toute sa vie. Il ne fallut pas six mois pour charger les Allemands de toutes les imprécations qui s'adressaient naguère aux Turcs. L'illustre Colocotroni, que ses klephtes appelaient le roi du Péloponèse, trouva les esprits tout préparés pour entreprendre une insurrection. S'il avait eu autant de cervelle que

de poignet, il aurait, dès le premier jour arraché la Grèce à son nouveau roi. Peu s'en fallut qu'il ne fit sauter le gouvernement. N'était le général Heydeck, qui fit appréhender le grand homme au collet, l'insurrection se serait étendue des montagnes du Mayne dans tout le reste de la Grèce.

Lorsqu'il fut question de faire comparaître le chef des révoltés devant un tribunal, les juges se récusèrent. Deux sur cinq refusaient formellement de signer l'acte de condamnation. Il fallut que le ministre de la justice vînt en personne les contraindre à sanctionner le jugement. Colocotroni méritait vingt fois la mort : il se vit quitte pour vingt ans de reclusion; encore fut-il sous-entendu qu'il serait gracié à la première amnistie.

Le Mayne, de son côté, prétendit conserver son indépendance absolue, et, dès le premier jour, traita les Bavarrois comme des Turcs. Dès le premier jour aussi on entendit les philhellènes de l'Europe faire chorus contre les nouveaux oppresseurs. La population grecque s'enthousiasmait pour ces irréconciliables de nouvelle espèce.

En 1835, la discorde gagna le conseil de régence lui-même. On vit les gouverneurs s'arracher tour à tour le pouvoir. Les révoltés allaient leur train, réclamant la liberté de Colocotroni et des constitutions de toute fabrique, Il fut même question de proclamer la république, qui devait être placée sous la protection de la Russie. Cette dernière absurdité provoqua une insurrection générale, qui fut comprimée par le général Grivas. Mais vainqueurs et vaincus ne tardèrent pas à s'entendre pour se coaliser contre le gouvernement.

III

DEPUIS LA MAJORITÉ DU ROI JUSQU'A LA RÉVOLUTION CONSTITUTIONNELLE.

Enfin le 12 juin 1835 le roi fut déclaré majeur. Il proclama l'amnistie générale et la mise en liberté de Colocotroni. En même temps on s'aperçut que la totalité de l'emprunt et des dons particuliers, qui s'élevaient approximativement à une somme de cent millions, avait été dissipée sans aucun profit. Si l'on y ajoute l'argent dépensé pendant la guerre de l'indépendance, on remarquera que près de deux cents millions avaient disparu sans le moindre résultat. L'emprunt pouvait figurer au nombre des dons, car les endosseurs seuls le payèrent. En même temps la Grèce avait négocié, avec des banquiers, des emprunts privés qui s'élevèrent peu à peu à la somme de deux cents autres millions dont on attendra longtemps le remboursement. On ne saurait trop payer l'indépendance d'un peuple dont les doctrines et les actes ont de tout temps bouleversé et ensanglanté le globe.

Le roi de Bavière se dédommagea comme il put, et fit en Grèce une ample moisson d'antiquailles dont il eut soin de surfaire la valeur en Europe. L'Allemagne entière

se grisa d'archaïsmes plus ou moins renouvelés des Grecs Pour couronner cette bouffonnerie politique, économique et archéologique par une farce religieuse, le roi Othon, qui était catholique, épousa la princesse Amélie d'Oldenbourg, qui était protestante, et il fut convenu que les enfants issus de ce ménage hybride appartiendraient à la communion grecque. Ainsi il ne restait rien de respecté sur ce sol où l'on prétendait installer le berceau de la civilisation moderne en Orient.

Le brigandage toutefois semblait réduit à de moindres proportions ; mais cette amélioration, plus spécieuse que réelle, n'était due ni à l'adoucissement des mœurs, ni au développement des vertus civiles, ni même à l'intervention de la force publique. Les brigands diminuaient par la simple raison qu'ils ne faisaient pas leurs affaires. On ne saurait croire jusqu'à quel point les klephtes poussèrent leur fureur en se voyant frustrés dans leurs espérances. Ils allèrent jusqu'à fendre le ventre des femmes enceintes et à aviver les douleurs de cette épouvantable agonie en remplissant de sel les plaies vives. Chaque jour ils se livraient aux mutilations les plus affreuses sur des victimes inoffensives. A défaut de compatriotes, ils s'en prenaient aux touristes à l'intérieur, aux Turcs à l'extérieur. Cependant les philhellènes d'Europe célébraient les exploits de ces monstres, en publiant des chants apocryphes que l'on attribuait au génie grec et qui, nous pouvons l'affirmer de source certaine, étaient fabriqués de toutes pièces par les faussaires qui grouillent dans les bas-fonds de la bohème de lettres de l'Occident.

Un des premiers actes du roi Othon, quand il fut majeur, consista à transporter de Nauplie à Athènes le

siége du gouvernement. Le comte d'Armansperg, le plus inepte des membres du triumvirat de la régence, conserva tout son crédit et fut nommé chancelier du royaume. Le conseiller Maurer et le général Heydeck furent renvoyés en Bavière.

Le chancelier d'Armansperg devint tellement impopulaire, que le gouvernement bavarois lui-même provoqua sa destitution. Il fut remplacé par M. Rudhart, autre Bavarois qui dut se retirer au bout de deux ans. Othon résolut alors de former un ministère national sous la présidence de M. Zographos.

C'était cette satisfaction qu'attendaient les Grecs pour reprendre le cours momentanément interrompu de leurs exploits. On vit coup sur coup se former des complots et éclater des insurrections. Telles furent la conspiration philorthodoxe ou russophile, dont le chef était Augustin Capo d'Istria; les révoltes civiles à Hydra, dans le Mayne, dans l'Eubée; les révoltes militaires en Acarnanie; la conjuration du général Makryani, et l'agitation religieuse du Péloponèse excitée par les prédications fanatiques du moine Papoulaki.

La Grèce se sentait revivre à ces déchirements; elle en préparait de plus grands encore, car elle ne respire à l'aise que dans l'anarchie. On commença dès lors à s'apercevoir que ce royaume hellénique était complétement perdu pour la civilisation. L'agriculture négligée, les finances dilapidées, l'industrie encore à naître, les puissances protectrices elles-mêmes impuissantes à rentrer dans l'intérêt de leurs avances; il devenait évident que l'Hellade avait fait banqueroute sur tous les points à la fois.

Mais on se résigne à tout. Les prêteurs d'argent passaient au compte *profits et pertes* les sommes parties en

Grèce; les puissances souffraient silencieusement ce qu'elles ne pouvaient empêcher; le roi et la reine, enfermés dans leur palais comme dans une prison, se figuraient qu'ils avaient d'autant plus d'autorité qu'ils pouvaient moins se mettre en contact avec leur peuple. Le roi Othon s'était endormi dans la conviction qu'il devait son émancipation à ses sujets, lorsqu'un matin, le 13 septembre 1843, il se vit réveillé par une révolution qui fit irruption dans la chambre à coucher royale.

IV

LA PÉRIODE CONSTITUTIONNELLE.

Personne ne pensait, la veille, au coup d'État du 13 septembre. On entendait bien parler de constitution ; mais on avait tant proposé de constitutions grotesques dans cette grenouillère, qu'on pouvait croire la chose suffisamment démodée. On se trompait : le général Kalergi, qui avait sans doute trop mal ou trop bien passé la soirée du 12 septembre, sentit gronder dans ses entrailles un besoin irrésistible de constitution qu'il voulut satisfaire sur l'heure. L'aurore aux doigts de rose le vit courant en forcené dans les rues d'Athènes, raccolant les soldats qui montaient la garde et réveillant les belliqueux citadins. On entre dans le palais, le roi veut parler, les cris l'en empêchent. Qui ne dit mot consent. Voilà la Grèce dotée d'une constitution! L'Europe entière s'extasie, la question d'Orient est vidée. La Russie, qui avait provoqué le désordre, proteste contre cette unanimité de libéralisme. Ainsi vont les choses dans le monde grec. On n'aime que ce que l'on n'a pas, on prend en dégoût ce que l'on vient d'obtenir.

L'ambassadeur russe protesta et fit ses malles. Le roi,

pour n'avoir point la mine d'un roi de carton, déclara qu'il était de complicité avec ses sujets. L'assemblée nationale s'organisa, le diable sait au milieu de quels tumultes. Sa première préoccupation fut de songer à affranchir les Grecs qui demeuraient en Turquie ou ailleurs, et peu s'en fallut qu'elle ne déclarât la guerre au monde entier, parce qu'elle avait des coreligionnaires qui vivaient sous un autre régime que sous le bienheureux régime de l'Hellade. Le chef du ministère, qui avait empêché cette absurdité de tourner à l'acte, dut donner sa démission.

La constitution fut pondue en mars 1844. Elle proclamait la suprématie de la religion orthodoxe et l'interdiction de toute propagande religieuse de doctrine différente, clause qui donna lieu à plus d'un acte d'intolérance et eut pour effet de tenir le roi et la reine en chartre privée, au point de vue des croyances. Elle conférait l'hérédité à la famille du roi de Bavière, avec obligation de professer la foi grecque. Tout Grec était électeur, à la condition qu'il possédât une propriété foncière ou exerçât une profession indépendante; ce qui amena les législateurs à établir des catégories de capables et d'incapables. Le reste est copié sur la constitution française de 1830. « A quoi leur servira cette constitution? » demandait M. Guizot. — Elle leur servit à rendre l'anarchie permanente, ce qui, pour tout Grec, est l'idéal de la politique intérieure.

Maurocordato avait succédé à Métaxas comme chef du cabinet. Son premier acte fut de convoquer les collèges électoraux pour la nomination des députés. Les élections donnèrent le spectacle des dissensions, des intrigues, des corruptions, des intimidations, des émeutes et des crimes

de tout genre. Le gouvernement parvint à obtenir la majorité, mais il faut renoncer à dire à quel prix. Les Chambres n'étaient pas encore convoquées que Maurocordato dut céder la place à Coletti.

Coletti ouvrit le Parlement par un discours assez judicieux, dans lequel il conjurait ses compatriotes « de « prendre garde d'un ennemi plus dangereux que les « Turcs : l'anarchie. » Ce morceau, vraiment oratoire, fit bâiller, mais on applaudit. La suite prouva qu'on ne l'avait pas écouté. On commença par demander que le synode hellène eût le droit de nommer le chef de la religion, c'est-à-dire le patriarche même de Constantinople. Cette absurdité fut mollement repoussée par la Chambre ; mais le Sénat lui donna sa sanction, et il fallut, pour empêcher ce vénérable corps de passer outre, que le ministère créât, d'un seul coup, trente nouveaux sénateurs.

Les choses allaient de mal en pis, on s'injuriait à la tribune, on allait jusqu'à accuser certains ministres de faux et de trahison, les troupes se mutinaient à chaque instant, et le brigandage, brochant sur le tout, prenait de telles proportions, qu'on fut obligé de l'accepter comme une institution normale, comme une industrie particulière au sol. Beaucoup d'hommes d'État s'entendirent avec les brigands pour appuyer leurs visées politiques. L'influence s'appréciait d'après le nombre des bandes que l'on avait à sa discrétion. Les soldats eux-mêmes n'étant que des brigands en uniforme, les généraux devaient être considérés comme les véritables maitres de la situation. Dans ces circonstances, la plupart des Grecs qui avaient déserté le territoire de la Turquie demandèrent à y être réintégrés ; lord Palmerston les approuva

par une note vigoureuse, où il s'étonnait qu'un pays si tristement gouverné ne fût pas transformé en désert. Le ministre consentit enfin à les laisser passer à l'étranger, en leur délivrant des passe-ports de citoyens hellènes. Mais la Turquie ne voulut point de cette invasion d'une nouvelle espèce, et pour la première fois, les puissances occidentales commencèrent à lui donner raison.

On pense bien que le gouvernement grec fut irrité au dernier point de cet insuccès. Il témoigna sa colère, en janvier 1847, par une insulte publique que le roi fit à M. Musurus, ambassadeur de la Sublime Porte. L'ambassadeur offensé se retira; quelques jours après les relations entre les deux pays étaient rompues. Grecs de récriminer; Turcs de leur répondre avec une politesse ferme qu'ils ne méritaient guère; puissances d'intervenir. La Russie elle-même trouva que ses associés étaient insupportables, et les engagea à se soumettre. L'amiral anglais Parker profita de la circonstance pour bloquer le Pirée et réclamer du gouvernement le règlement de vieilles dettes et la réparation d'anciennes injures. L'Europe apprit alors, avec étonnement, que le roi n'avait pas encore payé le terrain sur lequel son palais était élevé, et commença à se demander où était passé le demi-milliard qui avait pris le chemin de l'égout sis entre l'Archipel et la mer Ionienne. Coletti, ne sachant comment se tirer de ce mauvais pas, rendit le dernier soupir. Il était temps, car les puissances protectrices discutaient la question de savoir s'il fallait ou non laisser vivre le royaume hellénique.

Les relations furent enfin reprises avec la Turquie; mais à peine l'ambassadeur était-il de retour qu'un sujet ottoman, de religion grecque, Apostole Nadir, essaya de

l'assassiner et le blessa grièvement. La Sublime Porte réclama le criminel, son justiciable; le gouvernement grec refusa de le livrer. Il fallut encore que les puissances intervinssent pour faire valoir le droit. On peut juger de l'effervescence que produisit cet incident.

Quel beau temps ce fut pour le brigandage! On en était arrivé à ne plus pouvoir aller d'Athènes au Pirée, c'est-à-dire de la ville à son port, sans escorte.

Ne pouvant dévorer les autres, les Grecs se dévorèrent eux-mêmes. « Le crime, dit lord Palmerston (1), prend « chaque jour de l'extension en Grèce; il porte la terreur « et le danger, non-seulement dans les campagnes, mais « même dans les habitations encombrées d hommes, au « sein des bourgs et des cités. Il fait ressortir d'autre « part, non-seulement l'indifférence avec laquelle le « pouvoir exécutif reste témoin des désordres qu'il est « de son devoir de réprimer, mais même les encouragements qu'il leur donne, en conférant des récompenses « et des emplois aux criminels qu'il devrait punir. » Le ministère grec s'excusa, en disant que c'était la Turquie qui excitait le brigandage; mais cette absurde excuse fut bientôt rétractée sur les réclamations indignées de la Porte. Les journaux grecs, eux-mêmes, ne tardèrent pas à reconnaître que l'intervention des troupes musulmanes sur les frontières avait largement contribué à la suppression des désordres.

(1) Note du 1er septembre 1851.

V

LA GRÈCE PENDANT LA GUERRE DE CRIMÉE.

Cependant la *grande idée* allait toujours son train, et la reine, blonde, blanche, fraîche et grasse, comme la statue de la Bavière à Munich, avait trouvé qu'il lui siérait bien d'en être l'incarnation. C'était, disait-on, cette princesse qui était l'homme dans le ménage royal. Elle affectait une égale passion pour la danse, la valse, les uniformes brillants, l'étiquette, l'équitation et la politique de conquêtes. Elle aimait à être saluée du titre d'impératrice de Constantinople, et les habitués du théâtre d'Athènes lui faisaient parfois cette galanterie.

On mettait à profit les moindres occasions pour rappeler aux Grecs la grande idée. Les ministres eux-mêmes ne s'en faisaient pas faute. En 1849, M. Tricoupi enterra le doyen des présidents de congrès grecs, Notaras, avec des paroles qu'il prétendait envoyer jusqu'aux astres : « J'élève ma voix, disait-il, au-dessus de mes forces, au-dessus de la terre, au-dessus de l'éloquence humaine, en l'honneur du défunt, en l'honneur de tous les libérateurs futurs de *la race grecque*, qui se trouve encore sous la domination étrangère. »

Le 30 juillet de la même année, un député proposa de

déclarer la guerre à la Turquie, parce qu'un professeur hellène avait été renvoyé du collége grec de Constantinople par le conseil des éphores.

Le 30 octobre suivant, lord Ward, gouverneur des îles Ionniennes, placées sous le protectorat de l'Angleterre, découvrit une conspiration qui avait pour but de soulever à la fois les sujets anglais et les sujets turcs.

Au mois de juillet 1852, des musulmans qui se rendaient à la mosquée de Chalcis furent insultés et maltraités, et un nouveau *casus belli* avec la Turquie naquit de cette affaire.

Vers la même époque, les Hellènes s'emparèrent, sur la frontière, de deux villages turcs, qu'ils ne restituèrent qu'après de longues négociations et quand ils furent mis au pied du mur.

Avec quelles ressources ce peuple misérable, qui depuis 1840 ne payait même pas les intérêts des dettes contractées en son nom par les puissances protectrices, espérait-il réaliser ses idées ambitieuses? Il n'avait pas même la prudence de se ménager les sympathies de l'étranger. Tour à tour, la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, les États-Unis eux-mêmes, étaient forcés d'intervenir avec menace. Les esprits clairvoyants se désolaient de cette imprudente et hargneuse vanité qui compromettait de plus en plus la cause de l'hellénisme. Les Philhellènes eux-mêmes n'osaient plus élever la voix que timidement et pour recommander l'indulgence. On sait ce que vaut l'indulgence avec les enfants gâtés; elle les pervertit tout à fait. Cependant quelques journalistes grecs gourmandaient vertement leurs compatriotes :

« Les Turcs, disait l'un, sont parvenus à se faire con-
« sidérer comme les représentants de la civilisation en

« Orient. Interrogez lord Palmerston, M. Thiers, M. de « Lamartine, et tous les publicistes de la France et de « l'Angleterre, ils diront qu'il n'y a plus d'éléments « féconds en Grèce, et ils vous assureront que si l'Eu- « rope a du bon sens, elle doit soutenir et encourager les « Turcs. »

« Pourquoi, disait l'autre, à l'enthousiasme que notre « révolution avait excité dans les coins les plus reculés « du globe, a-t-il succédé l'oubli le plus complet, l'in- « différence la plus humiliante? C'est parce que l'incurie, « la faiblesse, l'incapacité, les fautes, se sont succédé « au pouvoir qui, divisé, perverti, corrompu, ruine le « pays. Voyez la Turquie. Quels sont les hommes qui la « gouvernent? Sont-ce, comme chez nous, les hommes les « plus ignorants, les plus inexpérimentés, les plus inca- « pables du royaume? Au contraire, ce sont les person- « nages les plus éminents, les plus respectables. »

Paroles perdues! Le petit royaume hellène devait couronner toutes ses fautes par la plus insigne folie qu'il pût commettre, celle de se déclarer contre la France et l'Angleterre lorsqu'elles prirent les armes pour défendre la Turquie contre l'ambition russe.

Au moment où la guerre entre la Russie et la Turquie éclata, la Grèce donna un libre cours à sa rancune. Les hétairies se trouvèrent ressuscitées comme par enchantement Les klephtes se précipitèrent de nouveau sur les frontières; on pilla, on massacra de pauvres gens qui n'en pouvaient mais, et le désordre arriva à un tel point que les puissances occidentales se virent forcées d'intervenir. Pour toute réponse, le gouvernement enrôla ses propres soldats parmi les bandits, convaincu cette fois, tant la vanité grecque est incurable, que les Russes n'a-

vaient passé le Pruth que pour transférer le siége du gouvernement hellénique d'Athènes à Constantinople.

Malheureusement, au moment même où ces bruits avaient pris le plus de consistance, le gouvernement anglais livra à la publicité les pièces diplomatiques secrètes par lesquelles le cabinet de Saint-Pétersbourg proposait au cabinet de Londres un partage à l'amiable de la Turquie. Ici le tzar Nicolas jetait le masque; à Grec, Grec et demi : « Plutôt que de consentir, disait-il, à la « restauration de l'empire byzantin ou à l'extension de « la Grèce, il ferait la guerre tant qu'il lui resterait un « soldat et un fusil. »

Cette déclaration, reproduite à grand bruit par la presse entière, fut à peine entendue en Grèce. Depuis longtemps d'ailleurs on n'y entendait plus rien. Le moment était venu, disait-on, de marcher sur Constantinople. Il était question de mobiliser la garde nationale, de faire une levée en masse et d'envahir le Bosphore. La grenouille prétendait se faire plus grosse que le bœuf.

Ce qu'il y eut de plus curieux dans cette affaire, c'est que nos Hellènes étaient bien persuadés qu'on n'oserait pas s'opposer à leurs entreprises. Une note du *Moniteur* les détrompa.

On les avait laissés s'engager par bandes dans l'Épire pour révolutionner le pays, mais leurs tentatives n'avaient abouti qu'à une succession ininterrompue d'échecs. Ils n'avaient trouvé aucune sympathie dans la presque totalité de leurs coreligionnaires sujets de la Porte, et s'en étaient vengés en les traitant comme des ennemis et avec toute la cruauté grecque.

Cependant le gouvernement espérait ouvrir une seconde campagne sous le couvert de l'incognito, quand la note

dont nous venons de parler traça de point en point la ligne de conduite qu'il se proposait de suivre, nommant les chefs, indiquant les mesures prises, les sommes données, les équipements préparés, dévoilant la complicité misérable d'un roi, d'une reine et d'un ministère avec des brigands. Il fut démontré alors que si les prisons et les bagnes avaient été ouverts, les criminels, les bandits et les forçats enrégimentés, c'était par ordre du gouvernement. Le cabinet grec ne répondit que par une formelle déclaration de rupture avec la Turquie.

« Tant mieux ! dit alors le *Moniteur ;* à bas les masques ! » Mais « au moment où le gouvernement hellénique suit une « marche si contraire aux intérêts de la nation qu'il s'est « chargé de régir, qu'*à ses devoirs de reconnaissance*, il « n'est pas inutile de rappeler les bienfaits dont la France « s'est montrée prodigue à l'égard de la Grèce.

« Personne n'ignore la part que notre marine et notre « armée ont prise à l'affranchissement de ce pays ; ce que « l'on sait moins généralement, c'est que l'entretien de « nos escadres dans la Méditerranée et l'expédition mili- « taire de la Morée ont grevé notre dette publique de « près de cent millions de francs. Le service des intérêts « de ce capital considérable est un impôt que nous payons « aujourd'hui encore en mémoire des sympathies de la « génération précédente pour la cause des Hellènes.

« L'œuvre de l'indépendance de la Grèce accomplie, « restait à constituer le nouvel État sur des bases qui « assurassent son avenir. La France a obtenu pour lui un « agrandissement de frontières ; elle a insisté pour qu'il « fût érigé en royaume ; elle a appuyé de sa garantie, « collectivement avec l'Angleterre et la Russie, un em- « prunt de soixante millions de francs bien difficilement

« réalisable à l'époque de sa négociation, en 1832. Les « ressources du Trésor hellénique, tantôt insuffisantes, « tantôt mal employées, l'ont empêché de pourvoir direc- « tement au solde de cet emprunt. »

La note récapitule les quinze millions supplémentaires accordés, en outre, à la Grèce, soit à titre d'avances sur les intérêts de l'emprunt qui n'ont point été remboursés, soit pour constituer une banque de crédit agricole. Elle rappelle l'école française fondée à Athènes, la bibliothèque royale traitée comme une bibliothèque de Paris, la carte topographique de la Grèce dressée par nos officiers d'état-major :

« A ces bienfaits d'un caractère général, et qui s'a- « dressent à la nation grecque tout entière, viennent « s'ajouter des preuves de bienveillance et d'intérêt que « le roi Othon et son gouvernement n'ont cessé de rece- « voir de la France.

« En 1843, le trône hellénique était menacé par la « faction qui domine à Athènes. Notre diplomatie l'a « énergiquement soutenu dans la transition difficile du « régime monarchique pur à la forme constitutionnelle. « Plus tard, dans d'autres circonstances également cri- « tiques, c'est l'appui du gouvernement français, c'est « son intervention amicale qui a atténué les effets d'un « mécontentement redoutable. La France assurément ne « se faisait aucune illusion sur l'état des choses en Grèce; « elle déplorait les vices de l'administration et le désordre « qui régnait dans les finances; mais elle cherchait, en « quelque sorte, à jeter un voile sur des maux qu'elle « espérait guérir à force de ménagements et de prudence. « Nous ne voulions pas que l'on fît au royaume hellé- « nique, pour des motifs que nous croyons accidentels,

« une mauvaise réputation qui eût nui à la Grèce elle-
« même, et ce n'est pas être au-dessous de la vérité que
« de dire que, pendant vingt années consécutives, il n'est
« pas une des désagréables affaires que ce gouvernement
« s'attirait par sa négligence et par sa faute que nous
« n'ayons pris soin de calmer ou d'arranger.

« A cette bienveillance qui avait un caractère si sym-
« pathique, qui ne se lassait de rien et excusait tout ; à
« cette bienveillance qui aurait pu être taxée de faiblesse
« si elle ne se fût pas appliquée à un pays dont la nais-
« sance à la vie politique était en partie notre œuvre, on
« sait maintenant de quelle façon le gouvernement grec
« a répondu. Obéissant à de chimériques désirs, cédant
« à des suggestions étrangères, il s'est fait l'instrument
« d'une puissance avec laquelle la France est en guerre.
« Il a permis que, sur son territoire, il se formât des
« bandes armées commandées par des officiers à son
« service, et qui ont été porter le désordre et le pillage
« en Épire, en Thessalie et en Macédoine. Il a vidé ses
« arsenaux et épuisé son trésor pour l'entretien d'une
« insurrection excitée par lui et qu'il cherche encore à
« ranimer après les échecs qu'il a subis. Nulle part le
« scandale ne se produit plus impunément qu'à Athènes.
« Des journaux soudoyés s'y répandent, chaque matin,
« en injures contre la France, contre notre armée, contre
« la personne de l'Empereur. Nos nationaux ont été
« insultés dans les rues, sous les yeux d'une police im-
« passible ; le représentant de Sa Majesté impériale lui-
« même a reçu l'avis que ses jours pouvaient être me-
« nacés. »

La note était de nature à flageller la vanité grecque ; mais on sait combien ces sortes de corrections sont vaines

quand elles ne sont pas appuyées de quelques arguments plus décisifs. Ici l'argument fut un bel et bon corps d'expédition qui occupa militairement le Pirée et quelques points importants du territoire grec. Il n'y eut pas même un semblant de résistance.

Il fallait bien se résigner. Les Grecs se souvenaient d'Argos. « Le patriotisme des Grecs va-t-il jusqu'à affron-« ter les balles? » se demandait alors un écrivain français. « C'est une question que j'ai souvent débattue avec « les Philhellènes. L'Europe a cru, dans un temps, que « tous les Grecs étaient des héros; j'ai souvent entendu « quelques vieux soldats assurer qu'ils étaient tous des « poltrons. Je crois être plus près de la vérité en disant « qu'ils ont un courage prudent et réfléchi. Pendant la « guerre de l'indépendance, ils ont surtout combattu en « tirailleurs, derrière les buissons... Sans doute il s'est « rencontré des soldats assez hardis pour se risquer en « plaine; mais ce n'est pas le plus grand nombre... Ce « n'est pas la flotte grecque qui a attaqué Xercès à Sala-« mine, c'est un homme : c'est Thémistocle. Les Grecs ne « voulaient pas se battre, et Hérodote raconte qu'il s'éleva « dans les airs une voix qui leur disait : « Lâches! quand « cesserez-vous de reculer? (1) »

Il se passa alors une comédie comme on n'en voit que dans ce bienheureux pays. Le roi, de complicité avec les bandits, avait encouragé l'invasion des frontières turques par des troupes de pillards, promettant vivres, argent et munitions. Il espérait sans doute que cette armée vivrait aux dépens de la Turquie; mais les envahisseurs ne rencontrèrent que des soldats. Ce n'était point ce qu'ils

(1) About, *La Grèce contemporaine.*

cherchaient. La réalité faillit même renverser les rôles tracés par l'ambition. Fuad-Pacha, qui s'était rendu sur les lieux en qualité de commissaire extraordinaire de la Sublime Porte, se mit à la tête des troupes ottomanes, et, bien qu'il n'eût appris la guerre que dans ses campagnes diplomatiques, il fit faire si belle volte-face aux bandes, et les poussa si vertement l'épée aux reins, que les représentants des puissances occidentales durent lui faire remarquer que, s'il n'y prenait garde, il allait leur infliger leur dernière correction dans la ville même d'Athènes. Les fils de Miltiade ne s'attendaient pas à trouver un diplomate turc si leste en besogne. Ils se répandirent en récriminations retentissantes qui faisaient passer les augustes faces du gouvernement par toutes les couleurs du prisme. On finit par arrêter ces héros et les emprisonner au fur et à mesure qu'ils revenaient des frontières. C'était le plus court moyen de solder leur compte et de les empêcher de parler.

Les héros se rabattirent alors sur les touristes que la guerre attirait en Orient, et, comme il leur fallait un dédommagement, le roi les laissa faire. Du Pirée à Athènes on rançonnait chaque jour les voyageurs; à deux kilomètres de la capitale, les bandits s'emparaient de tous les citadins qui avaient la fantaisie de vouloir respirer l'air des champs. Le détachement français du Pirée menaça alors de faire une promenade militaire jusqu'au palais royal, et, soudain, les bons rapports avec la Turquie se trouvèrent rétablis comme par enchantement.

VI

DERNIÈRES ANNÉES DU RÈGNE D'OTHON.

Le pauvre roi, d'ailleurs, miné par les fièvres, offrant un contraste avec la reine qui était florissante de santé, vivait comme un homme qui passe sans interruption par toutes les alternatives du chaud mal, tantôt surexcité jusqu'au délire, tantôt affaibli jusqu'à la prostration. Il supportait tout et sa femme rien. « Ce gouvernement, dit un contemporain, en plus de vingt années, n'a rien fait pour la Grèce; il n'a travaillé qu'à s'y maintenir et à y végéter en paix; tous les grands travaux ont été faits par les particuliers. Le roi Othon, quoique fils du roi Louis, n'avait presque rien fait pour l'archéologie, et si l'acropole a été restaurée par la société archéologique, dont il avait accepté la présidence, ce n'est point de ses deniers qu'il a subventionné les travaux. Un Français, M. de Luynes, a donné plus que lui. »

La reine, de son côté, quoiqu'elle continuât à se bien porter, avait perdu plus d'une illusion. La Russie vaincue, la Grèce compromise, la majesté royale déshonorée par sa complicité avec les brigands, le trésor vide, le peuple mécontent, il y avait là de quoi donner à réfléchir sur le néant.

des vanités de ce monde. Mais la reine ne voulait point réfléchir, et s'abandonnait à toutes les distractions des fatigues corporelles.

Un soir (18 septembre 1861), comme elle revenait à cheval de sa ferme du mont Parnès, un jeune homme, posté près de l'entrée du palais, tira sur elle un coup de revolver. La balle, heureusement, dévia. Le régicide était un étudiant de dix-huit ans qui appartenait par alliance aux plus recommandables familles d'Athènes. C'était Aristide Dosios, neveu d'Alexandre Maurocordato. Au moment où on l'arrêta, il portait sur lui un manuscrit intitulé *Mon Apologie*. Cet adolescent se flattait de doter la postérité d'un héros grec de plus. Le plus triste de l'affaire fut que la Grèce s'émut, non du danger qu'avait couru la reine, mais de l'emprisonnement du régicide. Aristide Dosios, accablé de témoignages de sympathie, se présenta devant les juges avec la fermeté d'un martyr : « Si on n'a-« vait exigé de moi, dit-il en parlant de ses parents, la « promesse que je me tairais, je vous aurais prouvé com-« ment *trente ans* de tyrannie m'ont imposé le *devoir* que « j'ai voulu accomplir. » Il est curieux d'entendre un adolescent parler de la sorte. Les Athéniens trouvèrent ce jeune homme admirable et ne le cachèrent pas. On se disputait de petites bagues en écaille fabriquées dans la prison où il était provisoirement détenu et qui portaient ses initiales. On envoya sa photographie à Paris pour la faire lithographier et la répandre à des milliers d'exemplaires. La Grèce moderne possédait déjà son Harmodius et son Aristogiton dans les Mavromichalis, qui avaient frappé l'incarnation masculine de la tyrannie dans la personne de Capo d'Istria; elle se glorifiait maintenant d'un adolescent qui n'avait pas reculé devant l'incarnation

féminine du despotisme. Condamné à mort, gracié sur les instances mêmes de la reine, Dosios en fut quitte pour les travaux forcés.

Pour comprendre l'enthousiasme qu'excitait le jeune Dosios, il faut savoir que la précédente chambre des députés s'était laissée aller à de tels excès, que le roi avait dû la dissoudre. Afin d'obtenir une majorité dans la nouvelle chambre, il avait fallu faire voter des morts et même des électeurs imaginaires, mettre les klephtes en campagne, et nommer dix-huit sénateurs d'un coup. On pensait qu'une pension de douze mille francs offerte à Canaris, autour duquel gravitait l'opposition, calmerait les aigreurs politiques; mais on ne s'attendait pas à ce que Canaris refusât. Il refusa pourtant, tout Grec qu'il fût.

Dès lors, soit que l'opposition fût devenue intraitable, soit que la royauté eût besoin d'un prétexte pour sévir, on vit se succéder complots sur complots. Ici c'étaient les plus grands personnages qui se proposaient de détrôner le roi et de l'exiler, là des sous-officiers de l'escorte royale qui s'étaient donné le mot pour assassiner le souverain sur la route d'Athènes à Corinthe.

Après la condamnation du jeune Dosios, on découvrit une autre conspiration qui avait pour but de faire évader le régicide. L'avocat des accusés ayant été vivement applaudi, le tribunal jugea prudent de ne trouver qu'un coupable, et son arrêt tomba naturellement sur le plus insignifiant des conjurés, qui fut condamné au minimum de la peine.

Le roi, qui en voulait à Canaris, tendit un piége où le vieux héros grec tomba d'autant plus aisément qu'il commençait à regretter sa pension de douze mille livres. Canaris accepta la mission de former un ministère avec les

chefs de l'opposition; mais, comme la discorde était au camp d'Agramant, les candidats ne purent s'entendre. Canaris, convaincu d'impuissance, se retira aussi piteux qu'il était venu glorieux. Il se plaignit amèrement de sa propre sottise, et au moment où le roi se félicitait de sa malice, l'insurrection militaire éclata à Nauplie au commencement de 1862.

La révolte devait éclater en même temps à Athènes, à Syra, à Tripolitza, à Naxos et à Santorin. A Athènes, on s'était proposé de faire main basse sur tous les fonctionnaires à la fois dans un bal de la cour; mais les conjurés n'avaient pas su garder leur secret. A Syra, il y eut une insurrection, et les principaux révoltés s'emparèrent d'une frégate qui fut reprise en mer au moment où elle se dirigeait sur l'île de Chalcis pour en soulever la population. A Nauplie, la résistance fut plus formidable; une partie de l'armée grecque mutinée se trouvait enfermée dans la ville : les insurgés étaient les plus forts; mais le général Hahn, qu'on envoya pour les réduire, savait qu'en les bloquant et en gagnant du temps il en viendrait à bout. En effet, les chefs de l'insurrection, ne pouvant s'entendre, virent bientôt leurs troupes réduites à la dernière extrémité. Une amnistie générale acheva de les amener à capitulation.

Mais la Grèce savait que la majorité de l'armée n'était plus aux ordres du gouvernement. En vain le roi composa-t-il un nouveau ministère, proclama-t-il une amnistie générale, donna-t-il des garanties nouvelles d'indépendance à la presse; ces mesures mêmes ne firent que hâter sa chute. Un voyage qu'il entreprit dans les îles avec la reine pour rallier les affections hésitantes précipita la crise finale.

Il était parti le 13 octobre 1862 sur la frégate *Amalia*. Il avait visité Hydra, Spezzia, et se trouvait en présence de Calamata, lorsqu'il apprit que le général Grivas avait fait insurger l'Acarnanie. A Patras, les soldats fraternisaient avec les habitants. Les nouvelles devenant de plus en plus inquiétantes, l'*Amalia* fit voile, le 22 pour Athènes. Quand elle apparut, les ministres étrangers, celui de Bavière en tête, se firent conduire en barque à bord de la frégate. « Tout est perdu, Sire, dirent-ils au roi. Il faut quitter la Grèce; il faut quitter même l'*Amalia*, dont l'équipage peut se révolter d'un moment à l'autre. » Le roi et la reine se retirèrent, en effet, sur un bâtiment anglais, d'où ils lancèrent une proclamation dans laquelle ils disaient qu'ils s'éloignaient pour le moment du pays. Ainsi fut accomplie la cérémonie de la déchéance.

Que s'était-il passé à Athènes? Fort peu de chose. Le 22, on avait tiré des coups de fusil en l'air; dans la nuit, on sonna le tocsin. Un gouvernement provisoire, constitué à l'avance, s'était installé dans la caserne des artilleurs.

« Ceci se passait vers minuit.

« A la même heure, le ministre de la guerre se rendait « à cette caserne. Les portes étaient fermées; il frappa en « vain. Apercevant un officier à une fenêtre, il l'inter- « pella. L'officier répondit qu'il venait d'être désarmé par « le peuple, et qu'il n'y avait plus rien à faire.

« Le ministre se tint pour satisfait de cette réponse, et re- « tourna à son hôtel, où ses collègues étaient assemblés.

« Il refusa d'aller visiter les autres casernes, alléguant « que les chefs n'étaient pas sûrs.

« Cependant (de minuit à deux heures du matin) la « population dormait parfaitement calme et comme étran- « gère a ce qui se passait ou se tramait.

« Les ministres *n'osaient pas agir*; le gouvernement « provisoire *n'osait pas se montrer; ministres et membres « du gouvernement provisoire s'attendaient également, de « minute en minute, à être arrêtés.*

« Dans cette indécision, cette attente, cette peur mu- « tuelle, l'insurrection se communiqua aux sapeurs- « pompiers, qui forment un corps d'environ deux cents « hommes. Le bruit s'en répandit. Dès ce moment, la « révolution eut le dessus (1). »

Le roi Othon finit donc comme il avait commencé, par laisser faire et se laisser faire. « Vous êtes roi monarchique, » lui avait-on dit à son avénement, et il avait répondu : « Je suis roi monarchique! » « Vous êtes roi constitutionnel! » lui dit-on en 1843, et il avait répondu : « Je suis roi constitutionnel! » « Vous n'êtes plus roi, » lui fut-il dit en octobre 1862, et il répondit : « Je ne suis plus roi! » Et il s'en fut, heureux peut-être de se retrouver au nombre des sujets du roi Gambrinus, qui, on le sait, gouverne la Bavière depuis des siècles par la volonté nationale et la grâce de la bière de Munich.

Les dernières années de ce règne sur lequel on fondait tant d'espérances présentent le tableau le plus affligeant. La malheureuse ambition qui poussa le roi Othon à entrer en campagne contre les Turcs avait achevé sa perte. Il n'était soutenu que par les puissances étrangères. Le jour où les puissances retirèrent leur main protectrice, il se trouva face à face avec ses sujets. Eût-il été le plus parfait gouvernant du monde, il n'aurait pu se maintenir dans ce tête-à-tête. Son incapacité prolongea son agonie; chaque nouveau ministère était le fruit d'un tumulte; la

(1) A. Grenier, *la Grèce en* 1863.

royauté vivait derrière une fantasmagorie d'insurrections successives dont les chefs se passaient à tour de rôle les charges, les places et les dignités. Il suffisait d'avoir fait mine de dévorer quelques Turcs sur les frontières, pour ameuter une centaine d'hommes, occuper les ministères et trouver litière au râtelier du budget, jusqu'à ce que quelque autre mangeur de Turcs apparût. Le lecteur peut apprécier ce que cette succession d'appétits, qui n'avaient été satisfaits qu'en imaginative, laissait de ressources à l'administration. Tant en emprunts qu'en avances, en prêts, en dépenses de croisière et d'occupation, en souscriptions philhelléniques, la Grèce coûtait plus d'un milliard à l'Europe, et se trouvait plus dénuée qu'au lendemain de sa misérable insurrection de 1770.

VII

GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

LA CHASSE AUX MONARQUES. — LE ROI GEORGES Ier.

Le premier acte du gouvernement provisoire fut de composer de fort belles harangues. Il était sans doute constitué d'avance dans ce but; mais il ne paraît pas qu'il se fût préparé à agir d'une façon quelconque. Quel bon temps ce fut pour la Grèce, et comme elle s'en donna à cœur joie! Les magasins et les entrepôts de l'État furent pillés, les caisses vidées, les registres des hypothèques brûlés, les riches rançonnés, les archives criminelles lacérées et dispersées à tous les vents. On pouvait commettre impunément tous les crimes. Point d'assises; les juges étaient distraits par leurs propres expéditions contre le bien d'autrui; les gendarmes fraternisaient avec les voleurs, sans doute pour mieux étudier leur signalement; les klephtes organisaient des bandes dans les campagnes et venaient s'emparer des fils de famille à la barbe de leurs parents pour les mettre à rançon. Il n'y avait en Grèce qu'une manufacture de quelque importance, elle fut saccagée. Le gouvernement provisoire présidait des banquets, enrôlait les polissons des écoles qui voulaient

jouer au soldat, donnait et retirait les emplois, et télégraphiait chaque soir à l'Europe cette phrase stéréotypée : « Le calme règne dans la capitale. » Il le croyait sincèrement.

Les Grecs pourtant eurent une idée. Constatant que l'Angleterre était la plus mal disposée de toutes les puissances protectrices, ils offrirent la couronne au prince Alfred, deuxième fils de la reine Victoria. Le cabinet de Londres, sachant que les traités interdisaient à tout membre d'une famille régnante de France, d'Angleterre, et de Russie, la possibilité de s'asseoir sur le trône d'Athènes, refusa péremptoirement. Soit malice, soit cupidité, car le prince Alfred n'eût pas manqué d'argent, les Hellènes n'en votèrent pas moins sa nomination à la presque unanimité. Ils en retirèrent le bénéfice de la cession des îles Ioniennes.

Il fallait pourtant songer à un autre prétendant; on frappa à toutes les portes, et toutes les portes se refermèrent à l'approche des députations grecques. Enfin, et au moment où cette chasse au roi commençait à provoquer les gorges chaudes de tout l'Occident, un jeune homme de dix-huit ans, le prince Georges, fils du roi Chrétien de Danemark, accepta la couronne. Un des motifs de son acceptation, s'il faut en croire la petite chronique, fut un enfantillage : son père ne voulait pas qu'il fumât : « Si l'on me nomme roi de Grèce, dit-il aux présenteurs de sceptre, serai-je libre de fumer? — Tant que vous voudrez, *Sire*, » répondirent les délégués. On vit, en effet, Georges Ier, dès le premier jour de sa nomination, promener ses cigares dans la capitale du royaume paternel.

Au fond, ce jeune homme était bien supérieur au rôle

que les Grecs lui réservaient et lui réservent encore. Il emmena avec lui un homme d'un mérite éprouvé, le comte de Sponneck, auquel il témoigna une déférence et un attachement qui les honoreront l'un et l'autre. L'entrée du roi Georges Ier à Athènes fut ce que sont toutes les entrées : une ovation enthousiaste. Elle eut lieu le 30 octobre 1863. L'année, toutefois, ne devait pas s'écouler avant que l'émeute vînt frapper à la porte du palais. Deux ans plus tard, elle exigea brutalement le renvoi du comte de Sponneck.

Le nouveau gouvernement eut fort à faire avec l'Assemblée nationale.

Le roi n'était pas encore arrivé lorsque cette assemblée, nommée selon l'usage au sein d'une indescriptible anarchie, était entrée en séance. Les divisions, la turbulence de ses membres, les excitations des clubs, l'agitation de la populace, mettaient à chaque instant l'ordre public en question. Les légations des puissances protectrices durent faire garder la Banque d'Athènes par des marins étrangers. Quatre mois ne s'étaient pas écoulés, qu'une insurrection militaire se déclarait contre le gouvernement provisoire. On constata alors que tous les membres de ce gouvernement avaient abandonné leur poste. L'Assemblée les remplaça par un ministère qui ne dura pas un mois; vint un autre ministère non moins éphémère. Plusieurs étrangers furent en butte à des attentats d'autant plus révoltants, qu'ils étaient commis par les soldats eux-mêmes; il faut citer, entre autres victimes, une dame autrichienne et un officier de santé français. « L'a-
« narchie, sous sa forme la plus hideuse, règne à Athè-
« nes, écrivait, à cette occasion, M. Scarlett, le représen-
« tant anglais... Les sujets de toutes les puissances en

« Grèce se trouvent dans des craintes et des périls con-
« tinuels. » L'Assemblée promit de faire justice; mais, loin de disposer d'aucune autorité, elle fut bientôt mise en demeure de se défendre elle-même. Une quatrième modification ministérielle, opérée le 25 juin 1863, détermina une guerre civile à Athènes. On se battit pendant deux jours, et les ministres des puissances étrangères déclarèrent qu'ils allaient quitter la ville si l'ordre n'était pas immédiatement rétabli. Une cinquième combinaison ministérielle, en appelant au pouvoir des hommes énergiques, résolut le problème. Les représentants du peuple, réduits au calme des rues, se dédommagèrent par des décrets aussi honteux qu'extravagants : ils réhabilitèrent tous les condamnés politiques, Aristide Dosios en tête, et lancèrent un décret de proscription contre les derniers ministres du roi. Ce vote fut enlevé par la populace qui remplissait les tribunes; les représentants qui tentèrent de s'y soustraire se virent repoussés aux portes par les baionnettes des gardes nationaux. Cette scène se passait quatre jours avant l'arrivée du roi Georges.

On peut imaginer quels embarras une pareille situation créait au nouveau gouvernement. Il chercha à réorganiser l'armée; mais le chef du cabinet, loin de prêter main-forte aux deux premiers ministres de la guerre qui s'étaient employés à cette tâche ingrate, les destitua successivement par le seul motif que des régiments rebelles refusaient de reconnaître les officiers qui leur étaient envoyés. Un troisième ministre eut assez d'autorité pour organiser une expédition contre les mutins; mais les soldats qui devaient exécuter les décisions de l'autorité supérieure firent cause commune avec les révoltés.

Nous passerons l'histoire de l'anarchie grecque jusqu'en 1867, époque où le roi Georges Ier épousa, au mépris des traités, la grande-duchesse Olga, fille du grand-duc Constantin de Russie. On remarqua, à cette occasion, que le monarque des Hellènes, dégoûté de bonne heure des tracas de sa royauté, prolongea son voyage en Europe aussi longtemps qu'il le put. L'état du royaume hellénique était d'ailleurs fort triste, et sans nous en rapporter aux ennemis et même aux indifférents, il nous suffira de citer les paroles par lesquelles le chef du cabinet de 1867, M. Koumoundouros, inaugurait son ministère : « L'état de l'ordre public, vous le savez, disait-« il aux députés hellènes, n'est pas très-florissant. *Les « lois ont perdu de leur force, la situation financière est plus « déplorable que nous ne pouvions le penser. Il n'y a que peu « d'argent dans les caisses publiques, et pourtant nous som-« mes couverts de dettes, et l'armée se trouve privée des choses « les plus nécessaires.* »

Les îles Ioniennes, si prospères sous le protectorat anglais, étaient déjà dévorées ; le seul moyen de parer aux exigences était de chercher une nouvelle proie.

Dès le commencement de 1866, on avait tourné les yeux vers la Crète.

VIII

INSURRECTION DE CRÈTE.

Candie ou la Crète est une grande île qui dut, dès les temps les plus reculés, servir d'intermédiaire entre l'Égypte et la Grèce. On sait que la législation de Minos s'est inspirée des Égyptiens. Mais ce que l'on sait moins, c'est qu'à l'origine de l'histoire grecque, la civilisation était très-développée dans l'île, qui ne comptait pas moins de cent villes florissantes. La Crète était alors le centre du commerce de la Méditerranée, et ses navires faisaient une guerre acharnée aux pirates de l'Archipel.

Cette lutte créa, entre les Grecs et les Crétois, une division profonde. La haine des deux populations ne s'éteignit que sous la domination romaine. Prise en 823 par les musulmans, la Crète fut reprise par Nicéphore Phocas, dont les descendants s'en virent dépouillés par les empereurs francs. Un marquis de Montferrat, qui devint le seigneur de la cité, la vendit, moyennant trente livres pesant d'or, à la république de Venise.

En 1645, les Turcs, pour venger une insulte, s'emparèrent de la Canée et de Rethymno. Leur domination

s'étendit peu à peu, et bientôt les Vénitiens ne conservèrent plus que la ville de Candie. Ils essayèrent de la défendre avec le concours de Louis XIV, des chevaliers de Malte et du pape; mais elle fut emportée d'assaut le 27 septembre 1669, après une résistance de vingt-huit mois.

L'île était dépeuplée. Les Turcs la repeuplèrent, et, comme sa position maritime y était excellente, beaucoup de Grecs vinrent s'y établir. Ceux-ci s'accommodèrent de la domination ottomane, et ne prirent aucune part sérieuse à la guerre de l'indépendance. Que leur aurait-elle apporté, sinon l'anarchie et la misère? Le gouverneur Moustafa Pacha l'administra en paix pendant trente ans.

On ne peut s'expliquer l'insurrection crétoise que par un changement de visées dans les plans de campagne de la *grande idée*. Après la guerre de Crimée, il ne fallait plus songer à tourner les yeux sur Constantinople. Les agitateurs commencèrent à travailler la Crète.

En 1858, les Grecs de Crète s'avisèrent de trouver qu'ils étaient opprimés. Ils prirent leurs armes, pétitionnèrent contre le gouverneur, contre les impôts, contre la misère, contre l'ignorance. Deux commissaires successifs et l'apparition de quelques troupes pacifièrent le pays.

Malheureusement, on avait eu le tort de laisser leurs armes aux Crétois. Au mois de mai 1866, quelques insulaires, qui avaient eu des démêlés avec la justice, exhumèrent la pétition de 1858. Les agitateurs hellènes persuadèrent au reste de la population qu'on allait l'accabler d'impôts. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer une insurrection.

M. de Calonne a fait un exposé et un examen fort at-

tentif des prétendus griefs des Crétois : « En 1858, dit-
« il, on leur avait laissé leurs armes, à la condition qu'ils
« n'en feraient point usage en se réunissant par bandes;
« leur premier soin, en 1866, est de manquer à cet en-
« gagement et de rompre par là même les conventions
« de 1858. Comme alors, ils formulent des plaintes,
« mais d'un ton autrement arrogant. Nous connaissons
« ces griefs; ce sont toujours les mêmes. Il s'est trouvé
« alors qu'ils n'étaient point fondés; ils ne le sont pas
« davantage aujourd'hui. On leur fit quelques conces-
« sions qui plaçaient les Crétois dans une situation plus
« avantageuse que les autres sujets du sultan; ils en
« voudraient de nouvelles qui les missent tout à fait au-
« dessus des lois générales de l'empire et même du monde
« entier (1). »

Les réclamations des Crétois étaient pitoyables. Ils prétendaient rééditer la fable du loup et de l'agneau en jouant le rôle du loup. Nous ne voulons, disaient-ils, point d'impôts, point de conscription, point de traités de commerce, point d'octrois, point de tribunaux mixtes. Nous voulons des canaux et des routes, des écoles, des ports, une banque agricole, la liberté d'élire sans contrôle des honnêtes gens et des repris de justice, le droit de faire comparaître et juger les Turcs par des tribunaux exclusivement grecs. Nous voulons par-dessus tout que les Turcs payent tous les frais et fassent toutes les concessions. Au fond de tout cela, il n'y avait « qu'une chose
« vraie, c'est le désir qu'ont les Hellènes d'étendre leur
« glorieux empire sur l'île reine de l'Archipel (2). »

(1) De Calonne, *l'Insurrection candiote* (*Revue contemporaine* du 15 octobre 1866).

(2) Le même, même étude.

Pour couper court à toute animosité, la Sublime Porte envoya des commissaires qui proclamèrent une amnistie générale et démentirent officiellement le bruit que de nouvelles charges allaient être imposées à la Crète. Elle avait refusé d'enrôler les musulmans crétois, la plupart grecs renégats, qui voulaient faire une guerre d'extermination contre les insurgés La majorité de la population grecque de l'île inclinait à la soumision. Nul doute que les choses se fussent passées comme en 1858, si le gouvernement d'Athènes n'eût lancé sur la Crète les bandits qu'il raccolait de tous les points de son royaume, et tous les volontaires que les comités philhellènes enrôlaient sur différents points de l'Europe.

Cette invasion de révolutionnaires étrangers, où les bandits grecs formaient une majorité imposante, mit obstacle à toute conciliation. Tant que les Crétois avaient été abandonnés à eux-mêmes, ils s'étaient contentés de massacrer quelques musulmans inoffensifs, de piller quelques bourgades, et de former des rassemblements plus tumultueux que redoutables.

L'arrivée des Grecs du continent changea la face des choses. Le massacre des Turcs devint général. Tous les musulmans durent se réfugier, au péril de leur vie, dans les places fortes, et les troupes régulières se virent forcées d'entrer en campagne, non contre la population grecque, qui restait à peu près indifférente à la lutte, mais contre les bandes venues du dehors.

La première bataille eut lieu à Vafé, près de la baie de Sudda, entre les Turcs et les bandes hellènes, commandées par Zimbrakakis. Dès le premier engagement, le héros grec tourna le dos, et l'affaire se transforma promptement en déroute. Les insurgés se virent fort maltraités

et, qui plus est, démoralisés. A partir de ce jour, on prit la résolution de ne plus faire qu'une campagne de guérillas. Les bandes avaient nommé une assemblée nationale, qui se composait d'une vingtaine de membres dont on ne pouvait réunir que quatre où cinq à la fois.

Il y avait grand danger que l'attention de l'Europe se détournât de cette insurrection sans épisodes, lorsque l'affaire du couvent d'Arkadi raviva les indignations de la presse philhellène.

Ce couvent renfermait une vingtaine de moines, trois cents insurgés crétois avec leurs familles, et un détachement de volontaires étrangers. C'était une position stratégique dont il importait de se rendre maître. Suleyman Pacha ne l'attaqua toutefois qu'après avoir proposé, à trois reprises, aux assiégés, de se retirer, leur garantissant la vie sauve. Sur leur refus, il fallut ouvrir une brèche avec le canon. Une lutte corps à corps s'engagea entre les Crétois et les Turcs dans l'intérieur même du couvent.

« Tout à coup, dit un volontaire français, compagnon « d'armes de Gustave Flourens, le feu se communique au « caveau des poudres, et l'explosion lance en l'air Turcs « et chrétiens, hommes et femmes, vieillards et enfants, « pêle-mêle avec les poutres et les pierres de l'édi- « fice.

« Un moment de stupeur et d'épouvante succède à « l'explosion; mais une dizaine de cellules seulement « avaient sauté; et la lutte, qui cesse sur ce point, recom- « mence dans les parties intactes du couvent, dans le « réfectoire notamment, partout enfin où il reste des vi- « vants.

« Les soldats turcs firent quatre-vingts prisonniers.

« Plus de deux cents femmes et enfants furent con-
« duits à Rethymno par les réguliers, et *confiés à l'arche-*
« *vêque.*

« Le lendemain, les prisonniers *étaient mis en liberté*
« par ordre de Salih Bey, fils de Mustapha Pacha...

« Bien des versions ont, depuis l'événement, circulé
« sur la cause de l'explosion. Il ne m'appartient pas de
« les reproduire, ces divers récits ôtant beaucoup de l'hé-
« roïsme attribué aux défenseurs d'Arkadi (1). »

Ce fut cependant ce thème qu'exploita la presse philhellène d'Europe pour poétiser l'insurrection crétoise, dramatiser la lutte, et anathématiser la férocité des Turcs. Il s'en fallut de peu que l'opinion publique ne reculât jusqu'à ses préjugés des croisades. Le gouvernement grec y trouva l'occasion de se déclarer ouvertement pour les Crétois.

Les engagements qui suivirent ne furent pas toutefois plus favorables pour les insurgés. Les bandits grecs, obéissant à leur orgueil et à leur stupidité originels, chassèrent peu à peu, par l'horreur qu'inspiraient leurs actes et l'animosité de leurs procédés, les volontaires de l'Europe. Les Italiens furent les premiers à déserter, et Flourens, qui plus tard devait suivre leur exemple, les accusa avec sa passion habituelle, tout en convenant que : « il y a eu de la faute des chefs grecs, qui les avaient « amenés dans l'île et *les y ont laissés mourir de faim* (2). »

Les lecteurs qui voudront se renseigner sur l'incurie, l'égoïsme, la lâcheté et la férocité des Grecs, peuvent consulter les ouvrages publiés à ce sujet par les volontaires

(1) Jules Ballot, *Histoire de l'insurrection crétoise.*

(2) Jules Ballot, *Histoire de l'insurrection.*

français et garibaldiens qui s'étaient lancés dans le mouvement (1). Tous sont unanimes pour flétrir d'un juste blâme la conduite des insurgés et de leurs chefs; tous, y compris l'ardent Flourens, furent payés de leur dévouement et de leurs souffrances par les traitements les plus indignes; tous abandonnèrent la Crète au moment même où les philhellènes croyaient l'insurrection triomphante. « C'est une lutte exploitée par le mensonge et où l'on spé-« cule sur le sang d'un peuple ignorant, » écrivait de Syra l'un des garibaldiens, qui payait d'une blessure grave le droit de parler avec sincérité.

Cette insurrection, dans laquelle les Grecs ont été constamment battus, n'a été soutenue que par les philhellènes, et elle l'a été malheureusement avec tant de folie et tant de finesse, qu'il s'en est peu fallu que les Turcs, vainqueurs par le droit et par la force, ne fussent vaincus par l'opinion publique égarée. Qui ne voit pourtant aujourd'hui que la conquête de la Crète par les Grecs aurait été un prétexte à de nouvelles exigences? Qui ne sait que cette horde de renards affamés, toujours réduite aux abois, toujours avide de nouveaux pillages, n'est en définitive que l'instrument de la Russie et l'avant-garde de l'invasion cosaque?

Mais sans nous préoccuper de cet aveuglement politique, comment comprendre cet autre aveuglement qui fait de la plupart de nos lettrés les avocats et les complices de tant de coquins. N'a-t-on pas vu les sommes immenses

(1) Voir, entre autres, *la Vérité sur l'insurrection de Crète, par des garibaldiens qui y ont pris part*, Paris, Dentu, 1867, et les articles que M. G. Flourens publia dans le *Courrier d'Orient*. Ces articles n'ont pas été continués, parce que l'auteur se voyait conduit à démentir ses premières assertions.

des souscriptions détournées par des concussionnaires, tandis que les combattants de l'insurrection mouraient littéralement de faim? N'a-t-on pas vu ces combattants eux-mêmes lapidés par la populace du Pirée, lorsque, tombés au pouvoir des ennemis, qui les réintégraient dans leur patrie, ils y trouvaient, après de longues luttes et d'excessives privations, un accueil féroce? N'a-t-on pas vu enfin la malheureuse population de la Crète, amenée sur le continent sous le prétexte de la soustraire aux horreurs de la guerre, devenir à Athènes la proie des spéculations les plus infâmes et des vices les plus hideux? Elle eut, en effet, plus de misères et de morts à compter sur le sol grec que celle qui resta en butte aux dévastations de la guerre sur le sol crétois. La cause grecque a été répudiée par les révolutionnaires de l'Occident comme une souillure, et le diable sait si nos révolutionnaires sont dénués d'indulgence! Quant aux Crétois, tous ceux qui étaient étrangers à la religion orthodoxe demeurèrent non-seulement fidèles à la Turquie, mais furent les adversaires les plus infatigables des insurgés : la plupart des autres, bien avant que l'Europe eût prononcé sur leur sort, firent acte de soumission à la Sublime Porte, dès qu'ils ne furent plus opprimés par les Hellènes. Tels sont le résumé et la morale des faits de l'insurrection crétoise, et nous ne croyons pas qu'aucun historien impartial puisse en produire d'autres.

IX

LA DIPLOMATIE DANS LES AFFAIRES DE CRÈTE.

Voici comment s'exprime M. J. Ballot, volontaire français en Crète et ami de M. G. Flourens, sur les errements de notre diplomatie :

« Les lettres des consuls des grandes puissances en Crète avaient fini par émouvoir l'Europe par des rapports de toute sorte dont l'esprit était constamment contraire à la Turquie.

« Pas un consul n'était favorable à la répression. Tous racontaient les victoires de l'insurrection, tous répétaient les récits de meurtres et d'incendies dont pas un de ces messieurs n'avait été témoin.

« La plupart des lettres des consuls adressées aux ambassadeurs étaient la copie des rapports de l'assemblée ou des récits de MM. les chefs grecs. En revanche, les proclamations, les décrets, les bulletins du gouvernement provisoire, sortaient de la Canée, de Rethymo, d'Héraclion...

« Cette fois l'*humanité* était le leurre dont la Russie se servait pour tromper et entraîner la France à intervenir, contre ses propres intérêts, dans une question de répression d'une province turque.

« En août 1866, les instructions des agents diplomatiques de la France étaient claires et positives : maintenir l'intégrité de la Turquie, lui laisser sa liberté d'action dans cette répression d'une révolte intérieure.

« M. le marquis de Moustier, passant à Athènes, refroidit même beaucoup l'effervescence des Grecs en leur annonçant l'intention bien arrêtée de la France de laisser la Turquie complétement libre de réprimer le mouvement crétois. Il parvint même à arrêter les premières tentatives de soulèvement que la Grèce faisait en Épire et en Thessalie.

« Mais, en décembre, M. de Moustier déclare que la seule ressource du sultan est l'abandon de la Crète et même de la Thessalie !...

« Enfin, en juillet 1867, l'amiral Simon vient en Crète enlever, par ordre du gouvernement français, les familles qui ont quitté leurs refuges pour se réfugier dans les grottes, sur les rivages (1). »

Ajoutons, comme complément, que cette même diplomatie s'indigna, l'année suivante, des atroces traitements que les Grecs firent subir à leurs compatriotes et aux malheureux Crétois, lorsque épuisés, ruinés et demi-morts, ils voulurent, les uns se rapatrier, et les autres quitter le territoire hellénique pour rentrer dans leur pays.

Au moment où les philhellènes déposaient dans une urne taillée sur le mode antique, aux pieds des puissances occidentales, les larmes de crocodile que les Grecs avaient versées en cherchant à mâcher leur proie crétoise, la Sublime Porte se demandait si réellement elle n'avait point apporté assez de conciliation dans cette affaire.

Elle délégua le plus grand personnage de l'empire, Aali Pacha, pour mettre un terme au conflit en accordant toutes les concessions désirables.

Aali Pacha apportait l'amnistie, sans autre réserve que la cessation de la lutte; il convoqua une assemblée de tous les notables de la Crète, leur fit comprendre qu'en aucun lieu civilisé ils ne trouveraient plus de tolérance et moins d'impôts. En vertu d'un firman impérial, il affranchissait l'île de toutes redevances au gouvernement central, pendant deux années, et les réduisait à moitié pendant les deux années subséquentes, avec affectation de la totalité de cette moitié aux besoins locaux. Il établissait un sous-gouvernement, composé en parties égales de musulmans et de chrétiens, réglait l'administration générale, la justice et le système financier, assurait enfin la participation des populations aux affaires publiques dans une mesure égale à ce qui se pratique dans les pays les plus avancés en civilisation.

Dès le mois de novembre 1867, les habitants du district de Lakkos, initiateurs et partisans les plus actifs du mouvement, avaient fait leur soumission. Il ne restait plus, à poliment parler, que les volontaires venus du dehors; encore ceux qui étaient étrangers au royaume hellénique avaient-ils secoué déjà la poussière de leurs souliers sur cette terre ingrate, reniant une cause qui n'était pas celle de la civilisation. La plupart des familles sauvetées en Grèce, en proie aux dernières hontes de la débauche et aux dernières privations de la misère, réclamaient à grands cris leur rapatriement.

Il ne restait qu'une ressource aux Hellènes : nier effrontément les faits, enrôler de nouvelles recrues, armer des navires de ravitaillement, et s'opposer par la force au dé-

part des réfugiés crétois. C'est ce qu'ils ne manquèrent pas de faire. Le recrutement des bandes s'opéra à Athènes avec un redoublement d'activité : le navire l'*Arkadi*, coulé bas par les croiseurs ottomans, fut remplacé par l'*Enossis*, la *Crète* et l'*Hellénion*. On maltraita en plein jour, de la façon la plus atroce, sous les yeux mêmes de la troupe et de l'autorité complaisantes, les réfugiés crétois qui voulaient s'embarquer pour la Crète.

Ces menées audacieuses, ces scènes déplorables et sanglantes, ouvrirent enfin les yeux des puissances occidentales. La Turquie put, sans se compromettre, prendre une attitude plus énergique ; elle déclara qu'elle romprait toutes relations avec la Grèce, si les bandes de volontaires formées sur le sol de l'Hellade n'étaient pas dispersées, les corsaires désarmés, les réfugiés crétois assurés de retourner en paix dans leur île, les attentats contre les sujets ottomans réprimés ; enfin, si l'engagement n'était pas pris formellement de suivre une ligne de conduite conforme au droit des gens.

Le gouvernement grec répondit qu'il ne pouvait rien ni contre les enrôlements, ni contre les pirates ; que chacun, en Grèce, était libre d'agir à sa guise, qu'il ne pouvait empêcher les Crétois restant en Grèce de se battre avec ceux qui voulaient retourner en Crète ; qu'on ne connaissait aucun attentat commis sur la personne d'un seul sujet ottoman, et qu'enfin la Grèce était de tous les pays celui qui tient le plus à l'honneur d'observer le droit des gens. « C'est de chez-vous, Turcs, dit-il avec « effronterie, que sortent tous les bandits qui ravagent « notre beau royaume. — Mais, répondait la Turquie, « comment se fait-il que tous ces bandits soient grecs? « — Parce que ce sont des Grecs vos sujets que vous ne

« savez pas contenir. — Mais tous ceux de ces bandits dont « les noms sont connus ont leurs familles établies en Grèce. « — Il est possible, mais ils font leur école de brigan- « dage en Turquie. — Comment se fait il alors que toutes « nos villes de l'intérieur soient à l'abri de leurs coups, « quand on ne peut faire deux pas hors d'Athènes sans « crainte d'être rançonné? — Parce que la Turquie est « trop misérable, et la Grèce dotée de tout ce qui peut « allécher la convoitise du brigandage. »

« Pour sortir d'une mauvaise situation, que faut-il? disait Danton : de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace. » On voit que les Grecs n'en étaient pas dépourvus.

Sur ces entrefaites, l'amiral de la flotte ottomane, Hobart Pacha, poursuivit l'*Enossis*, qui parvint à se réfugier dans le port de Syra. Il bloqua le port : « J'aurai mon corsaire, dit-il. — Vous ne l'aurez pas, répondit-on en le canonnant. » La rupture des négociations sortit de là. Le 5 décembre 1868, le représentant ottoman à Athènes reçut ses passe-ports Le cabinet grec protesta de son esprit de conciliation vis-à-vis des puissances occidentales, et se mit sur le pied de guerre. Il repoussa l'ultimatum de la Porte. « Puisque ces gens-là sont si conciliants, se dirent les diplomates, faisons une conférence. »

La capitulation du général en chef de l'insurrection crétoise, Petropoulaki (25 décembre 1868), en effaçant tout vestige de révolte, aurait dû rendre les Grecs plus traitables; elle ne fit qu'accroître leur rage. Il est vrai que la Sublime Porte présenta aux ministres plénipotentiaires, réunis en conférence à Paris, une note fort concluante sur tous les points du débat.

Aucun État en Europe n'aurait supporté, disait cette

note, de la part d'un État limitrophe, les hostilités flagrantes et ouvertement ourdies, avec le concours des autorités helléniques, pour renouveler une insurrection apaisée par des actes d'humanité et des concessions qu'on n'accorde pas à des ennemis vaincus. Aucun État n'aurait supporté qu'on jetât sur son propre territoire des criminels tirés des prisons et des bagnes d'un pays voisin. Toutes les correspondances diplomatiques ont constaté, en effet, que les volontaires hellènes étaient recrutés « dans les bagnes de Chalcis, de Nauplie et de Lamia, et parmi les brigands dont l'envoi en Crète a pu seul délivrer l'Acarnanie, la Phtiotide, l'Attique et les faubourgs même d'Athènes. »

Qui a provoqué, qui a entretenu l'insurrection? qui en a pris le gouvernement? qui a formulé tous les décrets de la révolution? Sont-ce les Crétois? Tout le monde sait que ce sont les comités révolutionnaires établis en Grèce. Tout le monde sait « que l'appât du pillage fut un des « stimulants offerts aux bandes de mercenaires pour raf- « fermir leur courage et les conduire en Crète... que « pour faire le champ libre, on a employé le plus impla- « cable terrorisme, en vue de forcer les paisibles insu- « laires à participer à la rébellion et à s'expatrier en « masse... Tout le monde se rappellera que 3,000 Crétois, « contraints à s'embarquer par des dangers imaginaires, « déclarèrent aux officiers français qui les ont inter- « rogés, *qu'ils n'avaient jamais vu l'un des leurs offensé par « les soldats ottomans.* »

Le cabinet grec prétend qu'il est permis « à tous les « meneurs, à tous les ennemis de l'ordre, de recruter et « d'enrôler des volontaires, d'organiser des bandes, de « les équiper et de les armer au vu et au su de tout le

« monde, sous les yeux mêmes des autorités, dans le but « avoué de fomenter le désordre et la rébellion dans les « provinces d'un État voisin en paix avec le royaume... Si « de pareilles théories étaient admissibles, deux mille « Albanais pourraient aller en Acarnanie et jusqu'aux « portes d'Athènes faire ce que les volontaires hellènes « vont faire en Crète... »

La Turquie pouvait-elle tolérer que ces bandes fussent subventionnées « au moyen des fonds fournis par le gou- « vernement grec, *qui préfère mettre ses ressources au ser- « vice d'entreprises inavouables, au lieu de les employer à « faire honneur à ses dettes envers les trois puissances ga- « rantes et de développer le bien-être du pays ?* »

La Turquie a conclu avec la Grèce une convention pour la suppression du brigandage des frontières. Ce brigandage a pris de telles proportions que, pour le réprimer, elle a dû renforcer des troupes régulières de soldats irréguliers. La Grèce prétend que la convention est violée par cette addition de troupes de volontaires. Pourquoi? Faut-il le dire?... « C'est que le gouvernement hellénique con- « sidère les troupes régulières comme moins aptes que les « autres à réprimer les coupables entreprises des envahis- « seurs hellènes. »

« Il n'est pas inutile de dire ici, concluait la note, *que « pendant que* 200,000 *Hellènes veulent rester en Turquie,* « et vivre sous la prétendue tyrannie du gouvernement « ottoman, plutôt que de se rendre en Grèce, où un mil- « lion d'habitants est clair-semé sur un sol capable d'en « entretenir quatre, *on pourrait à peine citer* 200 *sujets « ottomans qui auraient quitté la Turquie pour aller habiter « en Grèce.* »

Il n'y avait rien à répondre à des faits articulés d'une

manière aussi formelle, et constatés par les représentants eux-mêmes des puissances étrangères. Le cabinet hellénique, fort embarrassé de la figure qu'il ferait aux conférences de Paris, le prit sur un ton rogue, repoussant la tutelle des grandes puissances, et déclarant qu'il ne voulait assister au congrès qu'avec voix délibérative. Cette insolente retraite fut appréciée comme elle le méritait. Le congrès donna gain de cause aux droits de la Turquie.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LE BRIGANDAGE ET L'AFFAIRE DE MARATHON.

I

CE QUE VEULENT LES HELLÈNES.

La Grèce n'a rien d'occidental, si ce n'est une exagération de certains travers de la bohème parisienne, qui se nourrit des mêmes traditions qu'elle. Quand les nations musulmanes ont modifié toutes leurs coutumes, elle a conservé le caractère sauvage des siennes. Son peuple, inconstant dans la forme, persiste au fond et depuis l'origine dans les mêmes vices : l'horreur du travail, la misère fille de la paresse, le brigandage enfant naturel de l'oisiveté vaniteuse et de l'indiscipline. Son génie, si elle en a, consiste à colorer ses crimes d'une teinte de patriotisme qui s'évanouit aussitôt qu'on la met en demeure de s'affirmer.

Il y a cinquante ans, quand un Européen demandait aux Grecs :

« Pourquoi honorez-vous les bandits? »

Les Grecs répondaient :

« Parce qu'ils exterminent les Turcs, nos oppresseurs. »

Aujourd'hui, à la même question les Grecs répondraient encore :

« Parce qu'ils font la guerre aux Turcs, nos voisins.

— Mais ces Grecs que vous pillez?

— Ce sont des traîtres.

— Ces touristes que vous rançonnez?

— Ce sont des espions.

— Et... cette montre que vous me prenez?

— Elle marquera l'heure de notre triomphe.

— Soit! mais quand vous aurez triomphé?...

— Nous serons maîtres de Constantinople.

— Après?

— De Constantinople à Smyrne il n'y a qu'un pas.

— Ensuite?

— De Smyrne à Jérusalem il suffit d'une enjambée.

— L'enjambée faite?

— Il ne restera plus de Turcs.

— Vous vous reposerez alors?

— Nous reposer! Et la *grande idée* qui doit nous rendre la domination de tout l'Orient?

— Quel appétit! Combien êtes-vous donc pour convoiter une aussi grosse proie?

— Un petit million, Monsieur, pour vous desservir.

— Mais l'Occident compte un million de gendarmes.

— Et nous y comptons un million de philhellènes.

— A quoi vous sont-ils bons?

— A quoi, Monsieur? à vous prouver que votre montre est notre bien; que nous ne pouvons prospérer sur notre sol parce que nous y manquons de gens aisés à dévaliser;

que si l'Hellade actuelle est un désert, c'est parce qu'elle ne s'étend pas jusqu'au Danube et jusqu'à l'Euphrate. Soyez persuadé, Monsieur, qu'avec un petit million de brigands et un gros million de philhellènes, on peut arriver à dévorer une mauvaise petite planète comme la nôtre. M. About lui-même y prêtera main-forte tout en riant, bien entendu. N'est-il pas l'admirateur de nos klephtes? « Coquins! dit-il, mais coquins majestueux. Ils ont toujours vécu non-seulement au grand air, mais au grand « jour. Leur profession serait honteuse, s'ils l'exerçaient « clandestinement. Ils ne se cachent pas, car ils n'ont peur « de personne. Quand vous lirez dans les journaux qu'on « est à leur recherche, dites sans hésiter que c'est une « fiction parlementaire; on sait toujours où ils sont. Ils « ne craignent ni les ministres, ni l'armée, ni les tribunaux. Les ministres savent tous que d'un geste un « klephte de quelque importance peut changer le cabinet. L'armée est pour eux; c'est elle qui leur fournit « des recrues lorsqu'ils en ont besoin. Ils lui empruntent des soldats, ils lui rendent des officiers. Quant à « messieurs les juges, pauvres et mal payés, partant « malhonnêtes, ils les nourrissent parfois et les habillent; « ils sont donc les bienfaiteurs de la magistrature... Ils « ont fait pleurer bien des yeux, et pourtant il n'est pas « une mère grecque qui ne voudrait avoir un fils klephte. « Un jour viendra que les docteurs de vos académies « écriront leur histoire et que les îles de l'Archipel se « disputeront l'honneur d'avoir vu naître les plus redoutés (1). » Il a l'air de railler, M. About, au fond il nous admire et nous sert. Il sait que nous n'avons pas assez de

(1) Edmond About, *le Roi des Montagnes*, ch. IV.

bras pour cultiver la dixième partie de notre territoire actuel, et il veut persuader aux lecteurs du *Soir* (1) qu'il nous faut donner dix fois plus de terrains que nous n'en possédons. »

(1) Le journal *le Soir* du 30 avril 1870.

II

LE BRIGANDAGE ÉLEVÉ A LA HAUTEUR D'UNE INSTITUTION POLITIQUE.

On se souviendra longtemps de cette fameuse discussion parlementaire dans laquelle, fatigué d'entendre ses adversaires reprocher les tentatives de plus en plus audacieuses des bandits grecs, M. Coletti, chef du cabinet hellénique, s'écria :

« Eh! Messieurs, de quoi donc vous plaignez-vous? Du brigandage? Nous en profitons tous! »

Cette phrase, énigmatique pour l'Occident, passa à peu près inaperçue. Elle mérite quelques explications :

Il n'est pas d'homme politique en Grèce qui n'ait quelques klephtes à sa disposition. « Veut-on renverser un « ministère? on organise une bande; on brûle vingt vil- « lages de Béotie ou de Phthiotide, le tout sans bouger « d'Athènes. Lorsqu'on apprend que les coups sont por- « tés, on monte à la tribune, et on s'écrie : « Jusques à « quand, Athéniens, souffrirez-vous un ministère inca- « pable, qui laisse brûler les villages? etc... (1). »

(1) About, *la Grèce contemporaine.*

M. Émile Burnouf, directeur de l'École française d'Athènes, donne à ces assertions l'appui de son autorité et d'un nom cher aux philhel-

Ceci est le petit jeu; un jeu indirect, un coup de ricochet. Le grand jeu n'est pas moins intéressant. De rien voulez-vous devenir quelque chose? Le procédé est des plus simples: enrôlez quelques centaines de Grecs, faites une descente sur les frontières, pillez quelques raïas coreligionnaires sur les confins de la Turquie. Les troupes ottomanes accourent; quelques coups de fusil échangés pendant la fuite vous font passer à l'état de héros. Vous êtes un *mangeur de Turcs*. Dès lors votre itinéraire est tout tracé; les populations s'attroupent sur votre passage, et vous arrivez, à leur tête, à Athènes, où, après avoir mangé des Turcs en imagination, vous êtes en demeure de dévorer effectivement quelque provende du budget.

Il est assez logique, en effet, que dans un pays où il n'y a que des brigands ou des complices de brigands, on se serve des uns pour combattre les autres. C'est de bonne guerre. Lors de la révolte de l'Eubée, le chef de brigands Karaïskakis faillit s'emparer d'Athènes; fort heureusement un boulet lui emporta la tête. Quelque temps après, le fils du bandit épousait la fille du général Tzavellas et faisait bonne figure à la cour.

lènes; nous lisons, en effet, dans un remarquable article qu'il a publié sur *le brigandage en Grèce* (*Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1870) :

« J'ai connu autrefois dans Athènes des députés et des ministres qui « ne faisaient point mystère d'user de ces moyens d'influence que « l'Europe ne connaît guère et qui toujours l'étonnent. J'ai vu là mou- « rir un ministre qu'au temps de M. Guizot le parti français s'efforçait « de faire passer pour le premier homme d'État de l'Europe. *Tout le « monde savait qu'il employait des brigands à son service;* et il y a au- « jourd'hui dans Athènes un homme déjà vieux, que je ne veux pas « nommer, *et qui pourrait écrire là-dessus de fort curieux mémoires*, car « il était le médiateur de ce ministre fameux. »

C'est ainsi qu'on règne en Grèce. Tout s'y réduit à la séduction ou à la violence; on corrompt ou l'on se venge. De justice, il n'en est point question. Si certains cantons ont mal voté, le gouvernement envoie contre eux une troupe de brigands qu'on décore du nom de soldats. Il y a toujours à punir des excès quelconques commis à des époques plus ou moins rapprochées : le bon prétexte pour se venger des gens qui n'ont pas l'opinion politique du ministère! Et les soldats n'y vont pas de main-morte. Jugez-en par ces paroles du député Chourmozis :

« Vous parlez, dit-il, de justice, de soumission aux lois; mais où sont les lois? quel est l'article de la constitution qui n'ait pas été violé? L'article 3 de la constitution porte que les Grecs sont égaux devant la loi, et l'égalité devant la loi est devenue une chimère en Grèce. L'article 4 consacre l'inviolabilité de la liberté individuelle, et pourtant cette inviolabilité n'existe point hors de la capitale; à peine existe-t-elle dans Athènes. L'article 13 interdit la torture; ce qui n'a point empêché les agents du pouvoir de mettre à la question, à Hypate, deux frères qui viennent d'expirer à la suite de leurs souffrances... L'article 45 est ainsi conçu : « Aucun « député ou sénateur ne peut être soumis à aucune pour- « suite ni recherché pour opinion exprimée ou vote émis « par lui dans l'exercice de ses fonctions. » Et cependant, si un député ou un sénateur s'avise de dénoncer à la tribune les prévarications d'un ministre, ses parents et ses amis sont fustigés, emprisonnés, martyrisés, punis d'une manière si horrible, qu'elle va jusqu'à la mort.

Les tortures usitées en pareil cas, M. Chourmozis les énumère : C'est « un mors qu'ils vous mettent à la bouche, des pierres énormes sur la poitrine, des œufs brûlants

sous les aisselles; ce sont des lavements à l'eau bouillante, des frictions d'huile pour aviver la douleur des coups de verge, une alimentation salée propre à attiser une soif qu'on refuse de satisfaire, le supplice de la privation du sommeil pendant plusieurs jours, le vinaigre introduit dans les narines, des épines dans les ongles, les tempes serrées d'une corde sous laquelle on a placé des osselets; ils vont jusqu'à mettre des chats dans les caleçons des femmes (1). »

Démenti par le ministère, M. Chourmozis remonte à la tribune (2) : « Je me fais fort de prouver, ajoute-t-il, sans que vous puissiez me démentir, que trois cents citoyens ont été arbitrairement détenus dans la caserne d'Hypate; — que dans l'enceinte de l'église Saint-Nicolas de la même ville existent deux tombeaux où sont ensevelis les frères Stamouli et Athanase, morts à la suite des tortures;—que les nommés Scarmoutzo, Tzakia, Fouria, Rongali, Cacatzidis, Xyrotiri, Coulotara, Carayanni et d'autres portent encore les traces des tortures; — que le nommé Drilos, après avoir été torturé, a perdu la raison; — qu'à Arachova et à Artotina on a commis les mêmes horreurs; — qu'à Mégare on a battu impitoyablement le secrétaire de la mairie, l'huissier du maire et plusieurs autres citoyens, et qu'ensuite on les a accusés faussement comme coupables de rébellion, parce qu'ils n'ont pas voulu subir des exactions injustes; — qu'à Thèbes on a traité comme rebelles trois honorables et paisibles citoyens de cette ville, parce qu'ils ont refusé de subir des avanies de la part de quelques fermiers.

(1) Séance de la chambre des députés hellènes, 16 février 1852.

(2) Séance du 1er mars 1852.

« L'adjoint du maire d'Hypate, témoin des cruautés commises, a fait son rapport à son supérieur; il s'est immédiatement rendu à Athènes pour se soustraire à la vengeance de ces bourreaux; mais, aussitôt arrivé à Athènes, il se voit arrêté, accusé comme complice des brigands, et reconduit sous escorte à Lamia. Là, on lui montre un papier et on lui dit : « Si tu signes, tu seras « mis en liberté; si tu refuses, tu seras incarcéré et tor- « turé. » Dans cette cruelle alternative, le pauvre adjoint s'empresse d'apposer sa signature à une pétition qui dément les faits par lui-même dénoncés, et recouvre à l'instant sa liberté. »

Enfin la dernière ressource qu'offrent les bandes, c'est de fournir à certains moments des avant-gardes à l'armée. Aussitôt qu'il est question de *guerre sainte*, on ouvre les prisons, on équipe tous les criminels et on les dirige sur le territoire turc.

« Quand je commandais la flotte turque en vue de Syra, écrit l'amiral Hobart Pacha (1), pour surveiller le fameux *Enossis* et ses semblables, un vaisseau de guerre turc y arriva, ayant à son bord le chef spartiate Petropoulaki et sa bande, qu'après leur capitulation en Crimée on transportait sur le territoire grec.

« Comme on leur avait permis de garder leurs armes, on se demanda sur quels points ils devaient être débarqués. Le vieux capitaine me dit que six cents d'entre les soldats qui composaient la bande étaient ses partisans, qui, suivant lui, avaient envahi la Crète, poussés par des sentiments patriotiques, mais qu'ils n'avaient pas reçu de secours du dehors, contre leur attente. Il ajouta qu'il y

(1) Lettre du 24 avril 1870 au *Times*.

avait encore sept cents hommes avec lui dont il ne voulait répondre en aucune façon, attendu que c'étaient presque tous des *forçats libérés ou d'autres malfaiteurs de Grèce, qui*, ayant entrepris de risquer leur vie dans les montagnes de la Crète, *y avaient été expédiés avec grand plaisir* pour y faire leur éducation de brigands sous le nom d'insurgés. Il me supplia presque à genoux de ne pas permettre à ces misérables de débarquer en armes, et ses supplications furent appuyées par une députation de la ville, qui, abandonnant, pour un moment, le ton insolent à mon égard, me demanda humblement de ne pas mettre le trouble dans le pays en y répandant ce gibier de prison tout armé.

« Je crois qu'on m'a proposé d'incarcérer tout ce monde-là; mais les patriotes ne semblèrent pas approuver l'idée. La fin de l'histoire, c'est qu'un bâtiment grec les prit à son bord et, je pense, les distribua sur différents points du royaume. De la sorte ils formèrent le noyau des bandes de brigands bien exercés et bien armés qui couvrent la Grèce. Voilà sept cents brigands bien comptés. On se demandera ce qu'on peut faire avec ces gens-là; je répondrai : *Pourquoi les a-t-on lâchés?* »

III

LES PEUPLES DE L'HELLADE ONT ÉTÉ BRIGANDS A TOUTES LES ÉPOQUES.

L'hypocrisie, a dit fort justement un philosophe moderne, est un hommage que le vice rend à la vertu. Les Grecs n'ont jamais soupçonné qu'il existât une vertu; aussi ne lui rendent-ils aucune espèce d'hommage. Ils ne sont pas hypocrites; ils sont cyniques. Ils n'ont jamais honoré que le succès, quels que soient d'ailleurs les moyens. Les Romains les appelaient *calidos* (chauds), voulant exprimer par là qu'ils brûlent d'impatience et flambent tout ce qui les gêne. Nos philhellènes ont essayé de tempérer cette épithète caractéristique : de *calidos* ils ont fait *callidos* (fins, pénétrants). Cette interpolation n'est qu'un contre-sens; la pénétration des Grecs n'a jamais été jusqu'à comprendre que l'honnêteté est la plus grande des habiletés. A toutes les époques de leur histoire, ils ont coupé l'arbre pour avoir le fruit, sacrifié l'avenir à la cupidité du moment, étranglé leurs poules aux œufs d'or : lord Byron, Capo d'Istria, le général Fabvier, les îles Ioniennes, leurs banqueroutes, la Crète, leur attitude dans les conférences, enfin les touristes philhellènes qu'ils viennent d'assassiner dans le pèlerinage de Marathon, voilà de leurs exploits; on en pourrait citer bien d'autres.

En réalité, les peuples qui habitent la péninsule hellénique n'ont jamais pris de la civilisation que les formes propres à attirer leurs dupes et leurs victimes. Au fond, ils sont sauvages dans toute l'acception du mot, et leur sauvagerie est d'autant plus redoutable, que les lettrés, qui ne les ont vus que de loin, font pour leur compte le métier d'hypocrisie. Ce qu'il y a de pis, c'est que nos érudits agissent avec la même bonne foi que les moines du moyen âge. Là où il n'y a que des actes de férocité cynique, ils s'obstinent à découvrir des explosions d'héroïsme. Chateaubriand qui a célébré les vertus des Peaux-Rouges, lord Byron qui a justifié Caïn, glorifié don Juan et chanté la grandeur des légendes de l'ange déchu, devaient, par inclination et pour l'amour du paradoxe, se constituer défenseurs des Grecs.

Les Grecs étaient brigands et pirates dès les époques les plus reculées de leur histoire. Les traditions les plus certaines qui nous soient restées du règne de Minos mentionnent les luttes acharnées que ce législateur eut à livrer contre les bandits de l'Archipel; l'expédition de Jason n'a d'autre caractère que celui d'un brigandage légendaire; la guerre de Troie n'est au fond qu'une querelle de brigands; l'*Odyssée* nous représente Ithaque peuplée de brigands qui se disputent la femme de leur roi absent en se gorgeant de vin et de charcuterie; la guerre du Péloponèse n'est qu'une succession de brigandages atroces; l'expédition de Cyrus le Jeune et les conquêtes d'Alexandre n'ont d'autre mobile politique que le pillage; il en est de même des guerres de Démétrius et de Pyrrhus; la ligue achéenne est une ligue de bandits contre bandits; aux temps des guerres civiles de la république romaine, la Méditerranée était au pouvoir d'une flotte de pirates grecs;

sous le règne des empereurs romains, le brigandage comprimé réduit les Grecs au métier de charlatans et d'escrocs; mais l'ère du Bas-Empire les dédommage amplement par une succession d'assassinats, de pillages et d'atroces monstruosités. La trêve imposée par la période de la domination ottomane ne peut empêcher les Grecs de s'entredétruire dans les querelles des klephtes et des armatoles. Nous avons retracé les principaux faits de la révolution grecque; qui osera dire que l'immense majorité des Grecs qui y ont pris part n'étaient point des brigands? Constitués enfin en nation indépendante, ils ont escroqué les puissances occidentales, les maisons de banque de l'Angleterre et les armateurs de la Méditerranée ; leur politique extérieure se résume dans l'histoire des brigandages commis en Épire, en Thessalie et en Crète; à l'intérieur, on a vu figurer au nombre des premiers personnages de la cour du roi Othon des brigands avoués, tels que les Grivas (1). Si le roi Othon était forcé de protéger les brigands, les brigands ont voulu montrer au roi Georges qu'ils le protégaient à leur tour. Lors de la dernière tournée que celui-ci fit dans ses domaines, il se vit cerné par une troupe de brigands : c'était une femme nommée Kara-Janina qui les commandait ; elle fit descendre le roi de cheval, l'embrassa maternellement sur le front, et le remit en liberté après avoir souillé la face royale de cette insolente marque d'affection.

(1) Le journal grec *l'Iméra*, dont nous reproduisons quelques extraits à la fin de ce chapitre, rapporte comme un fait authentique qu'en 1867 des ministres et des secrétaires généraux avaient tenu publiquement une conférence fraternelle avec des chefs de brigands, à Skypio.

IV

L'ORGANISATION OFFICIELLE DU BRIGANDAGE, SEULE SOLUTION PRATIQUE DE LA QUESTION GRECQUE.

Les brigands sont donc des hommes politiques en Grèce; aujourd'hui klephtes, demain soldats, capitaines, voire même députés et généraux (le cas n'est pas rare), ils apprécient, comme il convient, l'importance de leur rôle social. Quand ils ont rançonné, détroussé, en partie torturé et quelquefois assassiné une certaine quantité de victimes, ils prétendent jouir en paix de leurs richesses et traitent avec le gouvernement. Un prisonnier important qu'ils tiennent en otage, la promesse d'un coup de main opportun pour un changement de ministère ou pour les élections, leur valent ordinairement une capitulation honorable et parfois honorée. Pourquoi ne seraient-ils point des hommes d'État? Ils ont des relations avec tous les officiers, avec tous les préfets, avec tous les députés, avec tous les ministres par conséquent. Leurs amis sont fort bien en cour. Ils professent les sentiments de la plus irrévérencieuse égalité pour les têtes couronnées. N'ont-ils pas arrêté la duchesse de Plaisance, la première personne de la cour après la reine, au temps d'Othon? N'ont-ils pas

comploté avec ce roi la restauration de l'empire byzantin, et avec son successeur la conquête de la Crète? On sait, d'ailleurs, qu'ils ravagent de temps en temps quelque village turc sur les frontières, et ils se flattent d'avoir délivré la Grèce de la domination ottomane; le pays donc leur appartient.

Aussi les voit-on exercer leur industrie avec une méthode parfaite. Ils ont leur code, leurs soldats, leurs espions, leurs amis. C'est une institution en règle, parfaitement organisée, qu'ils ont établie sur le territoire hellène. Le gouvernement fait semblant de les surveiller et les tolère, à la condition qu'ils ne fassent pas de trop grosses sottises, comme celle de Marathon, par exemple. La population tout entière est de complicité avec eux. Ils sont dans les meilleurs termes avec les gens qui jouissent de quelque aisance. La plaisanterie qu'Edmond About met dans la bouche de son Roi des montagnes n'est pas trop forte quand il lui fait tracer le plan d'une organisation générale du brigandage : « Je devrais avoir le re-
« censement exact de tous les habitants du royaume, avec
« l'état approximatif de leurs biens meubles et im-
« meubles. Quant aux étrangers qui débarquent chez
« nous, un agent établi dans chaque port me ferait con-
« naître leurs noms, leur itinéraire et, autant que pos-
« sible, leur fortune... Si tous ceux qui voyagent dans le
« royaume arrivaient nécessairement dans mes mains, je
« pourrais taxer le passant à une somme insignifiante.
« Que chaque indigène et chaque étranger me donne
« seulement un quart pour cent sur le chiffre de sa for-
« tune, je gagnerai sur la quantité. Alors le brigandage
« ne sera plus qu'un impôt sur la circulation : impôt juste,
« car il sera proportionnel; impôt normal, car il a tou-

« jours été perçu depuis les temps héroïques (1). Vous « me direz qu'aux termes de la constitution, nul impôt « ne peut être établi sans le vote des deux chambres. Ah! « monsieur, si j'avais le temps, j'achèterais tout le sénat; « je nommerais une chambre des députés bien à moi! « La loi passerait d'emblée; on créerait au besoin un mi- « nistère des grands chemins. »

Qui sait? En Chine, des bandes d'escrocs demandent à certains gouverneurs l'autorisation d'exercer discrètement leur métier, pour faire l'éducation des niais et leur apprendre à surveiller leurs poches. En Grèce, on ferait l'éducation des Européens trop candides, et on les renverrait dans leur pays, édifiés sur les inconvénients des libertés à la grecque. La chose serait déjà faite peut-être si Karaiskakis avait pris Athènes; elle se fera sans doute le jour où la Grèce pourra se donner un roi vraiment national. Que sont, après tout, les niais? Une production naturelle encore à l'état sauvage, et que les Grecs élèveraient à une certaine intelligence de l'ordre social.

(1) « Un jour de l'année dernière, dit le directeur de l'École française « d'Athènes, une personne *que je connais* reçut de la montagne, par « l'intermédiaire de certains bergers, une lettre d'un chef renommé. « On lui demandait une somme considérable, moyennant laquelle on « lui garantissait sa sécurité personnelle. Dénoncer le fait n'eût servi « à rien dans un temps où le gouvernement hellénique n'agissait guère « contre les brigands; refuser simplement, c'était se livrer soi-même « aux malfaiteurs et s'exposer à une rançon beaucoup plus forte « et peut-être à quelque chose de pire. On négocia et l'on con- « vint d'une somme de 6,000 francs. C'était peu: la personne la versa « dans des mains inconnues, mais sûres, et elle jouit d'une sécurité « que les Grecs ne possédaient pas. Eut-elle tort? En France et en « Angleterre, oui; en Grèce, non, au moins alors (en 1869), *et j'avoue « qu'à sa place j'en aurais fait autant.* » (Émile Burnouf, *le Brigandage en Grèce*, *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1870.)

On marche tous les jours vers la réalisation de cet idéal. Un correspondant de la *Gazette de Lemberg* nous apprend que les brigands ne sont pas seulement affiliés aux paysans, mais surtout aux nobles, et que le prince Demetrius Soutzo, entre autres, chef de la famille à laquelle le gouvernement doit son avant-dernier ministre de la guerre, a tenu sur les fonts baptismaux plus de soixante enfants de brigands.

Ces messieurs, nous parlons des brigands, ont leur code imprimé dans notre journal *le Sport*, comme de parfaits gentlemen. Il y est dit qu'on coupera les poignets à tout bandit convaincu de trahison. — Il sera fusillé en cas de récidive, et son corps exposé pour la satisfaction de la vindicte publique. — On ne relâchera les prisonniers riches qu'après rançon et serment de ne faire aucune révélation aux autorités. En cas de refus sur l'un ou l'autre point, ils doivent être mis à mort (toujours pour l'exemple). Si la rançon n'est pas intégralement servie, on leur coupera une oreille, qui sera expédiée aux négociateurs comme premier avertissement. Le second avertissement consistera dans l'envoi du cadavre du prisonnier. On n'acceptera point l'axiome *non bis in idem* des codes latins; c'est-à-dire que tout rançonné une première fois pourra être rançonné une seconde et même une troisième, s'il persiste à se faire prendre.—Tout soldat non complice sera fusillé sans pitié.—On payera les frais de retour du porteur de rançon si le solde est intégral.—La maraude est interdite (1). — On fera des offrandes expiatoires aux monastères. —Quant aux femmes, comme messieurs les brigands ont déjà trop de Grecques de toute classe et de toute nuance

(1) On n'appelle pas maraude ce qui est autorisé par le chef de bande.

à leur disposition, on les respectera et on les traitera avec égards. Il est bien entendu que cette dernière clause ne s'applique point aux Turques ni aux Grecques sujettes des Turcs. Le *Moniteur officiel* du 14 mai 1854 nous a appris, en effet, qu'en Thessalie et en Épire des femmes enceintes ont été éventrées et les enfants, tirés sanglants des entrailles maternelles, coupés en morceaux. Les compatriotes ne sont pas mieux traités, quand ils refusent tout ou partie de l'argent qu'on leur demande. Il faut bien rester dans les termes de l'équité.

Le cérémonial des relations de la bande avec la capitale et les autorités a été également l'objet de prescriptions minutieuses. Ainsi que l'a dit M. About, on sait toujours où ces messieurs font élection de domicile. Comment pourrait-on les trouver, lorsqu'on en a besoin pour un coup d'État? Seulement, comme les faveurs et les disgrâces se succèdent d'une manière intermittente, suivant le plus ou moins de pression des puissances occidentales, il est convenu que, pour s'aborder réciproquement, on devra se conformer à un certain ensemble de formalités. Il n'y aurait même rien d'étonnant à ce que chaque officier des troupes royales portât, dans son carnet aide-mémoire, un règlement tout imprimé de la conduite à observer en pareil cas.

Les bandits sont en communication réglée avec les principaux marchands d'Athènes. On tient à cœur de satisfaire ponctuellement à leurs commandes, car les Grecs sont honnêtes avec les voleurs. Il est rare qu'un brigand choisisse ses fournisseurs autre part que dans la capitale ; ce serait de mauvais goût. Ajoutons à sa louange qu'il paye généralement comptant, en bel et bon or, ce qui n'est pas très-commun dans le royaume hellénique.

On conviendra qu'il y a dans ces dispositions, que l'enquête anglaise vient de révéler à propos de la triste affaire de Marathon, une tendance bien marquée vers une constitution officielle du brigandage. Il y a tant d'avocats en Grèce (les marmitons eux-mêmes le sont) que tôt ou tard cette société de voleurs trouvera son moderne Lycurgue. Au fond, les touristes y gagneront, sachant à quoi s'en tenir. On prendra soit ses précautions, soit son argent d'avance, suivant qu'on redoutera ou qu'on désirera les émotions d'une captivité chez les fils de Thémistocle. Pourquoi donc messieurs les philhellènes persistent-ils à nous donner le change? N'eût-il pas été plus sage, connaissant l'incurable passion des Grecs pour le brigandage, de laisser leur état social se régler sur leurs mœurs? Que ne revenons-nous enfin aux leçons de notre bon La Fontaine, et en particulier à celle de l'âne qui veut se rendre agréable à son maître? Peut-être nos clients seraient-ils les premiers à nous dire :

Ne forcez point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

« Brigands nous sommes, brigands nous voulons être; et vous ne vous attirerez que des mésaventures en nous contraignant à essayer de maladroites caresses à l'adresse de votre civilisation occidentale. »

V

AFFAIRE DE MARATHON.

En l'an de grâce 1870, dans les premiers jours d'avril, une société de touristes et de diplomates réunie à l'hôtel d'Angleterre, à Athènes, forma le projet d'accomplir un pèlerinage au champ de bataille de Marathon.

Cette société se composait de lord Muncaster, baron d'Irlande et baronnet de la Grande-Bretagne, de lady Muncaster son épouse, nièce du comte de Scarborough, de M. et M^me^ Lloyd, de leur petite fille Barbe, de M. Herbert, secrétaire de la légation britannique, de M. le comte de Boyl, secrétaire de la légation italienne, et de M. Vyner, petit-fils du comte de Grey.

Toutes ces ladies et tous ces gentlemen étaient de vrais et bons philhellènes, convaincus qu'après le peuple anglais, il n'est rien de si beau sous le soleil que la race hellénique. Deux de ces messieurs s'étaient faits même traducteurs bienveillants d'ouvrages écrits en langue grecque. Les lettres, le philhellénisme, les souvenirs historiques, la curiosité des dames, le ravissement de l'enfant, prêtaient à cette excursion un caractère de fête. On se donna rendez-vous pour le lundi 11 avril, au point du

jour; on conjura le beau ciel de l'Attique de mettre son habit couleur de soleil pour donner plus de lustre à la cérémonie; on fit choix du drogman le plus renommé de la capitale: c'était un Souliote du nom d'Alexander, double titre à la considération des admirateurs de la Grèce antique et moderne.

Lord Muncaster et M. Vyner prièrent toutefois leurs amis les diplomates de s'enquérir auprès du gouvernement grec s'il y avait quelque danger à exécuter leur projet. On les renvoya à l'administration de la police. « Que craignez-vous? leur demanda-t-on. — Rien pour notre compte; mais nous avons avec nous deux dames et un enfant. Si quelques brigands désœuvrés... — Des brigands! interrompit avec une noble indignation le fonctionnaire hellène, apprenez qu'il n'y a point de brigands dans l'Attique. Mais, ajouta-t-il avec un fin sourire, chacun aime à tenir son rang, et nous serons heureux de vous offrir l'appareil d'une escorte. Nous vous donnerons quatre gendarmes. Un seul suffirait, car la justice est souveraine en Grèce jusque sous le tricorne de ses plus humbles mandataires. Les trois autres seront pour l'honneur. — Fort bien! Quatre gendarmes, un drogman, cinq gentlemen suffiront sans doute à garder deux dames. Au besoin, nous invoquerons l'ombre de Miltiade, qui doit hanter les plaines de Marathon. »

Le lundi donc, au soleil levant, deux voitures stationnaient sur la place de la Constitution, devant l'hôtel d'Angleterre. Tous les excursionnistes étaient exacts. Lord et lady Muncaster, MM. Vyner, Herbert et le drogman montèrent dans la première; M. et M^me^ Lloyd, leur petite fille, le comte de Boyl et un domestique s'installèrent dans la seconde. Les équipages partirent au grand

trot, escortés des quatre gendarmes, dont les chevaux rivalisèrent de vitesse avec l'attelage.

D'Athènes à Marathon, la route dite carrossable se déroule sur une longueur de 45 stades. On n'y rencontre guère que le village de Charviti, à 15 stades d'Athènes; passé ce village jusqu'au lieu dit le tumulus de Marathon, on ne voit pas une seule trace d'habitation. Les Grecs ne s'engagent à peupler et à cultiver les environs de leur capitale que quand ils pourront disposer de toute la surface de la Turquie d'Europe.

Le trajet se fit sans accident. On déjeuna fort gaiement sur le tumulus. L'esprit et l'estomac se rassasièrent bien vite. La solitude d'ailleurs était parfaite; au dessert pourtant, elle fut troublée par l'apparition d'une troupe qui causa quelque appréhension. Deux gendarmes allèrent à la rencontre des nouveaux venus; on pensait avoir affaire à des brigands, il se trouva que c'était un détachement de soldats chargés de veiller à la sécurité des touristes.

Il était un peu plus de deux heures de l'après-midi; les promeneurs étaient remontés en voiture. Le drogman Alexander fit approcher le guide du détachement et eut avec lui, en grec, un entretien assez long dont le mystère n'est pas encore éclairci. Le guide prétendit, en effet, qu'il avait insisté, à différentes reprises, pour que les voitures marchassent assez lentement, de manière à ce que le détachement pût renforcer l'escorte; le drogman affirma, au contraire, qu'aucune recommandation de ce genre n'avait été faite. Ce qu'il y out de certain, c'est que pas un des touristes n'eut la moindre connaissance de ces pourparlers.

Les voitures partirent donc au trot, laissant derrière elles le détachement, et escortées seulement des quatre gendarmes. On approchait du relais, lorsqu'aux abords

des Bergeries dites de *Prapa*, des coups de feu partirent des broussailles qui encadrent la route.

Avant que les promeneurs pussent se rendre compte de ce qui venait d'arriver, les deux gendarmes qui marchaient en avant des voitures tombaient baignés dans leur sang.

« Couchez-vous! cria le drogman; faites-vous un abri de la caisse des voitures! »

Il eût été imprudent de s'exposer aux coups d'un ennemi invisible, dont le nombre était attesté, d'ailleurs, par un feu bien nourri. Les voyageurs obéirent. Les deux gendarmes de derrière n'essayant point de résister, les voitures se trouvèrent entourées de brigands. L'instant était décisif; le détachement de soldats pouvait arriver d'un moment à l'autre; le drogman Alexander, qui avait, dit-on, une remise sur l'affaire, pressa les bandits d'emmener ses prisonniers.

« Sortez et sortez vite! cria le chef de la bande, Avraniti.

— Sortez et sortez vite! » répéta le drogman.

Quelques coups de crosse de fusil bien appliqués, le canon de l'arme sous le menton des récalcitrants, un sourire sinistre a l'adresse des dames, il n'en fallut pas davantage aux brigands pour enlever la cargaison.

« En fin de compte, dirent MM. Vyner et Herbert, ce sont les fils de Miltiade.

— Tout ce que vous voudrez ! ajoutèrent M. et M^me^ Lloyd, pourvu qu'on ne fasse pas de mal à notre chère enfant.

— Il n'y a rien à risquer, dit le drogman, sinon un séjour pittoresque dans les montagnes et une rançon. Mais il faut se hâter, autrement les brigands se mettron en colère. »

On se hâta donc. Pour aller plus vite, M. Lloyd emporta sa fille Barbe dans ses bras. Lady Muncaster, qui voulait jouir de la scène, essaya un monologue. Comme elle s'arrêtait pour juger de l'effet, un coup de bâton lui rappela qu'on jouait la tragédie pour de bon. Au même moment, le détachement des soldats grecs rejoignait l'arrière-garde des bandits. Les coups de fusil roulaient, chacun tirait sa poudre aux moineaux ; tant tués que blessés, il ne resta sur le terrain que les deux malheureux gendarmes qui avaient été sacrifiés dès la première attaque. Le premier, Panagiotti, était mort ; l'autre ne valait guère mieux.

Lord Muncaster, flegmatique et philosophe, discutait *in petto* les risques et les chances de la situation. MM. Vyner et Herbert s'avisaient, pour la première fois peut-être, de soupçonner qu'il y avait quelques restrictions à apporter à leur admiration pour les fils de Thémistocle ; le comte Boyl enrageait, comme tout bon Italien doit le faire en pareil cas ; la petite Barbe pleurait à fendre l'âme. Un moment les bandits eurent l'idée de l'arracher des bras de M. Lloyd pour lui casser la tête contre un rocher. Ils comprirent toutefois qu'une lutte s'engagerait avec le père et la mère, et, comme le temps était précieux, ils s'abstinrent de toute violence sur l'enfant. Quant à lady Muncaster, elle ne souffrait pas seulement du coup de bâton : un des bandits lui avait arraché, sans respect pour sa personne, et en cassant le cordon sur la chair, un collier de velours portant une croix en perles. L'opération avait été si brusque, qu'elle faillit l'étrangler.

Cette scène s'accomplissait au pas de course, au milieu de hurlements et de menaces, à travers les pierres, les ronces et les broussailles, dans les fourrés les plus épais.

Les bottines des voyageuses étaient en lambeaux ; Barbe pleurait toujours ; son père la serrait entre ses bras, essayant de la faire taire pour éviter un nouveau malheur. Dans cette douloureuse marche, M. et Mme Lloyd, occupés de leur fille, étaient les moins accablés.

On arriva enfin au terme de ce calvaire, c'est-à-dire sur le sommet de la montagne (le Pentélique ou une de ses succursales). Les brigands formèrent un cercle, leurs prisonniers au milieu, Alexander servant d'interprète.

« Ces messieurs, dit le drogman en saluant les bandits, savent à qui ils ont affaire. Ils connaissent vos noms et qualités, ils savent que vous êtes de grands personnages. La Grèce est pauvre ; les puissances occidentales sont bien dures pour les descendants des anciens klephtes. Leurs prétentions, d'ailleurs, sont modestes : ils se contenteront de cinquante mille livres sterling.

— Un million deux cent cinquante mille francs, dit le comte Boyl.

— Une bagatelle ! à peine sept mille livres sterling par personne, sans compter l'enfant et le domestique. Un chiffre inférieur serait déshonorant pour d'aussi nobles personnages.

— Évidemment, dit lord Muncaster.

— Ce n'est pas tout, ajouta le drogman.

— Il y a d'autres conditions ? fit lord Muncaster, alors je me rétracte.

— Prenez garde ! interrompit lady Muncaster, ces messieurs ont des arguments...

— Je le crois, fit lord Muncaster ; mais je suis membre du gouvernement anglais ; ces gentlemen, en leur qualité de secrétaires de légation, sont à peu près les maîtres du gouvernement hellénique ; de plus, M. le comte Boyl jouit

d'une grande influence auprès du gouvernement italien. L'affaire me semble très-grave.

— Les klephtes n'en doutent point, reprit le drogman. Mais puisqu'ils ont tant de gouvernements entre les mains, ils veulent en profiter pour être réintégrés dans leurs droits civils et politiques. Ils réclament une amnistie pleine et entière pour tous les faits qui pourraient leur être imputés.

— Une amnistie et cinquante mille livres sterling, c'est trop. »

Le drogman consulta les bandits.

« On tient expressément à l'amnistie, dit-il enfin, et, pour l'obtenir, on fera quelques sacrifices. La rançon pourrait être réduite à trente-deux mille livres.

— Eh! bien, dit lord Muncaster, si vous voulez obtenir quelque appui de nos amis, il faut d'abord renvoyer les dames et la petite demoiselle; il restera bien assez d'otages. Ces dames, d'ailleurs, ne sont pas d'un tempérament à supporter vos abominables expéditions à travers champs; elles peuvent gêner notre retraite, permettre aux soldats grecs de nous rejoindre, et déterminer un conflit dont les suites seraient aussi funestes pour nous que pour Messieurs les bandits. Rentrées à Athènes, au contraire, elles précipiteront de toute leur influence l'issue des négociations. »

Ces considérations pleines de sagesse, exprimées avec le sang-froid britannique, eurent un plein succès. Il était alors sept heures du soir; les bandits renvoyèrent lady Muncaster et M^me^ Lloyd, le domestique du comte de Boyl fut chargé d'emporter l'enfant; et les deux gendarmes, trop pauvres pour payer rançon, se virent chargés de servir de guides à la petite caravane.

En leur qualité de représentants de l'autorité, de l'ordre et de cette déesse qui pèse tout dans ses balances et ne tient compte que du poids, les représentants de la justice étaient porteurs d'une note ainsi conçue :

« Monsieur le ministre de la guerre,

« Nous avons pris les lords. Arrêtez partout les pour-
« suites, ou nous fusillons les prisonniers. Nous accordons
« trois jours pour toucher la rançon des lords, qui est
« fixée à 50,000 livres sterling. »

Ainsi, ces nobles klephtes, après être tombés d'accord sur 32,000 livres, en réclamaient 18,000 de plus par voie indirecte. « Car, disent les philhellènes, les brigands « grecs observent leurs engagements avec une scrupu-
« leuse loyauté. »

Les prisonniers restés au pouvoir des bandits étaient donc au nombre de six : lord Muncaster, MM. Vyner, Lloyd et Herbert, le comte de Boyl, le drogman Alexander; en tout six hommes.

On marcha pendant toute la nuit à travers les montagnes. Le mardi, dans la matinée, on s'arrêta au bord d'un torrent desséché. Les klephtes, qui, suivant l'assertion des philhellènes, se sont sévèrement interdit toute maraude, firent rôtir quelques moutons qui s'étaient trouvés sans doute sans propriétaires et s'étaient voués en holocauste à la *grande idée*. On jeta aux prisonniers les intestins de ces patriotiques animaux. Heureusement, ils purent mâcher quelques bouchées de pain noir et avaler quelques gorgées d'eau croupie. Ce fut toute leur nourriture pendant quarante-huit heures.

On se remit en marche jusqu'au soir. Depuis longtemps déja les soldats avaient cessé toute poursuite. Quand la nuit fut venue, on tint conseil.

« Mylord, et vous Messieurs, dit le drogman Alexander, nos illustres hôtes les klephtes trouvent que la rançon est bien longue à venir. Les dames ne se hâtent point; il se pourrait bien qu'elles eussent la douleur de perdre leurs maris.

— Parbleu! répartit le comte de Boyl, si nous nous sauvons si vite, comment voulez-vous que la rançon nous rejoigne?

— On sait toujours où nous sommes.

— Ces messieurs, fit observer lord Muncaster, doivent savoir que la signature de nos dames n'a point cours dans les maisons de banque sans la procuration de leurs maris. Il faudrait que nous fussions avec elles pour réaliser la somme promise.

— Fâcheux! fit le drogman Alexander. En Orient, ce sont les dames qui portent avec elles toute la fortune de l'époux. Nous voilà donc condamnés à être fusillés.

— Fusillés, soit, dit M. Lloyd; mais cela ne nous rapportera rien de bon ni aux uns ni aux autres.

— Dieu sauve la reine! chanta M. Herbert. Sa Majesté saura bien nous venger. »

Le drogman Alexander conféra quelque temps avec les brigands.

« Quel est celui d'entre les gentlemen qui a le plus de crédit? demanda-t-il enfin.

— Moi, répondit lord Muncaster. ., et pourvu qu'on veuille se contenter de vingt-cinq mille livres sterling.

— Si vous étiez libre, vous chargeriez-vous d'expédier cette somme sur-le-champ?

— Sans doute.

— Ces messieurs tiennent d'autant plus à une amnistie, que la rançon sera réduite de moitié. Vous croyez-vous en état d'obtenir cette amnistie?

— Assurément.

— Mais il y a un article de la dernière constitution qui s'y oppose.

— Qu'appelez-vous la constitution? dit lord Muncaster. Est-ce qu'il y a chez vous une autre constitution que la loi du plus fort? La constitution grecque n'est qu'un cahier de papier. Suivant la circonstance, on en fait des bourres à fusil ou des cocottes.

— Allez donc chercher les 25,000 livres avec l'amnistie; et que la panaggia (1) vous conduise. »

La panaggia se présenta sous la forme d'un berger qui conduisait une charrette. Lord Muncaster serra la main de ses amis.

« Soyez tranquilles, dit-il, je suis sûr de la rançon et de l'amnistie.

— Pourvu, dit le comte de Boyl, que vous fassiez nos affaires sans consulter les Grecs. »

Lord Muncaster partit. Le lendemain matin, il était à Athènes. Son premier soin fut d'envoyer des vêtements et des aliments aux prisonniers. Le temps était tourné à la pluie, et ces secours étaient pressants. Il vit ensuite M. Erskine, représentant d'Angleterre, qui intima au gouvernement l'ordre de suspendre toute poursuite, attendu que la rançon était en route.

« Et de combien est-elle, cette rançon? demandèrent les ministres.

(1) Nom de la vierge.

— De 25,000 livres.

— 25,000 livres à des bandits, quand le gouvernement n'a pas le sou! Ils ont l'argent mignon, ces Anglais; sans compter qu'après avoir payé, ils nous demanderont restitution. Qu'en pensez-vous, compères?

— Ce que nous en pensons est bien simple. Il faut confisquer la rançon chemin faisant, et faire délivrer les prisonniers par des soldats dévoués. De cette façon, nous garderons tout, et nous n'aurons rien à restituer. Lord Muncaster s'entendra avec son banquier comme il pourra.

— Et qui se chargera d'exécuter ce coup de maître?

— Moi! » dit le ministre de la guerre, le général Soutzo, des princes Soutzo.

Grâce à cet admirable plan, les porteurs de rançon et les soldats grecs, commandés par le colonel Théagénis, se trouvèrent le même jour en face des bandits.

Le colonel Théagénis connaissait parfaitement ces messieurs, c'est du moins ce qui résulte de l'enquête faite plus tard sur cette déplorable affaire. Il entra donc en pourparlers avec les brigands. Ce qui se dit à ce moment est resté un mystère. Quand il revint au camp, sa seule réponse fut :

« Les brigands sont intraitables.

— Mais, repartirent les délégués de lord Muncaster, nous apportons la rançon.

— Ils veulent l'amnistie.

— Eh bien! accordez-la.

— Le gouvernement s'y refuse : il ne peut violer la constitution.

—Belle raison. Dites alors aux brigands que nous avons là un vaisseau tout prêt pour les transporter où ils voudront, eux et l'argent. »

Le colonel Théagénis murmura quelques paroles dont le sens échappa complètement à ses interlocuteurs.

« Que dites-vous?

— Je dis, répliqua-t-il, que les brigands ont trop de dignité pour accepter un compromis. Il leur faut l'amnistie ou rien.

— Et vous ne voulez pas la leur accorder? Prenez garde aux conséquences.

—Bah! nous aurons les prisonniers, et ils n'auront pas l'amnistie. Laissez-moi manœuvrer. »

Il manœuvra si bien, le colonel Théagénis, que les brigands, se voyant entourés de soldats dans le hameau d'Oropos, déclarèrent qu'ils allaient s'ouvrir un passage de gré ou de force.

« De gré, ce ne sera pas du mien, dit le colonel Théagénis. De force, si vous pouvez.

— De force alors, mais nous vous prévenons qu'à chacun de nos hommes frappés, un de nos prisonniers tombera mort.

— Bon! fit le colonel, les morts ne payent pas de rançon. »

Le maladroit ne pensait pas aux demandes d'indemnité que chaque meurtre allait provoquer de la part des légations.

Il y eut alors une atroce mêlée. A chaque bandit frappé, un des prisonniers tombait percé de balles ou de coups de couteau. Seul, le drogman Alexander parvint à s'échapper.

La majeure partie des brigands s'était enfuie à travers les montagnes, laissant six cadavres sur le terrain.

Le colonel Théagénis fit couper les têtes des six cadavres, et les rapporta triomphalement à Athènes.

A la nouvelle de ce qui venait de se passer, le conseil des ministres tomba dans le plus violent désespoir.

« Malheur! trois fois malheur! s'écrièrent en chœur les compères. Pour chacun des prisonniers tués on va nous réclamer le prix qui aurait suffi à la rançon de tous ensemble. Voilà un joli coup. C'est vous, prince Soutzo, qui vous êtes rendu responsable de cette affaire.

— N'est ce que cela? repartit le ministre de la guerre, voilà ma démission. Le beau métier que le mien! Je commande en tout à cinq ou six quarterons de guerriers. Il faut que je recrute des sapeurs-pompiers, des gendarmes et des douaniers pour faire faction à la porte du palais royal et de mon propre ministère. J'en appellerai aux journaux. Je dirai que si nous avons tant de brigands, c'est parce que nous y trouvons tous notre compte; je dirai que ce sont les Anglais qui ont ouvert les bagnes; enfin je dirai que les bandits sont Turcs et que vous n'êtes que des imbéciles. Adieu! chers collègues, me voilà simple citoyen, riche, influent dans le journalisme. Je m'en tirerai toujours, à vos dépens; et les philhellènes me donneront raison. A Grec, Grec et demi. Bonsoir. »

Ici, cher lecteur, finit l'épisode. Si Dieu vous prête vie, les journaux vous en apprendront bien d'autres. Car bien que nous ayons dit la vérité et rien que la vérité, nous n'avons pas dit toutes les vérités. Nous n'avons fait que trouer les masques, il appartient au temps de les faire tomber.

VI

DÉPOSITION DU JOURNAL L'*IMÉRA*.

On pourrait croire que, pour les besoins de notre démonstration, nous avons exagéré certains traits et fait ressortir plus vivement les couleurs sombres. Voici quelques extraits d'un article de l'*Iméra* qui témoigneront que nous sommes resté en deçà de la vérité.

L'*Iméra* est un journal grec publié à Trieste par quelques vrais patriotes de bon sens, gens malheureusement trop rares en Grèce, et qui croient sincèrement à la possibilité de la régénération de leur pays par des mesures héroïques. Ceux qui voudront lire l'article tout entier le trouveront traduit en français dans le journal *le Nord* du 31 mai 1870.

« Les récents événements de la Grèce nous ont profondément attristés, mais non surpris. Depuis longtemps nous voyions et nous disions que les choses marchaient vers une crise certaine, sans pouvoir toutefois préciser si la crise devait venir d'en haut, d'en bas ou du dehors, par le roi, par le peuple ou par les puissances. Mais la divine Providence a voulu démontrer que la honteuse comédie jouée depuis quatre ans en Grèce par nos soi-disant

hommes politiques ne méritait pas un meilleur dénoûment que le poignard d'une bande d'assassins, un meilleur *Deus ex machinâ* qu'Arvaniti. Les vingt-deux brigands qui ont déshonoré Marathon ont mis la dernière pierre à l'énorme édifice des illégalités, des trahisons et des licences qu'avaient élevé, par la sueur et le sang du peuple, ceux qui tiennent en Grèce le premier rang par la position sociale, le dernier par l'honnêteté et la vertu !

« ... La première plaie de la nation fut le mensonge : le mensonge au peuple, le mensonge au roi, le mensonge à l'Europe, le mensonge à nous-mêmes. Nous portions un masque perpétuel. Les bons citoyens osaient à peine confier à l'oreille d'un ami intime la triste vérité. Mais dans les journaux et dans les Chambres retentissait toujours l'éloge des libertés publiques, de la décentralisation et des autres cadeaux désastrueux de la Constitution anarchique de 1864. Intérieurement tous maudissaient ce monstre ; mais ceux qui exploitaient la Constitution ne pouvaient souhaiter ni son abolition ni sa révision. Un tel héroïsme eût été presque un suicide. Il ne faut donc pas s'étonner si quand une ou deux fois l'*Iméra* a osé dire que la Constitution devait dormir, comme ont dormi, sous Agésilas, les lois de Lycurgue, les faux patriotes se sont jetés sur nous et nous ont accusés de vouloir l'humiliation du peuple et de servir l'ambition de la cour...

« ... Nous, à qui il est parfaitement indifférent que le ministère se maintienne ou tombe, nous dirons la vérité nue, en imposant silence aux pensées secondaires qui nous faisaient étouffer, pendant des mois entiers, l'explosion de notre indignation patriotique. Les expressions modérées, les sous-entendus, ne sont plus de saison. Il

est temps de dire rudement aux Grecs : « Vous n'êtes pas « encore mûrs pour un tel genre de liberté. La souverai- « neté nationale, les formes parlementaires, les luttes de « l'opposition contre le gouvernement, la liberté de la « presse, la responsabilité ministérielle, l'autonomie « communale, sont en Grèce des mots vides de sens, ou, « ce qui est encore pis, de beaux masques qui cachent « mille abus et mille licences. Tant que vous ne parvien- « drez pas à vous débarrasser des députés, et des mi- « nistres qu'ils font et défont, ainsi que de tous les au- « tres produits de nos prétendues libertés publiques, « vous ne devez espérer aucune amélioration, aucun « progrès. Préparez-vous, au contraire, à des malheurs « plus grands, à la pourriture graduelle, et enfin à une « perte certaine ! »

« Comment donc, dira-t-on, vous n'aimez pas la liberté ? Qui peut s'imaginer chose pareille ? Mais est-ce qu'en Grèce nous demandons l'abolition de la liberté ? Comment peut-on demander l'abolition d'une chose qui n'a jamais existé ? Ce qui existe est un chaos que l'on appelle *liberté* par convention. Nulle part, il est vrai, nous ne voyons le despote, mais où est la liberté ? Est-ce qu'il est libre le paysan que les brigands dépouillent, torturent, massacrent, et que les détachements militaires oppri- ment ? Est-il bien libre le bourgeois qui passe sa vie enfermé dans sa maison comme dans une prison, et laisse le premier venu jouir du fruit de ses sueurs, n'osant pas aller les cueillir lui-même ? Étaient-ils libres ces pauvres habitants de Kyriaki, dont les brigands ont coupé le nez et les oreilles, parce qu'ils avaient osé dénoncer leurs compagnons ? Est-ce que l'Acarnanie et la Phthiotide sont des provinces libres ? Enfin est-ce qu'ils étaient les hôtes

d'un pays libre : Herbert, Loyd, Viner, Boyl, les quatre victimes du plus libre citoyen de la Grèce, d'Arvaniti? Si c'est là ce que vous appelez la *liberté*, donnez-nous, au nom de Dieu, le plus tôt possible, l'esclavage, donnez-nous la liberté de vivre, avant de nous donner la liberté de nous gouverner!

« ... Ayant tout singé, nous avons aussi singé les partis politiques. Ceux qui ont passé leur vie à méditer sur le régime parlementaire doivent venir en Grèce pour voir où peut conduire la lutte salutaire et nécessaire entre le gouvernement et l'opposition. Ce qui, en d'autres pays, est une noble émulation et un contrôle mutuel, chez nous est devenu une fureur aveugle et presque une guerre civile. En Angleterre et en Belgique, les attributs des chefs de partis sont la naissance, la gloire, les dons de l'intelligence et de la parole ; chez nous, ce sont l'audace, l'effronterie, le manque de conscience et le gaspillage des deniers publics. L'opposition qu'on fait en Grèce, ce n'est pas celle de Disraeli à Gladstone, mais celle de Catilina au Sénat romain.

« Chez nous l'opposition est un véritable assaut, et le gouvernement le pillage d'une ville conquise. Les libres citoyens de Belgique et d'Angleterre sont partagés en deux grands partis, en libéraux et en catholiques, en tories et en whigs; mais la Belgique est une et l'Angleterre est une. Nous, plus progressifs aussi en cela, nous avons fait trois Grèces : la Grèce de M. Boulgaris, la Grèce de M. Coumonduros et la Grèce de M. Deligiorgis. Ce n'est point une plaisanterie, c'est une triste vérité. Oui, quand ces trois hommes d'État montent à tour de rôle au pouvoir, ils ne traitent comme compatriotes que leurs partisans. Les deux autres partis ne sont que des fiefs.

Les vainqueurs fêtent la victoire par des orgies impunies, et les vaincus courbent la tête et attendent la revanche. Loin de nous la pensée que ces chefs de partis soient privés de toute bonne intention et surtout de patriotisme.

« Les seuls vraiment heureux citoyens de la Grèce sont les députés. Ce sont de vrais dictateurs, et leur premier sujet est le roi Georges. Le gouvernement est leur humble serviteur : il est obligé de contenter toutes leurs obligeances illégales. Combien votent selon leur conscience? Cinq ou dix. Et les autres? Selon les largesses que distribue le pouvoir, ou les espérances qu'offre l'opposition. Dans aucune Bourse d'Europe on ne « fait tant d'affaires » que dans la Chambre d'Athènes. On doit rassasier tous les parents et, s'il est possible, tous les électeurs de chaque député. A eux le budget de l'État et le service public! Toutes les fonctions provinciales doivent inévitablement venir aux mains du parti triomphant; et tous les partisans du parti contraire doivent être proscrits. Pauvres gens! Ils ne perdent pas seulement leurs places, mais ils sont imposés illégalement; ils sont jetés en prison; ils sont obligés d'héberger les détachements militaires; et, ce qui est encore plus terrible, ils ne trouvent pas de justice devant les tribunaux.

« Toutes les autorités obéissent médiatement ou immédiatement aux ordres du député. Si l'on cherche la source de toutes les misères de province, on arrive inévitablement à la Chambre. Qui protége le brigand, qui a des parents influents ou qui peut influencer par des menaces les électeurs? le député! Qui donne asile au malfaiteur, qui le protége devant le tribunal, qui lui donne, après la condamnation, la grâce royale? le député! Qui conserve à leurs places les militaires accusés par leurs supérieurs de

s'entendre avec les brigands? le député! Qui paralyse la hiérarchie du service, la discipline de l'armée, l'impartialité de la justice? le député! Partout enfin où il y a quelque chose de pourri, on voit la dent de cet insecte.

« Nous nous étonnons ensuite que, dans la Grèce continentale, la loi ait perdu toute vigueur, et que les brigands soient devenus une véritable puissance, ayant un code qui leur soit propre, des correspondances, des agents, des exigences politiques et, qui sait? peut-être un sceau! Nous nous étonnons de ce qu'ils ont osé teindre du sang innocent les portes de notre capitale; mais ils connaissent aussi bien que nous l'histoire de la Grèce, et beaucoup mieux que nous l'histoire du brigandage grec. Ils demandaient l'amnistie, ils demandaient la formation d'un tribunal exceptionnel en leur faveur. Qu'est-ce que cela prouve? Que ceux pour qui surtout la loi devrait être un épouvantail perpétuel ont la conviction profonde que la loi est tout à fait une moquerie, un véritable jouet des passions de parti. Toute loi, une fois violée, cesse d'être valide; et M. Arvaniti, malgré toute sa modestie, ne se croyait en rien inférieur aux Pallicares des montagnes, avec qui des ministres et des secrétaires généraux ont tenu une conférence fraternelle à Stylis en 1867. La condamnation des quatre étrangers a été signée alors à Stylis, non aujourd'hui à Oropos. »

VII

MORALITÉ.

On lit dans les journaux du mois de juin 1870 :

« Un écho de Marathon :

« Le général Smolensk traque les brigands et met leurs têtes à prix.

« Tous les jours les paysans lui en apportent pour toucher la prime; mais, depuis quelque temps, on est obligé de vérifier avant de payer, parce que les paysans n'étaient pas assez sincères dans leur besogne...

« Ils tuaient tout ce qu'ils trouvaient, n'importe qui! brigand ou non, cela ne leur faisait rien... c'était une tête! (1) »

« Je conseille fort à la police grecque, dit M. Robert de Lizy (2), de cesser ses persécutions, si elle ne veut arriver promptement au dépeuplement du royaume hellénique.

« Dans le pays de Périclès et d'Alcibiade, un paysan

(1) *Gaulois* du 14 juin.

(2) Journal *le Soir*, du 24 juin 1870.

va voir passer un voyageur sur la grande route, à la tombée de la nuit, avec autant de facilité qu'en France un braconnier affûte un lapin, au coucher du soleil.

« Grattez le premier Grec rural venu, et vous trouverez un brigand de Marathon peut-être, et un brigand ordinaire probablement. »

Le procès des sept brigands arrêtés à la suite de l'affaire de Marathon a été jugé à Athènes le 21 mai 1870. S'il ne s'agissait d'un pays tel que le petit royaume, on ne devinerait point le système que les accusés ont adopté pour leur défense. *La Grèce*, feuille ministérielle, nous le fait connaître dans sa cynique naïveté.

« Les accusés, dit-elle, ont fait observer à M. le prési-
« dent que, pour leur part, ils n'attaquent jamais les
« soldats, tandis que ces derniers les harcellent, les
« poursuivent, leur tendent des embûches et des embus-
« cades, tirent sur eux chaque fois qu'ils les rencon-
« trent, et, ce qui est pis, cherchent à leur *ôter le pain de*
« *la bouche* en leur enlevant leurs prisonniers. Cela étant,
« *ils se croient en état de légitime défense* en repoussant
« des agressions qu'ils ne provoquent jamais et, au be-
« soin, *en tuant les prisonniers, pour apprendre à leurs*
« *persécuteurs à se tenir tranquilles et à ne pas les gêner*
« *dans l'exercice de leur profession.* »

Voilà bien le mot de la fin ; il n'en fut jamais de plus caractéristique, et nous remercions *la Grèce* de nous l'avoir fourni.

RÉCAPITULATION.

Ce que nous avons affirmé dès le début de ce livre, nous pouvons le répéter ici avec l'autorité de témoignages irrécusables.

Nous n'avons pu qu'effleurer le sujet et choisir, entre des milliers de textes, quelques citations caractéristiques auxquelles nous ne croyons pas inutile de renvoyer le lecteur.

On remarquera que presque toutes ces citations sont empruntées aux auteurs grecs ou aux écrivains qui se sont montrés les plus ardents défenseurs des Grecs.

Ainsi, en ce qui concerne le brigandage :

Thucydide témoigne qu'il a été honoré de temps immémorial en Grèce (Voir page 8) ;

L'histoire romaine confirme ce témoignage jusqu'aux premiers jours de l'ère moderne ;

M. Villemain (page 289) atteste que le brigandage a survécu à la prise de Constantinople par les Turcs ;

Le général Pellion (p. 329) nous montre, au réveil de la nationalité grecque, le pillage poussé aux derniers et aux plus incroyables excès.

L'affaire de Marathon nous laissera-t-elle quelques doutes sur ce vice social particulier aux peuples de l'Hellade, et l'Europe doit-elle attendre, après les révélations de M. E. Burnouf (p. 388 et 389) et celles du journal grec l'*Iméra* (p. 418 à 423), que quelque confirmation plus sinistre encore vienne les dissiper?

En ce qui concerne les traditions historiques des Grecs :

Thucydide démontre que la guerre de Troie et les guerres médiques ne sont que des mystifications (p. 7, 9, 10); son histoire de la guerre du Péloponèse est un tableau pris sur le vif de l'incapacité politique et militaire des Grecs ;

Voltaire a fait ressortir l'absurdité de ces traditions (p. 15).

Nous avons, nous-même, éclairé d'une lumière nouvelle l'insignifiance des conquêtes d'Alexandre (p. 40 à 43).

En ce qui concerne les traditions politiques :

M. Troplong (p. 19 et suivantes) a établi que le gouvernement d'Athènes était à la merci des caprices de la plus vile populace;

Thucydide, Xénophon, Aristophane et Théophraste (p. 19 à 24) confirment cette assertion par des dépositions accablantes ;

Les mêmes auteurs nous démontrent que Sparte, au plus beau temps de sa gloire, présentait tous les vices d'un bagne où les deux sexes auraient été réunis (p. 27 à 32).

Pour donner une idée de l'anarchie qui désola la Grèce

au temps le plus vanté de son histoire, nous avons invoqué le témoignage de Thucydide (p. 16, 27, 35, 36 et 37).

Nous avons fait ressortir la désastreuse influence que les Grecs ont exercée sur les Macédoniens, sur les Romains, sur les pays soumis à la domination de l'empire d'Orient. Procope, Montesquieu et Gibbon (p. 196 à 200) nous révèlent les effroyables désastres que l'empire de Justinien fit peser sur l'humanité; et les derniers temps du Bas-Empire présentent le tableau le plus épouvantable des infamies, des vices et des crimes que l'histoire ait jamais enregistrés.

Villehardouin, Joël et Phranzès (p. 213 à 217) nous apprennent que les Grecs avaient mérité, à la fin du moyen âge, des châtiments bien autrement terribles que ceux dont la Providence se préparait à frapper leur race.

En ce qui concerne les titres des Grecs modernes à la succession des bénéfices usurpés par les Grecs de l'antiquité, nous avons établi avec Fallmerayer, avec Constantin Porphyrogénète, avec les statistiques enregistrées par le *Journal officiel* (p. 226 à 232). qu'à la fin du moyen âge il n'existait plus de vrais Grecs en Grèce, mais seulement un ramassis d'aventuriers, rebut de tous les peuples.

Phranzès, Chalcondyle, La Guilletière, et après eux M. Villemain lui-même (p. 251 à 256), témoignent que la Grèce n'a joui d'une espèce de prospérité que sous la domination ottomane;

M. Villemain (p. 258, 259) nous a édifié sur le patriotisme des Grecs à cette époque; le même auteur et l'écrivain grec Rizo nous ont prouvé eux-mêmes (p. 274, 275) jusqu'à quel point ils s'étaient avilis;

Voltaire, Montesquieu et Lamartine ont joint l'auto-

rité de leurs témoignages à celle des auteurs que nous venons de citer, pour attester que les Grecs ne trouvèrent jamais, même parmi eux, des chefs aussi tolérants que les Turcs (p. 272 à 288).

En ce qui concerne l'émancipation de la Grèce moderne, Voltaire, Hypsilanti, Byron, M. Soutzo, M. Villemain, tous les documents diplomatiques (p. 297 à 315), ont établi qu'elle n'avait d'autre origine et d'autre point d'appui que les machinations de la politique russe;

Les historiens de la guerre de l'indépendance, et à leur tête MM. Tricoupi et Raffenel (p. 316), nous ont montré à quels excès de férocité les Grecs s'étaient portés en revendiquant leur affiliation à la civilisation occidentale;

Les dépositions de Capo-d'Istria, du général Pellion, du *Moniteur officiel* (p. 402), des journaux hellènes eux-mêmes (p. 323 à 343), nous ont édifié sur la valeur du royaume issu de cette révolution; la guerre de Crimée, l'insurrection crétoise et les événements contemporains ont complété ces enseignements.

A ce tableau historique il faut ajouter l'examen des autres titres de la Grèce à la reconnaissance de l'Occident, faire ressortir l'incompatibilité de l'esprit grec avec l'esprit latin, démontrer qu'il n'a rien fait pour le genre humain, et établir qu'il sera, si on ne le répudie complétement, la source des maux les plus redoutables qui puissent menacer le développement de notre civilisation.

Ainsi Caton l'Ancien (p. 133) et Pline (p. 143) ont signalé depuis longtemps que l'esprit grec portait en lui-

même des germes de dissolution et de mort pour toute société, si robustement constituée qu'elle fût;

Nos hellénistes modernes, MM. Egger et Vinet en tête (p. 247, 248), témoignent eux-mêmes que notre civilisation française s'est développée à l'écart de toute influence de l'enseignement grec.

En ce qui concerne la philosophie grecque :

Plaute, Térence, Caton, Horace, l'exemple de Brutus (p. 140 à 163), l'histoire du règne de Marc-Aurèle (p. 185), nous en font apprécier la valeur;

Le grand chancelier Bacon et M. Barthélemy Saint-Hilaire (p. 49 à 52) ont établi d'une manière irrécusable que cette philosophie n'était qu'un plagiat inepte de doctrines léguées par des civilisations antérieures, et qu'il en était de même pour l'invenn du langage et de l'écriture (p. 93).

En ce qui concerne les beaux-arts :

Platon (p. 65) nous apprend que, bien longtemps avant qu'il existât des Grecs, les Égyptiens avaient réalisé en peinture, en architecture et en sculpture, des progrès auxquels les Grecs n'ont rien ajouté;

M Quatremère de Quincy, appuyé sur l'étude attentive des descriptions de Pausanias (p. 69, 70), a révélé à l'Europe étonnée que les merveilles de la sculpture grecque n'étaient en réalité que des poupées colossales;

M. Charles Blanc (p. 72, 73) a retrouvé dans les statues égyptiennes le canon esthétique des statues grecques;

M. Beulé lui-même (p. 71) nous a mis en garde sur la valeur de l'authenticité des statues antiques les plus célebres.

En ce qui concerne les sciences :

Le *Journal des Savants*, Francœur, Arago et Biot (p. 103 à 113), nous ont révélé la profonde ignorance et les maladroits plagiats des Grecs de l'antiquité.

En ce qui concerne la religion des Grecs :

Aristophane (p. 60) la répudie comme un tissu d'extravagances et conclut à l'athéisme ;

Diodore de Sicile, Diogène, Théodoret, Origène, MM. Raoul-Rochette, Letronne et Maury (p. 86 à 91), prouvent, volontairement ou involontairement, qu'elle cherchait sa sanction dans l'accomplissement des pratiques les plus honteuses et les plus sanglantes ;

Démocrite et Pline (p. 142), Juvénal (p. 143), Phranzès (p. 217), MM. Villemain (p. 241) et Tricoupi (p. 300), nous montrent jusqu'à quel point ont été poussés la superstition et le charlatanisme des Grecs.

En ce qui concerne l'horreur des Grecs pour le travail, Platon, Aristote et Plutarque (p. 121, 123) nous apportent des témoignages accablants ;

Champollion-Figeac (p. 120), et avec lui la philosophie moderne, attestent que tous les arts industriels étaient connus avant eux.

En ce qui concerne la morale publique et privée des Grecs, il faut se renseigner auprès de M. Troplong (p. 29), auprès d'Aristophane, de Xénophon et de Platon (p. 56, 63), auprès de M. Paul Rousselot (p. 123), auprès de Macrobe et de Juvénal (p. 142, 144).

Ainsi voilà le peuple auquel on a prétendu commettre,

de gaieté de cœur, la plus grande mission qui puisse incomber à des sociétés contemporaines : la civilisation de l'Orient et sa complète réconciliation avec l'Occident.

Cette mission résume tout l'avenir de l'humanité, et ce serait la trahir odieusement que de charger la Grèce de la remplir.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION. . . . . 1 à 6

PREMIÈRE PARTIE.

LA GRÈCE ANTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.—*Histoire politique et militaire.*—I. Temps héroïques. — II. Guerres médiques. — III. État de la Grèce après les guerres médiques. — IV. La démocratie d'Athènes.—V. Le communisme de Sparte. — VI. Guerre du Péloponèse.—VII. Conquêtes d'Alexandre.—VIII. Résumé. . . . . 7 à 45

CHAPITRE DEUXIÈME. — *Influence de la Grèce sur le développement moral de l'humanité.*—I. Si la philosophie grecque est originale. — II. Dépravation des mœurs. — III. La famille. — IV. La sculpture grecque ; préjugés qui en consacrent la gloire. — V. Architecture. — VI. Peinture. — VII. Bizarreries de la musique grecque. — VIII. La danse antique; ce qu'en ont fait les Grecs. — IX. La religion ; couronnement de la société grecque; obscénités; sacrifices humains . . . . . 47 à 92

Pages.

Chapitre troisième. — *Sciences et lettres.* — I. Origine du langage et de l'écriture en Grèce. — II. Si les mathématiques ont été acclimatées sur le sol hellénique. — III. Ignorance des peuples de l'Hellade en matière d'astronomie. — IV. Physique, chimie, météorologie, géologie. — V. La médecine grecque; Hippocrate n'est qu'une personnification des doctrines médicales de l'Orient. — VI. Horreur des Grecs pour tout travail manuel; toutes les industries étaient connues avant eux. — VII. La littérature grecque est d'un ordre très-secondaire; les poëmes homériques ne sont que des pastiches embellis par les commentateurs; après deux mille ans de corrections, les ouvrages grecs sont encore illisibles. — VIII. Conclusion sur l'enseignement que nous présente la Grèce antique. . 93 à 132

DEUXIÈME PARTIE.

LA GRÈCE IMPÉRIALE.

Chapitre premier. — *La conquête romaine.* — I. Aperçu général. — II. Les sophistes à Rome. — III. Les parasites. — IV. Contraste des Grecs et des Romains. — V. Aperçu général de la conquête romaine. — VI. Anarchie et conspirations des Grecs. — VII. Ce que la tradition grecque fit des Romains. — VIII. Absurdités de l'enseignement philosophique des Grecs à Rome; conséquences dans l'ordre politique. — IX. Comment les Grecs se grandirent aux dépens des Romains. — X. Dispersion des Grecs après la conquête romaine . . . . . 133 à 173

Chapitre deuxième. — *Le gouvernement grec sous les empereurs.* — I. Aperçu général. — II. Les premiers Césars. — III. Néron, ou l'empire des histrions. — IV. Adrien et Marc-Aurèle, ou l'empire d'Épicure et de Zénon. — V. Constantin, ou l'empire éclectique. — VI. Julien, ou l'empire épileptique. — VII. Justinien, ou l'empire des eunuques. — VIII. Derniers temps du Bas-Empire. — IX. Conclusion de l'histoire du Bas-Empire. . . . . 175 à 210

Pages.

Chapitre troisième. — *La prise de Constantinople par les Turcs et ses conséquences.* — I. Objet de ce chapitre. — II. Prise de Constantinople par les Turcs.— III. Ce qu'il restait de vrais Grecs à la fin du moyen âge. — IV. Ce qui n'est pas slave sur le territoire hellénique est d'origine romaine.— V. Les Grecs n'ont aucune influence sur la Renaissance. — VI. Lascaris. — VII. Si la France, en particulier, doit quelque chose à l'enseignement grec . . 211 à 249

TROISIÈME PARTIE.

LA GRECE MODERNE.

Chapitre premier. — *La Grèce sous le régime ottoman.* — I. Considérations générales. — II. Soumission de la Grèce par les Turcs. — III. Les Vénitiens; le duc de Nevers. — IV. La sainte ligue vénitienne.— V. Les Grecs du Phanar. — VI. La religion. — VII. Les libertés municipales. — VIII. Les impôts. — IX. Premiers mouvements insurrectionnels. . . . . 251 à 294

Chapitre deuxième. — *La guerre de l'indépendance* (1821-1832).— I. L'hétairie. — II. L'échauffourée d'Hypsilanti. — III. Le premier mouvement national. — IV. Conflagration générale. — V. Gouvernement de Capo-d'Istria; iniquités et imprudences de la politique européenne. — VI. L'interrégne (21 mai 1830. — 1er février 1833). . . 295 à 329

Chapitre troisième. — *Le royaume hellénique.* — I. Installation du roi Othon. — II. Le conseil de régence. — III. Depuis la majorité du roi jusqu'à la révolution constitutionnelle. — IV. La période constitutionnelle. — V. La Grèce pendant la guerre de Crimée. — VI. Dernières années du règne d'Othon. — VII. Gouvernement provisoire; la chasse aux monarques; le roi Georges Ier. — VIII. Insurrection de Crète. — IX. La diplomatie dans les affaires de Crète. . . . . 330 à 383

Pages.

Chapitre quatrième. — *Le brigandage et l'affaire de Marathon.* — I. Ce que veulent les Hellènes. — II. Le brigandage élevé à la hauteur d'une institution politique. — III. Les peuples de l'Hellade ont été brigands à toutes les époques. — IV. L'organisation officielle du brigandage, seule solution pratique de la question grecque. — V. Affaire de Marathon. — VI. Déposition du journal l'*Iméra*. — VII. Moralité . . . . . 385 à 423

Récapitulation. . . . . 425 à 431

8259 — Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles

This book is DUE on the last date stamped below.

41584

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 882 423 7